GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

CALL No. 059.095/J.A.





JOURNAL ASIATIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE. TOME VI.

ORTITAL HARRING

Marie Britaniero

JOURNAL ASIATIQUE

OC

RECUEIL DE MÉMOIRES,

DEXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIPS & L'HISTOIRE, & LA THILOSOPHIE, AUX LANGUES ET LA LITTURATURE DES PROPERS MENTAUX;

SERBER PAR WIC.

EJANCHI, ÉD. BIOT, BÓTTA, BURNOUP, CAUSSIN DE PRECETAL, D'ECESTRIN, DUBEUX, PRENEL, GARCIN DE TASST, GRANGERET DE LAGRANGE, DE HAMMER PURGSTALL, A. JAUBERT, STAN. JULIEN, DE MANE, J. MOHL, A. MUNA, BEINAUD, SÉDILLOT, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIETÉ ASIATIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME VI.





059.095 J.A.

PARIS.

IMPRIME PAR AUTORISATION DU BOI

A L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XLV.

A DULLARY STANFOLD

CENTRAL A BOLOGIGAL LIBRARY, N. W JELHI.

Aos. No. 26. 13.9.

Date. 25.9.

Cell No. 59. 73. 7.9.



THE RESERVE ASSESSMENT AND ADDRESS.



JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1845.

PROCES-VERBAL

De la séance générale de la Société asiatique du 17 juin 1845.

La séance est ouverte sous la présidence de M. Caussin de Perceval., vice-président de la Société.

Le procès-verbal de la séance du 10 juillet 1844 est lu; la rédaction en est adoptée.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

> MM. Laas p'Aguen; L'abbé André.

Les ouvrages suivants sont offerts à la Société:

Par l'Émirium: La seconde livraison du Commentaire da Coran, de Beidhawi, publié par M. Fleischer. 1 vol. in-4", 1845. Par l'Entreun. Samachscharii Lexicon arabicum persicum, ed. Wetzstein, part. 11. Leipsig, 1844, in-4°.

Par l'Autres. Traité de chimie, de M. Perron, en arabe, à l'usage de l'École de médecine du Gaire. Imprimé à Boulac, 1845, 2 vol. grand in-8°.

Journal des Savants. Mai 1845, in-4°.

Bulletin de la Société de géographie, nº 16 et 17. Paris, 1845, in-8°.

Par le Traducteur. Proclamation de lord Ellenborough, au sujet des portes du temple de Somnath, par M. Garcia de Tassy, Paris, 1845, in-8°. (Extrait du Journal asiatique.)

Par l'Autrun. Observations sur une note de M. Reinhart Dozy, par M. Vincenti Paris, 1845, in-8*. (Extrait du Journal asiatique.)

On donne lecture d'une lettre de M. Jonard, par laquelle il annonce l'envoi du Traité de chimie de M. Perron, en 2 vol. in-8". Les remerciments de la Société seront adressés à M. Jonard.

Il est donné lecture du Rapport de M. Mont., secrétaire adjoint de la Société, sur les travaux du Conseil pendant l'année qui vient de s'écouler.

M. Remaun fait, au nom de la Commission des censeurs, un rapport sur les comptes de l'année dernière. La Commission adopte les conclusions de ce rapport, approuve les comptes et vote des remerciments au trésorier et à la Commission des fonds. On procède, conformément au règlement, au remplacement des membres sortants du Conseil, et le dépouillement du scrutin donne les nominations suivantes:

Président : M. Amédée Jaunear.

Vice-Présidents : MM. le comte de Lasteyrie et Caussin de Perceval.

Secrétaire : M. Eugène Bunnour.

Secrétaire-adjoint : M. Mont.

Trésorier : M. F. LAMARD.

Membres composant la Commission des fonds : MM. Eyntès, Mohl et Landresse.

Membres du Conseil: MM. Dubeux, Garcin de Tassx, Stanislas Julien, Reinaud, Bianchi, Hase, Langlois, Th. Pavie.

Bibliothécaire : M. KARIMIRSKI DE BIBERSTEIN.

Censeurs: MM. Reinaud, Bianciii.

La séance est levée à deux heures.

Pour copie conforme:

Ecc. BURNOUF.

Secrétaire.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 JUIN 1845.

PROTECTEUM.

S. M. LOUIS-PHILIPPE,

ROI DES FRANÇAIS:

PRESIDENT.

M. Amédée JAUDERT.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. le comte de Lastevaie. Caussin de Penceval.

SECRÉTAIRE.

M. Eugène Burnour.

SECRÉTAIRE-ADJOINT.

M. MOBL.

TRÉSORIES.

M. F. LAJARD.

COMMISSION DES FONDS.

MM. Evnies.

Монь.

LANDRESSE.

MEMBRES DU CONSELL.

MM. GRANGERET DE LAGRANGE.

le baron de Slane.

MARCEL.

BAZIN.

l'abbe Barges.

DEFRÉMERY.

RÉGNIER.

Езсинову.

TROYER.

Nocl Desvengens.

BIOT.

LONGPÉRIER.

DULAUBIER.

AMPÈRE.

DE SAULCY.

Deneux.

GARGIN DE TASSY.

Stanislas Julien.

REINAUD.

BIANCHI.

HASE.

LANGLOIS!

PAVIE.

GENSEURS.

MM. REINAUD. BIANCHI.

BIELIOTHECAIRE.

M. KAZIMIRSKI DE BIBERSTEIN.

AGENT DE LA SOCIETE

M. Bernard, au local de la Société, rue Taranne, nº 12.

N. B. Les séauces de la Société ont lieu le second vendredi de chaque mois, à sept heures et demis du sure, rue Taranne, nº 12.

RAPPORT

Sur les travaux du Conseil pendant l'année 1844-1845, fait à la séance générale de la Société, le 17 juin 1845, par M Jules Mont.

Messieurs.

Depuis votre dernière séance générale, il n'est survenu aucun événement qui ait exercé une influence notable sur la situation de la Société asiatique. On aurait pu craindre que les changements successifs qu'a amenés dans votre agence le décès de M. Cassin n'eussent occasionné quelque dérangement dans vos affaires; mais votre Commission des fonds, en faisant un sacrifice de temps assez considérable, a pu obvier aux inconvénients qui résultaient de l'incertitude de cette situation, et aujourd'hui l'agence est constituée de manière à nous donner l'espoir que la surveillance ordinaire de vos commissions suffira pour maintenir l'ordre dans votre administration.

Mais au-dessous du courant régulier de vos affaires, qui ne diffère pas notablement d'une année à l'autre, il se manifeste un mouvement qui provient des progrès généraux des études orientales et dont l'influence se fait naturellement sentir avant

tout dans votre Société. Ce mouvement se montre principalement dans l'accroissement incessant des travaux qui sont remis à la Commission da Journal, et qui augmentent d'année en sonée, non-seulement en nombre, mais en étendue et en importance. Si l'on jette les yeux sur les mémoires qui remplissent les dernières années de votre Journal, on y remarquera plusieurs séries d'articles dont chacune aurait pu former une publication à part. Autrefois, et il n'y a pas longtemps encore, quand on entreprenait un travail sur un point quelconque de la littérature orientale, on était à peu près sûr de ne s'y rencontrer avec personne, et on pouvait s'en occuper à loisir, comme de sa chose propre. Aujourd'hui, grâce à l'impulsion donnée à ces études, on est plus pressé de publier, car on doit s'attendre à ce que les mêmes raisons scientifiques qui ont déterminé un auteur à traiter un sujet, suront engagé d'autres savants à s'en occuper également.

Cette concurrence, signe de la vie d'une science, est toute à son profit; mais elle impose à une Société comme la vôtre de nouveaux devoirs. Le cadre du Journal, quoiqu'il ait été presque doublé depuis notre fondation, ne suffit plus à l'activité de votre travail, et le Conseil de la Société aura sans doute de nouvelles mesures à prendre pour mettre le Journal asiatique en état de satisfaire à ce mouvement qui le déborde aujourd'hui. C'est une tâche qui offre de grandes difficultés, mais on peut espérer de les vaincre graduellement.

Le Conseil a fait, dans l'année qui vient de s'écouler, une grande perte dans la personne de M. Fauriel, un des fondateurs de la Société. Ce n'est pas ici le lieu de dire tout ce que la science a perdu par la mort de ce grand savant. La curiosité insatiable de son esprit l'avait porté à faire une étude très-sérieuse des littératures sanscrite et arabe. Il s'en occupait, comme de celles de l'Europe ancienne et moderne, pour y chercher l'histoire de la civilisation et les traces obscures de l'origine des idées qui ont gouverné le monde. Il a laissé sur ces deux littératures des travaux très-considérables, mais qui n'étaient point destinés à être publiés; c'étaient des matériaux dont le résultat entrait dans ses ouvrages. sans ostentation, et là sculement où le sujet l'exigeait. On sait quel usage il a fait, dans son histoire de la Gaule méridionale, de la littérature arabe, pour éclaireir une partie de l'histoire de la France et de l'Espagne, et l'on verra, dans les cours qu'il a faits à la Sorbonne et qui vont être imprimés, avec quelle sagacité il emprunte à l'histoire littéraire de l'Orient des faits destinés à porter la lumière dans les parties les plus obscures de l'histoire des lettres en Europe. M. Fauriel, dans son testament, a donné à la Société asiatique une preuve de l'intérêt qu'il prenait à ses travaux, en lui léguant tous les livres orientaux de sa hibliothèque, qui était surtout riche en ouvrages imprimés dans l'Inde. Ce legs pourra être remis à la Société très-prochaînement.

La Société vient de perdre encore plus récemment un de ses plus illustres membres étrangers, M. Guillaume Schlegel. Je n'ai pas à rappeler les travaux de critique, d'érudition et de littérature qui ont rendu son nom européen; je ne puis dire que quelques mots sur ses études orientales. M. Schlegel a eu, dans un âge où il était déjà célèbre, le courage de recommencer, pour ainsi dire, sa vie littéraire, et de se jeter avec l'ardeur d'un jeune homme dans les travaux difficiles de la littérature sanscrite. alors si peu accessible. Il se rendit bientôt maître de cette langue, fonda l'enseignement de la littérature indienne à Bonn, commença une édition du Bâmayana, dont deux volumes, précédés d'une introduction très-remarquable, ont paru; fit graver les premiers caractères sanscrits qui nient été exécutés en Europe, et dévous les vingt dernières années de sa vie entièrement à ses études orientales, dans lesquelles il se distingua par la même sagacité, la même finesse d'esprit et le même tact littéraire qui avaient fait sa gloire dans les grands travaux critiques de la première moitié de sa vie. Les infirmités croissantes d'un âge avancé l'ont empêché de terminer son édition du Râmayana; mais on peut espérer que M. Lassen, qu'il s'était associé dès le commencement de cet ouvrage, trouvera au milieu de ses nombreux et importants travaux le temps de l'achever.

Votre Société a maintenu les rapports les plus

amicaux avec les autres Sociétés asiatiques, et le nombre toujours croissant de ces associations est un nouvel indice de l'intérêt qu'excitent de plus en plus les études orientales.

La Société de Calcutta continue ses travaux, et son Journal paraît régulièrement. Elle a été pendant longtemps seule dans l'Inde à défendre les intérêts de la science contre l'indifférence des gouverneurs généraux, préoccupés de soins plus pressants et aveuglés par le désir de substituer l'anglais, comme langue savante, aux anciennes langues du pays. On a tout lieu d'espérer que le gouverneur général actuel, Sir H. Hardinge, qui s'occupe avec le zèle le plus généreux de l'éducation de toutes les classes du peuple indién, aidera la Société asiatique dans ses efforts pour ne pas laisser tomber dans l'oubli les restes du savoir antique de l'Inde.

La Société de Madras paraît avoir renonce pour le moment à faire paraître son Journal. Quelles que soient les causes qui ont amené cet abandon, il est à désirer que cette compagnie reprenne la publication de ses travaux, car les provinces qui forment le ressort naturel de ses observations, offrent des matériaux pour la solution de beaucoup de questions importantes sur l'ancienne histoire de l'Inde. Les Brahmanes ne sont jamais parvenus à effacer dans le Deccan les langues et une partie

Journal of the Asiatic Society of Egigal, Calcutta, in 8". Le dernier numéro qu'on ait reçu à Paris est le 149, ancienne série, ou 65, nouvelle série.

des institutions des aborigènes, et on ne peut retrouver que la les traces de l'état de la péninsule avant l'arrivée de la race sanscrite. Ce problème a occupé la Société de Bombai, et de savants missionnaires lui ont fourni quelques mémoires trèscurieux sur ce sujet, qu'elle a insérés dans son Journal¹, publication qui acquiert de plus en plus d'importance. La Société de Bombai n'aura certainement qu'à s'applaudir de la résolution qu'elle a prise de recommencer à faire paraître elle-même les travaux de ses membres. Les corps sayants ne peuvent vivre qu'en mettant sans cesse sous les yeux du public le résultat de leurs recherches.

La Société de géographie de Bombai qui, elle aussi, avait pendant quelques années envoyé ses mémoires en Angleterre, pour y être insérés dans le Journal de la Société géographique de Londres. a trouvé nécessaire, depuis 1836, de les publier directement 2, et les lettres orientales lui doivent, à partir de cette époque, une suite de travaux trèsimportants sur l'histoire et la géographie de la côte de Malabar, de la vallée de l'Indus, de l'Afghanistan, de la Perse et de l'Arabie. Depuis longtemps

I Journal of the Bombay branch of the Boyal Asiatic Society. Bombai, in-'8. On a reçu à Paris six munéros de ce journal.

1 Transactions of the Bombay Geographical Society. Bombai, in-8", 1837-1843. Il est difficile d'indiquer ce qu'il faut pour former un exemplaire complet de cette collection, car les cahiers se suivent

sans aucun numéro d'ordre, et les premiers ont été réimprimés en 1844 en un volume. Tout ce qui a paru jusqu'ici forme quatre forts sofumie.

vous désiriez posseder ces Transactions; la Société de Bombai a bien voulu vous en envoyer un
exemplaire complet, de sorte que nous n'avons
plus, en la remerciant, qu'à lui exprimer le vœu
d'en voir établir un dépôt en Europe, où les bibliothèques et les savants puissent se procurer
cette importante collection. Je sais que l'avantage
pécuniaire que les Sociétés retirent de ces dépôts
lointains est presque nul, mais il importe à la
science et à la gloire des corps savants que leurs
travaux soient accessibles à quiconque s'occupe
d'une branche du savoir qu'ils peuvent servir à
éclaireir.

La Société des arts et des sciences de Batavia! nous a fait parvenir deux nouveaux volumes de ses mémoires, dont l'un contient un vocabulaire d'un dialecte de Formose, l'autre le texte et la traduction d'un poème malai, par M. Van Hoevell, et un mémoire sur les ruines très-curieuses d'un ancien temple sivaite trouvé à Soko, dans l'île de Java. La description de ce temple, que l'on doit à M. Van der Vlies, est accompagnée de planches représentant les restes de l'édifice, les scalptures dont il était orné, et une copie des inscriptions que l'on y a trouvées, avec un alphabet pour les lire, et leur traduction.

La Société asiatique de Londres a publié le XV°

Verhandelingen van het Balamanich Genootschap: Hatavin, in-5", 1842, vol. XVIII (pag. 47 of 487), et 1843, vol. XIX (pag. 1011), 128; XXII, 177 of 421 avec 20 pl.).

volume de son Journal 1, et le Comité des traductions et celui des textes orientaux ont fait paraître plusieurs ouvrages sur lesquels j'aurai à revenir

plus tard.

L'association littéraire d'Égypte a publié à Alexandrie la première partie de ses mémoires?, qui se composent surtout de travaux géographiques sur l'Égypte, la Nubie et l'Abyssinie. Cette Société a établi une atelier de lithographie et a préparé une collection intitulée Miscellanea hieroglyphica; mais les difficultés matérielles qu'elle a rencontrées et le défant de ressources dans le pays ne lui ont pas encore permis de la faire paraître malgré tous les efforts qu'elle a faits.

Nous n'avons reçu aucune nouvelle production de la Société orientale américaine. La Société asiatique allemande, qui a tenn à Leipzig, au mois d'octubre dernier, sa première assemblée, est occupée à s'organiser et à se centraliser. Elle se réunira cette année à Darmstadt, où elle se constituera sans donte définitivement. Il est prohable que ses séances annuelles auront lieu tour à tour dans les différents centres du savoir en Allemagne, tandis que le siège de son administration sera fixé à Berlin, où paraîtra son Journal, le gouvernement prussien lui ayant offert pour cela les secours dont elle aurait besoin.

The Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland, no xx (on doux parties), Londres, in-8', 1844.

^{*} Miscellanca suppliara, anna 1842. Egyptiaca consociatia litterature. Alexandrie, grand in 8* (12), pages). Il y en a un dépôt à Paris, ches M. Leleux, libraire.

La division de l'Allemagne et la position excentrique de Berlin rendent cet arrangement presque indispensable. D'un autre côté, le gouvernement autrichien parait s'être décidé à son tour à encourager les études orientales, pour lesquelles il n'avait jusqu'à présent fait que très-peu de chose. L'imprimerie impériale de Vienne fait des préparatifs qui semblent annoncer des plans littéraires de beaucoup d'importance; les employés de cet établissement suivent des cours des langues diverses de l'Asie, depuis l'arabe jusqu'au japonais, et l'on exécute la gravure des caractères de toutes les écritures orientales; mais on ne sait pas encore comment seront appliquées les ressources que l'on se crée dans ce moment en Autriche.

Enfin, il a été fondé à Londres une nouvelle Société, sous le titre de Société Syra-Égyptienne, dont le but est de servir de point de réunion à tous ceux qui ont voyagé dans les pays de race sémitique, et de publier leurs recherches sur cette grande et importante branche de l'archéologie orientale. Cette Société paraît n'avoir encore rien publié.

l'arrive maintenant à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru depuis votre dernière séance, et je commence, comme à l'ordinaire, par la littérature arabe.

M. Gottwaldt, à Saint-Pétersbourg, a publié le texte de la Chronique de Hamzah d'Isfahan . Cet

Hamew Ispahaneasis Annalium libri X. edid. 1. M. E. Gottwaldt,

auteur du x' siècle est un des premiers parmi les Arabes qui nit essayé d'écrire une histoire universelle, telle que la comportaient les connaissances de son temps, et de la baser sur un système de chronologie comparée. Son ouvrage devint bientôt célèbre et acquit une grande autorité chez les Arabes. Il est vrai que, lorsqu'on commença à s'en servir en Europe, on lui reprocha un grand manque de critique; mais il est juste de faire observer que l'état des sciences historiques, à l'époque où il vivait, n'offrait à l'auteur que fort peu de moyens pour contrôler les sources dont il se servait, et que des erreurs, même fort graves, dans un sujet aussi vaste et aussi difficile, n'ont pas le droit de nous étouner. De plus, M. Gottwaldt cherche à établir qu'une partie des fantes qu'on a reprochées à son auteur proviennent du copiste du seul manuscrit dont on s'était servi avant lui. Dans tous les cas, les sources où avait puisé Hamzah étant en grande partie perdues, on est trop heureux de retrouver dans son ouvrage les données historiques et chronologiques de ses devanciers, et c'est à la science européenne de les juger et de les mienx coordonner. Hamzah avait attiré de bonne heure l'attention des orientalistes; Reiske, Schultens, Rasmussen et M. Gottwaldt lui-même avaient publié divers chapitres de son ouvrage; mais une édition complète et correcte était un véritable besoin que M. Gottwaldt est venu

tom. 1, textus arabicus. Saint-Pétersbourg, in-8°, 1844 (xxvm et 243 pag-).

satisfaire. Il se propose de faire suivre le texte d'une traduction latine et d'un commentaire.

M. Reinaud a réuni en un volume les extraits d'auteurs arabes et persans relatifs à l'histoire de l'Inde 1 qu'il avait insérés d'abord dans votre Journal. Tout le monde sait que le grand défaut de la littérature indiénne consiste dans l'absence presque entière de données chronologiques pour les temps un peu reculés. On peut établir par les ouvrages brahmaniques une chronologie relative, déterminer que tel fait est antérieur à tel autre ; mais on ne peut leur assigner une date absolue. Il est vrai que la littérature des Bouddhistes remédie à un certain degré à ce défaut, et qu'elle donne un nombre considérable de synchronismes; mais dans une matière si vaste tout nouveau secours est précieux. En général, les peuples étrangers ont mal compris l'Inde, et ce qu'ils en disent est ordinairement à côté de ce qui nous intéresse le plus dans l'histoire de ce pays; mais un fait positif; rapporte par un étranger, sert toujours à établir un synchronisme et à donner une date fixe à un nom ou à un incident autour desquels une foule de faits relatifs à l'histoire indigene peuvent se grouper. Quel parti la critique historique n'a-t-elle pas tire de ce que les Grecs, et plus encore de ce que les voyageurs chinois nous ont dit de l'Inde! Il était donc nuturel qu'on s'adressat aussi aux Arabes, quoique

Fragments araber et persons inédits relatifs à l'Inde, reconsités par M. Reinaud, Paris, 1845, in-8' (xxxv et 228 pages).

venus les derniers. C'est dans cet esprit que M. Gildemeister a publié, il y a quelques années, une
collection des passages les plus importants des auteurs arabes sur l'Inde; et aujourd'hui M. Reinaud
nons donne le résultat de ses recherches historiques
et géographiques sur le même sujet, en les appuyant
sur les textes qu'il a découverts. M. Reinaud annonce dans sa préface un mémoire étendu sur l'état
de l'Inde avant le xr' siècle de notre ère, mémoire
dont il a déjà lu une grande partie dans les séances
de l'Académie des inscriptions.

Les ouvrages historiques arabes, dont les commencements avaient paru dans ces dernières années, ont presque tous fait des progrès: ainsi, M. Wustenfeld a publié le septième cahier des biographies d'Abou Zakariah al-Nawawi, ¹, M. Kosegarten la cinquième livraison du Kitab al-aghani ³, et le Comité des traductions de Londres est sur le point de faire paraître la première moitié du troisième volume du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan ³, traduit par M. de Slane. Ce savant lui-même a été envoyé par le gouvernement français à Constantinople, pour acheter, ou faire copier dans les bibliothèques des

dli lafaharenais Liber cuntilenarum, edidit Kosegarten. Fasc. v.

Greifanalde, 1844, in 4.

The biographical Dictionary, by Alu-Zakariya-Yahya el-Nawawi, edited by Wastenfeld. Part. vii. Göttingen, 1844, iu-8* [pag. 577 a 672].

The Khallikan's biographical Dictionary, translated by baron. Mac Guckin de Siano, Paris, 1845, in-1, vol. III, part.) (384 pag.).

mosquées, les manuscrits arabes qui manquent à la Bibliothèque royale, et l'on ne peut qu'applaudir au but de ce voyage ainsi qu'au choix du voyageur.

Avant de quitter la littérature historique des Arabes, je crois devoir annoncer la publication prochaine d'un ouvrage qui est vivement désiré par tous les hommes qui s'intéressent au progrès des lettres; c'est l'édition des Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun que prépare M. Quatremère. Ibn-Khaldoun est, de tous les auteurs arabes, celui qui a l'esprit le plus large; son génie est très supérieur à celui de son temps et de sa nation, et l'on est tout étonné de trouver, parmi les chroniqueurs et les beaux esprits qui forment les deux classes principales des historiens arabes, un homme recherchant les lois qui gouvernent le développement et décident du sort des races humaines. On a publié depuis vingt ans de nombreux extraits du grand ouvrage d'Ihn-Khaldoun, le gouvernement piémontais a fait commencer par feu M. Arri une édition de la partie qui traite de l'histoire ancienne; le gouvernement français a chargé M. de Slane de publier ce qui concerne l'histoire des Berbers; M. Schulz avait préparé une édition des Prolégomènes, que son voyage en Perse l'empêcha de mettre sous presse; et aujourd'hui M. Quatremère va publier le texte et la traduction de ces Prolégomènes dans la collection des Notices et Extraits. C'est dans cette partie de son travail qu'Ibn-Khaldoun à consigné ses principes

de critique et ses vues générales, et il n'y a peutêtre aucun ouvrage oriental qui soit aussi propre à être goûté par des lecteurs européens que celui-ci, qui est l'œuvre d'un esprit, si je puis m'exprimer ainsi, tout européen.

L'étude du Koran a fait un progrès important par la publication du commentaire de Beidhawi que M. Fleischer vient de commencer à Leipsig 1. Beidhawi, auteur du xint siècle de notre ère, était un des plus grands grammairiens arabes, et les Lumières du Koran et les mystères de son interprétation, tel est le titre de son commentaire, sont une mine inéquisable de recherches grammaticales et de traditions musulmanes. On ne pouvait trouver, pour ce livre important et difficile, un éditeur plus consciencieux et plus maître de son sujet que M. Fleischer, qui s'est dévoué à ce grand travail pendant un nombre considérable d'années. M. Weil; à Heidelberg, a publié deux petits ouvrages qui se rattachent à l'étude du Koran. Le premier est une introduction historique et critique?, qui se compose en partie d'un extrait de la vie de Mahomet du même auteur, en partie d'un supplément à cet ouvrage, surtout pour le chapitre qui traite de la critique du Koran, de la formation de ce livre et de

³ Historiech-kritische Einleitung in den Koran, von D' G.Werl.

Bielofeld, 1311, in-12 (xxx et ez : pag.).

Bridhavii commentarmi in Cormum, ex endicibus Parinencibus, Drewlendur et Lipricazibus, ed indicilgusque Instrucit H. Fleischer. Fascicul, 1 et st. Leipzig, 1845-1845, in 4° (350 pag.).

la succession chronologique des chapitres et des versets déplacés. Le second ouvrage de M. Weil est intitulé Légendes bibliques des musulmans, compilées d'après des sources arabes et comparées aux traditions juives. Quiconque a lu une seule page du Koran, sait que ce livre est rempli d'allusions à des légendes juives sur des personnages du vieux Testament. Ces légendes n'ont aucune valeur historique, mais leur connaissance est indispensable à l'intelligence du Koran, et M. Weil a rendu service aux lecteurs de ce livre qui ne peuvent recourir aux commentaires originaux, en les tirant de divers recueils de traditions arabes et en les réunissant dans une espèce de manuel.

Les sciences des Arabes ont été l'objet des études de plusieurs sayants; ainsi, l'histoire des mathématiques chez les Arabes a fourni à M. Sédillot la matière d'un ouvrage dont il vient de faire paraître le premier volume. L'objet de l'auteur est de prouver, par l'examen comparé des monuments, que l'école de Baglidad a su perfectionner les connaissances en astronomie, en mathématiques et en géographie, dont elle avait reçu le dépôt des Grees. Il recherche de plus quelle a été la part des Indiens et des Chinois dans les progrès des sciences exactes. Une partie des

Biblische Legenden der Mundminner, von IV G. Weil. Frankfurt, 1845, in 8 (298 pag.).

^{*} Matérium pour servir à l'histoire comparec des soicours mathématiques ches les Grece et les Orienness, par M. L. A. Sédillot. Paris, 1845, In S* (416 pag: Le colume n'est pas admé).

mémoires qui composent cet ouvrage avaient déjà paru séparément dans divers recueils scientifiques et quelques-unes des opinions émises par M. Sédillot ont donné lieu à une polémique qui ne paraît pas encore épuisée.

M. de Sontheimer, à Stuttgart, a publié la traduction allemande du cinquième livre du Canon
d'Avicenne¹, qui traite des remèdes composés des
Arabes. Il a complété par cet ouvrage sa traduction
du grand Traité d'Ibn-Beithar sur les simples. On
peut dire que c'est la première fois que cette partie
des œuvres d'Avicenne paraît dans une langue européenne, car la traduction qu'en a publiée au
xvi siècle Gérard de Cremone est trop inexacte
pour pouvoir être comptée. Les deux ouvrages de
M. de Sontheimer embrassent toute la matière médicale des Arabes, et fournissent de riches matériaux pour l'appréciation des progrès que ce peuple
avait faits dans une science dans laquelle il fut pendant des siècles le maître de l'Europe.

M. Favé, capitaine d'artillerie, qui s'occupait de puis longtemps d'un ouvrage sur l'histoire de l'artillerie, ayant consulté M. Reinaud sur les machines de guerre des Arabes, M. Reinaud lui communiqua les matériaux qu'il possédait sur cette question, et traduisit un ouvrage du xm' siècle, par Hassan el-Rammah, sur l'art de la guerre. Le résultat du travail

⁶ Zusummengerente Heilmittel der Araber nach dem fünften fluck der Canon von Ebn-Sina. übernent von D' Southeimer, Fribourg, 1515, in-8' (188 pag.).

des deux collaborateurs fut un traite sur l'origine de la poudre à canon 1, traité qui vient de paraître, et qui forme la première partie de l'Histoire de l'artillerie de M. Favé. Il ressort de ce travail que, selon toute probabilité, la poudre à base de salpêtre fut inventée par les Chinois, et employée par eux aux feux de guerre; que les Arabes et les Grecs la leur ont empruntée et en ont perfectionné tousles deux les applications; mais que l'artillerie, c'està-dire l'emploi de la qualité explosive de cette poudre, ne fut découverte qu'en Europe, vers la fin du xm. siècle, C'est un livre curieux, dans lequel on trouvera plusieurs données nouvelles sur l'histoire de la chimie chez les Arabes, et où l'on observera avec intérêt la sagacité avec laquelle M. Favé a su appliquer les connaissances pratiques et scientifiques qu'exige son arme à l'explication des textes orientaux et grecs qui traitent des feux de guerre:

M. le baron de Hammer a publié un petit volume en arabe et en allemand, portant le titre de Rendezvous de la prière², et contenant sept prières en prose rimée, pour différentes heures de la journée. M. de Hammer ne s'explique pas sur l'origine de ce volume, qui me paraît entièrement composé par luimême et publié en commémoration d'un deuil de

¹ Da fen grégois, des feux de gaerre et des origines de la poudre à cunon, par M. Reinaud et M. le capitaine d'artillerie Favé. Paris, 1845, in S' (187 pag. et 17 pl.).

^{*} Zeitourle des Gebett, in tieben Tayeszeiten, Ein Gehethneh arabisch und deutsch kerningegehen, von Hammer-Purgstall. Vienne, 1844, in-8* (56 et 76 pag.).

famille. Je passe avec un silence respectueux devant ce monument d'une pieuse tendresse.

Les ouvrages destinés à faciliter la connaissance de la langue arabe sont assez nombreux et témoignent de l'extension croissante que prend cette étude. M. Caussin de Perceval a publié la troisième édition de son excellente Grammaire arabé vulgaire 1. M. Bled de Braine a fait paraître un Cours d'arabe 2, composé d'une grammaire et d'exercices, et destiné aux Européens établis en Algérie et dans le reste du nord de l'Afrique. Votre bibliothécaire, M. Kazimirski de Biherstein, a commencé la publication d'un Dictionnaire arabe-français 3, qui contiendra dans un fort volume in-8° tout ce qui est indispensable pour l'intelligence des textes arabes anciens et modernes. M. Berggren a fait paraître, à Upsal, comme supplément à ses voyages en Orient, un Guide français-arabes, en forme de dictionnaire, dans lequel il explique les mots et les phrases les plus usités en Syrie et en Égypte. M. Berggren n'est peut-être pas assez philologue pour faire un dictionnaire parfait, mais son ouvrage donne, néanmoins,

Grammaire arche valgaire, pone fee dialoctes d'Orient et de llurburse, par M. Caussin de Perceval. Paris, 1844, in-8° (175 pages).

Cours synthétique, asulytique et pratique de la langue arabe, où les dialectes sulgeures africanas d'Alger, de Maroc, de Tanis et d'Egypte, cont enveignés sans mattre, par J. F. Blod de Braine, Paris, 1844. in 8°. Dondey-Duprés (Non achevé, l'auvenge aura 28 femilles.)

^{*} Dictionaure arabe-français, par kazimirski do Biberatein. Paris, 1845. in 8°. (Il en a paro a tivraisons.)

Guide français acabe valgaire des noyagenes et des França en Syriet et de Égypte, par J. Berggren. Upsale, v844; m-i. (qui pag.)

plus que n'en promet le titre. Il contient beaucoup de termes techniques et une quantité de renseignements sur les mœurs et la géographie, qu'on chercherait en vain autre part. Ainsi, on trouve sous le mot cuisine la description de tous les mets arabes; à propos des mots itinéraires, Syrie, désert et autres. il entre dans de longs détails géographiques; il ajoute, de plus, à la fin, un droguier assez étendu et que l'on consultera avec fruit en le comparant à celui que M. de Sontheimer a inséré à la fin de sa traduction d'Avicenne dont je viens de parler. Enfin, il se prépare au Caire deux grands ouvrages lexicographiques. L'un est une réimpression du Kamous; l'édition de ce dictionnaire, publiée à Calcutta, est devenue extrêmement rare; celle qu'on dit avoir été lithographiée à Bombay est à peu près inconnue hors de l'Inde; de sorte que la nouvelle édition qu'aunonce M. Walmass, au Caire!, sera un grand service rendu aux savants d'Europe. M. Perron, directeur de l'école de médecine au Caire, et dont vous connaissez les travaux sur les anciens Arabes, s'est chargé de la rédaction du texte; et, un des plus savants scheikhs du Caire, Mohammed-el-Tounsy, s'occupera de la révision des épreuves. Le second ouvrage lexicographique entrepris au Caire, est un grand trésor de la langue arabe auquel M. Lane travaille depuis quelques années et pour lequel il s'est asso-

Cette édition du Komant sera imprimée à Boulak et formera un volume in-folio. On peut souscrire obez M. Duprat, libraire à l'aris. Le prix de souscription est de 75 francs.

cié le scheikh Ibrahim al-Deisonki. La parfaite intelligence de la langue, soit ancienne soit moderne, dont M. Lane a donné tant de preuves, fait concevoir les plus grandes espérances de ce travail.

Il me reste à dire quels sont les travaux qui, pour les autres dialectes sémitiques, ont contribué à enrichir les lettres orientales. M. Diétrich, à Marburg, a publié, sous le titre de : Mémoires sur l'étymologie des mots sémitiques , un volume contenant trois dissertations qui traitent des noms des herbes et des roseaux, des noms des parties du corps, et de ceux des racines anormales. Les principes de l'auteur, en matière d'étymologie, sont très-sages, et il les applique avec savoir et sagacité.

M. Kaempf, à Halle, a fait imprimer le texte et la traduction allemande des premières Séances du Taschkemouni de Charisi². C'est un livre curieux sons plusieurs rapports. Jehuda-ben-Salomo-el-Charisi était un juif espagnol du xm' siècle, élevé dans les écoles arabes, comme tous les savants de son temps et de sa nation; profondément imbu du goût et du savoir des Arabes, et, en même temps, jaloux de leur prééminence littéraire, il se proposa de prouver que l'hébreu était une langue aussi riche et aussi capable de se prêter à tous les besoins de la littérature que l'arabe, et il composa, sous le titre

Abhandlungen für semitische Spruchforschung, von F. E. C. Districh. Leiptig, 1844, in 8. [350 pag.].

Die ersten Melamen uns dem Tachhemens des Charin, von W Kaempf. Berlin, 1845, in-8* (180 pag.)

de Taschkemonni, un ouvrage par lequel il espérait réveiller le patriotisme littéraire des juis. Mais il était lui-même tellement sous le joug de l'esprit arabe, qu'il n'a su faire de sa protestation qu'un pastiche des Séances de Hariri; il les imita avec beaucoup de honheur, employa tous les raffinements de la langue pour égaler son modèle en jeux de mots et en traits d'esprit, et produisit un ouvrage réellement remarquable, mais bien peu propre à émanciper les juifs de la domination savante des Arabes. Le texte hébreu de cet ouvrage a été publié plusieurs fois, mais sans critique et sans commentaire. M. Kaempf donne, d'après d'anciens manuscrits, le texte de l'introduction et des premières séances; accompagné de notes et d'une traduction allemande rimée, et précédé d'une préface dans laquelle il traite de la vie de l'auteur, du genre de poésie qu'il cultivait et de la métrique bébraique.

C'est peut-être ici que je puis le mieux placer la mention du Dictionnaire berbère i que le ministère de la guerre fait publier et dont le premier volume a paru. On se rappelle que le gouvernement a nommé, il y a quelques années, une commission à laquelle il adjoignit Sidi-Ahmed, imam de Bougie. Cette commission trouva que les différences entre les dialectes berbères étaient assez grandes pour qu'il fût à désirer de publier un dictionnaire particulier

Dictionnaire français-herbère, dialecte écrit et parlé par les Kabailes de la division d'Alger, ouvragé composé par ordre du ministre de la guerre. Paris, 1844, grand in-8°. [656 pag.]

pour chacune des grandes divisions de cette population. Le volume qui a paru contient le dialecte des Berbères de Bougie, d'Alger et de la chaîne de l'Atlas, jusqu'à Médéah. Le volume suivant paralt être destiné au dialecte des Berbères de Constantine. On ne pourra juger si ce système est réellement le meilleur que lorsque plusieurs de ces vocabulaires auront vu le jour.

Avant de quitter la littérature des peuples sémitiques, j'ai à dire quelques mots sur ce qui-a été fait pour la publication des inscriptions himyarites de M. Arnaud. Votre conseil a trouvé nécessaire de faire graver un caractère himyarite, et M. Lebron, directeur de l'Imprimerie royale, toujours empressé de favoriser vos études, a fait exécuter des types qui servent en ce moment à l'impression des inscriptions. Le voyage de M. Arnaud à March, qui a paru dans votre Journal , montre combien le Yémen est encore riche en inscriptions qui pourraient mettre la critique européenne en état de rétablir l'histoire ancienne de ce pays. Les difficultés pour les obtenir sont extrémement grandes, mois, si quelqu'un peut les vaincre, c'est M. Arnaud, à qui ses habitudes permettent de voyager comme un Arabe; et qui, par ses anciennes relations à Sanna, est assuré d'autant de protection qu'on peut en obtenir dans ce pays presque sanvage, et nous ne pouvons que faire des vœux pour qu'il plaise au gou-

^{&#}x27; Yoyes le Voyage de M. Arnaud, dans le Journal asiatique, année 1815, mois de mars et d'avril.

vernement français de le mettre en état de recommencer son exploration du Yémen. Il s'agit d'un chapitre entier, et d'un chapitre très-important, à ajouter à l'histoire ancienne.

En nous tournant vers l'Orient, nous trouvons toutes les questions qui se rattachent aux grands empires de la Mésopotamie et de la Perse soulevées de nouveau à l'aide de matériaux plus abondants. J'ai à peine besoin de vous rendre compte des progrès et de l'achèvement des fouilles de M. Botta1, qui ont mis au jour tout un palais assyrien. Depuis votre dernière séance générale, les travaux ont marché avec la plus grande rapidité; des secours plus efficaces, et la présence de M. Flandin, ont permis d'employer jusqu'à deux cents ouvriers, et vous apprendrez avec satisfaction que ces travaux ont nourii pendant une année tout ce qui restait de la tribu nestorienne indépendante, que les Kurdes avaient massacrée. Deux mille mètres de murs couverts d'inscriptions et de sculptures ont été déblayés, cent trente bas-reliefs dessinés par M. Flandin, deux cents inscriptions copiées par M. Botta, et les sculptures les mieux conservées ont été embarquées par lui sur des radeaux pour descendre le Tigre jusqu'à Bassora, où elles seront prises par une gabare de la marine royale et ame-

Lettres de M. Botia sur ses de convertes à Khorsabad, près de Niuire, publices par M. Mohl. Peris, 1845, in-8°, (xx, 7s pages et 55 planches.)

nées à Paris. D'après les dernières lettres de M. Botta, tous les radeaux étaient arrivés heureusement à Baghdad, et il ne restait plus à expédier que deux taureaux et deux statues d'hommes étouffant des tions dans leurs bras. Il est à craindre que l'étiage du Tigre soit trop bas en été pour qu'on puisse embarquer avant le printemps prochain ces monolithes enormes. M. Botta va arriver à Paris, où il rédigera la description de sa découverte; les dessins des sculptures et les copies des inscriptions seront gravés et fourniront à l'étude des savants des matériaux aussi riches qu'inespérés. On ne lit pas encore les inscriptions assyriennes, mais il est permis d'espérer qu'on y parviendra à l'aide des inscriptions bilingues et trilingues de Persépolis. Il paraît probable aujourd'hui que l'écriture cunéiforme a été inventée à Babylone, transportée de là à Ninive et appliquée à la langue assyrienne, puis portée, plus tard, à Echatane et appliquée à la langue médique, et enfin adaptée au persan, à Persépolis. Dans chacune de ces applications, cette écriture, originairement syllabique et très compliquée, paraît s'être simplifiée petit à petit jusqu'à ce qu'elle soit devenue alphabétique à Persépolis.

La nature des choses indique que pour arriver à la déchiffrer, nous devous remonter en sens inverse, et aller du caractère le plus simple au plus compliqué. C'est cette marche qui déjà a été suivie. Depuis que M. Burnoul a rendu accessible l'ancienne langue persane, lui et M. Lassen l'ont appliquée à la lecture du caractère persépolitain, et cette branche d'études vient de recevoir de grands développements, et est sur le point d'en recevoir de plus grands encore. M. Lassen a publié les inscriptions persépolitaines que M. Westergaard a rapportées de son voyage, et il les a commentées avec son savoir et sa sagacité ordinaires. Sa publication a été soumise à une critique rigoureuse de la part de M. Holtzmann², à Carlsruhe; malheureusement, ce travail, qui n'est pas sans mérite, est écrit avec une acrimonie qu'on ne peut voir sans regret.

On ne possède jusqu'à présent qu'une vingtaine d'inscriptions en caractères cunciformes persépolitains, et elles sont, en partie, frustes ou très courtes. C'est trop peu pour pouvoir résoudre avec sécurité toutes les difficultés que présente leur déchiffrement; mais nous allons avoir prochaînement l'immense inscription de Bisitoun, qui à elle seule contient, dans quatre cent cinquante lignes, autant de matière que toutes les autres réunies. M. Rawlinson, grâce à des circonstances favorables, a pu copier, il y a quelques années, cette inscription, qui est d'un accès extrêmement difficile. Il en a envoyé une copie, accompagnée d'une traduction, à Londres, où la Société asiatique se propose de la

Beitrage zur Erklarung der persischen Keilinschriften, von A.

Holtzmann. cah, L. Carlsruhe , 1845, in-6" (152 pag.).

Die altpernischen Keifinschriften, von Lassen. Bonn., 1844, in 8° (188 pag.). Ce mémoire forme lo premier cahier du volume VI du journal intitulé : Zeitschrift für die Kunde des Morgenlands.

publier. Elle est l'œuvre de Darius Hystaspes, qui l'a fait graver avant son expédition contre les Seythes, et qui y a consigné la généalogie des Achæménides, l'énumération des provinces et des mers de son empire, la liste et les noms des rois qu'il avait vaincus et dont on voit les figures sur le bas-relief qui surmonte l'inscription. Quelque grande que soit l'importance de ce monument pour l'histoire et la langue de la Perse antique, on pouvait espèrer qu'il nous rendrait un immense service de plus en offrant une large base pour le déchiffrement des autres systèmes d'écritures cunéiformes; car il se compose de trois colonnes qui contiennent le même texte en persan, en médique et en babylonien. Malheureusement, ces deux dernières ont beaucoup souffert, et M. Rawlinson n'a pu copier que le tiers de la colonne médique et le dixième de la colonne habylonienne. Néanmoins, les cent cinquante lignes qui restent de la seconde colonne offrent encore des matériaux considérables pour le déchiffrement du caractère médique, et M. Rawlinson en a tîré un alphabet qu'il ne publie pas encore, parce qu'il n'en est pas entièrement satisfait, mais qui fournira certainement des éléments considérables pour la lecture de ce système cunéiforme. M. Westergaard imprime dans ce moment, à Bonn, un traité sur le même sujet, base sur les inscriptions médiques qu'il a rapportées de ses voyages. Chaque pas qu'on fera dans cette direction rapprochera le moment où l'on pourra aborder la lecture du caractère assyrien ;

c'est un problème des plus difficiles à résoudre, et qui défiera peut-être encore longtemps la sagacité des savants, mais qui est d'un intérêt extrême à cause de l'antiquité et de la quantité des inscriptions assyriennes que nous devons à Schulz et à M. Botta.

L'étude du zend a fait quelques progrès. La Société asiatique de Bombai a continué son édition du Zend-Avesta en caractères guzarati, et nous en a envoyé trois nouveaux volumes contenant l'Izeschné l' et le Vispered le M. Windischman, à Munich, a publié un travail sur le Homa le M. Burnouf, avec des matériaux plus amples, a traité le même sujet dans une série d'articles qui paraissent dans le Journal asiatique le et dont l'ensemble formera la continuation de son commentaire sur le Yaçna. Le Homa est effectivement une des parties les plus curienses de la doctrine de Zoroastre, parce que c'est une de celles qui nous permettent de saisir le plus clairement les rapports entre les Védas et le Zend-

The Yazna of the Parsu in the sand language but gajarati character with a gajarati translation, paraphrase and comment; according to the traditional interpretation of the Zaroastrians, by the late Framji Aspandiarji and other Dasture; lithographed for the Bombay branch of the Royal Asiatic Society, by Appa Rama. 2 vol. in-8°, 1843 [t.]. 500 pag. 1. II, 485 pag.

The Vispard of the Parns in the sand language but gujurati character, etc. Bombay, 1843, in-8" [137 pag.].

Ueber den Sama-Caltas der Arier, von D' F. Windischmann. Munich, 1844, in-4* (18 pag.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Munich.

^{*} Le dien Homa (articles de M. Burnoul, dans le Journal asiafique de 1814 et 45).

Avesta, de fixer le point où la doctrine persane s'est séparée de celle des Védas, et de suivre les phases de la transformation que les prédécesseurs de Zoroastre et Zoroastre lui-même lui ont fait subir.

Le pehlewi n'a été l'objet que d'une seule dissertation de M. Müller ', à Munich; mais elle est d'un grand intérêt. L'anteur y examine, d'après les livres pehlewis, le point principal de la théologie zoroastrienne, c'est-à-dire, le rapport entre Ormuzd et le temps infini. Auquetil avait cru que le temps était regardé, par les Persans, comme l'Unité absolue dont procédaient, d'un côté, Ormuzd, de l'autre Abriman; mais M. Müller prouve que, dans la doctrine officielle de l'époque des Sassanides, Ormuzd était regardé comme le maître suprême, et le temps comme un élément de la création des êtres. Il est à regretter que le manque de caractères pehlewis ait empêché jusqu'à présent M. Müller de publier l'édition du Bundehesch qu'il a préparée, que personne aujourd'hui ne pourrait exécuter aussi bien que lui, et qui relèverait l'étude du pehlewi. Il est assez probable qu'on aura besoin de cette langue pour l'étude des inscriptions cunéiformes; car il est difficile de croire qu'aucun des trois ou quatre idiomes, encore cachés sous le voile des différents systèmes de cette écriture, n'appartienne pas à cet antique mélange des langues sémitiques et ariennes.

L'Atersachungen über den Anfang des Bandehesch, von D' Joseph Müller. Part. s. Munich. «Shā, in: 4° (30 pag.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Munich.

La littérature persane proprement dite s'est enrichie de quelques travaux. M. Defrémery a fait paraître le texte et la traduction de l'histoire de la dynastie des Samanides par Mirkhond¹. M. Wilken avait déjà publié, en 1808, ce même texte; mais il n'avait qu'un seul et médiocre manuscrit, de sorte que la nouvelle édition, beaucoup plus correcte et accompagnée d'une traduction plus exacte, sera bien reçue par tons ceux qui s'occupent de cette époque curiouse du khalifat, d'autant plus que M. Defrémery a pris soin de compléter le récit très-inégal de Mirkhond par de nombreux extraits tirés d'historiens arabes et persans inédits. Un autre chapitre de Mirkhond, l'histoire des Sassanides2, a été publié pour faire partie des chrestomathies à l'usage de l'école des langues orientales vivantes de Paris. J'aurais dû déjà l'annoncer dans le Rapport de l'année dernière; mais je n'en avais pas eu connaissance. Il y a longtemps que ce chapitre de Mirkhond est connu par la traduction de S, de Sacy; mais le texte n'en avait jamais été imprimé. Toutes ces publications partielles sont autant d'acheminements vers une édition complète du grand ouvrage de cet historien médiocre, mais presque indispensable.

M. Bland a publié à Londres le premier cahier

Histoire des Samunides, par Mirkhund; teste persan, traduit et accompagné de notes critiques, historiques et géographiques, par M. Defrémery, Paris, 1845, in S. (296 pag.)

^{*} Chrestomathies orientales. Histoire des Sazumides, par Mirkhond , texte person. Paris, 1863, in-8' (110 psg.).

de l'histoire des poetes persans l, composée sous le titre de Temple du feu, par Lutf Ali Khan, poête persan du xvii siècle. M. Bland avait déjà rendu un compte détaillé de cet ouvrage dans le Journal de la Société asiatique de Londres ; il a depuis ce temps réuni tous les manuscrits connus du Temple du fea, et en a commencé une édition. Lutf Ali Khan traite d'abord des poêtes antérieurs par ordre géographique, ensuite de ses contemporains, et finalement de ses propres œuvres poétiques. Il a accumulé ainsi les biographies de plus de huit cents poêtes et il donne quelques extraits des ouvrages de chacun. La publication de ce livre est une entreprise utile, moins à cause des extraits d'une quantité de poêtes oubliés qu'il contient, que parce qu'une collection aussi considérable de biographies renferme nécessairement une foule de dates et de renseignements qui peuvent servir à éclaireir des points douteux dans l'histoire.

Le colonel Miles a publié, aux frais du Comité des traductions, la vie de Tipou Sahib par Mir Hussein Ali Khan de Kirman , qui forme la suite de la vie de Hyder Ali par le même auteur, dont M. Miles avait déjà donné la traduction. Ces deux ouvrages paraissent avoir été composés sur les instances des

The Atesch Kedah, or fire-temple, by Hujji Lutf Ali Beg, of Islahan, new first edited by N. Bland. Lundon, 1864, in-8' (to pag.).

The History of the reign of Tipa Salasa, by Mir Hussein Alf-Khao Kirmani, translated by Colonel Miles. London, 1844, in-8' (291 pag.).

fils de Tipou et sont écrits dans le style enflé des panégyristes orientaux. Il n'est pas sans intérêt de voir comment des événements qui nous sont si bien comus par les rapports des Anglais, sont représentés par un partisan du côté ennemi, et l'histoire de cette époque pourra certainement y découvrir quelques faits nouveaux, ainsi que l'explication de quelques événements dont ou ne possédait pas la clef. Néanmoins il aurait fallu un homme plus intelligent que Mir Ali pour nous donner un tableau fidèle des plans politiques et de l'administration de Tipou, et des causes réelles de sa chute.

M. Wetzstein, à Leipzig, a fait paraître la seconde partie de son édition lithographiée du Dictionnaire arabe-persan de Zamakhschari; la troisième est promise prochainement, et l'ouvrage sera terminé par un glossaire alphabétique, appendice indispensable pour un dictionnaire arrangé selon l'ordre des matières. M. Duncan Forbes, à Londres, a publié une seconde édition de sa Grammaire persane², suivie d'une collection de fables et d'un vocabulaire. Ce livre a le mérite de contenir dans un petit nombre de pages tout ce qui est indispensable à un commençant.

Enfin, M. Chodzko, qui, pendant son long séjour en Perse, s'est occupé avec beaucoup de suite

A Grammar of the Persian language, by Duneau Forbes. Second edition. Londres, 1844, in-5' (pag. 90, 40 et 24).

Samuchscharii Lexicon urnhienm persienm, odidit Wetastein. Leiprig, 1844, in-4" (pag. 86-179).

de la littérature populaire de ce pays, et à qui nous devons la curicuse collection des chants de Kuroglou , a commencé à publier ses Études sur le théâtre persan . Tout le monde savait que les Persans, seuls de tous les musulmans, avajent une espèce de théatre, ou plutôt qu'ils jouaient, en commémoration du meurtre des enfants d'Ali, des mystères appelés tazies. Mais M. Chodzko est le premier qui se soit doune la peine de recueillir ces pièces et de nous faire connaître l'organisation du théâtre persan, ainsi que les différents genres dont se compose son répertoire. Il a rapporté de Perse, outre des farces populaires, une ample collection de taziés qui faisait partie de la bibliothèque de Feth Ali Schah, et que le directeur du théâtre de la cour lui céda, et il a publié la traduction de quelques-unes de ces pièces, en promettant de nous donner par la suite de plus amples moyens d'apprécier cette branche singulière de la litterature persane.

En quittant la Perse, nous touchons à l'Afghanistan, qui a été pendant quelques années le théâtre de si grandes découvertes. L'innombrable quantité de médailles et d'inscriptions qu'on y a trouvées tout à coup a, grâce au savoir et à la merveilleuse sagacité de M. James Prinsep, versé des flots de lumières sur une des parties les plus inconnues de l'histoire, sur la fin de l'empire bactrien et sur les

Le thidtre en Perse, par Ales, Chodiko, Peris, 1844, in-8' [48 pag.], Tiré de la Revue indépendante.

dynasties tant barbares qu'indiennes qui lui ont succédé. La mort n'a pas permis à M. James Prinsep. d'épuiser un si riche sujet; mais son frère, M. Thoby Prinsep, a trouvé dans ses papiers des matériaux inédits dont il a publié la première partie 1, qui forme à la fois un résumé et un supplément de ses mémoires sur les antiquités bactriennes, et qui est accompagné des planches qu'il avait encore gravées lui-même. M. Prinsep nous fait espérer un autre volume qui contiendra des suppléments posthumes aux mémoires de son frère sur les antiquités indiennes. Aujourd'hui les circonstances politiques ont interrompu pour quelque temps le cours des recherches archéologiques dans les pays Afghans; mais la première récolte a été si abondante, qu'elle est loin d'être épuisée, et les collections de M. Masson surtout contiennent encore beaucoup d'inscriptions inédites dont la Société asiatique de Londres est sur le point de publier quelques-unes.

Dans la littérature indienne proprement dite règne une activité qui s'accroît d'année en année et qui promet d'éclaireir, dans un temps comparativement court, même les parties les plus obscures de ces études. Le grand intérêt qui s'attache à la littérature sanscrite consiste dans les moyens qu'elle nous donne de remonter à l'origine des langues et des

Note on the historical results deducible from recent discoveries in Afghanistan, by H. T. Prinsep. Londres, 1844, in 8° [124 pag. et 17 planches].

idées qui distinguent la race indienne et les peuples qui en descendent de toutes les autres races. Grâce aux travaux de M. Bopp et des savants qui ont marché sur ses traces, on peut suivre aujourd'hui l'histoire des langues indo-germaniques et presque l'histoire de chaque mot; mais l'histoire des idées est encore peu avancée. La race indienne est la seule des races humaines qui ait montré une véritable aptitude philosophique, et c'est ce qui explique sa supériorité sur toutes les autres : mais . quelque bien douée qu'elle fût, elle n'a réussi à créer les idées sur lesquelles repose notre civilisation que par un travail lent et laborieux, et la forme qu'elle a fini par leur donner se ressent des efforts qu'elle a faits pour y parvenir. Rien n'est plus difficile, mais aussi rien ne peut être plus intéressant que de remonter à leur origine; et heureusement la littérature indienne nous en fournir les moyens. Nous trouvons dans les Védas les couches presque primitives, si je puis m'exprimer ainsi, de la pensée de cette branche de l'espèce humaine, et de là nous pouvons la suivre grandissant, s'éclaircissant et se formulant dans des systèmes philosophiques et religieux, dans la législation, dans la poésie et dans les sciences; formant dans l'Inde même une sociélé civilisée, et exerçant sur le reste du monde une influence immense par les peuples qui se sont détachés, en différents temps, de la race mère, et qui ont développé de leur côté et à leur manière les tendances qu'ils en avaient héritées.

On ne peut donc que se réjouir en voyant les efforts qu'on fait aujourd'hui de tous les côtés pour rendre accessibles les Védas et les ouvrages qui s'y rattachent. M. Wilson promet la continuation du Rigvéda, commencé par Rosen et interrompu par sa mort prématurée; M. Langlois s'occupe d'une traduction entière du même Véda, le plus ancien et de beaucoup le plus important de tous. M. Benfey annonce une nouvelle édition du Samavéda, d'après des manuscrits que M. Stevenson n'a pas eus à sa disposition, et il espère qu'elle pourra servir à la critique du Riquéda; car il a fait la remarque que les nombreux hymnes de ce dernier, que contient le Samavéda, présentent une rédaction antre, et, à ce qu'il paraît, plus ancienne que le Riquéda dans sa forme actuelle.

M. Poley a publié à Bonn le texte de cinq Upanischads , dont quatre avaient déjà paru dans l'édition lithographiée qu'il avait autrefois commencée à Paris. Le cinquième, qui était inédit: est le Vriharanyaka, un des plus considérables et des plus importants de tons les Upanischads. M. Poley n'a accompagné son édition que d'un petit nombre de notes: mais il promet une traduction, ce qui est tout à fait nécessaire. M. Windischmann annonce un travail sur le Tchandogya, un des Upanischads qu'i se rattachent au Samavéda. Colebrooke en a fait

Vrikadarunyaham, Kathaham, Iça, Kena, Mundaham, eder fünf Lipaniskadı aus dem Jagar, Sassa, und Atharen Veda, herausgegeben von Poley, Bonn. 1841, in-8* (142 pag.).

connaître quelques fragments qui permettent d'apprécier toute l'importance philosophique de ce morceau, composé, comme tous les Upanischads, dans le but de tirer des hymnes des Védas un dogme

plus ou moins complet et systématique.

Un autre travail védique d'un grand intérêt est la publication du Nirukta, annoncée par M. Roth de Tubingen. Dans l'antiquité même, on a senti dans l'Inde l'utilité de commenter les Védas, ce qui a produit une suite de travaux d'interprétation, dont les plus anciens sont, sans aucun doute, basés sur le sens attribué par la tradition aux passages qui étaient devenus obscurs, quoique les grammairiens affectent toujours d'en donner des raisons étymologiques. Un des plus anciens de ces ouvrages est le Nirukta de Yaska. La forme de ce livre est bizarre: ce n'est pas un commentaire sur les Védas, c'est un commentaire sur un lexique de mots védiques rédigé par ordre de matières. Le Nirukta cite et commente les passages des Védas dans lesquels se trouvent les mots qui composent le lexique, et forme ainsi indirectement un commentaire sur les Védas mêmes, et un exposé presque dogmatique de leur contenu, entremêlé de discussions grammaticales. Il paraît être antérieur aux commentaires des Védas actuellement en usage, et il est presque indispensable pour l'intelligence des hymnes. M. Roth rend un service incontestable à l'étude des antiquités indiennes en se chargeant de publier et d'expliquer ce livre. Il a pu beureusement mettre à profit un excellent commentaire sur le Nirukta, par Durga Sinha, que la Bibliothèque royale doit aux soins de la Société asiatique de Calcutta.

M. Goldstücker annonce un ouvrage qui se rattache à l'étude des Védas, quoiqu'il ne soit pas strictement consacré à la littérature védique: c'est une exposition de la philosophie Mimansa. Chez les Indiens, comme chez tous les peuples dont la civilisation repose sur une base unique, la philosophio et la théologie se tiennent de beaucoup plus près que chez les peuples à civilisation mixte; mais aucun des systèmes philosophiques des Brahmanes ne se lie aussi étroitement aux Védas que le Mimansa. C'est une espèce de scolastique appuyée sur les termes mêmes des hymnes, et dans laquelle la théorie philosophique commence à se formuler et à rompre, par l'abstraction, le cercle trop rigide de la lettre sacrée. M. Goldtsücker publièra les axiomes de Djaimini, fondateur du Mimansa et le commentaire de Madhawa, ce qui nous donnera la première et la dernière des phases qu'a parcourues cette philosophie.

Parmi les travaux qui se rapportent à la poésie indienne, j'ai à annoncer avant tout que le troisième volume du texte du Râmâyana, publié par M. Gorresio, est achevé et paraîtra sous peu de jours. M. Gorresio entre avec ce volume dans la partie inédite de son auteur. L'édition entière du texte formera cinq volumes; mais M. Gorresio se propose de commencer maintenant la publication

de la traduction italienne, et de faire paraître alternativement les volumes du texte et de la traduction. Le Mahabharat aussi paraît à la fin avoir tronvé son traducteur. M. Goldstücker annonce le premier volume d'une traduction allemande complète de cet immense poème; accompagnée de notes, de tables des matières et d'une introduction générale. C'est une entreprise colossale, mais il y a peu d'ouvrages orientaux qu'il soit aussi important de faire connaître que ce grand dépôt de traditions de tout genre. Si M. Wilkins avait publié, il y a quarante ans, la traduction du Mahabharat qu'il avait à peu près achevée, nous serions plus avancés dans la connaissance de l'Inde antique que nous ne le sommes aujourd'hui. Mais, puisque l'indifférence de l'auteur et celle de ses compatriotes ont oublié ce travail dans la poussière d'une bibliothèque, il est temps qu'un autre, plus ardent, rende ce service à l'Europe savante.

M. Stenzler fait imprimer à Bonn une édition critique et un commentaire du Mritchakata. Tout le monde connaît, par la traduction de M. Wilson, ce drame du Chariot d'argile, qui est, non-seulement l'un des plus heaux du théâtre hindou, mais une des œuvres les plus gracieuses que la littérature d'aucun pays ait produites. M. Brockhaus, qui avait déjà publié le texte du Tchandrodaya d'arame métaphysique et allégorique, et un des poèmes les plus

Prabadha Chandrodaya Krishna Miere Comadia, edidit scholiisque instruxii H. Brockhaus, Leipzig, 1845, in-8' (120 et 136 pag.).

étranges qu'ait pu concevoir un peuple doué d'imagination et nourri de métaphysique, vient de faire paraître un double commentaire sanscrit de ce curieux ouvrage. On ne connaissait jusqu'à présent ce drame que par la traduction de M. Taylor. M. Brockhaus a imprimé le texte du drame en caractères dévanagari, et les scolies en transcription latine. C'est un système très-recommandable, car, quoique la reproduction en caractères latins des textes sanscrits ait de graves inconvénients, il n'en est pas ainsi des scolies, qui ne sont destinées naturellement qu'aux personnes déjà exercées.

M. Yates a publié, à Calcutta, une nouvelle édition du Nalodaya ; c'est un poème moderne dont le sujet est le même que celui de l'épisode du Mahabharat, le Nala, que M. Bopp a fait connaître. M. Benary, à Berlin, en avait déjà publié le texte avec un commentaire. M. Yates a fait précéder son édition d'une dissertation sur la métrique, ce qui est d'autant plus à propos, que les artifices de la versification jouent un grand rôle dans ce poème, rempli d'allitérations, de jeux de mots, de traits d'esprit, et de tous les raffinements de forme et de langage par lesquels les littératures, dans leurs époques de décadence, cherchent à échapper à la mort qui les menace.

Enfin, M. Kosegarten, à Greifswalde, est sur le

The Naladaya, or history of king Nala, a conserve point of Kaladaa, accompanied with a metrical translation, an Essay on alliteration, etc. by W. Yates. Calcusta, 1845. in-8 (xt et 404 pag.).

Cet antique recueil de fables est le seul ouvrage proprement populaire de la littérature sanscrite. Il a été traduit dans tous les dialectes de l'Inde, en pel-lewi, en arabe, en persan et en ture, et est certainement un des livres dont l'influence s'est étendue le plus loin. On connaissait en Europe presque toutes ces traductions, ou plutôt ces rédactions dans d'autres langues, mais on ne savait de l'original que ce qu'en a dit M. Wilson dans un très-intéressant mémoire inséré dans les Transactions de la Société asiatique de Londres, et qui fait pressentir tout l'intérêt que doit offrir la publication du texte même de cette célèbre production.

Les sciences des Hindous ont été l'objet de plusients publications, que j'ai le regret de ne pas pouvoir annoncer, parce que je n'ai pas réussi à me les procurer; ainsi, il a paru, à Calcutta plusieurs travaux, que l'on dit importants, sur l'astronomie indienne, mais je ne pourrais pas même en indiquer les titres avec une exactitude suffisante; le seul ouvrage qui traite d'une science indienne, et qui soit venu à ma connaissance, est la traduction latine du Sasrata , dont M. Hessler a publié la première partie à Erlangen, La Société assistique de Calcutta avait publié le texte de ce

¹ Susratus Ayarvolus, id est medicina systema a voorcabili d'Hanvanture demonstration, a Savrata discipula compositam, none primum a sanacrita in latinum vertit, Fr. Hessler. Erlange., 1844, in-8" [306 pag.).

curieux système de médecine, qui date d'une antiquité fort haute, quoiqu'on ne puisse pas lui assigner une date exacte. Ce livre a joué dans l'Inde le rôle que les ouvrages d'Hippocrate ont joué en Europe; c'est le produit d'observations traditionnelles sur les maladies et les remèdes, réduites en système par un esprit philosophique; il rémplit, nonseulement une lacune considérable dans l'histoire des sciences, mais encore il est digne de l'étude attentive de l'historien, parce qu'il contient mécessairement une quantité d'indications extrêmement importantes pour l'histoire de la civilisation indienne.

Cette activité dans les études relatives à la littératuré sanscrite suppose naturellement et provoque
une activité analogue dans l'étude de la langue
même. Aussi, voyons-nous paraître ou annoncer de
nombreux ouvrages de lexicographie et de grainmaire. M. Langlois vient de publier le second volume de l'édition de l'Amarakôcha commencée
par feu M. Loiseleur-Deslongchamps. M. Langlois
donne, dans ce volume, les index alphabétiques,
d'abord en sanscrit, ensuite en français, sans lesquels on ne pourrait se servir de l'ouvrage original
qu'avec beaucoup de difficulté. C'est le seul dictionnaire sanscrit français qui existe jusqu'à présent.
M. Rieu annonce la publication d'un autre dictionnaire sanscrit original, c'est le Hematchandra koscha;

Amarakocha, on Focubalaire d'Amarasinha, publié par Luiseleur-Destongchamps. Vol. II. Paris, 1845, in-8* (xxx at 350 pag.).

dont le texte a paru, il y a une trentaine d'années, à Calcutta, mais sans commentaire et sans traduction; ce texte est d'ailleurs devenu si rare, que cette circonstance scule aurait suffi pour rendre désirable une nouvelle édition d'un livre qui a de l'importance, non-seulement parce qu'il complète et rec tifie l'Amarakôcha, mais surtout parce que son auteur est bouddhiste et nous indique le sens particulier que prennent certains mots quand ils sont employés par des écrivains de cette secte.

M. Bopp vient de nous donner un nouveau fascicule de la seconde édition de son Glossaire sanscrit). Le but de M. Bopp, en publiant cet ouvrage, avait été, avant tout, de faciliter aux commençants la lecture des textes sanscrits imprimés jusqu'alors en Europe. Mais M. Bopp a su donner à cette seconde édition une importance très-supéricure à ce que promet son titre, en y incorporant les résultats principaux de ses travaux sur la comparaison des langues. C'est la grande gloire de M. Bopp d'avoir créé la science des étymologies, de l'avoir tirée de l'arbitraire, réduite à des règles certaines et appliquée à la comparaison de toutes les lingues qui composent la famille indo-germanique. On ne peut assez admirer les progrès qu'on lui doit dans cette science, quand on compare la certitude et; en même temps, la délicatesse des procédés étymologiques d'aujourd'hui à ces comparaisons fantastiques

³ Glossurum susseritum, а Fr. Ворр, Вегіш, 1844 , іп - А. (174 рад.).

de sons qui passaient, il y a trente ans encore; pour

des étymologies.

M. Desgranges vient de terminer, à Paris, l'impression du premier volume d'une grammaire sanscrite!, la première qui paraisse en français. L'auteur, un des plus anciens disciples de M. Chézy, a consacré de longues années à la rédaction de cet ouvrage, dans lequel il a réuni tout ce que renferment les grammaires de Carey et de Wilkins, L'étendue fort considérable de ce travail fait espérer qu'il contiendra un système grammatical très-complet.

M. Bæthlingk a publie, dans les Transactions de l'Académie de Saint-Pétersbourg, trois mémoires très-développés sur autant de points importants de la grammaire sanscrite; le premier sur l'accent², le second sur la déclinaison³ et le troisième sur la formation des mots à l'aide de certains suffixes peu communs ³. Le système de ce savant consiste à puiser les règles exclusivement dans les œuvres des grammairiens indiens, mais sans s'astreindre à leur méthode; son but est d'arriver ainsi à la composition d'une grammaire sanscrite parfaitement authentique, et, dans l'état

^{&#}x27; Grammaire muserite-française, par M. Desgranges. Vol. 1, Paris. 845, in-4" (xtat et 568 pag.).

Ein erster Versuch über den Accent im Sanzerit, von Boethtingk. Saint-Pétersbourg, 1563, in 4° (114 pag). Tiré des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Tom. VII.

Die Declination im Samerit. Saint - Pétersbourg, 1844. in-à" (98 pag.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Seint-Pétersbourg.

Die Unade affire. Saint - Péterabourg , 1844 , in 4" [156 pag.]. Tiré des Mémniers de l'Académie de Saint-Péterabourg.

actuel de nos commaissances, une pareille tentative est d'une utilité incontestable. Ces mémoires se distinguent d'ailleurs par un savoir sûr et une exactitude rigoureuse; seulement, il est peut-être à regretter que M. Boethlingk ne songe pas assez à faciliter aux commençants, par de plus amples explications, l'accès des documents qu'il réunit et dont l'étude est indispensable pour acquérir une connaissance approfondie de la langue sanscrite.

La partie bouddhique de la littérature indienne ne s'est enrichie, dans le courant de l'année, que d'un seul ouvrage, mais d'un ouvrage capital; c'est le premier volume de l'Introduction à l'histoire du Buddhisme indien par M. Burnouf 1. Je ne puis analyser, même sommairement, un livre aussi important, aussi rempli de faits nouveaux, et je suis obligé de me borner à dire quelques mots sur le but que l'auteur s'est proposé, et sur les résultats qu'il a obtenus. Lorsque, il y a vingt ans environ, le bouddhisme commença à attirer l'attention des savants, ils rencontrèrent partout, depuis le Japon jusqu'au lac Aral, depuis la Sibérie jusqu'à Ceylan, des nations bouddhiques, dont ils se mirent à étudier les eroyances, chacun dans les livres de la nation qui faisait l'objet spécial de ses études : M. Rémusat chez les Chinois, M. Schmidt chez les Mongols, M. Turnour à Ceylan, M. Csoma de Koros an Thibet, M. Hodgson dans le Népal. Le résultat fut,

¹ Introduction à l'histoire du fladdhisme indien, par E. Burnouf, Vol. I. Paris, 1855, in-1" (647 pag.).

que le bouddhisme, qu'on avait considéré, pour ainsi dire, comme homogène, ne parut plus avoir aucune unité, et sembla parcourir toute l'échelle des doctrines qui séparent le spiritualisme le plus raffiné du matérialisme le plus grossier. Il était évident qu'on se trouvait en face d'un problème plus compliqué qu'on ne l'avait supposé; mais où en chercher la solution? car la richesse même et la multiplicité des matériaux paraissaient rendre impossible qu'un seul homme put étudier une littérature si variée, écrite en taut de langues, s'étendant sur la moitie de l'Asie, et embrassant une période de vingt-cinq siècles. On pouvait bien conjecturer que les véritables sources des doctrines bouddhiques ne devaient se trouver que dans les livres sanscrits du Népal, ou dans les livres pâlis de Ceylan: il était évident que les livres sacrés d'une religion née dans l'Inde ne pouvaient ôtre écrits que dans une langue indienne; et, même en réduisant le problème à ces termes; on avait deux corps d'ouvrages rédigés dans les deux dialectes sacrés de l'Inde, mais différent considérablement et ne proverant apparemment pas l'un de l'autre. M. Burnouf sentit que la vérité ne pouvait sortir que de la comparaison critique de ces deux sources, et personne n'était plus lieureusement placé que lui pour la faire; il avait commence sa carrière littéraire par une grammaire pâlie, et, n'ayant jamais abandonné cette étude, il s'était peu à peu procuré un grand nombre d'ouvrages bouddhiques composés en cette

langue; d'un autre côté, M. Hodgson avait eu la générosité de donner à votre Société une partie des livres bouddhiques sanscrits qu'il avait découverts dans le Népal; et de faire copier le reste sur votre demande, de sorte que M, Burnouf se trouvait ainsi en possession de tous les éléments de la question. Il se mit alors à classer les ouvrages qui composent les deux collections, à séparer les livres sacrés de ceux qui portent des noms d'auteurs; à les analyser un à un, et à déterminer le point de vue théologique particulier à chaque classe et à chaque ouvrage. Il parvint ainsi à débrouiller ce chaos, à découvrir les phases par lesquelles avait passé la doctrine bouddhique, à fixer les rapports entre les livres sanscrits et pâlis, les uns et les autres également authentiques, mais résultant de rédactions adoptées dans des conciles différents. Il acquit la certitude que les littératures bouddhiques de la Chine, du Thibet et de la Tartarie, se rattachaient aux livres sanscrits, et celle des pays méridionaux aux livres palis, et il est parvenu ainsi à donner le moyen de classer les ouvrages bouddhiques dans quelque langue qu'ils soient composés. Le volume qui vient de paraître contient l'analyse et la critique des livres du Népal; le second traitera des livres écrits en pâli, de la comparaison des deux collections et de l'histoire des origines du bouddbisme.

Je n'ai que peu de choses à dire des littératures qui se rattachent au sanscrit. M. Duncan Forbes vient de publier à Londres une nouvelle édition du Bagh-o-Bahar, qui est la plus élégante des traductions faites en Hindoutani, de la collection des contes intitulés les Quatre Derwischs, et composés originairement en person, par Khesrou de Dehli.

M. Shakespear a fait paraître, aussi à Londres, une nouvelle édition de son Manuel de la langue hindoustanie, contenant une grammaire et un vocabulaire, des dialogues et des anecdotes en caractères persans et hindous, des instructions pour traduire de l'anglais en hindoustani, et une liste de termes techniques militaires; enfin, tout ce qu'il faut pour l'emploi usuel de ce dialecte, autant qu'un livre peut l'enseigner.

M. Pavie annonce une traduction française de la chronique d'Assam, écrite originairement en persan et traduite en hindoustani, mais qui n'est pas, à proprement parler, une chronique; c'est l'histoire de l'expédition qu'Aurengzib fit faire, en 1661, dans l'Assam, par Mir Djoumda. Cet ouvrage, à en juger par une notice insérée dans les Recherches asiatiques, paraît avoir de l'intérêt pour l'histoire d'une province aussi peu connue que l'Assam.

Enfin, M. Pott a publié à Leipzig un travail sur la langue des Bohémiens?, langue que l'on sait, depuis Grellman, être dérivée du sanscrit, mais que l'on

An Introduction to the hindustani language, by John Shakespear, Londres, 1845, in-8* (564 pag.).

Die Zigeuner in Europa und Asien, von D' A. F. Pott. Vol. 1. Halle, 1854, in-8\(\frac{1}{476}\) pag.\(\frac{1}{16}\).

n'avait jamais étudiée avec le soin que M. Pott y a mis. Il y a employé toutes les ressources de la grammaire comparée et les richesses des dictionnaires de toutes les langues indo-germaniques, et il faut convenir qu'il a prouvé sa thèse de manière à ce que personne ne soit tenté de la mettre en doute; toutefois, on ne peut s'empêcher de penser que les moyens dépassent le but qu'on a voulu atteindre et qu'il y a un peu abus de savoir à consacrer deux gros volumes au dialecte des Bohémiens.

La littérature malaie n'a été, autant que j'ai pu l'apprendre, l'objet que de deux publications. La première est un poême intitulé Bidasari, dont M. Van Hoevell a publié le texte et une traduction accompagnée de notes . C'est un conte romanesque, dont la rédaction actuelle est certainement d'une date postérieure à la conversion des Javanais à l'islam, mais dont le fond est peut-être indien, ou date au moins du temps où l'influence et les crovances indiennes étaient encore prédominantes à Java, Ce poême contient près de sept mille vers, et paraît avoir un mérite de style qui doit donner de la valeur à cette publication pour tous ceux qui s'occupent de la langue malaie. La seconde publication est la collection des dois maritimes des peuples malais, par M. Dulaurier. On pouvait s'attendre à ce qu'une population de marins comme celle des différentes tribus

Sjair Bidasari, cen norspronhelijk maleurh Gedicht untgegeren door, van Hoesell. Batavia, 1843, 8' (xxxx. 162 et 421 pag.). Tref des Mémoires de l'Académie de Batavia, Vol. XIX.

malaies, ait adopté de bonne heure des règles propres à prévenir ou terminer les discussions qui devaient naître à tout instant. Aussi a-t-on trouve un assez grand nombre de codes maritimes dans les différents états de l'archipel malai. M. Rassles en avait publié une compilation plutôt qu'une traduction, et les Anglais de Singapour avaient imprimé le texte du code des Bouguis. M. Dulaurier | a réuni les codes de Malacca, de Macassar et celui des Bouguis et les a publiés, accompagnés d'une traduction et d'un commentaire. Ces lois, dont la rédaction actuelle remonte en partie au xu' siècle, mais dont le fond paraît beaucoup plus ancien, contiennent accessoirement de nombreuses données dont l'histoire aura à tenir compte. Le code des Bouguis est imprimé avec un caractère bougui, que l'Imprimerie royale a fait graver pour cet ouvrage, et qui est le seul que l'on possède en Europe.

J'arrive à la littérature chinoise. M. É. Biot travaille depuis longtemps à une traduction du Tchéouli ou livre des rîtes de la dynastie des Tchéou, qui passe pour avoir été composé au xu' siècle avant notre ère, par Tchéou-kong ou par son ordre. G'est un ouvrage d'une grande valeur historique, car on sait que chez les Chinois les rites jouent dans l'état un rôle bien plus important que nulle autre part,

Drait maritime de la mer des Indes, publié et traduit par M. Dulaurier, Paris, 1845, in-4° (95 pag.). Tiré du 6° volume de la Collection de lois maritimes, par M. Pardessus.

et un livre des rites embrasse chez eux nécessairement toute l'organisation du gouvernement, M. Biot ne public pas encore sa traduction, mais il a commencé à faire paraître une série de travaux historiques, basés sur les données que lui a fournies le Tchéon-li. Ainsi il a fait insérer dans les Mémoires des savants étrangers, publiés par l'Académie des inscriptions, un exposé de la constitution politique de la Chine, au xu' siècle avant notre ère 1, telle qu'elle fut fondée par les Tchéou. Cette dynastie elle-même ne prétendait que remettre en pratique les anciens usages de l'empire, comme c'est l'habitude en Chine, où chaque révolution veut n'être qu'une restauration; mais sans aucun doute il se cachait un grand nombre d'innovations sous ce respect pour l'antiquité, et de restauration en restauration l'empire chinois a suivi le sort de tous les états, et a entièrement changé de face dans le courant des siècles. Quoi qu'il en soit, l'arrivée au pouvoir des premiers empereurs de la dynastie des Tchéou forme un excellent point de départ pour faire l'histoire des institutions des Chinois: car, à dater de cette époque, on possède des matériaux positifs pour suivre le développement de l'organisation civile et politique de l'empire. M Biot annonce la publication prochaine d'une nouvelle partie de ces recherches, qui doit traiter de l'histoire de l'instruc-

Mimoire sur la constitution politique de la Chine au xer, siècle acant notre ère, par M. É. Biot. Paris, a 844, in-4° (h.) pag.). Extent du tome II des Mémoires des Savants divers.

tion publique en Chine, à partir du xu' siècle avant notre ère.

M. Pauthier a fait paraître une esquisse de l'histoire de la philosophie chinoise 1. Il divise son sujet en trois époques: les origines de la philosophie, qu'il fait remonter jusqu'à Fo-hi; l'époque de Lac-tseu et de Confucius; enfin, l'époque moderne de Tchou-hi et de ses successeurs. C'est un vaste sujet, encore bien peu étudié, car, dans ce que l'on connaît jusqu'à présent des ouvrages des philosophes chinois, il n'y a vraiment que le Tun-te-king qui mérite d'être cité comme œuvre philosophique, et il n'est pas certain que les idées qui forment le fond de cet ouvrage ne soient un emprunt fait à l'Inde. La nation chinoise n'est évidemment pas douée d'un sentiment philosophique bien profond, car s'il en était autrement elle ne se serait pas contentée de la morale politique de Confucius; il est néanmoins à désirer que les œuvres des neuf philosophes classiques, qui nous sont encore inconnues, de même que celles de Tchou-hi, soient traduites; pour que l'on puisse juger exactement comment les esprits d'élite de ce pays ont taché de résoudre les grandes questions philosophiques.

M. Endlicher, à Vienne, a fait imprimer le premier volume d'une grammaire chinoise², la pre-

^{*} Esquisse d'une histoire de la philosophie chinoise, par G. Pauthier. Paris, 1844, in-8° (68 pag.). Extr. de la Revue indépendante.

Anfängigrände der chinerischen Grammatik, von A. Endficher. Vienne, 1845, in 8° (280 pag.).

mière qui paraisse en Allemagne. L'auteur a fait un usage très-consciencieux de tous les travaux antérieurs sur cette matière; il traite surtout avec béaucoup de soin la théorie des prépositions, qui est si importante pour la syntaxe chinoise. S'il y a quelque chose à regretter dans cet ouvrage, c'est peut-être les trop grands détails dans lesquels l'auteur est entré au sujet des sons et de l'écriture, qui sont des hors d'œuvre dans une grammaire.

M. Schott, à Berlin, a publié un vocabulaire chinois , ou plutôt le catalogue des caractères dont M. Gutziaff a fait présent à l'académie de Berlin, lesquels d'ailleurs ne sont pas choisis de manière à dispenser, même un commençant, de l'emploi d'un dictionnaire plus ample. Il sera au reste facile à l'académie de Berlin d'augmenter, à mesure des besoins, ce premier fonds de caractères chinois, et de le compléter de manière à ce qu'il puisse servir à l'impression des textes.

Enfin, il a paru à Paris, sans nom d'auteur, et sous le titre d'Exercices progressifs sur les clefs et les phonétiques de la langue chinoise , un petit manuel qui fait partie des chrestomathies destinées à l'École des langues orientales vivantes. Les exercices sont anivis d'un choix de phrases familières et de dialogues. Ce petit hivre, convenablement calculé pour

^{*} Pocabalarium onicom, concinnavia G. Schott. Berlin, 1844, in 4* (88 pag.).

² Exercices progressifs aux les clefs et les phonétiques de la langue chinoise. Paris, 1845, 10-8" (44 pag.)

servir aux commençants, est lithographie avec beau-

coup d'élégance.

L'étude de la littérature moderne des Chinois a fourni cette année des travaux plus considérables que ceux qui ont paru sur la littérature ancienne. M. Julien a traduit un roman regardé comme classique, et intitule Ping-chao-ling-yen, ou les Deux Chinoises lettrées! C'est un livre d'un raffinement littéraire extraordinaire, dans lequel il n'y a presque pas d'action, l'auteur dédaignant les moyens vulgaires de frapper le lecteur, et faisant rouler tout l'interêt du roman sur le mérite de quelques sonnets, qui deviennent une affaire d'état. On n'y trouve que défis littéraires, dans lesquels deux enfants, les héroines du roman, confondent par leur savoir tous les grands personnages de l'empire. L'empereur et sa cour y sont tout occupés à composer et à juger des poésies légères, et on y voit les hommes les plus paissants commettre toute espèce de bassesses et de crimes par dépit littéraire. La grace et la délicatesse du style de ce livre font depuis deux siècles en Chine l'admiration de tout homme qui prétend à quelque culture; mais ces qualités sont nécessairement perdues pour nous, car, quelque parfaite que soit la traduction, il est impossible que nous puissions sentir les allusions délicates qui font le charme de cet ouvrage. Ce n'en est pas moins un livre extrêmement curieux à

Ce comen se public actuellement dans la Bibliothèque choine du Constitutionnel.

cause de l'étrange tableau de mœurs qu'il nous présente et qui nous fait comprendre comment la calture excessive et exclusive des lettres a pu amener l'empire chinois au degré de faiblesse où nous le voyons aujourd'hui. Si un Européen était auteur de ce roman, on croirait qu'il a voulu faire la satire des Chinois, et montrer la puérilité du savoir auquel toutes les forces vitales de la nation sont sacrifiées systématiquement; mais il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est bien sérieusement et comme l'idéal de la civilisation que l'auteur chinois présente cet étrange tableau, et que tout l'empire l'a accepté.

Enfin, M. Pavie a commence à publier la traduction d'un autre roman chinois non moins célèbre mais d'un genre tout différent; c'est le San-konétchi, ou l'Histoire des trois royaumes 1. Ge n'est pas un roman épique comme Antar ou les romans du moyen age, car il ne repose pas sur la tradition; c'est un roman historique ou une histoire pittoresque, exactement comme on en fait aujourd'hui en Europe. L'auteur a choisi dans les annales de son pays une époque pleine d'agitation, et l'a entourée d'incidents romanesques; de détails d'invention, tout en conservant le cadre entier de l'histoire et le caractère des personnages qui y ont joué un rôle. Ce roman date du xiv siècle; il a eu un succès immense, qui dure encore, et, selon le proverbe chinois, tout homme doit l'avoir lu au moins une

Sun-Koné-Tehy, Histoire des tracs royannes, trad. par Th. Pavie. Vol. 1, Paris, 1845, in 8' (1xxi et 350 pag.).

fois. Pour les Chinois, c'est un tableau animé et souvent tout à fait dramatique d'une partie importante de leur histoire, rempli d'enseignements politiques, et un peu exagéré dans la peinture des vices et des vertus, comme il convient à un livre destiné à une grande popularité; pour nous, c'est un commentaire plein de vie des annales, un peu sèches, de l'empire, un moyen d'étudier les sentiments nationaux et la morale publique des Chinois. Le San-kouv-tchi est un ouvrage d'une grande étendue, et il est vivement à désirer que M. Pavie se trouve assez encouragé par un succès mérité, pour qu'il puisse aller jusqu'au bout de sa tâche.

Quant aux littératures qui se rattachent, par un lien quelconque à celles des Chinois, il n'y a que la littérature mongole qui ait fourni un ouvrage à citer : c'est le premier volume du dictionnaire mongol-russe-français ' de M. Kowalewski, professeur à Kasan. L'intérêt qu'offre l'étude de la langue mongole est, en général, plutôt ethnographique que littéraire; car la plus grande partie des ouvrages mongols sont des traductions de livres tibétains, traduits, en général, eux-mêmes du sanscrit. Néanmoins les Mongols ont joué un trop grand rôle dans le monde, pour que tout ce qui peut contribuer à les faire mieux connaître ne soit pas d'une grande valeur, et les encouragements du gouvernement russe, qui désire, par des raisons politiques, rendre

Dictionnaire mangol-russe-feangair, par J. E. Kowalewski. Tom. I. Kasan, 1844, in 4 (594 pag.).

la langue mongole accessible, font faire des progrès rapides à cette étude. M. Kowalewski a demeuré longtemps parmi différentes tribus mongoles, et il s'est déjà distingué par plusieurs publications importantes relatives à la littérature de ce pays. Une première édition de son Dictionnaire avait été brûlée lors de l'incendie de Kasan, il y a quelques années; mais le gouvernement russe a mis l'auteur en mesure de réparer cette perte. M. Kowalewski donne, au commencement, la liste, très-nombreuse, des sources où il a puisé, et il indique, dans le corps de l'ouvrage, en général, les passages d'où sont tirés les mots qu'il explique; il en marque l'origine quand ils sont étrangers, et donne la transcription de ceux qui viennent du torc ou du tibétain,

Enfan, il me reste à dire un mot d'un ouvrage que je ne saurais faire entrer dans aucune des familles de langues dont j'ai eu occasion de parler : c'est la grammaire et le vocabulaire ossète i de M. Sjögren. Les langues du Caucase n'ont aucune importance littéraire, mais elles sont dignes de tout intérêt sous le rapport historique. Les peuples barbares n'ont d'autres annales que leurs langues, qui, par leur structure, prouvent l'origine de la race qui les parle, et, par leur vocabulaire, témoignent des influences étrangères que ces peuples ont subies; elles fournissent sur ces paints des données historiques très-

Ossetische Spruchlehre nehrt kurzum opietisch-tentrehem Worterbuch , von Sjögren. Saint Pétersbeurg, 1844, in 4" (uns et 542 pag.).

incomplètes, mais d'une antiquité et d'une authenticité supérieures à tout ce que pourraient contenir des livres. D'après des indications très-vagues et réunies avec peu de critique par Klaproth, on avait généralement classé les Ossètes parmi les peuples indo-germaniques. M. Sjögren, forcé de résider dans le Caucase pendant plusieurs années, s'est proposé d'étudier à fond cette langue, et il livre aujourd'hui au public savant le résultat de ses longues et pénibles recherches. Il s'abstient de communiquer ses conclusions sur l'origine de la race ossète; mais son ouvrage doit contenir tous les matériaux nécessaires pour décider ce point curieux d'ethnographie,

Je termine ici, messieurs, l'énumération des travaux que l'année dernière a produits; elle est, sans aucun doute, très-incomplète; mais j'espère que votre indulgence me tiendra compte de la difficulté de réunir en temps utile des ouvrages publiés dans toutes les parties du monde. D'ailleurs, tout imparfaite qu'elle puisse être, cette liste prouvera néanmoins que la science qui est l'objet de nos études est pleine de vie. It ne se passe pas d'année sans que la curiosité des voyageurs ou la sagacité des savants soulève un nouveau coin de l'antiquité orientale, et nous fasse connaître des documents du plus haut intérêt. Il se prépare ainsi sous nos yeux une histoire du monde infiniment plus étendue et plus riche que celle dont nos pères pouvaient avoir une idée, et l'on parvient peu à peu à remplacer feurs conjectures par des faits positifs, et a

combler les lacunes dont ils avaient désespéré. Nous ne sommes qu'à l'entrée de ce nouveau monde; mais les méthodes sont trouvées, les matériaux abondent, et votre zèle ne fera pas défaut aux exigences de la science.



SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

L

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

S. M. LOUIS-PHILIPPE, PROTECTEUR.

L'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

MM. ABBADIE (Antoine D.), à Axum.

Ampère, membre de l'Institut, professeur de littérature française au Collége royal de France.

ANDRÉ (l'abbé), à Montrouge.

ANTOINE (l'abbé Joseph), à Pontarlier.

Avogadino de Valdesco (Th. D.), aumônier de S. M. le roi de Sardaigne, à Turin.

Avaros, lieutenant d'artillerie, à Aden.

BACH (Julien).
BADICHE (l'abbé), trésorier de la métropole.
BADILECT fils.

MM. Bancès (l'abbé), professeur à la faculté de théologie de Paris.

BARTHÉLEMY DE SAINT-HILAIRE, professeur au Collège royal de France.

Banccent, directeur du musée, à Turin.

BAXTER (H. J.), Middle-Temple, à Londres.

Bazin, professeur de chinois à l'École spéciale des langues orientales.

Belgioloso (M" la princesse).

Bellin (François-Alphonse).

Benary (le docteur Ferdinand), à Berlin.

Bengmann, docteur en théologie.

Berthand (l'abbé), curé à Herblay (Seine-et-Oise).

Bianciii, secrétaire interprête du Roi pour les langues orientales.

Bior (Edouard).

BLAND, membre de la Société royale asistique de Londres.

Bonley (Jules).

Boissonnette de la Touche, capitaine d'artillerie, à Constantine.

BOXAR (Henry).

Boxxett, directeur des Annales de philosophie chrétienne.

Boné (Eugène), correspondant de l'Institut.

BOTTA (Paul), consul de France à Mossoul.

Bressier, professeur d'arabe, à Alger.

Baiène (DE), homme de lettres.

BROCKHAUS (le docteur Herman).

MM. Brossgland, attaché à l'administration civile de l'Algérie.

> Bursour (Eugène), membre de l'Institut, professeur de sanscrit au Collége royal de France.

Cantin (Louis-Adolphe).

CASPANI, professeur à Leipzig.

Cassel (Ph. D.), à Paderborn.

CAUSSIN DE PERCEYAL, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes, et au Collége royal de France.

CHARMOY, conseiller d'État, ancien professeur à l'université de Saint-Pétersbourg.

CHASLIN (Edouard).

CHASTENAY (Mes la comtesse Victorine DE).

Cherbonneau, élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Ciccon (l'abbé Tite), bibliothécaire du palais Albani, à Rome.

CLEMENT-MELLET (Jean-Jacques).

CLERMONT-TONNERRE (le marquis DE), colonel d'état-major.

Cons (Albert), docteur en philosophie, à Presbourg.

Connt, docteur en théologie de la cathédrale de Novarre.

COMBAREL.

CONUSET (l'abbé), chanoine de la cathédrale de Soissons (Aisne). MM. Conon de Gabelentz, conseiller d'État, à Altenbourg.

Cook, ministre protestant, à Nimes. Coquerert de Monteret (Eugène).

Con, drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

Dernément (Charles), élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Delaporte, ancien consul de France à Mogador.

Delesser (le baron Benjamin), membre de la Chambre des députés.

DELITZSCH, professeur, à Leipzig. Denneurg (Joseph), docteur.

Desvengens (Adolphe-Noël).

DOMBASLE (MES DE).

Donon (Auguste).

Drace (P. L. B.), bibliothécaire de la Propagande.

Dunnex (J. L.), conservateur adjoint à la Bibliothèque du Roi.

Ducauranov, secrétaire-interprête du Roi.

DULAURIER (Édouard), professeur de malai à l'École des LL, OO.

DUMORET (J.), à Bagnères (Hautes-Pyrénées). Duncan Forbes, professeur de LL. OO, au King's-College, à Londres.

DUREAU DE LA MALLE, membre de l'Institut.

MM. Eckstein (le baron D').

Eleunore, bibliothécaire de S. M. la Reine des Français.

EIGHTHAL (Gustave D').

ELLIOT (Charles-Boileau), membre de l'Académie royale de Londres.

ELLIS, ancien ambassadeur d'Angleterre en Perse et en Chine.

Етиквия (le R. J. William), pasteur anglais. Evans, membre de l'Institut.

FALCONNES FORRES, professeur de LL. OO. à l'University-College de Londres.

FERRAO DE CASTELBRANCO (le chevalier).

FLEISCHER, professeur, à Leipzig.

FLORENT, examinateur dramatique au ministère de l'intérieur.

FLOTTES, professeur de philosophie, à Montpellier.

FLOUR DE SAINT-GENIS, inspecteur des domaines, à Alger.

Früger, professeur, à Meissen (Saxe).

FOCCAUX (Ph. Edouard).

FRESNEL, agent consulaire à Djedda.

Garcia de Tassa, membre de l'Institut, professeur d'hindoustani à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Gu.DEMEISTER, docteur en philosophie, à Bonn. Golosticken (Ph. docteur), à Königsberg. MM. Gornesio (Gaspard), membre de l'Académie de Turin.

GRAF, licencié en théologie.

GRANGERET DE LAGRANGE, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, rédacteur du Journal asiatique.

Guerrier de Dunast (Auguste-François-Prosper), secrétaire de l'Académie, à Nancy,

Guisnaur, membre de l'Institut.

Guilland d'Ancy, docteur en médecine.

Haigur, à New-York.

Hamelin, avocat, élève de l'École spéciale des LL. OO. vivantes.

Hase, membre de l'Institut.

HASSLER (Conrad-Thierry), professeur à Ulm. HOEFER (Ph. D.).

Holmeon, conservateur de la bibliothèque de Christiania.

Исмятат (Jean), professeur d'arabe à l'Université de Genève.

Janua, vice-consul, chancelier du consulat d'Autriche à Smyrne.

JAURERT (le chevalier Am.), pair de France, membre de l'Institut, professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Jomano, membre de l'Institut, conservateuradministrateur de la Bibliothèque du Roi. MM. Jost (Simon), docteur en philosophie,

Joyau (Firmin), conseiller à la cour royale de Pondichéry.

Junas, secrétaire du conseil de santé des ar-

mées, au ministère de la guerre.

Julien (Stan.), membre de l'Institut, professeur de chinois au Collége royal de France, l'un des conservateurs adjoints à la Bibliothèque du Roi.

KAZIMIRSKI DE BIBERSTRIN, bibliothécaire de la Société asiatique.

Knarrt (Albert), secrétaire de la Bibliothèque impériale, à Vienne.

LAAS D'AGUEN.

La Ferré de Senecrère (le marquis), à Azayle-Rideau (Indre-et-Loire).

LAGRÉNÉE (DE), envoyé de France en Chine.

LAMARD (F.), membre de l'Institut.

LANCEREAU, muitre de conférences au collège royal Saint-Louis.

LANDRESSE, bibliothécaire de l'Institut.

Languers, membre de l'Institut, inspecteur de l'Université.

LANJUNAIS (le comte), pair de France.

Lakoeви (le marquis na), à Saint-Amand-Montrond.

Larsow, à Berlin.

LASTEYRIE (le comie ne).

MM. LATOUCHE (Emmanuel), élève de l'École spéciale des LL. OO, vivantes.

Le Bas, membre de l'Institut.

Lapuco, membre de l'Université.

LENORMANT (Ch.), membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque du Roi.

Lmm, membre de l'Institut, professeur à la faculté des sciences et au Collége de France.

Latiné, membre de l'Institut.

Louis), docteur en philosophie, à Londres.

LONGARD (le docteur).

Longrésies (Adrien ne), membre de la Société royale des Antiquaires.

MAC GUCKIN DE SLANE (le baron).

Mandel (le D'), à Kremsir, en Moravie.

Manakji Cursetji, a Bombai,

Marcei (J. J.), ancien directeur de l'Imprimerie royale.

MARCELLIN DE FRESNE.

MARGOSSIAN, à Londres.

Mauny (A.), sous-bibliothécaire de l'Institut.

Maren, docteur en philosophie.

MERFELD, docteur en philosophie.

Meann, sous-bibliothécaire au Ministère de l'intérieur.

Mérmyren (Joseph), propriétaire, à Bellegarde (Loiret).

MIGNET, membre de l'Institut, conseiller d'État.

MM. Mn.on, sénateur, à Nice.

Mom. (Jules), membre de l'Institut.

Monn (Christian).

MONRAD (D. G.), à Copenhague.

Monrecei (Henry).

Moover, bibliothécaire, à Minden.

MORDAUNT RICKETTS.

Montey, trésorier du Comité pour la publication des textes orientaux, à Londres.

Moseurcu (l'abbé).

Morreller (Imbert de), secrétaire de la Sociét ethnologique.

Mank (S.), employé aux manuscrits de la Bibliothèque royale.

Nève, professeur à l'université de Louvain.

Nor. (Vincent), agent consulaire dans l'île de Zanzibar.

Ochon (Charles D).

Pages (Leon).

Panaver (le chevalier de), membre du corps royal du génie.

PARTHEY (Ph. D.), à Berlin.

Pasquien (Le duc), pair et chancelier de France.

Pastonet (le comte Amédée ne), membre de l'Institut,

MM. Pavie (Théodore), élève de l'École spéciale des langues orientales.

Pannon, directeur de l'École de médecine du Kaire.

PICTET (Adolphe), & Genève.

PLATT (William).

Popovitz (Demètre), à Jassy, en Moldavie.

Pontat, maître des requêtes.

Pontalis (le comte), pair de France, premier président de la cour de cassation, membre de l'Institut.

Quissonas (vicomte DE).

Rawmson, consul général d'Angleterre, à Bagdad.

RACEAN (le due DE).

Récoura, instituteur de S. A. R. le comte de Paris.

Remard, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École spéciale des LL. OO.

Reuss, docteur en théologie, à Strasbourg. Ricando (Frédérie).

Rize (Charles), Ph. D.

RITTER (Charles), professeur à Berlin.

Rocmer, statumire.

Roungen, professeur à l'université de Halle.

Roennia (Otto), docteur en philosophie.

Ronnbachen (l'abbé), supérieur du séminaire de Nancy.

MM. Rosix (pr.), chef d'institution, à Nyon, canton de Vaud.

Rotu, docteur en philosophie.

Rousseau, secrétaire interprète attaché au parquet de M. le procureur général, à Alger.

ROYER, orientaliste, à Versailles.

Salle (le commandeur Eusèbe de), professeur d'arabe à l'École des LL. OO. succursale de Marseille.

Santarem (le vicomte de), membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, correspondant de l'Institut de France.

Sauces (DE), membre de l'Institut, conservateur du Musée d'artillerie.

Sawetherr (Paul), attaché à l'Académie impériale des sciences, à Saint-Pétersbourg.

Scaviz (le docteur), à Jérusalem.

Scott (D' John), à Londres.

Sédullot (L. Am.), professeur d'histoire au collège royal Saint-Louis.

Seaxis, docteur-médecin de l'hôpital, à Norbonne.

Sklowen (Sigismond), professeur au collége royal de Rouen.

Smrn, attaché au cabinet de M. le ministre de l'instruction publique.

Solver, substitut du procureur général à Alger.

Sontmemen (DE), chef d'état-major médical, à Stuttgart. MM. Stanias (J. L), docteur et professeur en théologie, à Bâle,

STAUNTON (sir Georges-Thomas), membre du Parlement.

STRINER (Louis), à Genève. Summen (Georges), de Boston.

THEROULDE:

THOMAS, élève de l'École spéciale des LL. OO. THEIMOURAZ (S. A. R. le Tsarewitch), à Saint-Pétersbourg.

Tolsroi (le colonel Jacques).

Thoyan (le capitaine).

Tullering, docteur en philosophie à l'université d'Upsal.

Vaisse (Léon), professeur à l'Institut royal des sourds-muets.

Van den Marten, directeur de l'établissement géographique, à Bruxelles.

Vaucei (Louis), à Champremont (Mayenne). Villemais, pair de France, membre de l'Institut.

VINCENT, orientaliste. VIVIEN, géographe.

Warden, ancien consul général des États-Unis, correspondant de l'Institut.

Wen., bibliothécaire de l'université, à Heidelberg. MM. Wetzen (Henri-Joseph), professeur de littérature orientale, à Pribourg. Wetzstein (Ph. D.), à Leipzig. Wilhelm de Wüntemberg (S. A. le comte). Worms (M. D.), à l'école de Saint-Cyr.

YERMOLOFF (DE), général au service de Russie.

Zenken (Jules-Théodore), docteur en philosophie.

11.

LISTE DES MEMBRES ASSOCIES ETBANGERS.

SUBVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. le baron de Hammes-Pungstall (Joseph), conseiller aulique actuel à Vienne.

IDELER, membre de l'Académie de Berlin.

Le docteur Lee, à Cambridge.

Le docteur Macrame, professeur, à Oxford.

Wilson (H. H.), professeur de langue sanscrite, à Oxford.

Frank (le docteur Charles-Martin), membre de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg.

Ocwarory, ministre de l'instruction publique de Russie, président de l'Académie impériale à Saint-Pétersbourg.

Le comte de Castigliosi (C. O.), à Milan.

RICKETS, h Londres.

Pernos (Amédée), professeur de langues orientales, à Turin.

Frenza, professeur de langues orientales à l'université de Bonn.

Kosegarten (Jean-Godéfroi-Louis), professeur à l'université de Greiswalde.

Borr (F.), membre de l'Académie de Berlin.

MM. D'Ousson, ambassadeur de Suède à la cour de Berlin.

Sir Graves Chamney Hauguron, associé étrangér de l'Institut de France.

WYNDHAM KNATCHBULL, & Oxford.

Schand (L. J.), de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

Havenron (R.), professeur d'hindoustani au séminaire militaire d'Addiscombe, à Croydon.

Moos (Ed.), de la Société royale de Londres et de celle de Calcutta,

Jackson (J. Grey), ancien agent diplomatique de S. M. Britannique, à Maroc.

SHAKESPEAR, & Londres.

Lurovzorr, interprète pour les langues tartares.

A Saint-Pétersbourg.

Le général Bauces.

GRANT-DOVE, ancien résident à la cour de Satura. Hongson (B. H.), ancien résident à la cour de

Népal.

Radja RADHAGANT DES, à Calcutta.

Radja Kau-Krichna Bahadoun, à Calcutta.

Mancan-Cursetti, membre de la Société asiatique de Londres, à Bombai.

Le général Court, à Lahore.

Le général Venyuns, à Lahore.

Dassen (Chr.), professeur. à Bonn.

Rawrisson, consul général d'Angleterre à Bagdad. MM. Vullens, professeur des langues orientales, à Giessen.

Kowatewski (Joseph-Étienne), professeur à Kasan

FLÜGEL, professeur à Meissen.

AND LAND OF PARTIES

SHOULD A PRINCIPLE OF

the state of the s

III.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIETÉ ASIATIQUE.

Journal astatique, seconde série, années 1828-1835, 16 vol. in-8°, complet: 133 fr. et pour les membres de la Société, 100 fr. Chaque volume séparé (à l'exception des vol. I et II, qui ne se vendent pas séparément) coûte 8 fr. et pour les membres 6 fr.

Traisième série, années 1836-1842, 14 vol. in-8°; 175 fr. Quatrième série, année 1843-1844, 4 vol. in-8°; 50 fr.

- Choix de rables annémiennes du docteur Varian, accompagné d'une traduction littérale en français, par M. J. Saint-Martin. Un vol. in-8°; 3 fr. 50 c. et 1 fr. 50 c. pour les membres de la Société.
- ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. Landresse; précédés d'une explication des syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel-Rémusat. Paris, 1825, 1 vol. in-8°; 7 fr. 50 c. et 4 fr. pour les membres de la Société.
- Supplément à la Grammaine jaronaise, par MM. G. de Humboldt et Landresse, In-8° br. 2 fr. et 1 fr. pour les membres de la Société.
- Essat aun du Pall, ou langue sacrée de la presqu'ile au délà du Gange, par MM. E. Burnouf et Lassen. 1 vol. in-8°, grand-raisin, orné de six planches: 12 fr. et 6 fr. pour les membres de la Sociéte.
- Mang-reseu ou Mangros, le plus célèbre philosophe chinois après Confucius; traduit en latin, avec des notes, par

- M. Stan. Julien. 2 vol. in-8° (texte chinois lithographie et trad.); 24 fr. et 16 fr. pour les membres de la Société.
- YADIRADATTA DA OU LA MORT D'YADIRADATTA, épisode extraît du Râmâyana, poeme épique sanscrit; donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chéxy, et suivi d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf. 1 vol. in-4°, orné de 15 planches; 15 fr. et 6 fr. pour les membres de la Société.
- Vocastilaine Georgies, rédige par M. Klaproth. 1 vol. in 8 ; 15 fr. et 5 fr. pour les membres de la Société.
- Poème sun la paise d'Épasse, texte arménien, revu par MM. Saint Martin et Zohrab, a vol. in-8°; 5 fr. et a fr. 50 c. pour les membres de la Société.
- La Reconnaissance de Sacountala, drame sanscrit et pracrit de Kalidasa, publié en sanscrit et traduit en français par A. L. Chézy, a fort volume in-4°, avec une planche, 35 fr. et a5 fr. pour les membres de la Société.
- Chinoxique akongrenne, traduite par M. Brosset: Imprimerie royale. 1 vol. grand in-8; 10 fr. et 6 fr. pour les membres de la Société.
- Curestomature cuisoise, în-4, 10 fr. et 6 fr. pour les membres de la Société.
- ELEMENTS DE LA LANGUE GÉORGIENAE, par M. Brosset, membre adjoint de l'Académie imperiale de Russie, 1 col. grand in-8°: Paris, Imprimerie royale, 12 fr. et 7 fe. pour les membres de la Société
- Giocarente n'Anont rénte, texte arabe, par MM. Beinaud, et le baron de Slame In 4°; 50 fr. et 30 francs pour les membres de la Société.
- Histoire des rois de Kacunia, en sanscrit et en français, publié par M le capitaine Troyer, a vol. in 8° 36 % et 25 fr. pour les membres de la Société.

OUVRAGES ENCOURAGES

TARAFA MOALLACA, cum Zurenii scholiis, edid. J. Vullers. 1 vol. in-h': A fr. pour les membres de la Société.

Lois de Mason, publiées en sanscrit, avec une traduction française et des notes, par M. Auguste Loiselour-Deslangchamps, 2 vol. in-8°; 21 fr. pour les membres de la Société.

Vexbidade Sade, l'un des livres de Zoreastre, publié d'après le manuscrit send de la Bibliothèque du Roi, par M. E. Burnouf, en 10 livraisons in fol. 100 fr. pour les membres de la Société.

Y-x180, ex latina interpretatione P. Regia, edidit J. Mohl. 2 vol. in-8°; 14 fr. pour les membres de la Société,

CONTES ABABES DU CHEYER EL-MONDY, traduits par J. J. Marcel. 3 vol. in-8°, avec vignettes: 12 fr.

Mimotres recarries à la Géorgie, par M. Brosset i volin-8°, lithographié; 8 fr.

DICTIONNAME PRANÇAIS-TAMOUL ET TAMOUL-PRANÇAIS, pur M. A. Blin. 1 vol. oblong; 6 fr.

Nota MM, les membres de la Société doivent retirer les ouvrages dont ils renient faire l'acquisition à l'agence de la Société, rue Taranne, n° 22. Le nom de l'acquièreur sera porté sur un registre et inscrit sur la première féuille de l'exemplaire qui lui surs été délivré en verio du règlement.

IV:

LISTE DES OUVRAGES

MIS EN DÉPÔT PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA. POUR LÉS MEMBRES.

RAJA TARANGINI, Histoire de Kachmir, i vol. in-4°: 27 fr.
MOODIZ RI-QANGON, i vol. in-8°: 13 fr.
BASHA PARICHUEDA, i vol. in-8°: 7 fr.
LILAVATI (en persan), i vol. in-8°: 7 fr.
PERSIAN SELECTIONS, i vol. in-8°: 10 fr.
KIRAYA, Vol. III et IV. 2 vol. in-4°: 38 fr. le volume.
INAYAH, Vol. III et IV. 2 vol. in-4°: 38 fr. le volume.
ANATONI, DESCRIPTION OF THE HEART. (En persan.) i vol.
in-8°: 2 fr. 50 c.

BAGHE-VANSA. 1 vol. in-S': 18 fr.

ASHERURE COL-MOOGUNES, 1 vol. in-4", 38 fr.

THIBETAN DICTIONANT, by Csoma de Kôrôs. 1 v. in-4°, 27 fr. THIBETAN GRAMMAR, by Csoma de Kôrôs. 1 vol. in-4°, 22 fr. Managuanats. 4 vol. in-4°; chaque vol. 30 fr.

Susaura, a vol. in-8"; 25 fr.

NAISHADA, 1 vol. in 8'; 22 ft.

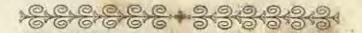
ASIATIC RESEARCHES. Tomes XVI et XVII. 2 v. in-4: 34 fr. le voluide.

Tome XVIII. 1" et 2' part, r vol. in-4': 29 fr. chaque partie.

Tome XIX. 1" partie 1 vol. in-6"; 25 fc.

Tome XX, 1" partie 1 vol. io-4"; 22 fr. Index, 1 vol. in-4"; 20 fr.

JOURNAL OF THE ASIATIC SOCIETY OF BENGAL Les années 1836-44. Ao fr. l'année.



JOURNAL ASIATIQUE.

AOUT 1845.

MÉMOIRE

Sur les principes généraux du chinois vulgaire, par M. Baris.

(Suite.)

111. — NOIS COMPOSÉS DE BEUX MONOSYLLABES EXPRIMES PAR DEUX CARACTÉRES DONT LE PREMIER EST UN NOM DE NOMBRE ET LE SECOND UN SUBSTANTIF RADICAL.

Les substantifs de cette classe offrent des points de rapport avec quelques uns de nos mots composés ou de nos termes de nomenclature, comme un trois-mâts, les quatre-temps, la cinq-lignes, un sept-ail, des huit-pieds, etc. On dit à la Chine : les deux-parents pour « le père et la mère; » les trois précieux pour « la triade » (location bouddhique); les quatre-choses-précieuses pour « le pinceau, le papier. l'encre et la pierre à broyer; » les cinq-éléments pour « les éléments; » les six-départements pour « l'administration; » les neuf-portes pour « les portes de la capitale; » les cent-familles pour « le peuple, » etc.

"D'après un usage fondé sur des distinctions systématiques ou d'anciennes traditions, dit M. Abel-Rémusat, certains nombres sont affectés à certaines classes d'objets. » (5 78 des Éléments.) Cela est vrai; ajoutons seulement que la plupart de ces locutions se sont introduites dans la langue vulgaire, et y ont formé des mots composés; ex.:

二親 ell-th'sin (en anglais, parents).

三資 san-pao, la triade.

四音 sse-pao, un nécessaire.

五行 on-hing, les éléments.

六房 loa-fang, l'administration.

七政 th'si-tchéng, les planètes.

八方 pa-fang, la boussole.

九門 kicou-men, les portes (de la capitale).

十全 che-th'suèn, la perfection.

百姓 po-sing, le penple, etc.

IV. — MOTS COMPOSÉS DE DEUX MONOSYLLAGES OU DE DEUX SUBSTANTIPS RADICAUX EXPRIMÉS PAR DEUX CARACTÈRES.

M. Abel-Rémusat démontre (5 285 des Éléments) comment les substantifs les plus communs sont formés de la réunion de deux termes synonymes, dont l'an n'ajoute rien au sens de l'autre, et de quelle manière aussi (5 286) l'on réunit des termes simples, qui ne sont pas

tout à fait synonymes, ou même qui ont une signification opposée. Voilà pour l'étymologie; mais une observation plus attentive et plus minutieuse de la structure des mots et des procédés du langage y fera découvrir autre chose encore, c'est l'analogie de certains sons avec certaines idées. Il arrive trèssouvent (M. Callery en convient lui-même) qu'il n'existe aucune affinité réelle, quant au sens, entre la phonétique et les composés qui en dérivent; toujours est-il que la recherche de l'expression imitative est plus sensible dans le chinois vulgaire que dans nos langues européennes. Chacun des sons vocaux de la langue chinoise semble adapté à une famille particulière d'idées. Par exemple, les sons vocaux king et keng sont consacrés aux mots qui réprésentent la lutte, la violence, le combat, le meurtre, etc. by king signific violent; be king, disputer avec violence, se quereller; kh'ing, frenésie, violemment; 型 king, dur, violent; 型 king, trancher la tète; 枰 king, bois de ler; 抨 kh'ing, frapper à la tête; 转 keng, tirer avec force; kh'eng (Bas. 3,454), opprimer, etc.

Les sons vocaux jou, jouen, jouen, nouen, nouen, no, neon, sont particulièrement adaptés aux mots qui expriment la douceur, la tendresse, la mollesse, la délicatesse, la finesse, la souplesse, la faiblesse. l'indulgence, la patience, etc. pjouen signific mou, tendre, délicat; nouen, doux, timide; pt

jouen, délicat, indulgence; 便 nouen, faible, timide; 旋 nouen, tendre, délicat; 喫 no, faible; 儒 no, timide; 濡 jou, patience; 濡 jou, faible, tendre; 濡 jouen, doux, etc. Toung et toung marquent l'intelligence, la perspicacité; moung indique l'obscurité, la tristesse, etc. De ce procédé imitatif résulte une harmonie d'un genre particulier, une harmonie quelquesois désagréable, mais rarement fausse.

L'intelligence parfaite, la compréhension du système lexicologique des Chinois me paraît être réservée au philologue, qui ne dédaignera pas d'approfondir le procédé imitatif dont je parle ici, procédé qui a déjà été signale avant moi par M. Medhurst, dans sa Grammaire chinoise, et M. Callery, dans son Systema phoneticum. Avec des notions insuffisantes, souvent même inexactes, on n'obtiendra pas le secret de la formation des mots, lei l'étude des caractères ne saurait conduire à aucun résultat L'étude des caractères n'expliquera jamais pourquoi le son vocal hó prédomine dans les mots composés 温和 wen-hó. 和睦 hó-mon, 和雅 hú-young, 相和siang-hó,和平hó-ph'ing,太和th'ai-hó, 和氣 hó-kh'i, qui, tous, signifient l'harmonic, la paix, la concorde. L'étude des caractères, abstraction faite du langage, n'expliquera jamais pourquoi le son vocal hi prédomine dans les mots composés 歡喜 hoan-hi, 喜樂 hi-bo, 喜悅 hi-yuè, 忻

E hin-hi, qui, tous, expriment la joie 1. Il y a, dans presque tous les substantifs formés de l'agrégation de deux termes simples, un monosyllabe, un son prédominant, qui exprime l'idée principale, puis un monosyllabe qui n'intervient dans la composition que pour produire ou favoriser l'euphonie; celui-ci exprime toujours une idée accessoire; ex.:

 Substantifs formés de l'agrégation de deux termes simples qui sont synonymes, ou dont l'un exprime une idée principale, et l'autre une idée accessoire.

父親 fou-th'sin, le père.

母親 mou-th'sin, la mère.

孝順 hiao-chouen, la piété filiale,

生命 seng-ming, la vie.

道理 tao-li, la raison.

歡喜 hoan-hi, la joie.

惠利 yeou-teh'heou, la tristesse.

驚惡 king-kh'oung, la crainte.

言語yèn-in, le langage.

意思 i-sse, la pensée.

比方 pi-fang, la comparaison.

衣服 i-fou, les habits.

樹木 chou-mon, l'arbre, etc.

¹ Notices on Chinese Grammur, by Philosinensis, part. 1, p. 19.

 Substantifs formés de l'agrégation de deux termes d'une signification opposée.

父母 fou-mou, le-père-et-la-mère. 兄弟 hioung-ti, les frères cadets. 夫婦 fou-fou, les époux. 左右 tsô-yeou, les domestiques. 鬼神 kouei-chên, les génies. 東西 toung-si, la chose. 買賣 mai-maè, le commerce. 牙齒 ya-tch'he, les dents. 衣裳 i-tch'hang, les vêtements. 問答 wen-ta, le dialogue. 遠近 yuèn-kin, la distance, etc.

V. — MOTS COMPOSÉS DE DEUX MONOSVILLARES OU DE BEUX SURSTANTIPS RADICAUX EXPRIMÉS PAR DEUX GARACTÉRES DONT LE PREMIER EST AU GÉSITIP ET LE SECOND AU NO-MINATIF.

Étymologiquement, les nombreux substantifs de cette classe sont analogues à nos mots composés : un garde-des-sceaux, un aide-de-camp, une barbe-de-moine, une belle-de-nuit, un pied-de-bicke, etc. mais comme en chinois, lorsque deux noms sont en construction, le terme antécédent se place après le

terme conséquent (Abel-Rémusat, \$ 79 des Éléments), il s'ensuit que les substantifs composés formés de l'agrégation de deux substantifs radicaux, dont le premier est au génitif et le second au nominatif, offrent plus de ressemblance encore avec les mots composés des Anglais bankbilt, billet de banque; featherbed, lit de plume; seaport, port de mer; seasickness, mal de mer; china-ware, porcelaine; church-warden, marguillier, etc. On dit à la Chine le seigneur du ciel pour " Dieu; " le fils du ciel pour «l'empereur; » le temple du ciel pour « le paradis; « les fleurs du ciel pour « la petite vérole; » le royaume da milicu pour a la Chine; a le roi du pays pour «le roi; » le feu des passions pour «la concupiscence; » la maison des livres pour « la hibliothèque; » l'art da calcul pour « l'arithmétique; » le vieillard de la maison pour « le supérieur (d'un monastère); » le souffle de la bonche pour a l'haleine; n la couleur du visage pour « le teint, » etc.

天主 th'idn-tchou, Dieu.

天子 th'ien-tie, l'empereur.

天堂 th'ièn-th'ang, le paradis.

天花th'ièn-hoa, la petite vérole.

中國 tchoung-kone, la Chine.

國王 koué-wang, le roi.

慾火 yo-hó, la concupiscence.

書房 chou-fang, la bibliothèque.

算法 sonan-fu. Parithmétique.

方丈 fang-tchang, le supérieur (d'un monastère).

口氣 kh'eon-kh'i, l'haleine.

早飯 tsao-fan, le déjeuner.

晚飯 wan-fan, le souper.

井水 tsing-chout, cau-de-puits.

雨水 yu-choui, cau-de-pluic.

面色 mien-sse, teint, etc.

VI. — MOTS COMPOSES DE DEUX MONOSYLLABES EXPRIMES PAR DEUX CARACTÈRES DONT LE PREMIER REPRÉSENTE UN AD-JECTIF ET LE SECOND UN SURSTANTIF.

Nous avons dans notre langue une soule de mots composés parsaitement analogues aux substantiss de cette classe. Nous disons un esprit-fort, un saux-frère, un saux-sur, un sau

皇天 hōang-th'ièn, le Ciel. 上天 chang-th'ièn, 皇上 hoang-chang, l'empereur.

北京 po-king, Pékin.

南京 nan-king, Nankin.

外城 wai-tch'héng, les saubourgs.

大寒 ta-han, un grand froid.

光棍 konang-konan, un filou.

老鼠 luo-chou, un rat.

老虎 lav-hou, un tigre.

公绪 koung-tchou, le cochon.

母猪 mou-tchou, la truie.

白菜 po-th'sai, le chou (brassica alba).

赤小豆 tch'he-siao-teon, haricots nains rouges.

VII. — MOTS COMPONÉS DE DEUX MONOSTRUMES REPRIMÉS PAR DEUX CARACTÈRES DONT LE PREMIER REPRÉSENTE UN ADJECTIF RADICAL, ET LE SECOND LA TERMINAISON COM-MUNE DES ADJECTIES.

La terminaison commune des adjectifs ti est exprimée par le caractère HJ, qui est aussi la marque du génitif en chinois. Si l'on retranche d'un adjectif la terminaison commune HJ ti, ce qui reste est le radical du mot. HJ ti est donc aux adjectifs ce que + tre est aux substantifs; ex.:

自的 po-ti, blanc. 黑的 ko-ti, noir. 大的 ta-ti, grand. 小的 siao-ti, petit. 好的 hao-ti, bon. 惡的 igo-ti, manvais. 快的 kh'ouai-ti, prompt.

善的 chèn-ti, vertueux, etc.

Un des principes fondamentaux du chinois vulgaire, c'est qu'un substantif, formé de l'agrégation de deux termes simples ou de deux substantifs radicaux, peut être pris successivement comme adjectif ou comme verbe, soit que la terminaisou commune des adjectifs 벍 ti, ou la marque ordinaire des verbes T lèao, accompague les deux monosyllabes radicaux, soit que les monosyllabes restent privés d'une forme grammaticale quelconque. Ainsi le substantif composé 孝順 hino-chouen, piété filiale, est formé de la réunion de deux termes simples on de deux monosyllabes radicaux, dont le premier, 🏂 hiao, piété filiale, exprime l'idée principale, et le second, III chouen, obéissance, représente l'idée accessoire. Avec ce substantif composé, on peut former à volonté un adjectif ou un verbe; ex. :

* 那一個不知道孝順是好事。 Ná-i-kô pou tche-tao nr.to-cnoven che hao-sse. « Qui est-ce qui ne sait pas que la piété filiale (hiao-chouen) est une vertu?»

2" 你看這孝順的人。不聽信老婆的說話。Ni-kh'an tchee MIAO-CHOUEN-TI jen; pou th'ing-sin lao-ph'ò-ti choue-hoa, "Voyez les hommes animés de piété filiale (hiao-chouen-ti); ils n'écontent pas les bavardages de leurs femmes."

3° 難道我們是他的兒子媳婦。 該當孝順他的麼。Nan-tao wo-men che th'a-ti ell-tze si-fon; kai tang niao-cnoven t'ha ti mo? n Est-ce que vous êtes son fils? Est-ce que je suis sa bru? Sommes-nous donc obligés d'avoir pour lui de la piété filiale (hiao-chouen-th'a)? n

Voilà trois phrases tirées du Cheng-in-kouang-hinn (explication du saint édit); dans la première. Emplisable hiao-chouen est un substantif; dans la seconde, un adjectif; dans la troisième, un verbe. Dans la première, hiao-chouen signifie obsequentia; dans la seconde, obsequentes; dans la troisième, obseque.

YIII. — MOTS COMPOSÉS DE DEUX MONOSYLLABES EXPRIMÉS PAR DEUX CARACTÈRES DONT LE PREMIER EST UNE PARTI-CULE ORDINALE, ET LE SECOND UN NOM DE NOMERE CARDINAL.

Les adjectifs de cette classe sont les nombres ordinaux des Chinois. La particule qui marque l'ordre le rang, est **#** ti; elle se place toujours avant le nombre cardinal; ex.:

第一 ti-i, le premier.

第二 ti-ell, le deuxième.

第三 ti-sun, le troisième.

第四 ti-sse, le quatrième.

第五 ti-ou, le cinquième, etc.

IX. — MOTS COMPOSÉS DE DECH MONOSYLLABES EXPRIMÉS PAR DEUX CARACTÈRES DONT LE PREMIER EST UN NOM DE NOMBRE, ET LE SECOND UNE PARTICULE SPÉCIFIQUE.

Dans la langue parlée, un substantif chinois est ordinairement précédé d'une particule qui lui est propre. J'appelle spécifiques ces particules, nommées à tort caractères numériques par M. de Guignes (pag. 933 du Dictionnaire chinois, français et latin), et particules numérales par M. Abel-Rémusat (5 113 des Éléments). Les Anglais les désignent aujourd'hui sous le titre de the classifiers. Voici les raisons qu'en donne M. Wells-Williams; elles me paraissent excellentes:

"This class of words has been denominated namerals, but this term confounds them with the
proper numerals, with which they have no connection, and it is otherwise inapplicable. The
term classitive or classifier expresses tolerably well
the office which this class of words fills; for each

one is used to define and designate a certain class a of objects, the members of which are supposed a to have some quality or circumstance in common o as size, use, material, form, etc. They are used a both in reckoning a large number, and in speaking « of individuals, but express the sort of thing spo-«ken of, and not the number of them. They are « similar to the English words piece, sail, member, agust, sheet, etc. but are applied much more exstensively than those words are, being used whe-« never the sense requires any individuality. They are met with more frequently in spoken than in a written language, and are best learned by studying a phrases in which they occur. Their proper applia cation is a point which requires particular attenation, for it will sound as incongruous to a chinese " to hear the phrase 一條人 yat t'in yan (j.th'iao-"jén), or 一粒行 yat nap hong (i-li-hang), as it a would to an englishman to hear a person talk a of a gust of horses, a sheet of wind or a herd of a ships 1, a

Ces sortes de mots composés ont, comme on le voit, de l'analogie avec nos locutions françaises une PAIRE de souliers, une rEVILLE de papier, un cour de vent, une BALLE de coton, une courre d'encre, une PIÈCE de terre, etc. ex.:

一對鞋 i-touéi-hiai, une paire de souliers.

^{&#}x27; Easy lessons in chinese, by S. Wells-Williams, pag. 123.

三張紙 san-tchang-tche, trois feuilles de papier.

一張桌子 i-tchang-tcho-tze, une table.

九塊大洋錢 kieou-kh'onaī-ta-yang-th'sièn, nenf dollars.

- 一條銅錢i-th'iao-th'oang-th'sièn, une liga-
 - 一 陳 風 i-tch'hén-foung, un coup de vent.
 - 一包棉花 i pao mièn hoa, une balle de coton,
 - 一點 器 i-tièn-mo, une goutte d'encre.
 - 一段地 i-touan-ti, une pièce de terre.
- 一方猪肉 i-fang-tchou-jou, un morceau de porc.
- 一段新聞 i-touan-sin-wen, une nouvelle; anglice, a piece of news, etc.
- X. MOTS COMPOSÉS DE DEUX MONOSTLLARES EXPRIMÉS PAR DEUX CARACTÈRES DONT LE PREMIÈR EST UN VERBE AUXI-LIAIRE, ET LE SECOND UN VERBE ACTIF, NEUTRE OU IMPER-SONNEL.

M. Abel-Rémusat enseigne (5 366 des Éléments) qu'indépendamment de la réunion des verbes synonymes et des verbes auxiliaires, il n'est pas rare de trouver deux ou plusieurs verbes de suite sans con-

Lafilade de 1000 deniers de cuivre.

jonction. L'illustre auteur ajonte que ces verbes ressemblent à nos locutions françaises faire savoir, laisser courir, envoyer dire, etc.

De telles locutions ne constituent pas, à proprement parler, des mots composés. Il n'en est pas de même des expressions verbales formées avec le verbe auxiliaire 🗐 ta (frapper). On les trouve presque toutes dans le vocabulaire du P. Basile et dans le supplément de M. Klaproth. J'en citerai seulement quelques-unes:

打發 ta-fa envoyer (quelqu'un);

打點 ta-tièn, noter;

打鼾 ta-han, ronfler;

打醒 ta-sing, réveiller:

打聽 tu-th'ing, examiner, etc.

XI. — MOTS COMPOSÉS DE DEUX MONOSTILLARES EXPRIMÉS PAR DEUX CARACTÈRES DONT LE PREMIER EST UN VERBE, ET LE SECOND UN SURSTANTIP COMPLÉMENT DU VERBE.

On éprouvera d'abord quelque peine à regarder comme des composés les mots chinois formés de la réunion d'un verbe et d'un substantif ou d'un verbe et de son complément. Toutefois, si l'on ne perd pas de vue le principe que j'ai cru pouvoir établit, à savoir: qu'un monosyllabe chinois, isolément articulé, prononcé comme on voudra, et de quelque manière qu'on le prononce, n'excite d'ordinaire aucun sens dans l'esprit;

principe qui n'est ni une supposition, mi un rêve. mais un fait, on reconnaîtra que, dans les locutions chinoises dont je veux parler ici, le verbe élémentaire at radical et le substantif élémentaire et radical sont aussi étroitement associés, aussi étroitement unis que le verbe et le nom dans nos mots composés, un brise-raison, un casse-tête, un couvre-fea, un garde-magasin, un porte-étendard et un souffre-douleur. Jamais la locution chinoise _ His chang-tch'honan (s'embarquer) ne pourra être assimilée à la locution latine conscendere navem. Con-scend-ere est un verbe latin composé, un mot polysyllabique formé de trois éléments, 1º de la préposition con, dont la forme simple est cum pour com; 2º du radical scend, dont la forme simple est scand; 3ª et de la terminaison ere . Chang, au contraire, n'est qu'un monosyllabe isoló, un radical qui, pris tantôt comme substantif ou comme adjectif, tantôt comme verbe, ne paraît susceptible d'aucun changement de forme, d'aucune modification et peut, d'ailleurs, signifier une infinité de choses. La langue latine est une langue morte; cependant, nous comprenons parfaitement le sens du mot conscendere, des que ce mot est articule par un Français, par un Anglais ou un Allemand. Il en est de même du mot nav-em, formé du radical nav et de la terminaison em, si on le compare au monosyllabe tah'houan. Ainsi, règle gé-

Méthode pour étudier la langue latine, par J. L. Burnouf; page 101.

nérale, quand un monosyllabe chinois, pris dans un sens verbal, n'est pas joint à un autre monosyllabe synonyme, pris également dans un sens verbal, on à un verbe auxiliaire, il arrive presque toujours que ce monosyllabe, détaché de son complément, n'excite aucun sens, sinon dans l'esprit de celui qui parle, au moins dans l'esprit de celui qui écoute.

J'assimile volontiers aux mots composés des autres langues, des locutions telles que celle-ci. it tou-chon, lire. Il faut toujours séparer, quant à l'analyse, la langue vulgaire écrite de la langue vulgaire parlée. Autre est l'analyse des caractères : autre est l'analyse des mots. Assurément, quand je vois les deux caractères i i tou-chou (legere libros) je distingue dans le premier de ton (legere), un verbe actif, et dans le second t chon (libros). un substantif, complément du verbe actif; mais. quand j'entends prononcer les deux monosyllabes tou-chou, je ne distingue plus qu'un mot, et ce mot est un verbe intransitif ou un verbe actif (legere) dont le complément n'est pas énoncé. Au résumé, de deux choses l'une : ou les deux monosyllabes tou et chou sont unis dans la langue orale ou ils ne le sont pas.

S'ils sont unis entre eux et forment, comme je le crois, un mot dissyllabique, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait ellipse, soit du verbe, soit du complément, car un mot peut fort bien être employé successivement comme verbe ou comme substantif, jamais comme verbe et comme substantif à la fois; le mot composé tou-chou ne saurait exprimer à la fois le verbe et son complément.

Si les deux monosyllabes tou et chou ne forment pas un mot dissyllabique, ils rentrent alors dans la catégorie de ces termes simples, qui, pris séparément, n'expriment aucune idée et ne forment de sens que par le rapport ou la relation qu'ils ont entre eux.

Voici des exemples de mots composés, représentant un verbe actif et un substantif (complément du verbe) dans la langue vulgaire écrite et un verbe intransitif dans la langue vulgaire parlée. On dit à la Chine lire un livre, pour « hre; » écrire des caractères, pour « écrire; » manger du riz, pour « manger; » boire du vin, pour « boire; » tuer un homme, pour « tuer; » exhorter un homme, pour « exhorter; » tromper un homme, pour « tromper; » monter sur un navire, pour « s'embarquer; » prendre une épouse, pour « se marier; » dire un mansonge, pour « mentir, » etc.

調書 ton-chou, lire; 寫字 sid-tze, écrire; 吃飯 kh'i-fan, manger; 吃酒 kh'i-tsieou, boire. 賭錢 ton-th'sièn, jouer (de l'argent). 殺人 cha-jén, tuer. 勸人 kh'iouèn-jén, exhorter.

騙人 ph'ièn-jen, tromper.

上船 chang-tch'houan, s'embarquer.

取妻th'sin-th'si, se marier.

說能 chond-hoang, mentir, etc.

XII. — MOTS COMPOSÉS DE DEUX MONOSTELARES EXPRIMÉS PAR NEUX CARACTÉRES REPRÉSENTANT UN ADVERDE QU'UNE LO-CUTION ADVERBIALE.

Presque tous les mots chinois, nous l'avons déià vu, peuvent être employés successivement comme substantifs, comme adjectifs et comme verbes; comme substantifs, avec ou sans la terminaison commune des substantifs 2 tze, avec ou sans une terminaison spéciale; comme adjectifs, avec ou sans la terminaison commune des adjectifs [11] ti; comme verbes, avec ou sans la marque ordinaire des verbes I lèao. Pajouterai maintenant que certains mots chinois peuvent être employés comme adverbes ou pris dans un sens adverbial. Cela ne doit pas nous surprendre, puisque nous avons dans notre langue des adjectifs qui s'emploient quelquefois comme adverbes; tels sont fort, ferme, juste, hant, bus, soudain, etc. dans frapper fort, frapper ferme, frapper juste, parler haut, parler bus, partir soudain; c'est-àdire frapper fortement, frapper fermement, frapper justement, etc. etc.

Il y a donc des adverbes simples; mais, indépendamment des locutions adverbiales, on fait encore usage d'averbes composés; ex.:

Adverbes de lieu.

這裏 tchee-li, ici. 那裏 na-li, où. 裏面 li-mièn, dedans. 外面 wai-mièn, dehors. 處處 tch'hou-tch'hon, partout, etc.

Adverbes de temps.

今天 kin-th'ièn, aujourd'hui. 明天 ming-th'ièn, demain. 昨天 tso-th'ièn, hier. 時時 che-che, toujours. 平時 ph'ing-che, ordinairement. 有時 yeou-che, quelquesois. 豈時 kh'i-che, combien de temps, etc.

Adverbes de quantité.

多少 tó-chao, combien. 太過 th'ai-koub, trop. 一些 i-sid, un peu.

- 里占 i-tièn, quelque peu, etc.

On trouve dans la langue chinoise des assemblages de mots qui font l'office de prépositions ou de conjonctions. Ce sont des locutions prépositives ou conjonctives, comme nous en avons dans notre langue, à l'égard de, en faveur de, au surplus, par conséquent. De telles locutions ne forment pas des mots composés.

XIII. — MOTS COMPOSÉS DE TROIS MONOSTILIABES EXPRIMES PAR TROIS CARACTÈRES ET REPRÉSENTANT UN SURSTANTIF. UN ADJECTIF OU UN AUVERBE.

J'ai défini le mot composé un mot formé de l'agrégation de deux ou de plusieurs monosvilabes, qui s'écrit avec deux ou plusieurs caractères, et n'exprime cependant qu'une idée. J'ai dit que chaque caractère chinois, pris séparément et abstraction faite du nom qui lui est affecté, exprimait toujours une idée. Il me paraît inutile d'observer que dans les mots formés de la réunion de trois, quatre et cinq monosyllabes, le sens de chaque mot ne résulte pas des caractères pris séparément, mais de l'assemblage ou de la totalité des sons exprimés par ces caractères. Assurément, les Chinois qui ne savent pas lire s'entendent comme les autres en parlant, et le plus grand lettré du royaume, quand il interroge son domestique, ne songe guère, j'imagine, à la forme d'un radical ou d'un groupe phonétique.

Substantifa.

天主教 th'ièn-tchou-hiao, le christianisme. 回回教 hoēi-hoēi-hiao, le mahométisme. 管事官 kouan-sse-houan, un consul. 外洋人 wai-yung-jen, un étranger. 大老爺 ta-lao-yé, excellence! 貴夫人 kouēi-fou-jen, madame! 打魚的 ta-iu-ti, poissonnier. 作鞋的 tso-hiai-ti, cordonnier, etc.

Adjectifs.

好的 hao-hao-ti, bon.
不好的 pou-hao-ti, mauvais.
正經的 tchéng-king-ti, honnête.
要緊的 yao-kin-ti, important.
殺人的 cha-jén-ti, homicide.
迷人的 mi-jén-ti, abrutissant, etc.

Adverbes.

漸漸的 tsièn-tsièn-ti, insensiblement. 慢慢的 man-man-ti, tout doucement. 略略的 lio-lio-ti, un peu, etc. AIV. — MOTS COMPOSÉS FORMÉS DE L'AGRÉGATION DE QUATRE MONOSYLLARES EXPRIMÉS PAR QUATRE CARACTÈRES ET RE-PRÉSENTANT EN SUBSTANTIF, EN ADJECTIF, UN VERBE OU UN ADVERBE.

Substantife.

讀書的人 tou-chou-li-jén, les lettrés. 做秀才的 tső-sieou-lh'sai-ti, les bucheliers. 街坊鄰舍 kiai-fang-lin-ché, les voisins, etc.

Adjectifs.

朝三暮四 tchao-san-mou-sse, inconstant. 做不來的 tsō-pou-lai-ti, impossible. 伶牙俐齒 ling-yu-li-tch'he, disert, etc.

Verbes.

屬大屬小 ma-ta-ma-siao, invectiver. 你商我量 ni-chang-wo-leang, délibérer. 你東我西 ni-toung-wo-si, n'être pas d'accord. 你問我答 ni-wen-wo-ta, jaser, etc.

Adverbes.

頭頭倒倒 tièn-tièn-tao-tao, sens dessus dessous.

從從容容th'soung-th'soung-young-young, lentement. 停停當當th'ing-th'ing-tang-tang, comme il faut.

歡歡喜喜 hoan hoan hi hi , gaiement , etc.

XV. — MOTS COMPOSÉS, FORMÉS DE L'AGRÉGATION DE CINQ MO-NOSTLLABES, EXPRIMÉS PAR CINQ CARACTÈRES ET REPRÉ-SENTANT EN SUBSTANTIF OU EN ADJECTIF.

Substantifi.

做老子娘的 tső-lao-tze-niang-ti, les pères et les mères.

做大官兒的 tsó-ta-kouan-ell-ti, les grands mandarins.

做小官兒的 tsó-siao konan-ell-ti, les petits mandarins.

圖女的姑娘 kouéi-niu-ti-kou-niang, une demoiselle.

Adjectifs.

臉上有麻子 lièn-chang-yeon-ma-tze, grèlé (marqué de la petite vérole).

出於意外的 tch'hou-iu-i-wai-ti, imprévu.

算計不定的 souan-ki-pou-ting-ti, incalculable, etc.

Tels sont les mots composés des Chinois, J'ai voulu parcourir, dans ce mémoire, toute la surface

de la langue; mais on peut étendre ou restreindre à volonté le nombre des catégories que je viens d'établir. On peut retrancher de ma nomenclature les mots composés de quatre et de cinq monosyllabes; parce que ces monosyllabes s'écrivent, à défaut de lettres, avec des caractères, et que chaque caractère, pris séparément, exprime toujours un objet ou une idée. Je ne me le dissimule pas : quiconque s'en tiendra à la nomenclature ordinaire et au système reçu lira toujours, en voyant les caractères, l'homme qui vend des livres, pour « le libraire ; » les grandes rues, les petites rues, le voisinage et les maisons, pour «les voisins; » le matin trois, le soir quatre, pour « inconstant ; » vous interrogez , je réponds. pour « causer, jaser; » etc. Il faut convenir, cependant, qu'avec un tel système d'interprétation, on ne traduit pas les mors, mais les caracteres. Quant à moi, je suis de l'avis de M. Wells-Williams, qui paraît, toutefois, n'admettre pour composés que des termes dissyllabiques : « Compound or dissyllabic terms are common in chinese writing and stereotyped phrases that are seldom if ever separated, but which contain only one idea; these are, in some cases, properly translated by a single word. Knowledge of the meaning of the characters merely is not sufficient to make a person a good translator; he must attend also to the force of the word or phrase in its connection in the original, so as to select an apt expression by which to render it 1, a

Busy lessons in chinese, by Wells-Williams, pag. 149-

Je n'entrerai point ici dans le détail de ce qui concerne les termes simples. On sait déjà qu'un terme simple exprime un objet ou une idée par un monosyllabe, et que le sens de ce monosyllabe est indiqué par son corrélatif, par les adjoints ou par les circonstances. Quand un terme simple fait partie d'une phrase, l'esprit aperçoit les rapports des corrélatifs, après que cette phrase est prononcée, mais le terme simple, isolément articulé, n'exciterait aucun sens dans l'esprit.

Comme les noms propres des Chinois n'ont, en général, rien qui les distingue des autres noms (Abel-Rémusat, \$ 105 des Éléments), une des plus grandes difficultés de la langue savante, c'est de distinguer les substantifs propres des substantifs communs. Cette difficulté n'en est pas une, ou plutôt elle disparaît dans la langue vulgaire, car le nom d'une ville, d'un bourg, d'un village, d'un fleuve, d'une rivière, d'une montagne, etc. est toujours suivi du terme générique ville, ou bourg, on village, ou fleuve, ou rivière ou montagne, etc. Le nom d'un homme se reconnaît facilement, parce qu'on a soin d'indiquer son titre, ou son rang, ou sa profession. Voici, du reste, quelques phrases où l'on remarquera des noms propres.

1. 當初山西平陽府有個聖人, 叫做堯王。這個堯王最是疼愛 他族人的。 * Tung-th'son Guan-sı Purna-yangrov yevu kê chengijên; hiao-tsê Yan-wang, Tehec-kê Yao-wane tsoui che th'oung-ai th'a tso-jen ti; «Il y avait autrefois, dans le département de Ph'ing-yang, province de Chan-si, un saint personnage qu'on appelait le roi Yao. Or, le roi Yao chérissait ses parents. « (Paraphrase du Chèng-iu.)

Dans cette phrase, fou (département) et wang

(roi) sont des termes génériques.

2. 他在四川做官的時節,就把四川一省的人。都教化過來。Th'a 四川一省的人。都教化過來。Th'a tsai Sse-tan'novan tsô-kouan-ti che-tsië; tsieou pa Sse-tan'novan t-seno ti jén, tou kiao-hoa kouô-laè; a Dans le temps qu'il était gouverneur du Sse-tah'houan, il avait converti tous les habitants de la province (de Sse-tah'houan).» (Paraphrase du Cheng-ia.)

Seng (province est un terme générique.

3. 他是一個北京人。他在這七 審卷長安街開著一箇小酒店 兒。Tha che i-kô Po-king ién; th'a tsai tchee Th'sipao-niana Teumano-ngan-kiai kh'ai-taho i-kô siao tsieou-tièn-ell; « C'est un habitant de Pékin; il a ouvert un petit cabaret dans le passage des Sept diamants, rue du Repos perpétuel.» (Dialogues chinois.)

Hiang (passage) et kiai (rue) sont des termes gé-

nériques.

4. 有一个人從書房中把妙法 蓮華經取去了. Yeou i-kā jēn th'soung choufang tehoung, pu Miso-ra-trin-nos kina th'siu-kh'iu lèao; «Il y a quelqu'un qui a pris le Lotus de la bonne loi dans votre bibliothèque.» (Dialogues chinois.)

King (livre) est un terme générique.

5. 我想満洲書。認得幾個字兒。 Wo siang Man-taneou-anou; jén tec ki-ké tze-ell; "Jétudie le mandchon; je sais déjà quelques mots." (Th' sing-wen-khi-moung.)

Chou (ouvrages) est un terme générique.

Je me suis étendu, dans cette quatrième section, sur la théorie des mots composés, non seulement parce qu'elle forme l'objet principal de mon mémoire, mais encore parce qu'elle démontre qu'il n'en est pas du kouan-hoa ou de la langue commune, qui s'écrit, comme des idiomes du Kouang-toung, qui s'écrivent rarement, difficilement, et des idiomes du Fô-kièn, qui ne peuvent pas s'écrire.

Quand nous examinons les dialectes du Kouangtoung et du Fô-kièn, nous avons quelque peine à comprendre que ces dialectes dérivent d'une langue commune, tant ils diffèrent les uns des autres; mais, quoiqu'on y reconnaisse un même fond de langage,

^{*}Mun-money, the writer of Esspis fables, — out of a very numerous range of acquaintances—is the only native we have met,
who can write finently in the vulgar Canton idiour; and yet when
we first became acquainted, he was as backward as his neighbours
sat this sort of exercise — and it was only thro' repeated orging
on our part, that we could induce him to go on with it; but altho'
more proficient in writing Canton than most others, he yet finds
it easier to write in the Nauking dialoct than in his own. • [Robert
Thom, Esspis fables, written in chinese, introduction, pag. x.]

toujours est-il que le konan-hoa doit être regardé comme une langue moderne, relativement aux idiomes de ces deux provinces. Le kouan-hoa, ou la langue chinoise telle qu'on la parle aujourd'hui, est une langue dérivée, travaillée, perfectionnée; les idiomes du Fô-kièn sont des idiomes pauves et imparfaits, qui ont conservé, avec la forme antique, précisément parce qu'ils ne s'écrivent pas, le caractère principal des langues primitives de la haute Asie, à savoir le monosyllabisme et l'intonation.

On a vu, dans la première section de ce mémoire, que deux choses surtout distinguent le kouanhoa du nord ou le dialecte de Pékin, du kouan-hoa du midi ou du dialecte de Nankin: la prononciation et les idiotismes. Les dialectes du Kouang-toung et du Fò-kien différent du kouan-hoa comme ils diffèrent entre eux, non-seulement par les mots, mais encore par l'intonation.

Ils différent par les mots.

Et d'abord, à la place de ces ingénieuses agrégations de monosyllabes, dont j'ai présenté les catégories, et qui forment, à proprement parler, les mots du kouan-hoa, on ne trouve que des monosyllabes distincts, qui, la plupart du temps, ne s'agrègent pas, des monosyllabes d'une articulation si penible pour les Européens, que mon ami, M. le D' Henry Cumming, après avoir fixé sa résidence à Amoy (Émouy), m'écrivait de cette ville, le 7 décembre 1842: « You can scarcely conceive the difficulties » of learning the language here. Without suitable teachers, surrounded by men speaking with different a degrees of purity, we are ever in doubt concerning the accuracy of their expressions. The tones in this dialect require the closest attention. With a 500 counciations, they must carry on all their communications. There are some sounds which have a great many characters.

Or, les a500 monosyllabes dont parle ici M. le D' Cumming, proviennent de deux fonds bien dis-

tincts.

Le premier ou le fonds des monosyllabes qui ont de l'analogie avec ceux du kouan-hoa, est sans contredit le moins intéressant à étudier sous le rapport de la science ou de l'ethnographie. Que nous importe en effet que les habitants du Fô-kièn prenoncent autrement que les habitants du Sse-teli'houan on du Chan-toung? L'autre fonds, celui qu'on appelle le fonds étranger, se recommande davantage à l'attention des philologues: Il comprend les monosyllabes ou les mots étrangers à la langue commune. J'en citeral quelques exemples. De ce nombre sont : ta-po, le mâle; cha-boé, la femelle; hao-saing, le fils; gin-å, un esclave; o-lo, louer: ey, je puis; bey, je no puis pes; ka-la-koua, tout à l'heure; an-tehwnd, comment: th'eem-chae-a, peut-être, etc. etc. D'où proviennent ces mots? Je n'en sais rien, mois je vois qu'il existe deux catégories fort distinctes; les mots de la première s'écrivent; les mots de la seconde ne s'écrivent pas, et c'est la surtout ce qui sépare le kouan-hoa des idiomes du Kouang-toung, du Fôkièn, et généralement de tous les patois de l'empire, 有晉有字者官話也。惟土談則多有晉無字句.

Les idiomes du Fô-kièn différent encore du kouanhoa par l'intonation ou l'accentuation des monosyllabes.

Il est incontestable que dans ces idiomes la voix s'élève et s'abaisse par des intervalles infiniment plus sensibles que dans la langue chinoise. Nous avons en Europe une accentuation naturelle qu'il ne faut pas confondre avec l'intonation primitive. On sait, par exemple, que notre monosyllabe ah! selon la manière dont il est prononcé, exprime toutes les affections de l'ame, le plaisir ou la douleur, la joie ou la tristesse, la crainte, le dégoût, l'admiration, la surprise, la stupeur, etc. mais, dans les idiomes dont je parle, l'intonation est inhérente au langage; elle vient uniquement de ce que les aborigènes n'ont pas su multiplier le nombre des mots à proportion de celui des idées. Il y a tel pays où l'on varie les monosyllabes sur sept tons, tel autre où on les varie sur huit tons. Aussi M. le D' Cumming m'écrivait-il d'Amoy (Emony) le 10 octobre dernier : « Les tons « varient dans tous les dialectes du Kouang-toung et du Fô-kièn. Le dialecte de Fou-tcheou-fou (capitale du Fô-kiên) diffère du dialecte d'Emony, le dialecte d'Emouy du dialecte de Tchang-tcheou . Quant aux

Voyez le Nan-po-kumm bin, pag. 5 r.

^{*} Ce dialecte, connu en Europe sous le nom de hospie chis chès,

trois dialectes de la province de Kouang-toung, les tons changent véritablement de dix lieues en dix lieues tout le long de la côte, indeed every hundred miles along the coast, the tones change. Quand je dis que le ton change, je veux parler de la modulation de la voix, car du reste les tons sont les mêmes dans tous les dialectes. Ainsi, tel caractère qui est au troisième ton dans un dialecte est au troisième ton dans tous les autres. Par exemple: A jin, l'homme, vulg. láng est au deuxième ton en kouan-hoa, comme dans le dialecte d'Emouy; mais telle est l'importance de l'intonation que si vous dites lin au deuxième ton, au lieu de jin, on vous comprendra mienx que si vous prononciez jin au troisième ton. Ceci n'est millement exagéré.

Puisque dans tous ces dialectes l'intonation est inhèrente au langage, la connaissance de l'intonation s'acquiert naturellement comme celle de la langue. M. Medhurst fait à ce sujet une remarque fort intèressante: « The poorer class of people and » young children, who are unacquainted with letters, » and know not the names of the accents, or the rules » by which the language is governed, are yet most » exact in their accentuation of words; and generally « speaking, the more ignorant they are of letters; and

est la langue maternelle de la plupart des Chinois qui vont trafiquer aux Philippines et de ceux de Batavia. (Voy. les Mélanges asiatiques de M. Abel-Rémusat, tom. 11, pag. 91.) the methods of defining speech, the more particular they are in distinguishing the accents to

J'arrive maintenant à la conclusion.

Pour ce qui concerne les idiomes du Fô-kiên, la conclusion est que les naturels de cette province ne peuvent pas écrire comme ils parlent, ce qui revient à dire qu'ils scrivent une langue et en parlent une AUTRE; ils parlent l'idiome du pays et écrivent le chinois. Ce sont deux langues différentes. Je m'en rapporte sur ce point à M. Rob. Thom : « The Cana ton dialect differs from the mandarin (kouan-hoa) about as much as Portuguese does from Spanish; the difference between Fo-kien and mandarin (kouan-hoa) is very much greater. We do not understand the Fo-kien idiom ourselves, but may state on very good authority, that, it bears no a more resemblance to the dialects of Peking and Nanking than the Gaelic and Welch spoken on our own mountains, do to the English of London or Edinburgh 2. 0

M. le D' Cumming, dont la compétence est parfaitement établie, confirme le témoignage de M. Rob. Thom.

Vous me demandez, m'écrit le docteur, s'il est vrai, comme l'affirme M. Rob. Thom, que les indigènes parlent une langue et en écrivent une autre. Je réponds que dans notre province il en est ainsi. I answer that in our province they do. Par exemple,

2. Emp's Fables, introduction, pag. vin.

¹ Mediurest's Dictionary of the Hobbien dialect, introd. pag. 14v.

l'art d'écrire en chinois; ils en ont étendu les limites, soutenu l'utilité autant que la beauté. Mais, qu'on y songe bien, les écrivains de la nouvelle école avaient à triompher d'une foule d'obstacles et particulièrement des préjugés des mandarins. A tort ou avec raison, on a toujours regardé les mandarins comme des esprits sérieux, méditatifs, et comme des autorités irrécusables en matière de littérature. Or, tels étaient les préjugés de ce temps, que les hommes de lettres qui exerçaient des charges ou des emplois, n'osaient pas avouer publiquement leurs œuvres; ils gardaient l'anonyme. On ne connaît pas l'auteur du Yakiao-li, roman traduit par M. A. Rémusat; l'auteur du Hao-kh'icou-tch'honan, roman traduit par M. Davis. Le joli roman intitulé Ph'ingchan-ling-ven ou Les deux jennes filles lettrées, est à la Chine dans les mains de tout le monde, et cependant, comme le remarque avec raison M. Stanislas Julien, nul n'en saurait dire l'auteur 1, Après tout, les mandarins avaient bien quelque raison de se cacher sous le voile de l'anonyme; puisque les courtisanes et les prostituées se mélaient de littérature, peut-être n'auraient-ils pu avouer un roman, même le plus irréprochable, sans perdre quelque chose de l'honneur et de l'estime qui s'attachaient à leurs noms.

Le kouan-hoa ou la langue commune est donc la langue du théâtre, la langue des romanciers; c'est, pour me servir des expressions du savant professeur

Voyez la préface du Ph'ing-chan-ling-yen.

que je viens de citer, « la langue dont les Européens vont avoir besoin plus que jamais à la Chine, nonseulement pour entretenir des relations orales ou écrites, mais encore pour lire les compositions modernes, si utiles à qui yeut connaître les mœurs et le caractère du peuple avec lequel on devra désormais vivre et commercer 1, a Il n'y a pas trèslongtemps que le cabinet des livres chinois de la Bibliothèque royale a reçu des accroissements utiles pour la littérature moderne; on connaît aujourd'hui l'importance et la variété des monuments; on n'en connaît pas; on n'en connaîtra jamais le nombre, parce que la littérature chinoise est vraiment inépuisable. Tant de richesses accumulées dans nos établissements exciteront la curiosité, provoqueront les recherches, et, parmi nos jeunes littérateurs, il s'en trouvera qui apprendront le kouan-hoa pour lire des ouvrages d'imagination ou de pur agrément; mais lire n'est pas traduire. Il ne faut pas que les avertissements de M. Stanislas Julien tombent dans l'oubli. Quiconque sait le kouan-hoa peut lire et tradaire atous les romans qui ne renferment que des récits simples et naturels, et où ne figurent ni des lettres ni des poetes. Mais qu'on n'aille pas aborder les compositions analogues qui se distinguent par la multiplicité des faits anecdotiques, la recherche ambitieuse des expressions, l'éclat des métaphores, la hardiesse des figures et la finesse des allusions. » lei la connaissance du kouan-hoa devient tout à fait

V Stanislas Julien , preface du Ph'ing-chau-ling-yen.

insuffisante, parce que dans certains passages « le style vulgaire s'élève à la hauteur du style antique, et que des ancedotes indiquées par un seul mot, des expressions susceptibles d'une double acception, viennent arrêter le traducteur au milieu d'une lecture qui le charme 1, » Malgré tant d'obstacles, M. St. Julien est agréable à lire, et pourtant il reproduit avec la plus scrupuleuse exactitude le texte original

du Ph'ing-chan-ling-yen.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, le kouan-hoa des romans diffère jusqu'à un certain point du kouan-hoa parlé. Ce n'est pas que le kouan-hoa parlé ou la langue chinoise vulgaire ne s'écrive pas dans les romans; les auteurs peuvent écrire tout ce qu'ils veulent et comme ils veulent; c'est, qu'en général, le kouan-hoa tend à se resserrer, quand on l'écrit, parce qu'il faut, pour écrire un mot, autant de caractères qu'il y a de monosyllabes dans ce mot². Le kouan-hoa écrit diffère encore du kouan-hoa vulgaire par une autre raison. Dans tous les pays du monde, il y a de mauvaises façons de parler; dans toutes les langues du monde, il y a une foule de locutions vulgaires qu'on n'ose pas écrire, L'argot, parce qu'il est trop ignoble, ne s'écrit pas, si ce n'est en Eu-

Stanislas Julien, préface du Ph'ing-chan-lin-yen, ou des deux jeunns filles lettrées

^{*} On seut pourquoi le konan-hoa n'est pas et n'a jamais été la langue de la politique et des affaires. Si les Chinois écrivaient tou-jours comme ils parient, les affaires n'auraient pas de terme, l'el reseru émané de l'autorité publique, tel décret impérial qui n'a que trois pages d'impression serait d'une prolizité effrayante.

rope, et cucore il n'y a pas longtemps; puis, le laboureur ne parle pas comme le savant; le langage varie à la Chine comme ailleurs, et il s'en faut de beaucoup que tous les Chinois parlent bien. Le kouan-hoa du Tching-in-th'so-yao est la langue du peuple; le kouan-hoa des romans vulgaires est la langue chinoise, prout in ore hominum politorum versatur, comme dit Prémare.

Mais enfin dans quel cas, dira-t-on, les Chinois écrivent ils exactement comme ils parlent? Quels sont les monuments de la langue parlée?

En principe, on peut affirmer que tout livre destiné à être lu à haute voix, c'est à dire tout livre qu'un Chinois peut comprendre, en l'entendant lire correctement, mais sans voir les caractères, est un monument de la langue parlée. Ainsi la paraphrase, en langue vulgaire, du saint édit de l'empereur Khanghi, ouvrage qui renferme des instructions sur la morale, est un monument de la langue parlée. Certains dialogues des pièces de théâtre sont évidemment des monuments de la langue parlée; mais, généralement, les livres chinois ne sont pas faits pour être lus à haute voix. Il faut convenir aussi que le kouanhoa parlé, quand on l'écrit, paraît toujours un peu trainant, négligé, verbeux surtout, et dans une phrase, la surabondance des caractères est, à la Chine, ce qu'on aime le moins 1,

One chose remarquable, c'est que le chou-teha (style épistolaire) est de tous les styles celui qui s'éloigne le plus de la langue parlée.

Il est à peine nécessaire d'observer que les dialectes particuliers du Kouang-toung et du Fô-kièn viennent d'acquérir une importance nouvelle pour le commerce; mais je dirai, en terminant ce mémoire, que pour la science ou l'ethnographie, l'étude de ces dialectes n'est pas à dédaigner. Ce sont, comme on l'a vu, des instruments imparfaits, dont la connaissance peut néanmoins conduire à de précieux résultats. Il serait à souhaiter peut-être que l'usage du kouan-hoa écrit devint encore plus général et plus étendu. Un tel usage épargnerait, aux Européens qui vont à la Chine, l'étude longue, pénible. et presque toujours insuffisante, de deux idiomes distincts, et faciliterait, je n'en doute pas, la communication respective des lumières entre les deux continents.

LETTRES A M. REINAUD

Sur quelques points de la numismatique orientale.

(Snite.)

XI.

Monsieur et cher confrère.

Deux années entières se sont écoulées depuis l'époque où, pour la dernière fois, j'ai publié, sous votre bienveillant patronage, quelques-uns des faits nouveaux que m'avait révélés l'étude attentive des monuments de l'islamisme; et peut-être ce long silence a-t-il été regardé par les lecteurs du Journal asiatique comme le symptôme d'un abandon définitif du terrain sur lequel vos excellents conseils avaient assuré mes premiers pas. Je suis loin, Dieu merci, d'éprouver la moindre envie de renoncer à des recherches auxquelles j'ai dû tant de vives jouissances; et c'est pour prouver de mon mieux que je n'ai pas abandonné la numismatique orientale, que je me décide à faire trêve aux recherches difficiles que l'ai entreprises depuis lors, pour causer avec vous de quelques observations nouvelles qu'il m'a été permis de recueillir en enrichissant ma collection de monnajes orientales. Mais, comme vous avez bien voulu

avertir les lecteurs du Journal asiatique que je me réservais d'examiner le jugement sévère que M. de Erdmann a eru devoir infliger à mes humbles essais d'explication des légendes mongoliques des monnaies ilkhaniennes, je dois, avant tout, satisfaire à cet

engagement.

En lisant dans la lettre de M. de Erdmann les premières lignes de la critique qui me concerne, je me suis cru le droit de penser que ce que je n'avais pas compris à Paris l'avait été, sans la moindre difficulté, à Cazan. « L'explication des monnaies donnée par M. de Sauley n'est pas suffisante, elle est même incorrecte, » disait M. de Erdmann; et, comme cela n'apprenait rien au lecteur, puisque j'avais en la sage précaution de le prévenir moimême de mon insuffisance, je comptais sur l'explication nette et précise qu'un pareil début semblait promettre. Hélas! j'ai dù renoncer à cette espérance dès la ligne suivante. Jy lis en effet ce qui suit : « Le mot arcbdchi, qu'il croit avoir trouvé au revers. n'existe pas dans la langue mongole, et il faut lire, sans doute, darougha, dont les caractères sont presque les mêmes. »

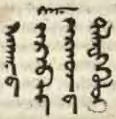
On comprendra, j'espère, que puisque j'ai osé, sur ce point de lecture matérielle, me mettre en désaccord avec des savants aussi haut placés que MM. de Frachn et Schmidt, je montre quelque ténacité dans la défense de mon opinion. Voici d'ailleurs les expressions dont je me suis servi dans la note où j'avais relégué, saus y attacher d'im-

portance, mon explication tout hypothétique du mot que M. de Erdmann lit darougha:

a S'il m'était permis d'avoir une opinion, lorsqu'il s'agit d'une langue dont le mécanisme m'est à peine connu, je serais tenté de lire constamment , 2219 ... erabtchi, et de considérer ce mot comme composé de la préposition et erb, hinter, derrière, à la suite de, et de la terminaison régulière ,= à l'aide de laquelle le radical exprimant une action est transformé en substantif représentant celui qui exécute l'action.... Nous aurions donc littéralement, dans la légende en question : « celui qui marche à la suite du khagan , a c'est-à-dire son serviteur. Maintenant cette supposition est-elle admissible? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider, »

Il y a loin de là à une explication donnée avec le ton d'assurance que me prête gratuitement la phrase de M. de Erdmann. Je savais parfaitement que ce mot ne se rencontrait pas dans le dictionnaire de M. Schmidt, et cette circonstance même m'avait inspiré toute la défiance que j'exprimais assez explicitement, je pense, dans la note relative à ce mot. Erabtchi n'est pas un mot de la langue mongole, j'en demeure d'accord; j'ai eu tort de dire que peut-être c'était lui qui se trouvait sous les linéaments du second mot de la légende mongolique, soit; mais M. de Erdmann a-t-il eu raison de dire: set il faut lire sans doute darougha, dont les caractères sont presque les mêmes? « C'est ce que je ne saurais admettre; au reste, je me fais un véritable

plaisir de laisser cette question à décider aux lecteurs du Journal, en leur mettant sous les yeux le mot de la légende mongolique et les deux mots que M. de Erdmann trouve si semblables de forme, sans que je puisse deviner comment il peut y réussir. Voici done la légende d'un dirhem d'Argoun-Khan:



et voici maintenant les deux mots erabtchi et darougha, qu'il s'agit de comparer au second mot de cette légende:

- American

A la simple comparaison matérielle de ces trois mots, on comprendra pourquoi je persiste purement et simplement à dire que la légende n'a jamais contenu le mot darougha, sur la présence duquel M. de Erdmann ne veut pas que l'on élève de doute. Je terminerai ce qui est relatif à ce sujet de discussion en transcrivant ici mot pour mot ce que j'écrivais le 30 novembre 1841:

"Il faut donc, je crois, chercher, pour le pre-

mier membre de la phrase mongole, une explication tout autre, que je ne suis pas de force à trouver. D'ailleurs le mot dont il importe de déterminer la valeur se lit assez malaisément quant à la syllabe finale, grâce aux formes peu caractérisées des deux derniers signes qui le composent; ainsi, il peut également se transcrire arebri, ou arebani, ou erabtehi, et je laisse aux deux savants académiciens de Saint-Pétersbourg le soin de donner le véritable sens et la véritable lecture de ce mot, que j'ai d'ailleurs vainement cherché dans le dictionnaire de M. Schmidt.

Je reviens à la critique de M. de Erdmann, qui ajoute: «Les mots tibétains rintchen dordje (car il faut lire ainsi d'après les remarques de mes collègues, MM. Kowalewski et Popow) que M. de Sanley explique par précieux diamant peuvent avoir cette signification, mais ils signifient aussi précieux sceptre, parce que le mot dordje signifie aussi force, sceptre, »

J'ai certainement une très-grande estime pour l'érudition tibétaine des collègues de M. de Erdmann, et cependant, malgré leur dissentiment, je persisterai à lire rintchén rdé-rdjé les caractères tibétains qui composent le nom consacré de Kaikatou, et à traduire ce nom par précieux diamant. Que rdé-rdjé è signifie sceptre et force, et autre chose encore, je ne le conteste nullement; mais ce que je conteste, c'est que les docteurs du lamisme aient prétèndu appeler leur souverain le précieux sceptre, tandis

qu'ils lui donnaient un surnom qui, sans y rien changer, signifiait également le précieux diamant, le précieux joyan. Je comprends bien que l'on compare un auguste personnage à un diamant, à un joyau, à une perle, nous le faisons quelquesois nous-même; mais qu'on donne à un prince le surnom de sceptre, c'est autre chose. Franchement, je crois que le monarque affublé d'un pareil sobriquet le trouverait peu digne de sa majesté. Il n'en serait plus tout à fait de même si des deux mots l'on prétendait faire. comme cela se fait presque toujours en sanscrit, un adjectif signifiant celui qui a un précieux sceptre. Mais, en vérité, une dénomination pareille serait si plate, que j'aime mieux rester convaineu, par déférence pour les Bakhschis, qu'ils ont eu assez de bon gout pour chercher et trouver mieux, quand il leur était si facile de le faire.

M. de Erdmann revenant au mongol, s'exprime ainsi: « Il faut lire deletkekghoulouk au lieu de deled-kekolok, et le joindre aux lettres suivantes sen, qui ensemble forment le participe du temps passé du verbe causatif deletkou, ayant le sens de : ce qui est battu, monuaie.»

Je n'ai pas eu naguère, plus que je ne l'ai aujourd'hui, la prétention de connaître la prononciation de la langue mongole, et, sur ce point, M. de Erdmann a nécessairement un très-grand avantage sur moi. Mais, précisément à cause de mon ignorance, dont je suis fort humilié sans doute, mais dont il faut bien que je me ronsole, j'ai pris le parti de lire ce qu'il

y avait sur les monnaies que j'étudiais, sans trop me préoccuper de ce qu'il faudrait substituer ou restituer de lettres uon écrites, pour arriver à du mongol de bon aloi. Donc, quand M. de Erdmann a écrit : « il faut lire delethekghoulouk au lieu de deledkekolok, » il s'est trompé, je crois, et il voulait écrire il faut dire, etc. car j'ai beau chercher dans la légende qu'il s'agit d'analyser; il m'est impossible d'y trouver autre chose que DELEDREKOLDE-SEN. Il est Bien entendu que, quant à la voyelle o, je suis tout disposé à la transcrire ou au lieu de o; puisque, suivant M. de Erdmann, c'est là sa véritable prononciation. Du reste, je ne suis pas seuf coupable des fautes de transcription que M. de Erdmann condamne, car M. de Fraehn, d'après M. Schmidt, lequel peut, j'imagine, passer pour connaître la langue mongole et sa prononciation aussi bien que M. de Erdmann, transcrit (Recensio, p. 637 et suiv.) le même mot belebragulersen.

On voit que nos deux transcriptions sont d'accord sur le nombre de lettres, qui, signe pour signe, reproduisent le mot mongol; seulement, moi qui ne suis pas le moins du monde au fait de la vraie prononciation, je donne partout la même valeur à la même lettre que M. de Frachn lit deux fois x et une fois a. Puis je transcris a le signe qu'il transcrit x, ce qui est exactement la même chose; et enfin je fais un o de ce qui, pour MM. de Frachn et Schmidt, est un v. Nous n'avons donc trouvé. M. de Frachn et moi, que quinze lettres dans le

mot où M. de Erdmann a su en découvrir seize essentielles, et je n'ose lui en faire compliment.

L'avis que M. de Erdmann veut bien me donner de joindre la syllabe , sen, san, nu mot deledkekolok pour en faire un participe, paraît clairement destiné à me révéler un fait grammatical que j'ignorais. Je le remercie sincèrement de l'intention; mais la peine qu'il a prise était inutile. Err effet, j'ai dit, à propos de la monnaie bilingue d'Arghoun : « la dernière syllabe , est rejetée sur le côté droit de la pièce; » plus loin, à propos du mot que j'ai pensé pouvoir lire delebiksan, et sur lequel je reviendrai, je dis : il n'est en effet que le participe du verbe (delebikou; et enfin j'ai , par hasard, laisse subsister, à la transcription en lettres françaises de la légende de la belle pièce trilingue de Ghazan-Mahmond, un trait d'union entre le mot deledkekolok et la particula sen. Je crois done que je puis donner à M. de Erdmann l'assurance que je connaissais le rôle grammatical de la particule affixe

Je reviens aux reproches de mon savant critique.

« Enfin, le mot arin, qui n'existe pas dans la langue mongole, peut être nommé une vraie crax interpretum; on pourrait lire narin, ce qui vent dire: 1° fin, malheureux, 2° secret, 3° solide, détaillé, 4° rusé, artificieux, prudent; ou bien c'est peut être le mot mongol raccourci pur arighoun, par, et dans un sens métaphorique, céritable, légitime; mais alors il devrait être mis en avant d'après les

regles de la langue mongole. Le mot mia, pris dans le sens d'un verbe, s'est formé, peut être, du mot persan ارى exprimant une forte affirmation : en vérité, ainsi soit il, ou bien il correspond aux mots des changements primitives des khalifes oummayades, addition peut- être bien nécessaire à cause des changements subits du papier-monnaie en or et en argent.

A tout ceci je réponds, 1° que M. de Erdmann a perdu son temps en cherchant à expliquer un mot qui était tronqué, ainsi que l'indiquait la série de points dont je l'avais fait suivre, en transcrivant la scule légende qui le contint; a qu'il n'est pas possible de lire narin, et que, par conséquent, il n'y a pas une des quatre explications proposées qui puisse être adoptée; 3° que ce ne sourait être le mot arighoun, écourté, si la règle grammaticale énoncée par M. de Erdmann était vraie; h' qu'il est impossible d'approuver l'hypothèse de l'origine commune avec le mot persan J. précisément parce qu'il nous manque peut-être la moitié du mot cherché; 5° qu'il resterait impossible d'approuver ou de rejeter l'assimilation de ce mot énigdes monnaies primitives des khalifes, si la légende à expliquer ne se retrouvait pas entière.

Heureusement un fait matériel, que je ne connais que depuis très-peu de jours, est venu dissiper toute incertitude sur la nature et le sens de ce mot énigmatique. Un troisième dinar de Kaikatou-khan fait aujourd'hui partie de la suite ilkhanienne du cabinet du Roi, et j'en donne ici la légende mongolique:

關

Il n'y a plus de doute sur la lecture du mot en question : c'est bien arighou et non pas arighoun que porte la pièce, et je n'hésite pas à donner à ce mot le sens de par. Je laisse à M. de Erdmann le soin d'expliquer comment la règle de position qu'il indique à propos de cet adjectif se trouve tout à fait faussée. Pour compléter ce que j'ai à dire de ce troisième dinar, j'ajouterai que la légende arabe de champ se termine par la formule:

مای اندعلیه وحلم

M. de Erdmann poursuit en disant: « Le sens de l'inscription de la monnaie en question devrait donc être le suivant :

> Khagania darongha Erintehin Dourdji doledkehghoulouk sen arin

Du khagan da lieutenant Rintchen Dordche monnaie, sinsi soit-il, ou juste valour.

Malheureusement, pour que l'on admette cette ex-

plication, il manque deux choses: 12 que le mot daraugha soit dans la légende, ce qui n'a pas lieu; 2° que le mot aria soit entier ou mongol, ce qui n'a pas lieu non plus.

Enfin M. de Erdmann termine ainsi :

"Quant à la seconde monnaie, il faut lire :

Khayanna Darougho Erintchin Dourdji deledoulven

Du khagan du lieutenant Bihtehen Dordehe monnaie

car le mot delebaksan n'existe pas dans la langue mongole; mais on trouve deledouksen, participe du temps passe du verbe simple delethou, et signifiant monnaie.»

Malheureusement encore, pour que l'on admette cette explication, il manque deux choses: 1° que le mot darougho soit dans la légende, ce qui n'a pas lieu; 2° que le dernier mot puisse se lire deledouksen, ce qui n'a pas lieu non plus.

Quant à ce dernier mot, je suis tout disposé à faire bon marché de la valeur que je lui ai attribuée en désespoir de cause, pourvu qu'on m'en fournisse une meilleure; et, afin d'aider de tout mon pouvoir les recherches de ceux qui voudront poursaivre la solution de ce petit problème philologique, je donne ici la copie religieusement exacte de ce mot tiré de la légende mongole de l'un des magnifiques dinars de Kaikatou-Khan:

聽

En résumé, que reste-t-il de la critique de M. de Erdmann? Peu de chose pour l'avancement de la question; mais ce qui en résulte clairement à mon avis, c'est qu'à mon tour j'ai le droit d'écrire ceci : l'explication des monnaies donnée par M. de Erdmann n'est pas suffisante, elle est même incorrecte; je l'ai surabondamment démontré, je pense.

Je regrette bien vivement, monsieur et cher confrère, le temps et l'espace que cette discussion oiseuse m'a fait perdre; aussi vais-je me hâter, pour terminer cette lettre, déjà bien longue, de décrire quelques monnaies inédites que j'ai eu le bonheur d'acquérir depuis 1841, et qui viendront encore augmenter le magnifique catalogue des monnaies ilkhaniennes que nous devons à la savante plume de M. de Fraehn.

MARGOU.

Le n° 22 de la monographie de M. de Fraehn est décrit de la manière suivante :

22, " A. I. ut præcedens1: in margine (ex Medio-

ا Voici quelle est la légende donnée au n° 21. Æ. L. Persioè : منكو قالن اعظم خداونده عالم پادهاد روى زمين الاعظم Mengu Kaanus supremus, orbis dominus, imperator superficiel terra supremus.

a lanensi) restant: بم الله سرخيين و حمايد. II. In « area sic habet: Lulu-el-Melik-er-Rahim Beder ed-« din sultanus Islami Abu'l Faszail. Perigraphe quæ « fuerit nescio.»

Je possède cinq exemplaires de cette curieuse monnaie, trouvés à Moussel même, et si je pe puis en donner une description complète, grâce à leur médiocre état de conservation, je puis du moins étendre celle qui en a été donnée par M. de Fraehn.

 Cuivre, moyen module. An droit, le champ est occupé par la légende persane:

> منکو قاان اعظم خداوند عالم پادشاه روی زمین س عظم

Mangou
cann Auguste
maître du monde
empereur de la surface
de la terre....

Le dernier mot de la dernière ligne, lu jusqu'ici le l'all, ne peut en nucune façon comporter cette lecture matérielle; mais, dans l'ignorance absolue où je suis de la langue persane, je ne puis proposer aucune leçon qu'il mé soit permis de soutenir. Quant à la forme des signes de la syllabe indéterminée, elle me paraît offrir le groupe up plutôt que tout autre.

La comparaison des cinq exemplaires me fournit le lambeau suivant de la légende marginale :

عدًا الفلس بالموسل سنه سنت و خسين و ستماية de sorte que cette légende entière doit être luc : به الله سرب عدد الفلس بالموصل منه من و خمسين و مقايمة

Au revers dans le champ:

لولو الملك الرحيم بدر الدين علطان الاعلام ابو الفضايل

Loulou le rei miséricordieux Bedr-mi-dyn soulthan de l'islamisme Abou'l fedhail.

La légende marginale complète est la suivante : لا اله الّا الله وحده لا شريات له محمد رجول الله صلّى الله عليه

On sait, par les historiens musulmans, que l'atabek de Moussel, Bedr-ed-dyn-Loulou, aussitôt qu'il apprit l'entrée des Mongols à Baghdad, s'empressa de faire sa soumission à Koulagou. Nous venons de constater que, sur les monnaies qu'il lit émettre à cette époque, la suprématie du caan Mangou fut reconnue fort explicitement par lui.

2. Je puis de même compléter la description du n° 21 de M. de Fraehn, par la comparaison de deux exemplaires provenant de Moussel, comme ceux que je viens de décrire plus haut, et que je possède aussi; en voici les légendes.

Au droit dans le champ:

متکو فاان اعظم خداوند پیادعاء روی زمین س² عظم

Mangou
caan supréme
maître du monde
empereur de la surface
de la terre....

Même légende marginale que sur la pièce précédente. Au revers, même légende marginale; la légende du champ est ainsi disposée:

> لولو الملك الرحم بدر الدنيا والدين سلطان الإسلام والمملين ابو الفضاييل

La monnaie suivante, dont je possède deux exemplaires provenant de Moussel, a été frappée après que l'atabek Bedr-ed-dyn Loulou eut perdu lui-même la puissance qu'il avait tenté de sauver par un acte de soumission anticipé. On va voir en effet que la monnaie en question émane directement et exclusivement de l'autorité mongole.

3. Cuivre, moyen module. Dans le champ :

قاان الاعظم مونكا قاان هولاكو (1) خان

¹ Je dois relever ici une erreur que j'ai commise dans ma vu'

La légende marginale est la suivante :

لا إله الله وحده لا عربك له محمد رسول الله صلّى الله عليه

Le champ porte les traces très-lisibles encore de la légende de champ des monnaies de Bedr-ed-dyn-Loulou frappées à Moussel sous la suprématie du

lettre, à propos de la première monnuie mongole que j'y si décrite. Le nom Koulagou y est transcrit L'L': c'est très-certainement une erreur due au manyais état de la pièce qui m'a fourni cette légende, puisque, sur les deux exemplaires dont je m'occupe en ce moment, ce nom est très-nettement écrit L'L.

Je vieus de parler des monnaies émises en 631 par l'atabek Bedred-dyn-Loulou, et je profits de l'occazion pour décrire ici une pièce anouyme de la même sanée, que je possède et que je ne sais à quelle dynastie rapporter. Elle est de cuirre et de même module, mais un peu plus épaisse que les pièces de Koulagou décrites plus haut. On y lit au droit dans le champ:

الامام لا اله الآ الله المستصربالله امير(الموسين)

Pas de légende marginale. Au revers , dans le champ :

> محمد رسول الله ملّى الله عليه

La pièce ayant été frappée excentriquement, la légende marginale n'offre plus que les mots المنه أحد و ثلثين وحمد. Il faut attendre qu'un exemplaire mieux frappé nous fasse connaître le lieu d'émission de cette singulière moussie.

caan Mangou, et que j'ai décrites plus haut; on y lit encore en effet:

> الملك الر... بدر الد... ملطان.... ابر الد...

Au revers, se trouve la tête ornée d'un bandeau des pièces bien connues de Bedr-ed-dyn-Loulou, frappées à Moussel en l'année 631; mais la légende placée sur les quatre côtés du carré dans lequel est encadrée la tête, n'offre plus du tout les mots حرب عليه الدراء المراحل عنه احد , ثلث الدراء وحقايد

Sur le côté droit, le seul malheureusement qui soit lisible, on trouve les mots fort nets:

متين وحمايه

et sur l'un des deux exemplaires, je crois démêter les traces des mots اثنور, ce qui nous fournit, pour la date d'émission de ces monnaies, l'année de l'hégire 662. Or, Koulagou ayant régué de 656 à 663, cette leçon est tout à fait vraisemblable.

La figure est surfrappée sur l'inscription de champ des monnaies émises par Bedr-ed-dyn-Loulou, et que j'ai décrites plus haut (n° 1). En effet on y lit encore les mots ci-après: خدار.... پادشاه ر.... زمین س عظم

4. Cuivre; moyen module, de ma collection. Cette pièce semble avoir été recouverte d'une mince feuille d'argent dont les traces sont encore assez visibles. On y lit au droit dans le champ:

> (مذاكو قاآن هو الااكوخان

De la légende marginale, il ne reste que les mots suivants:

....لعلس بار بل....

dont je n'oserais même pas garantir la lecture.

Au revers, le champ comporte la légende :

لا اله الا الله مجمد رسول الله

et ce qui reste de la légende marginale est illisible pour moi. Je ne sais comment expliquer la présence simultanée des traces d'argenture et du mot que je crois avoir démêlé parmi les débris confus de l'une des légendes marginales. Ce qui, du reste, rend la lecture de cette monnaie fort difficile, c'est qu'elle a tressailli sous le coup, et qu'elle a reçu, par conséquent, une double empreinte mal définie.

клікатор-кням, бдо à бда.

5. Cuivre.



D'Erintchen mounaie Irindjen Tourdjy

Le premier mot de la légende mongolique est illisible; quant au nom de l'ilkhan, il est très-certainement écrit Erintchen.

R. En légende circulaire : کا الله محمد dans le champ, un oiseau; et, derrière sa tête, une grosse étoile entre deux points.

Faut-il voir encore cette fois une date exprimée hiéroglyphiquement par la présence de l'oiseau placé dans le champ de cette monnaie? Je n'hésite pas à le croire. Dans le cycle de douze ans, adopté par les Tartares, la poule est l'emblème de la dixiètne année; par conséquent, la pièce que je viens de décrire appartiendrait à cette dixième année, qui a correspondu aux années 693-694 de l'hégire; c'est précisément la dernière année du règne de Kaikatou-Khan. Cette monnaie nous offre donc le premier exemple connu de l'emploi de ces dates figurées sur les monnaies des princes koulagouïdes de l'Iran.

Veuillez agréer, etc.

F. DE SAGLET.

ÉTUDES

Sur la langue et sur les textes zends, par M. E. Beanour-

(Suite.)

5 13. Texte zend.

دعه، والمعد، وسلاله، ورساله، وعده، مديوره، والعلوم،

Version de Nérioscugh.

इदं त्वत्तः प्रथमं कत्याणं द्वमं याचयामि द्रस्मृत्यो उत्कृष्टतां भुवनं मुकात्मनां सदोद्योतं समस्तयुमं॥

Traduction.

"La première grace que je te demande, Homa, qui éloignes la mort, c'est [d'obtenir] la demeure excellente des saints, lumineuse et abondante en tous biens."

Anquetil traduit exactement ce passage de cette manière : « La première grâce que je vous prie de m'accorder, ô Homa, qui éloignez la mort, c'est

⁴ Ma. Anq. n° vi S. pag. At; n° n F. pag. 92; n° m S. pag. 58; mm. da Manakdji, pag. 200; Vendidad SadV, pag. 41; édition de Bombay, pag. 47.

d'aller dans les demeures excellentes des saints, tontes éclatantes de lumière et de bonheur. » Peu d'observations seront nécessaires pour l'interprétation de ce texte facile. M. Lassen a déjà eu l'occasion de s'en occuper dans son excellent travail sur les inscriptions de Persépolis rapportées par Westergaard. Il a judicieusement vo que sa-ye yanêm, qui est, quant au son, le sanscrit aut vanam (voie, chemin), signifiait en zend, « bénédiction , bonheur, » et comme le dit bien Anquetil, grace!. C'est aussi à ce sens que revient le meatur kalyana de Nériosengh. Lassen a aussi justement rattaché spogga djaidhyémi, an radical djad, transformation régulière du sanscrit मद् gad (parler). Le commencement de ce paragraphe interprété littéralement signifie « je te parle pour cette première grace. » Les manuscrits nous donnent pour le verbe, qui suit ici le thème de la quatrième classe, les variantes peu importantes de l'actif, que j'adopte avec le Vendidad Sadé, l'édition de Bombay, et le numéro in S. tandis que le numéro yi S. le numéro n F. et le manuscrit de Manakdji donnent plus ou moins exactement le moyen populare djaidhyémé. Je suppose que l'aspiration du a dh. qui se trouve dans tous les manuscrits, mais qui manque à la forme indienne de ce radical, est attirée par le ya de la conjugaison, circonstance qui m'empêche de lire djaidhayêmi. Il faut encore remarquer avec M. Lassen que le pronom 460 imém annonce un substantif masculin. Tous les mots qui

² Zeitschrift f. d. Kunde, etc. tom. VI., pag. 38.

suivent ont été amplement expliqués dans mon Commentaire sur le Yaçoa. J'ajouterai seulement en ce qui regarde sé qu'il ne faut pas confondre avec sé qu'il ne faut par seule, initiale de ce mot sanscrit, fait obstacle à la parfaite exactitude de ce rapprochement, puisque le m ça sanscrit reste en zend » c; mais c'est un exemple de plus de l'ancienne confusion de ces deux consonnes, et il faut admettre que çu'âtra a pu être écrit su'âtra, puisqu'il est devenu en zend q'âthra, q zend ogalant se sanscrit.

\$ 14. Texte rend.

Version de Nériosangla.

इंदं व्यत्तः दितीयं कल्याणं द्वम याचयामि दूरमृत्यो त्रूपप्रवृत्तिं एतस्मै वपुषे॥

Traduction.

«La seconde grace que je te demande. Homa, qui éloignes la mort, c'est la durée de ce corps.»

1 Nighanta, chap. 11, art. 10. Dans le livre I da Rigveda, h. xxxi,

st. & b, gudtra est rendu par frottement.

Ms. Anq. 16" vi S. pag. 44; n' 11 F. pag. 93; n' 111 S. pag. 58; Vendidad Sadé, pag. 44; édit. de Bombay, pag. 48; man. Be Manakdji, pag. 200.

Anquetil traduit ainsi ce texte : « La seconde grace que je vous prie de m'accorder, ô Hom, qui éloignez la mort, c'est que mon corps soit toujours en bon état, »

Il faut seulement noter ici le mot sempanta devatâtêm, que je lis ainsi avec le numéro vi S. le numéro m S. le Vendidad Sadé et l'édition de Bombay, tandis que le numéro u F. et le manuscrit de Manakdji lisent sperson, darvatátěm. Ce mot est un substantif abstrait, qu'Anquetil traduit par « bon état, » et Nériosengh par « existence de la forme ou de la beauté. « Il est formé au moyen du suffixe tât, accusatif tâtêm, sur lequel je me suis expliqué ailleurs 1, et de l'adjectif drou, que j'ai essayé d'identifier avec le sanscrit ga dhruva, « solide, stable 2, » de sorte que dreatât doit signifier « la stabilité, » et appliqué au corps, « la durée, » On remarquera en outre le monosyllabe dont est suivi le pronom sie coper ainqua6-ce; les manuscrits semblent en masquer la véritable nature, que j'ai cherché à débrouiller dans une note spéciale s. Je trouve ce monosyllabe séparé du mot précédent, de cette manière : boles - co . pepolis, dans le numéro n F. le numéro m S. et le manuscrit de Manakdji; et d'un autre côté d'autres copies lisent, outre gé, 🚜 tcha, de cette manière : mapon ainghab cteha cétanté, comme le numéro vi S, ou en sépa-

^{*} Comment. sur le Yayna, tom. 1, pag. 161 squ.

² Ibid. pag. 438, note; 2" ent.

³ Ibid. note B. pag. 137.

rant 10 c du mot suivant, comme l'édition de Bombay, on enfin en supprimant cé ou cé et gardant teha, comme le Vendidad Sadé. De ces variantes si discordantes, je n'en admettrais que deux, savoir anghabeteha tanvo et ainghabet tanvo; et comme la conjonction et n'a rien à faire ici, je préfère la leçon ainghabet tanvo, regardant e comme un véritable scheva qui s'est ajouté à la sifflante finale conservée devant le t de tanvo. J'avoue cependant que dans un cas pareil es ce pourrait bien passer pour le latin ce dans hicce; mais j'ai prouvé ailleurs que cette supposition serait insuffisante pour rendre compte de tous les cas où paraît ce scheva précédé de s c.

'S 15. Texte rend.

isso dous dines oralis wider promose gladose.

Yersion de Nériosengh.

इंद्रं व्यक्ती तृतीयं कल्याणं द्वम याचयामि दूर्मृत्यो दीर्घ जीवितं जीवस्य ॥

Traduction.

«La troisième grâce que je te demande, Homa qui éloignes la mort, c'est une longue vie, »

Anquetil ne s'est pas plus trompé sur le sens de

Ms. Anq. n° vi S. pag. Ai; n° n F. pag. 93; n° m S. pag. 58; man. de Manakdji, pag. 200; Vendidad Sade, pag. Ai; édition de Bomhay, pag. 48.

ce passage que sur celui des précédents: « La troisième grâce que je vous prie de m'accorder, à Hom qui éloignez la mort, c'est de vivre longtemps. » l'ai expliqué ailleurs tous les mots dont se compose cet article; je remarque seulement que, pour le traduire mot pour mot, il faudrait dire « la longue vie de l'existence. »

5 16: Texte zend.

وه كالمروع والمرابع والمرابع الاستفاده والمرابع والمرابع

Version de Nériesengh.

इदं लत्तः चतुर्धं कल्याणं ठूम याचयामि दूर्मृत्यो यद्या तोलवाः महोत्ताहाः समृद्धाः प्रचरामो जगत्यां उपरि वार्था निरुत्मो दूर्तं ग्रपनयामः॥

Truduction.

« La quatrième grâce que je te demande, Homa qui éloignes la mort, c'est de pouvoir, énergique et joyeux, parcourir la terre, anéantissant la haine, frappant le cruel. »

lci encore, Anquetil est presque irréprochable : « La quatrième grâce que je vous prie de m'accorder, ó Hom, qui éloignez la mort, c'est d'être toujours

Ms. Auq. n° vi S. pag. 41; n° ii F. pag. 93; n° iii S. pag. 58; man. de Manakdji, pag. 201; Vendidad Sadê, pag. 44; édition de Bombay, pag. 48.

grand, heureux, puissant sur la terre, de briser le mai, d'anéantir le Daroudj. » Il semble que Nériosengh et Anquetil se soient mépris sur le sens de brone aéché, que je lis ainsi avec le numéro vi S. tandis que tous les autres manuscrits, sans exception, lisent à tort box aésé. Car Nériosengh le remplace par un adjectif composé signifiant « joyeux, qui est en fête, » et Anquetil le traduit par grand. Il est hors de doute que c'est le nmn. sng. msc. du pronom aécha en sanscrit 🕫 écha (il lui), employé ici avec une sorte d'emphase pour le pronom de la première personne, comme cela se voit en grec et en latin (ille ego). Il n'y a donc ici que deux titres ou deux qualificatifs, et non pas trois. C'est d'abord passe amirolo que Nériosengh traduit assez exactement par « qui fait de grands efforts, » car nous avons précédemment assigné le sens d'énergie au primitif ama d'où cet adjectif dérive. Anquetil, au contraire, voit ici le sens d'heureux, qui me paraît beaucoup mieux convemir au titre suivant, basel thrafedho. Ce mot que le seul Vendidad Sadé lit fautivement avec un , d non aspire, se rattache certainement au radical sanscrit क्या trimph qui a le sens de que trip (être rassasié, être satisfait.) Dans thrafédhó, la modification de la voyelle radicale est la même que dans le futur sur traptă de trip; l'aspiration du & f est probablement radicale; le s è est scheva, et l'aspiration du suffixe to nmn. sng. msc. de to est due à l'influence du f qui précède, thraf-e-dha étant pour traf-ta. Vient ensuite wir posto frakhståne, que le seul nu-

méro m S. lit fantivement ev-probaté frakhstánahé. La désinence de ce mot annonce certainement une première personne de subjonctif au moyen; car aucun manuscrit n'a la finale 4- âni, qui appartiendrait à l'actif. La traduction d'Anquetil n'est pas assez littérale pour qu'on reconnaisse le sens qu'il attachait à ce verbe; mais Nériosengh nous en donne une interpretation très-satisfaisante dans le mot pratcharâmah (nous marchons). Il ne faut pas s'arrêter à la forme du pluriel, qui, sans doute, remplace ici le singulier; le sens de marcher, parcourir, mérite seul notre attention, et je conjecture qu'on peut le trouver dans frakhståne, en dérivant ce verbe de khstå, pour stå, modifié par l'addition inorganique d'une gutturale, qui a lieu quelquefois en zend, sous l'influence d'une cause qui m'est inconnue, peut-être sous celle du a ch que l'euphonie appelle si souvent, dans ce verbe, à la place du s. Quoi qu'il en puisse être, on sait que le radical sanscrit eu sthá, précédé du préfixe a pra (en avant), a le sens de partir, marcher; et c'est ainsi que j'entends, d'accord avec Nériosengh, le fra-khstånê de notre texte. Les autres mots qui le terminent ont été expliqués dans les précèdents paragraphes.

S 17. Texte zend.

عاده و المعادد وركاء المالم المداعد المداهد ا

¹ Ms. Anq. nº vr S. pag. An; nº 11 F. pag. 93; nº 411 S. pag. 58;

Version de Nérioseugh.

इदं त्वत्तः पञ्चमं कल्याणं हम याचयामि दूरमृत्यो यथा विज्ञयिनः टालको [कः] ऋणुभस्य यूनः प्रच्रामो ज-गत्यां उपि वाथां निरुत्मो दूर्तं ऋपनयामः॥

Traduction.

«La cinquième grâce que je te demande, Homa qui éloignes la mort, c'est de pouvoir, vainqueur et frappant le méchant, marcher sur la terre, anéantissant la haine; frappant le cruel.»

Anquetil traduit approximativement ainsi: «La cinquième grâce que je vous prie de m'accorder, ô Hom, qui éloignez la mort, c'est de veiller sur moi en vainqueur, de multiplier les biens sur la terre, de briser le mal et d'anéantir le Daroudj. »

Tous les mots qui figurent dans ce paragraphe ont déjà été expliqués; il n'en reste qu'un seul sur lequel il peut subsister encore quelques doutes. C'est le composé adjectif la grant pichand, dont la première partie seule est parfaitement claire. En effet, vanat nous est connu pour être le participe présent du radical van (frapper); mais les divergences que présentent nos manuscrits, en ce qui regarde le mot qui suit, me laissent encore dans l'incertitude sur le sens qu'il doit avoir. Le nu-

Veadidad Sade, pag. 44; man. de Manakdji, pag. 2011 édition de Bombay, pag. 48.

méro vi S. dont je suis, en général, l'autorité, autant que cela m'est possible, à cause de sa supériorité manifeste sur les autres Yacnas, lit ici le pisano, orthographe qui est fautive, au moins en ce qui touche le o s, puisque cette lettre ne peut suivre un + i, de sorte qu'il faut lire ou \temo picano, ou How pichano. A cette lecon se rattache celle d'un manuscrit de Londres H-pre paisano, celle d'un autre manuscrit de Londres, Harano pasano, et enfin celle du Vendidad Sadé et de l'édition de Bombay, He pesano, Cependant, cette dernière orthographe. nous conduit à la leçon bette pesné, qui est celle du numéro n.F. du numéro m S. et du manuscrit de Manakdji. Čette leçon elle-même ne doit pas être parfaitement correcte en ce qui regarde la sifflante, car c'est plutôt un s ç qu'un s qui se place devant le n. Maintenant ces deux leçons me semblent se prêter à deux sens distincts; en effet, pichano, nmn, d'un thème pichana, ou, si l'on aime mieux, picana, ressemble assez au sanscrit विश्वन piçana pour qu'on y puisse reconnaître le même mot, avec un suffixe ana an lieu de ana, et, d'un autre côté, pesno, d'un thème pësna, ou, si on l'aime mieux, paçna, peut signifier « la partie postérieure, le dos, » de sorte que vanat, pichano significra « qui frappe le méchant, » et vanat peçno « qui frappe sur le dos , » c'est-à-dire qui chasse en vainqueur ses ennemis devant lui. J'avoue que je n'aurais pas hésité à préférer ce sens qui va bien avec celui de vainqueur, idée exprimée dans notre paragraphe, si je n'avais trouvé dans la glose, d'ailleurs

incorrecte, de Nériosengh, l'adjectif qui nous occupe remplacé par talako açabhasya yûnah, « le destructeur de l'homme jeune méchant. » Or, comme je n'ai pu découvrir dans pesno ou paçno d'autre sens que celui de auprès où après, et par extension, celui de dos, je suis revenu à la leçon pisana ou pichana, dans laquelle se retrouve, à la rigueur, la signification de méchant, en admettant le rapprochement proposé avec le sanscrit piçuna.

\$ 18. Texte rend.

1933. 52043. Gorafs. Grafs. Andre. Berbross. Eleging. 30,000. 1 demons. Graphe. 30,000. 1 demons. H. Grand. andre. (10,014).

Version de Nériosengh.

इहं त्वत्तः षष्टं कल्याणं ह्रम याचयामि द्रामृत्यो यत् पुरः चौरेभ्यः पुरो नृशंसेभ्यः पुरो व्याच्चाहिभ्यः पश्याम उपायं मा कश्चित् पुरः पश्चतु पुरो उस्मत् वयं सर्वेभ्यः पुरः पश्याम उपायं ऋहं शिंप्याम [कः]॥

Traduction.

"La sixième grâce que je te demande, Homa, qui éloignes la mort, c'est que nous puissions aperce-

Ms. Anq. n° vi S. pag. 4z, n° 11 F. pag. 94; n° 111 S. pag. 58; man. de Manakdji, pag. 202; Vendidad Sadé, pag. 45; édition de Bombay, pag. 48.

voir les premiers le voleur, le meurtrier, le loup. Qu'aucun d'eux ne nous voie le premier, et puissions-nous être les premiers à les voir tous.»

Anquetil a traduit ici d'une manière en général exacte : La sixième grâce que je vous prie de m'accorder, ô Hom, qui éloignez la mort, c'est de voir le voleur, celui qui déchire, le loup; (de le voir) le premier; qu'aucun (être malfaisant) ne me voie avant que (je l'aie aperçu); que je prévoie tous (les maux qui peuvent arriver, pour y remédier à

propos); »

Peu d'observations seront nécessaires pour expliquer définitivement ce texte facile. Je remarque en premier lieu que - paourva, que je lis ainsi avec le numéro vi S. le numéro n F. l'édition de Bombay et deux manuscrits de Londres, doit être considéré ici comme un instrumental pris adverbialement et signifiant en premier lieu. Vient ensuite come tâyûm, acc. sng. ms. de táya, qui est exactement le sanscrit तसु tâyu, lequel a, dans la langue vèdique, le sens de voleur 1. Tous nos manuscrits, moins celui de Manakdji et le numéro II F. s'accordent à lire stare gadhêm, avec un e g non aspiré, que préférent ces deux manuscrits, et un e dh, qui n'est probablement ici que le substitut du , d'médial, que j'ai rétabli. Ce mot doit être le même que celui que nous avons vu plus haut, 5 7, dans le composé gadavara, et que nous avons, d'après Nériosengh

Nighanje, chap: 111, art. 24:

et Anquetil, traduit par massae; mais comme ici Nériosengh remplace gadém par un mot signifiant, homicide, et Anquetil par la phrase « celui qui déchire», je suppose que le texte emploie le mot massae pour dire « l'homme armé de la massue, » et c'est dans ce sens que je conserve l'interprétation de Nériosengh.

Malgré l'incertitude des manuscrits touchant l'orthographe du mot reces de la puidhyoi maidhé, leçon que donne un manuscrit de Londres (moins de pour a dh dans la désinence), et de laquelle s'approche très-près le reces de la puidhé du Vendidad Sadé, et le reces de la puidhé du numéro vi S. on reconnaît ici la 1 prs. pl. du subjonctif moyen du radical que budh, pris dans le sens de connaître, et conjugué avec en ya, caractéristique de la quatrième classe des radicaux indiens. Je renvoie aux ingénieuses observations dont cette forme a été l'objet de la part de M. Bopp, en ce qui touche la voyelle de la pour re é, qui reparaît dans la troisième personne recentait buidhyaéta.

On comprend avec une égale facilité musique mátahis, que le plus grand nombre de nos manuscrits lit bien en un seul mot, et qui est le grec µn/ 715, ou le latin ne quis, pris dans le sens négatif. M. Bopp a déjà fait voir que ce tehis zend est représenté dans le Vêda par kis, en latin quis 2. Je ne m'arrèterai pas sur le mot «pounça» buidhyaéta, dont les

Veryleich, Gramm, pag. 954 et 955.

¹ Gramm. ranser. pag. 328, édit. 1832.

manuscrits reproduisent assez exactement l'orthographe, sinon que quelques uns allongent la voyelle du radical budh, et que d'autres omettent « a devant la voyelle » é. C'est la 3° prs. sng. du subjonctif dont nous venons de voir la première au pluriel. Il ne me paraît pas plus utile d'insister sur la glose de Nériosengh, qui, tout en entendant bien le radical budh au sens moral, la termine par deux mots qui ne me paraissent avoir rien à faire ici.

(La mite à un prochain caluer.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

LETTRE DE M. LE BARON DE SLANE

A M. BEINAED, MEMBER DE L'ISSTITUT.

Marseille, zā judlet 1845.

Monsieur,

Je viens d'arriver ici après avoir exploré les bibliothèques d'Alger et de Constantine. Il y a longtemps que j'aurais dù vous écrire; mais mes occupations, ou pour mieux dire, mes distractions, m'ont empêché de m'entretenir avec mes amis de Paris, bien que je ne les cusse nullement oubliés. Dans la bibliothèque publique de la ville d'Alger, j'ai trouve une collection de manuscrits arabes, composée d'environ sept cents volumes, et recueillie par le zele de M. Berbrugger. Je les ai examinés avec attention, et j'ai eu le plaisir d'y découvrir un fragment des Annales de Tabari, renfermant l'histoire des Abbassides, depuis l'origine de cette dynastie jusqu'à la mort du khalife Er-Rechid. J'y ai remarqué aussi une autre histoire des Abbassides par un auteur anonyme, mais que j'espère bientôt pouvoir reconnaître, puisque son ouvrage est souvent cité par Ibn-Khallikan. Le fonds de cette bibliothèque se compose de plusieurs exemplaires du Mokhtaser de Sidi Khalil, du grand et du petit commentaire d'El-Kharchi, du commentaire d'Abd el-Hace, etc. J'y ai rencontré anssi le Tefrir d'El-Baidawi , celui d'Ibn-Hazim , ouvrage tres-volumineux ; plusieurs exemplaires d'El-Bokhari , et deux beaux ouvrages sur le Rharib el-Hadith غريب لحديث. En ce moment, je rédige une notice détaillée sur les principaux ouvrages de cette bibliothèque, et bientôt j'espère pouvoir l'envoyer à M. le ministre de l'instruction publique. A Constantine, j'ai vu la bibliothèque de Hammouda; il y a prés de trois mille volumes, tous plus beaux les uns que les autres. Les ouvrages historiques y sont rares, très-rares; mais la théologie, le droit, les traditions, l'exégèse coranique et le soulisme sont admirablement représentés. Un exemplaire de l'Icald'Ibn-Abd-Rabbihi attira particulièrement mon attention; mais j'eus bientôt reconnu qu'à l'exception du chapitre renfermant les journées des Arabes, il n'offre rien de bien intéressant. L'autre bibliothèque de Constantine appartient à un vieillard fort vénéré, appelé El-Bacheterzi; il y a près de cinqcents volumes sur le droit et la religion. J'y ai vu cependant un Ibn-Cotaiba et le commentaire d'Ibn-Abdoun sur l'Ibn-Zeidoun. Je me suis ensuite rendu au camp de Batus (باتنه). afin de voir les ruines de Lambarsa (Lambarsa sur les inscriptions et dédicaces) et de copier les inscriptions numides qu'on prétendait avoir été découvertes tout récemment sur le monument appelé par les Européens le Tombeau des rois numides, et par les indigenes Medrhagen . Vous observerez que ce dernier nom est le pluriel herber de Medrhar, personnage qu'Ibn-Khaldoun compte parmi les plus anciens ancêtres des Berbers. Ce monument me paraît être d'un travail grec; les pierres en sont énormes; c'est évidemment la contre-partie du monument entre Alger et Cherchel, qu'on appelle le Tembeau de la chrétienne, قيم الرومية. Quant aux ruines de Lambasa, il y a de quoi occuper un amateur pendant six mois; le sol, dans un espace de trois lieues carrées, est jonché de pierres tumulaires, dédicaces, autels, colonnes, etc.

J'ai oublié de dire que les prétendues inscriptions de Medrhaçen ne sont que les traits que les maçons avaient taillés sur la base des pierres pour y faire mieux tenir le ciment.

J'ai vécu quelques jours sous la tente avec les Arabes, et je vous assure que, malgré les charmes de la vie nomade, j'aime mieux celle de Paris. On trouve dans les villes des savants capables de comprendre et de parler la langue littéraire; mais le dialecte usité dans le pays est d'un barbarisme effroyable. Pour se faire entendre, il faut faire des fautes contre la grammaire le plus souvent que l'on peut; avec cela la moitié des paroles et des phrases ne sont pas arabes, et chaque province a son dialecte; de sorte que les indigènes ont souvent de la peine à se comprendre entre eux.

J'ai visité les ruines d'un grand nombre de villes romaines dans la province de Constantine; à peine peut-on y faire une lieue sans traverser les débris d'une porte romaine, d'une maison de campagne ou d'une ville. Les inscriptions abon-

dent partout; c'est admirable! admirable!

Dans mon rapport au ministre, je donne quelques renseignements sur les ruines de plusieurs localités visitées pour la première fois par M. le capitaine Boissonnet et par moi.

N. B. A l'heure qu'il est, M. de Slane se trouve à Comtantinople.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. BOISSONNET

A M. DE SAULCY, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Constantine, le 27 juillet 1846.

^{*} Abou-karn.

De nouveruix renseignaments sur le même animal out été insérés dans l'Institut, journal universel des sciences (n° 111, mars 1845). — F. F.

confirme ce qui a cté rapporté par les négres à M. Fresnel. Il en a chassé un à Yakouba sur le Tsaddi, dans le pays des Fundda. Cet homme s'appelle El-hâdj Abd-el-Kâder ben-Abou-Bekr el-Touàti. Il m'a frappé surtout par sa manière simple et logique de raconter. Il prétend qu'on vend à Tunis les cornes de l'abou-qorn. Il serait donc facile de s'en procurer, et je vous en enverrais une, si cet animal passait encore pour fabuleux malgré le rapport de M. Fresnel.

Cet homme a beaucoup vu les Touariqs. Il prétend que les rochers, sur les routes qu'ils fréquentent, sont converts d'inscriptions dent ils ont encore la clef, que lui-même connaît; que ce sont des inscriptions historiques ou amoureuses; des vers composés par des amants en l'honneur de leurs maîtresses, des déclarations d'amour jetées au hasard qui peut amener devant le rocher les pas de leur amante. Ces inscriptions sont gravées sur des roches tendres à l'aide de petits coupa d'une autre pierre plus dure le liséerivent des lettres avec le même alphabet, qui a vingt-huit lettres. Il m'a promis de me remettre une lettre de ces Touariqs, à son retour, l'année prochaîne. Il prétend que la langue de ces Touariqs diffère peu du berbère de nos kabyles : ils sont très-blancs, sortent toujours voilés, et portent des pantalons étroits, comme les Européens.

Entre autres particularités, il raconte que les puits de l'oasis de Touât sont des puits horizontaux, creusés dans le flanc des montagnes, d'où l'eau s'écoule en ruisseaux. Il prétend que les puits artésiens d'Ouargla furent creusés dans le roc, et il en attribue le creusement à Alexandre.

Les Touàriqs habitent sous des tentes de peaux de buffle, et non sous des tentes de poil, comme les Árabes Châmba et Khanassa. Leurs moutons n'ont point la laine fine comme

¹ Toutes les inscriptions antiques que j'ai rencontrées sur les roches granitiques du Hédjis out été tracées par un procédé analogue, c'est-à-dire par voie de percussion; les lignes des figures on des lettres étant formées d'um série de points, dont chacus résulte évidenment d'un coup de illes, ou de quelque autre instrument contoudant.— F. F.

les nôtres; leur toison ressemble au poil de chèvre. Ils emmagasinent leurs grains dans des grottes couvertes d'inscriptions, qu'ils ferment d'un mur en pierres séches.

El-halj Abd-el-Kader m'a donné l'itinéraire, jour par jour, de Touat à Tombouctou; il compte vingt-neuf jours de marcho, mais la durée du voyage est de trente-sept jours, à cause de huit jours de halte, qui ont pour but de reposer les bêtes et de faire le commerce sur les marchés par lesquels passent les caravanes.

Tout ce que je vous dis ici vous paraît peut-être fort insignifiant, mais si vous me précisiex les questions à faire à mon Touâti, je pourrais mieux utiliser son voyage de l'année

prochaine.

BOISSONNEY.

BIBLIOGRAPHIE.

An Introduction to the Hindustani Language, by John Shakespean. Landon, 1845, gr. in 8° de 564 pag. Chez Allen, libraire de la Compagnie des Indes, Prix: 1 l. 10 sh. (c'est-à-dire 37 fr. 50 c.)

Le savant et modeste orientaliste à qui on doit les meilleurs ouvrages élémentaires pour l'hindoustani, ouvrages dont les éditions nombreuses attestent l'immense succès, vient de publier un nouveau travail pour la commodité des jeunes gens qui se destinent au service de l'honorable Compagnie des Indes orientales, et qui n'ont pas le temps, avant leur départ, d'approfondir la langue qu'ils sont appelés à entendre, à parler et à écrire. Avec ce volume, on peut se passer de l'assortiment qu'il fallait précédenument se procurer; car on y trouve tout réuni, grammaire, copieux vocabulaire, phrases, dialogues, textes, tant en caractères persans qu'en caractères dévanagaris, lettres, exercices pour traduire de l'hindoustani en anglais (chase fort importante pour les employés de la Compagnie), et jusqu'aux termes techniques de grammaire d'après le système des Arabes, et aux phrases de commandement pour les Siplhis, On voit qu'il n'était pas possible de réunir plus de choses en un sent volume. Ajoutous que cette nouvelle publication de M. Shakespear se distingue, comme les précédentes, par beaucoup de soins et de précision, et qu'elle ne peut qu'ajouter à la juste réputation qu'il s'est acquise, - G. T.

La première partie de l'Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine et de la corporation des lettrés, par M. Éd. Bior, vient de paraître à la librairie de Benjamin Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, n° 7.

EBRATA

POUR LES NUMEROS PAVELL-MAI ET JUIN

Page 304, ligne 1, au lieu de mais auparavant ils se réunissaient, lisez mais ils se réunirent des lors.

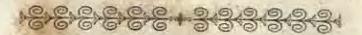
Page 412, ligne 19, au lieu de bkêchadjya, lisez bhêchadiya.

Page 418, ligne 21, au lieu de proportion, liez propo-

Page 418, ligne 25, an lieu de celestis, lisez culestis.



The second second



JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1845.

PIÈCES

RELATIVES AUX INSCRIPTIONS HIMYARITES DÉCOUVERTES À SANA, À KHARIBA, À MAREG, ETC. PAR M. ARNAUD.

Suite.

H.

INSCRIPTIONS 1.

Inscriptions gravées sur deux pierres de couleur janne, transposées et renversées l'une à côté de l'autre, à San'à

Nº 1.

|Xelの方方では。 |Xelの方方では、 |Xelの方では、 |Xelonoを |Xelono |Xelo

Mon intention était de publier la description et le plan de la digne et des ruines de March avant les inscriptions, mais une circonstance accidentelle me force de renvoyer cette partie des pièces de M. Arnaud à la fiu des autres pièces, Les inscriptions sont imprimées dans le nouveau caractère himyarite que M. Lebrus a bien voulu faire graver pour favoriser cette nouvelle étaile. L'ai envoyé les l'timés

YI.

Nº 11

Nº HIL

Inscription de quotre lignes, également sur pierre jaune, transposée et renversée, placée non loin des doux précédentes.

- - - IXYAAIXAI?ToAalooYXoZoolJJTTAkAo AIDT®4IXYTAIToY®IJA4YI?JY?5Acol5aT A>R®I44J#>IAk>AIX>?I®JYXII5>4ZY®I®A> I®?#IJXAJJY®I?oRA®IX\$T\$7\$7\$1\$>\$\$\$I¥>ooAI®

des poinçons à M. Arnaud, qui en a entièrement approuvé la gravure. On remarquera dans ces inscriptions un certain nombre de caractères qu'an ne trouvera pas dans l'alphabet comparatif de M. Fresnel; ce sont des caractères irréguliers, que je me suis contenté de faire graver sur bois, et qui ne pourront prendre place dans l'alphabet que si on les trouvait répétés dans d'autres inscriptions. Nous ne sommes qu'au commencement de cette étude, et il est certain anjourd'hui que l'intérieur du Yémen nous fournirs un très-grand nombre d'inscriptions himyarites, quand on sera parvenu à surmonter les obstacles de toute espèce qui rendent une exploration scientifique de ce pays si difficile et si dangerense. Une partie des inscriptions himyarites est accompagnée de signes d'une forme bisarre et qui, selon l'opinion de M. Fresnel, représentent les armoiries des rois et servent à distinguer les inscriptions royales. On trouvers à la tête des inscriptions XII, XIII, XX et XXI quelques-uns de ces signes, que l'on a pa représenter à l'aide de caractères d'impressions mais je me réserve de publier plus tard la liste complète de ces marques avec les renvois aux inscriptions anagnethes elles appartienment. - J. M.

Les huit inscriptions suivantes ont été trouvées aux ruines de Khariba, à une journée ouest de Saba.

Nº IV.

Sur une pierre transposée et renversée.

РИОЛГІНСРІПІЛЬВ

No V et VI, sur le mur de l'antique édifice qui fait face au sud.

Nº W.

ULBALIOUIHXIABLE

N. VL

1)&9HIX+41----

■→ 181041441411

Nº VII et VIII, sur pierres transposées et renversées.

THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF THE PARTY OF

•ধাদাচ্চা•শচ্চ(চা।০ঃ

The first of the second of the

oYahih⊓ih) (hi⊔sheho

Nº. IX.

Sur un mur de construction antique, bien conservé (de forme ovale); sur une soule ligne; faisant face au sud.

HŸIPPOATIHTPIBACNIANAITYAINPXIATBOYIP ●BIYOIW(BXBIET8XAHIOYOAXIAT)TOBIHATBT ●€PBBIOHIWNTBIOWB(BINO8X(IONIATBOYIONI HXWBPBIOBIOBIO8X(€PBBIYH

Nº X.

Inscription gravée sur la construction ovale, faisant face an nord.

ΗΥΙΥΝΟΛΕΙΗΟΨΙΠΖΙΑΒΨοΒΥΟΓΕΙΒΑΟΠΙΑΠΑΙΓ ΑΠΥΧΙΑΓΒΟΡΙΥΘΕΙΥΟ

Nº XL

Inscription gravée en petits caractères sur le flanc d'un grand hanc de pierre d'une seule pièce, posé dans une cour intérieure; sur six lignes. Cette copie ne donne que lo moitié de chaque ligne.

TEXIAPICE IO A E I DO BILLA CIACIA CIACIA CIACIA CIACIA CON CONTRA CONTR

La sixième ligne n'a pos été copiée

Inscriptions trouvées à la digue de Saha, soit sur les constructions en pierre de taille, soit sur le roc au sud-est.

?ITotBlooh?IXoXIoI

Nº XII.

H UNIBABIULAIBHAH HHIBAAAIAYA H

Nº XIV.

ILAAHSICAUDIDSAASISPCSI

TOTAL WAY

ННІ)Х80ІЧПІДФРІРЧП

Nº XVL

BICEOIAPDOPLIU

N XVII.

中国の中国日本

Nº XVIII.

ΚΥΟΙΟΒΠΠΧ

N' XIX.

וחכץמיוווויוויה

N XX.

у зфоньпоря Н

N' XXI.

SXBIW(ohiohosUlo

N XXII

VAPIL 94 WTHE TIME

Sur les constructions en pierre de taille, au nordouest. — A. Intérieurement, entre les différentes constructions, depuis le numéro XXIII jusqu'au numéro XXXIII inclusivement.

Nº XXIII.

YORNXIQUOPUTOHYXOCHISXSI

V XXIV.'

日口くっしかり日く

Nº XXV

4440I4DD)AY4AI4DDI)II

Nº XXVI.

10904

Nº XXVII.

לאות (יחוח € ס

S XXVIII.

НТІЧФВТЬ

Nº XXIX.

คุณสากเราการใจจะเกิดเกิดสาวเลา

Nº XXX.

11414

Nº XXXI.

かけく1月147日17107日日

Nº XXXIII

ויסטאנות מואל מואל מיסוות

Nº XXXIII.

HYIPHOACIOXCII

B. Du numéro XXXIV au numéro XLIV, les inscriptions sont gravées à l'extérieur du grand môle.

N' XXXIV.

YPHOATIOX(II

Nº XXXV.

94410110104110Y)

Nº XXXVI.

HYYPIThe

Nº XXXVII.

OYPHADOLADEISHIAAOD

Y XXXVIII.

11441

---- CEIN

Nº XXXIX.

Nº XL (Quatre lignes).

₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹₹ ₹₹**₹**₹₹₹₹₹₹

วเรลาสาราชานายการเลาสาราชานายแกนแกนแกนแกนเกาะเรา การเลนสระเกาะราการาชานายการ

1-X001A9-469761X#3A19401420120-4967A3

Nº XLI.

919104[[九]5]

Nº. XLII.

הונוניוחודס)

Nº XLIIL

111

104919704>

Nº XLIV.

HYIYOUTA

Inscriptions trouvées aux ruines de Saba.

Nº XEV.

Sur une pierre transposée formant le seuil d'une porte dans le village de March. Trois lignes.

YI∞4IП4]]?ሕ1፮₦?XI∞Ұ?4П∞I∞∘๕ሕIX8°&๕ Ұ∞I∞ሕ>ПI48°4∞I4>ҰI4Ұ4X?ПI1°ПሕI4X I]]°4 (> tologo below) ?I4ПI4₦?>Ң∞IሕПሕI618 I?>Ң∞IሕIIሕI61]]

Les inscriptions portant les numéros XLVI à L inclusivement ont été trouvées au nord de la porte de l'ouest de l'ancienne ville, au bas du rempart; elles sont gravées à peu de distance les unes des autres.

Nº XLVL

YIPSOAECINTHINHAEYOPTITHOIBACNIANAIN

Nº XLVII.

DE#\$401001478#10UE#2488

Nº XLVIII.

아시아미안바이저다아미나라하, 안아미안 간문(

Nº XLIX.

JASIOTINE HOLLISTON SUPPLY

Nº L

Cette inscription est la plus rapprochée de la porte

Hellhxhblatelellhxu

WHITE WAS AND DESCRIPTION OF THE PARTY OF TH

Inscription trouvée sur le bord du torrent, au-dessous du rempart, au sud de la porte orientale de l'ancieune ville.

Nº LIL.

Sur une pierre rapportée à un mur d'une maison du village.

Nº LID.

Aux pilastres de Bilkis.

Inscriptions du haram de Bilkis.

Nº LIV.

HISHYSH∞IANAIAIII0544915X∞17ANA IX1XIY8¥4441ANSAISHISAATYOISYNYA SATIONISHYAISXYNIY SATIONISHYAISXYNIY INDISHYAISXYNIY INDISHY INDISHYAISXYNIY INDISHY INDISHY

Nº LV.

 ŶŶ╍◇Ŷ₽ĬĦ₽Х₽П₼Ŷ╍ĬП∘ŶХСĬ╍ПĬŶ╍П₼Ĭ╍П₼ſ₽Ŷ ŶĬ╍ĦХĬΨ⋟ŶŒĬ℮ℿĦХĬП╍ĸ₽ŒĬ╍ПĬ₼ПŶĸĬ₼ĠŶĸſŶĬ ĦĊŸĬŒſ₽ĬħП₼ĬœПĬ₼ŸŶĸ₽ĊП₼ſŶĦ

Nº LVI (sur deux fignes).

Les huit ou dix dernières fettres de cette ligue et les dix à donce premières de la seconde, étant recouvertes de sable, n'ont pu être copiérs.

PERMIT PER THAN

SUNDENCH CONTRACTO WAS STOLEN A SUNDA A SEVED VI

a serious contract of the serious seri

TRANSCRIPTION ARABE

Des inscriptions himyariques, par M. FRESNEL

ونهاڪرب وٽ

.../عت ومربض وعث

THOU THE STATE OF THE PARTY OF

الله الله وددكرب وينهمو و اتر ذراس عرن دمدرم

Nº III.

San Comment of the Co

عبد كلم وشعتهو ابعلى بت انهت ١ ... غان وبنيهم هنام وهعل الهت تولم ي اراو وهشقرن بتهو يرت بردا رجني وبراء رو بورخ ذخرى ذلثلثت وسبتى وخس مادم حيو

N° IV.

بدعال ذرح بن س

بهد دن دم

Nº VI. (Boustrophédon.)

فغوت ديظر يلبن اعلال

Nº VII.

وه حيم وجرم بعث

Nº VHI

رح بن سمهد

Nº IX.

دخ یدعال دل مکرب سبا جنا بیت المد بوم هع حرمتم شائتاد وهوظت کل جوم داجلوشچیم وذحیم وجرم بعثتر وب المقد وب دت جم وم وب عثترشهم خذ

Nº X

دخ يدعال ذرح بن ممعلمكرب سباجنابيت المعديوم عع

Nº XI. (Bonstrophédon.)

بجت أه رم وام بعم 11 نب وبنع 11 كر ال وتر بنذمرع ي(١) مكرب سابا لا مقاولها يعم خ....

بن عمد الفراد مرم الله ... ن طبب جولوننيهو مسقى نجى جولم وانقن جولم وحرتن وعرد عاره وسرعيته جم و.....

اسرر يردنن بن مرس ومرعبتهمو جولم وعسى بن حضرهو بن دّمرعلي ۱ Lister دمفعم شعم واسررهو ومرعیتهو لن مزرر عد عتب...... م وعسی اووم (اوعم) ودخیه جولم وعنی کل دقتی (۱) کلرب دبرن مضیقت جولم وعسی شدت وذهبه وعره ومرعیته جولم.....

وعسى كل دهطين يمضيقت لن جدوق حند قم عد تجرن طيب جولم وعسى كل دهطين بمستى نجى جولم وعسى توت 1 ع.....

Nº XII. (Boustrophédon.)

دخ یتعامر بین بن سمعلی هینف مکرب خد سبا مخض بلق ماخذن ح ببب مخضی یسون

Nº XIII. (Boustrophédom)

ذح يثعام.....ت مكرب سه

انا مخض بلق مبخب ...بب منخى يسرن

N XIV. (Boustrophédon.)

سهمعلی ینف بن دمریل مکرب سه

ا لاحدن رحم منهى يسرن

Nº XV.

بنی یوم دح عثتر دد

Nº XVI

م رشو المقد ب...

Nº XVII.

رم وهيع حر

N XVIII.

دهو ومبيت

Nº XIX.

برهو بن خلك

Nº XX.

شقف دسموى

Nº XXL

تم ظروح وهوثب ع

Nº XXIII.

غوثبت تحولم وذستقرا ثتث

N' XXIV.

دمرعلي در

Nº XXV.

رانين سمهڪرب بي عني

Nº XXVI.

10-

N-XXVII

نا مریب بشف

Nº XXVIII.

للقدخد

Nº XXIX.

كربال بين بن يثعامر مكرب سبا بنيبي

N' XXX.

din

Nº XXXI

دموء ي ذرح ملك

Nº XXXII. (Boustrophédon.)

عامن ملك اربعم يه

ال هغني هويس وللغا

Nº XXXIII.

دخ يدعال وتر

Nº XXXIV.

بدعال وتر

Nº XXXV.

رهو لهو ول ولدهو

Nº XXXVI.

والمقد خذ

Nº XXXVII

معسا بن هس ومكييهو

Nº XXXVIII. (Boustrophédon.)

1100

رم بددده

Nº XXXIX. [Boustrophédon.]

عاس مد

لك والمعد

Nº KL.

ينعم وبنيهو بنو اعتب لقو لقم عثتر ذدد سكدم يد. العممتان بالعلام وتحرتم لين سدم وامد بني اعتب ببيد،

ن وجبحتی (۱) ای بسمینی دینعم بم بخسن ربعن دوترن بیت وجبعته .شا (۱) مینعم (۱) کن بنی کشت کیکننیا بیتی وجبعتنب (۱) بتم و

Nº XLL

ان سمهملی د

· Vraisemblablement وحيلتن

• Vraisemblablement وجبانشأم لينعم

* Vraisemblablement

N XLIL

أمريب بشغر

Nº XLIII.

رهعلى ينف

Nº XLIV.

المقد خذ

Nº XLV.

شقعثت اشعو وبنیهو تیدم ایمنب نوه. - تن ابعل بیتنهن هرن ونعسن براو وه. مملك سبا ودریدن بن یه(incum do à lettra) معم ملك سبا ودری

Nº XLVL

يثعامر بين بن سمهعلى يغف مكرب سبا بني ۱۱۵

Nº XLVII.

يشهر ملك كير حررن فرع ونشاكرا

Nº XLVIII.

دن وب يدعال وب سمهملی وب يتعامر

Nº XLIX.

بين بن سمهعلى ينك مڪ

Nº L.

ودنجم وب ذند اعدنما

Nº L1.

مذبحت ومكريين دمر نعد داد) يهيشع دنلت س حن

Nº L.I.I. (Boustrophédon.)

يقمال وبعثد

يز ڪل مسمرن جو

Nº LIII:

* وال زنهعتان وهراشن بن ڪل صرف ا-المقد بعل بران بن محرمن بران

Nº LIV

كروال وتريهنعم ملك سبا وذريدن بن دمرعلى بين وهلكامر بن كروال هدن تلت نكل لوبن اللقد لعق بيتن سلعن وهلر تميب (هجرن مبب 10)

Nº LV.

آلشرح بن سمهعلی درج ملك سبا هفنی المقد كل تملا بانبن اودن اودن دُسطر نعدی شفرم وكل مببب وتعفدت بعدی دُنظهیعن ح دُت وقد آل قد آلشرح بمسالم بذت هوفیعو المقد ویهوفین دُنتنباهو بعثنر وب هویس وب هویس وب المغه ودت چيم وبدّت بعدتم وب ابهو سمهعلي ذرح ملك سبا وب اخهو كريال خذ

Nº LVI. (Boustrophédon.)

تبعكرب رشوذت بضرن تبنلحصروتين يدعال بين وبكريملك وتر ويثعامر بين بن ذمريدع بن مدّمرم هقنى المقد كل غلاجنان لن ااودن البسطون عد شقرم وكل مببب وتحفدت ذن مهيعن وبنهو ذمريدع وسميامر وكل ولدهو وتنعهو وكل انخلهو باذنت كتم وورق وذترد ووعموعضت وبرام وغن وحسين

با واشعبی وکل ارجل عورد عد هجری تهرجب بکل خری هرس بکبتی بعلی سبا واشعبی واتو عد مریب بسم سبا وقتبی ونثب لهو یعامربی وسبا تامم بعثتر وب هوبس وب المقد وب دت جم وب دت بعدنم وب دت بمن (بشون الله وب یدعال بی وب بکرملك وتر وب یثعامر بی وب کربال وتر وب ابهو دمریدع بن مدمرمر

a support of order and they the M. Lit

TRANSCRIPTION ARABE

Des inscriptions himyariques de Hisn-Ghorab.

Nº L

مهيع اشعو وبنيهو شرحبيل يكل عدكرب يعقر بن باهيد .ت.

برخيالهت كلعن وبيتان ولدنم ومثلن وشرقن وحم وهيعن،
ويشرم ويرز ومكريم وعقهت وبزاين ويللن ولين ويصب
ولتحم وغدوين وكرن ورقهيت ولردن وقبلن وشرل وبنى ملحم
واشعهمو وحصت والهن وسلقن وبيقت وريحم وركضن ومطلقه
من وساكلن وزكرد وكبور ومهول سيبى ذبصق سطرو بن مزندن بعه
مرن مويت كثوبهو لناتهو وخلقهو ومسللتهو ومنقلتهوه
كستصنعو بهو كلبسوه بن ارض حبشت واسيو اهبشن ترة
من يكرب جيرم كهرلو ملك جيرم واقولهوا جرن وارحب
ورخهو ذحلتى ذلاريق وست ماتم خرقم

(N. B. Le nº II n'a pas été transcrit.)

Nº III.

مرتدم با

ان اوضمر

سطرسمه

Nº IV.

صدم ابرد بن ما...ن مصدا بید....... قب تنا ستطر بعرض مویت

TRANSCRIPTION ARABE

Des inscriptions frustes de San'à, d'après la copie de M. Cruttenden.

Sur marbre.

...استوق ظرى هظريدااا.

يب عداات ستوق متم ونكا ..

ينوم فكنتهو ذرالت...

وي ولوتا هوشعنهمو شيين

م بنعمام ويلم ومنكت صد....

ومون البيهو واسعدها...

دُيم شغقم بن دثار خرن ١٠٠٠

اعديو حبرم الموم شنقمر ا...

انام بن كل ارمهموا ا...

لتهمو ولهريد ١١ ح...

Sur une pierre détachée.

مب وبنیهی ربدا...

، يو وهع رنوفقرد...

ورع امرامع منية...

ا ودرادو ميهمو ير...

IV.

ALPHABET HIMYARITE

Avec la valeur des lettres en arabe, selon le système de M. Fresnel.

-					
1	1	ក់ក	15	ض	В
2.	ب	D H H H H H H H H H H H H H H H H H H H	10	ط	0
3	0	XX	17	ظ	商业
4	ث	8 8	18	خ	a La La La La
3	ε	1.	20	G	*
6	ž Ž	# # A A A A	21	ĕ	\$
	3	Nd b H	32	٧	6666
0	5	нинин	21	9	ARDDER SECOND
10	,	<)(><)(><)(><)(><)(2)	25	U	4 2 4
11	5	* * *	26	,	0 00 00
12	O.	4444	22	3	444
13	عن	3583	Signe disjenctif,		
ta	00	å Å Å	u = 1 п		

V.

REMARQUES DE M. FRESNEL!

Djedda, 9 mai 1845.

Mon cher Monsieur Mohl,

Dans, l'examen des inscriptions rapportées par M. Arnaud de Saba et autres lieux, j'ai constaté d'abord ce qui saute aux yeux du lecteur sachant un peu d'hébreu ou d'arabe, en prenant pour base du déchiffrement ou de la lecture le plus exact des alphabets himyariques donnés par les manuscrits arabes de Berlin, alphabet que je complète ou corrige ainsi: H et II, variantes de II (•); X, variante de X (•); 3, •; II, •; fh, •; II, variante de II, ; X,; 3, •; fh, •; II, variante de II, ; X,; 3, •; fh, •; II, variante de II, variante de II, et légères différences de forme qui existent entre les figures données par les manuscrits pour les autres lettres de l'alphabet arabe, et les figures correspondantes des inscriptions, ne mé-

Ja ne reproduis jei qu'une petite partie des lettres que j'ai reçues de M. Fresnel sur la lecture et l'interprétation des inscriptions himyarites. J'ai supprimé toutes celles qui traitent de la friation de l'alphabet, parce que le tableau précédent en danne le résultat entier. Il y a, au reste, un certain nombre de pointe [auxquels M. Frescel touche dans les lettres supprimées] sur lesquels il se propose de revenir prochaimement plus en détail. Par aumple, une liste fort curisuse de noms de lieux, tirés des inscriptions himyarites, qui jetteront du jour aur la géographie ancienne de l'Arabie. (J. M.)

ritent point d'être relevées. Quelques unes des valeurs indiquées ci-dessus avaient été reconnues dès l'an 1842, par MM. Gesenius et Rædiger. Depuis lors j'ai été privé de tout renseignement sur les progrès que ces illustres professeurs ont pu faire dans la lecture et l'intelligence des inscriptions.

De même que M. Gesenius avait pu lire, sans le moindre effort, malik himparim, dans la grande inscription de Wellsted, j'ai lu de mon côté, et le R. P. Antonio Foguet (de Barcelone), avait lu avant moi, à Aden, malik Saba, dans les inscriptions de M. Arnaud. Toutes les lettres de ces trois mots, malik, himparim, Saba, étaient distinctement données par un manuscrit arabe. Du moment où les savants allemands avaient reconnu la valeur du trait vertical I (signe disjonctif), et le sens dans lequel procède l'écriture himparique, il n'y avait plus d'hésitation possible pour la fecture de ces trois mots.

Ayant lu malik Saba sur plusieurs inscriptions, j'ai remarqué tobba'-Karib sur la grande inscription n° Lvi du Hărăm-Bilkis. Ensuite je me suis presque uniquement occupé de la recherche des noms propres d'hommes et de lieux.

Après la recherche des noms propres, et en général de tous les môts dont le Kâmoùs pouvait me donner le seus, il ne me restait plus qu'à comparer entre elles les diverses inscriptions dont nous possédons des copies. Si ces copies étaient en partie inexactes (et il était presque impossible qu'elles ne le fussent pas), teur comparaison devait servir à les

rectifier l'une par l'autre, indépendamment de l'intelligence des idées que leurs auteurs ont voulu transmettre à la postérité; et, leur exactitude admise ou rétablie, c'était encore par la comparaison des textes donnés, et seulement par ce moyen, que l'on pouvait espérer d'en deviner le sens.

Je suis parvenu à cette troisième période du travail total, et je profite de l'occasion qui se présente pour vous transmettre les premiers résultats de mes comparaisons.

Parmi les inscriptions de M. Arnaud, il en est trois (nº ix, tv et tvi) qui, quoique très différentes quant au contexte général et aux noms propres dont elles devaient perpétuer le souvenir, offrent (en entier ou en partie) la répétition d'une même formule placée vers la fin des textes; et il est à remarquer que quelques-uns des noms dont cette formule se compose, reparaissent dans beaucoup de fragments d'autres inscriptions.

La première idée qui se présente à l'occasion de ce fait, est que les noms qui se retrouvent, pour ainsi dire, partout, doivent être des noms de dieux; car il n'y a que la divinité dont tous les hommes d'une même nation invoquent le témoignage on la protection à diverses époques et sous divers règnes. Cela est vrai de l'Europe chrétienne comme de l'antiquité païenne. Ainsi, les légendes de presque toutes nos monnaies ont une partie commune qui est : « par la grâce de Dieu. »

Voici la transcription arabe de la formule sa-

beenne telle qu'elle se trouve vers la fin (a) de l'inscription n° tvi : تعم وب المقم وب دت بعري (الله عن الله عن الله عن بيري (الله عن بيري (الله عن الله وب دت بعري وب دت بيري (الله عن الله وب دت جم وبدت : xx بعثتر وب المقم وب المقم وب دت جم وبدت ; (c) de l'inscription n° tx بعدتم بعثتر وب المقم وب دت جم

Dans cette formule, complète ou incomplète, on remarque une série de noms simples ou composés, précédés, tous ou presque tous, de la préposition ..., et tous (à l'exception du mot initial), de la particule copulative.

est donc composé de la بعثتر Le premier mot préposition - (qui indique la dépendance où il se trouve du contexte général de l'inscription), et du nom substantif عثتر, assomption d'autant plus admissible, que le même mot se retrouve sans préposition dans d'autres inscriptions (nº xv, xL). Abstraction faite de la particule copulative jointe à la préposition, et formant avec elle un mot disjoint, les autres noms substantifs de la formule totale. دت بعدتم . ذات حسم) دت جم . للقد رهويس : sont . Les trois pre (خات بصرن) ذت بصرن et رخات بعدائم) miers (y compris عثتر), sont simples; les trois autres sont composés de الله féminin de عن (qui revient si souvent dans les noms des rois yamanites), et d'un nom appellatif ou propre. On connaît la valeur du monosyllabe فر dans l'arabe; son emploi est beaucoup plus fréquent dans le himyarique ou sabéen

^{• 11} faut suns donte lire بغرن (٩٥٨٦).

que dans la langue du Hédjaz; mais, selon d'ancienne orthographe sémitique, il se trouve réduit à la lettre 5 dans les inscriptions. (Voy, la Grammaire hébraique de Gesenius, pag. 15 de la 9° édition, et le Dictionnaire hébraique du même auteur, à l'article nu (). Les Tyriens écrivaient le nom de leur ville sans , et, au rapport d'Hérodote, ils étaient originaires de l'Arabie méridionale (Clio I); car a les bords de la mer Érythrée, » signifient, dans Hérodote, la côte sud d'Arabie (qui était occupée par les Homérites). Mais les Phéniciens n'avaient pas seulement apporté leur langue et leur système d'écriture de l'Arabie méridionale; ils en avaient encore apporté leurs dieux, comme nous allons le voir.

Les trois derniers noms de la formule étant précédés du nom possessil féminin so ou sis, on peut (de mon point de vue) les considérer comme désignant (avec l'adjonction de sis) trois divinités du sexe féminin.

Quant aux trois premiers, ils ont une forme masculine. Ainsi, dans l'hypothèse dont je pars, la formule sabéenne complète présenterait le nom de six divinités, dont trois déesses, et la préposition φ , qui les régit toutes, étant prise dans le sens arabe, signifierait que leur témoignage est invoqué par l'auteur ou les auteurs de l'inscription. C'est le Ailè des Arabes, qui revient à chaque instant dans leurs discours, ou le hismillah de tons leurs écrits.

Reste à savoir quels étaient ces dieux. (C'est ici

qu'on se prend à regretter le livre de Sanchoniaton, que ne penvent remplacer, ni le Seldeni de diis Syris Syntagmata 11, ni le Specimen historia Arabum de Pococke, malgré toute la science, et toute la critique dont les auteurs anglais ont fait preuve dans ces deux excellents ouvrages.)

Le premier est عثتر Athtor ou Othtor, mot qui ne coincide exactement avec aucune racine hébraique ou arabe. Mais la seconde des lettres dont il se compose a pu subir, bien plus, a dù subir une transformation, ou même disparaître en passant dans l'une ou l'autre de ces deux langues; car. 1º les Hébreux n'ont point une lettre o différente du o : et aº la langue du Hédiaz ne comporte point le concours du cet du ce dans une même racine quadrilitère (du moins je n'en connais pas d'exemple); et quand, par suite d'une loi étymologique, un & quiescent doit être suivi d'un (servile), la première fettre s'assimile à la seconde. Or, j'ai observé, dans un autre mémoire (V' Lettre sur l'histoire des Arabes) que le v () du mot hébreu schafan (nom d'un pachyderme que les Arabes appellent et. et que nous nommons daman) se transforme en & dans le mot thofoun cott, qui désigne le même animal en mahri ou himyarique moderne. Appliquant cette ransformation au mot عثتر, nous aurons le mot qui ne diffère de l'Aschtoreth (Astarté) des Hébreux que par l'absence de la terminaison féminine. 'Aschtöreth des Hébreux et des Pheniciens

auxquels ils l'avaient empruntée, et que les Septante nomment Astarté, est, comme on sait, la Vénus sémitique (on plutôt cananéenne). Quant à la différence de sexe entre celle de Saba, 'Aschtor, et celle de Sidon, 'Aschtôreth, je demande la permission de vous référer aux sommaires des chapitres que Selden a consacrés à cette divinité; vous y lirex; «Ashatarôth deus Zidoniorum. Cur deus dictus, cum dea habeatur? Venus deus, Appoblios, etc. Venus asiautica, Utrinsque sexus Venus illa, etc.» (Syntagm. II, capp. 11 et 19.)

Par une transformation obligée, et dont le mahri ou moderne bimyarique offre plusieurs exemples, nous avons pu passer du mot sabéen >X%٥ (عثتر) au mot hébreu ou phénicien אשתרת. Mais ne seraitil pas surprenant qu'il n'y eût point dans la langue du Hédjâz une racine correspondante au nom et à l'idée d'Astarté, considérée, ou comme planète, ou comme Vénus? Les Arabes du Hédjàz furent paiens avant d'être musulmans. A l'époque de Mahomet, le temple de la Mecque contenait trois cent soixante idoles, et, sur le nombre, il devait y avoir des divinités empruntées aux Sabéens. مابيين (adorateurs de l'armée céleste). J'ai écrit ici Sabéens avec un point sous l's pour le distinguer des Sabéens شبايحي (habitants ou descendants de Saba). Les historiens arabes nous apprennent (Poc. Spec. hist. Arab.) que le temple bâti à San'à, sur la colline de Ghamdân était consacré à Zohrah, c'est-à-dire à la planète

Vénus. Abd-el-Mouttalib, l'aieul de Mahomet, le plus grand prince du Hédjàz, fit le voyage de San'à (selon Mas'oùdi) pour aller féliciter, dans son château de Ghamdán, le dernier roi himyarite, Maadi-Karib, à l'occasion de son avénement au trône du Yaman. Et comme il est évident que les Arabes de la Mecque n'ont pas pu rester étrangers pendant des milliers d'années au culte de leurs voisins du Vaman, il est rationnel de chercher dans la langue arabe une racine qui se rapproche du mot sabéen 'athtor, tant pour la forme que pour l'idée.

Je erois l'avoir trouvée dans le mot et il me paraît probable que l'examen de l'article du Kâmoûs consacré à cette racine conduira à une étymologie du mot phénicien 'Aschtóreth bien différente de celles qui ont été proposées jusqu'à ce jour, et dont aucune (de l'aveu de M. Gesenius) n'est complétement satisfaisante. L'article عتر du Kamous n'est point de nature à être traduit en français, non plus que l'article las du même dictionnaire. Tout ce que je puis dire ici, c'est qu'ils sont l'un et l'antre très-significatifs, et que l'auteur du Kâmons, qui explique la première racine par la seconde, nous a transmis, sans le savoir, une notion bien distincte des attributs les plus saillants, non-seulement du dieu, mais de la décesso Aphroditos on Aphrodite. Il est à peine nécessaire d'ajouter que le mot at étant plus court d'une lettre que le mot عثمر, c'est le premier qui vient du second : non l'inverse.

Voyer la lettre du 11 murs 1845, scrite du Cuire.

Quant aux antres divinités prises à témoin dans la formule obligée, je ne sourais les déterminer. Je n'ai pas même l'espoir d'en venir à bout¹. Quel est cet Almakah Y + 15 all qui reparait à chaque instant dans les plus petites inscriptions? Scrait-ce le véritable nom de la «reine du Midi», dont les Arabes du Hédjàz auraient fait Balkamah par métathèse et addition de la préposition ., indicative de l'invocation?

Il est digne de remarque que deux des inscriptions rapportées par M. Arnaud, l'une (n° Lv) prise sur le Haram-Bilkis (grand temple elliptique), l'autre (nº xL) sur un des massifs (en pierres de taille) de la digue de Mareb, portent, la première, le nom du père de Bilkis ou du prince qui régnait ayant elle selon Nouwayri (Hist. imp. vetust. Joctanid. p. 54); la deuxième, le nom de son oncle maternel, qui, au rapport du même auteur, rêgna après elle. Le père de Bilkis avait nom Hadhåd-ibn-Schäráhil selon Mas'oùdi et Ibn-Hamdoun, Hoad-ibn-Sharahil selon Ibn-Kotaybah, et Dhou-Scharh (ou Aschrah) selon Nouwayri et l'auteur du Kitáb-el-'ikd. C'est ce dernier nom que j'avais cru retrouver dans le premier mot de l'inscription n° Ly sous la forme ۳>>٦ħ (vous savez que, pour moi, le > est un is et non pas un samech); mais comme ce nom est celui d'un roi, ainsi que l'indique manifestement l'inscription, et que son père y est nommé Samah'aly-Dharah Malik-Saba, il est extremement vraisemblable

¹ Voyez la lettre du 30 septembre 1845, écrite de Paris.

que le prince nommé الشرع dans l'inscription n'est pas le père de Bilkis, d'autant plus qu'au rapport de Nouwayri le père de Bilkis ne fut pas roi, mais vizir d'un roi du Yaman nommé Scharáhi عرات D'ailleurs. l'aïeul de Bilkis est nommé و حدي المنابعة عنه المنابعة المنابع

Je suppose donc que le premier nom de l'inscription no Ly se rapporte au prince (31 Scharahi) qui regnait à Saba lorsque Bilkis n'était encore que la fille de son visir; et comme Nouwayri ne nomme pas le père de ce prince, rien ne s'oppose à ce qu'il soit fils de Samah'aly-Dharah. Samah'aly est un nom propre qui revient très souvent dans les inscriptions sabéennes, mais sur lequel nous ne trouvous aucun renseignement dans le Kâmoûs. Il n'en est pas ainsi de Dharah, son annexe: والدريو ودُو دُرَّارِيخ et enlin ، ابو يُ ... ودُرُعُ المبيري مُحَدِّثُ ميل بالمرية. Ainsi , pas le plus petit doute que Dharah ou ses dérivés, Dharih, Dhourayh, ne soient des noms himyariques. Remarquons, et cette observation est importante, que les historiens arabes ne nous ont point fait connaître d'autre prince du nom de Scharh ou d'un nom approchant, si ce n'est شرحبيل, aicul de Bilkis, selon Abou'lfeda. Ainsi, tous les noms de la racine ex se rapportent, selon les historiens arabes, à l'époque de Bilkis, Selon la tradition locale de Saba ou March, le père de Bilkis

se nommait Scharahil شراحيل, mot composé du premier et de la terminaison il ou el, si commune dans les noms hébreux. Ibn-Abd-Rabboh, dans ses généalogies (du Kitâb-el-ikd), donne aussi pour frère à Bilkis un certain Dhoù-Scharh, et la fait descendre de Sayli étaient, et la fait descendre de Sayli étaient de Himyar et de Kahlan, autres fils de Saba. Il faut observer, en passant, que, dans l'usage général de l'antiquité arabe, ces descendants de Sayli étaient au nombre des Sanéans proprement dits; car tous les enfants de Saba ne portaient point ce nom, ainsi que nous l'apprend l'auteur du Kitâb-el-ikd: مناها التابل قد عنونت منها فاذا سألت الرجل مناها فاذا سألت الرجل قد عنون الناها فالس مجيري ولا كهلان فليس مجيري ولا كهلان

L'oncle maternel de Bilkis, qui régna après elle selon quelques historiens arabes, se nommait et son nom est en tête de l'inscription n° xi., qui, malbeureusement, ne paraît pas complète.

F. FRESNEL.

P. S. Le départ de la barque étant retardé d'un jour, j'ajouterai qu'il n'y a pas le moindre doute que le mot 5 (() himyarique ne soit le même que le arabe, généralement prononcé ben ou ibn; car l'inscription n° Lv, après avoir débuté par ces

¹ Il n'y a pas d'autre roi de ce nom dans la série des rois du Yaman (telle que les Arabes nous l'ont transmiss).

mots, الشرح بن سمهعلى درح ملك سبا , conclut par ceux-ci: وب ايهو سمهعلى درح ملك سبا وب اخهو e'est-à-dire: et par son rène Samah'aly-Dharah, roi de Saba, et par son frère, etc.

La liste des noms propres (qui, en général, sont à la fois noms d'hommes et noms de lieux) fournis par le Kâmoûs est immense (quoique incomplète), et il serait à souhaiter qu'on en fit le dépouillement, en observant que ce qui est écrit plene en arabe est écrit defective en sabéen. Ainsi عنون est écrit (۱۹۹۲). (Voyez les inscriptions; ينون est écrit بنند (۱۹۹۲). (Voyez Hist. imp. Vetust. Joctan. p. 102, où îl faut lire

En fait de mots himyariques autres que les noms propres, le Kâmoûs est très pauvre. Je ne citerai que pagas, et se écrire; encore le premier m'estil donné par le dictionnaire de Freytag, non par le Kâmoûs. Le mot est trouve dans la grande inscription (n° x1) dont nous ne possédons pas la moitié.

Djedda, i" juin 1844.

Le nombre assez considérable des inscriptions himyariques ou sabéennes que nous possédons aujourd'hui offrant quelques chances de déchiffrement je me suis enfin décidé à chercher le sens général de l'une de ces inscriptions (n° m de notre recueil. Sanaensis (nº 1 de Gesenius), et quelque peu de confiance que j'aie dans le résultat d'un travail qui ne procède encore que par conjectures, je crois pouvoir, dès à présent, vous soumettre les miennes relativement à une inscription qui a exercé les savants d'Allemagne depuis plusieurs années. Je vous ai envoyé, il y a déjà longtemps, sur une feuille volante, la copie très-soignée que M. Arnaud fit à San'à de cette inscription d'après sa propre copie originale. Cela me dispense de reproduire ici le texte. Vous avez pu remarquer un bon nombre de differences entre cette copie et celle de M. Cruttenden (Journal of the R. Geogr. Society, vol. VIII, p. 476; Ueber die Himyar. Sprache und Schrift von Wilh. Geschius, aus der Allgemeine Litteratur-Zeitung Juli 1841 besonders abgedracht, pag. 32), et je crois vous avoir dit que les formes bien accusées et bien tranchées des lettres figurées par M. Arnaud ne me laissaient presque aucun doute sur l'exactitude comparative de sa copie. Je me borne done à donner ici la transcription arabe du texte copié par M. Arnaud.

عبد كللم وشعتهو ابعلى بت انهت (Finite annulum) المناه المناه المناه المناه و المن

D'après la copie de M. Cruttenden, Gescuius

avait cru cette inscription complète; mais M. Arnaud nous apprend qu'il manque deux lettres à la fin de la première ligne. L'antépénultième X (\$\sigma\$) a été omise par M. Gruttenden. Selon M. Arnaud; elle est encore reconnaissable quoique en partie effacée. La première lettre de la deuxième ligne ne se retrouve nulle part, et la dernière du troisième mot de la quatrième ligne \$\sigma\$, me paraît avoir plus de rapport avec le \$\phi\$(\$\sigma\$) qu'avec le \$\phi\$(\$\sigma\$).

La principale, et, pour ainsi dire, la seule difficulté que présente la lecture de cette inscription. (qui, seion M. Arnaud, est tracée avec un soin remarquable), se trouve à la fin de la première ligne et au commencement de la seconde. Le mot انهت de la première n'a que deux lettres communes avec le mot correspondant de la copie Cruttenden, savoir, l'alif et le ha. Au lieu du noan, M. Cruttenden donne un lâm (ou un djim), et au lieu du ta, il donne un trait vertical, qui, comme on sait, indique la fin d'un mot. M. Gesenius dut donc lire A! (iltih) "Dieu " qui, avec le mot précédent : (bét), formait le rapport d'annexion bet ilih a la maison de Dieu, " Si M. Arnaud n'eût pas écrit ou figuré trèsdistinctement un noan là où M. Cruttenden place une lettre que l'on peut prendre à volonté pour un ditm ou un lâm, je n'hésiterais pas à lire ildhat ou álihat (la déesse ou les dieux), d'autant plus (ou d'antant moins) que ce mot الهت se retrouve à la deuxième ligne dans les deux copies. Mais diverses raisons, que je ne puis pas exposer en ce moment.

me déterminent à lire (inhémi, pronom duel, en acceptant les trois premières lettres données par M. Arnaud, et suppléant le reste, partie d'après le trait vertical de M. Cruttenden, et partie d'après la moitié gauche du X de M. Arnaud et le demi-trait vertical, reste des lettres elfacées que ce dernier a indiquées dans sa copie. Quant au mot suivant, qui doit être un nom propre, et dont les premières lettres manquent, je n'entreprendrai point de le restaurer.

Cela posé, voici comme j'entends le texte sabéen:

Abd-Koulálém, et sa très-honorée (حُفِلُةُ) [épouse],
ont-transmis-la-propriété (ou seulement la jouissance)
de leur maison à ", et leurs fils ont-allirmé-avecserment [qu'ils consentent à l'aliénation, ou à la
location], et-ont-présenté-à la déesse [ou aux dieux],
les paroles du contrat. Geux-qui-violeraient [le
pacte], que leur maison soit exterminée (ou tombe
dans la misère), par la toute-puissance [ou le secours]
des [dieux] cléments! Le [dit] contrat [passé] à la
date de l'an cinq cent soixante-treize. Vivez!»

(comme pour le mabri ou ebkili) avec la même personne du sing. masc. Ainsi جه signifie encore aujourd'hui à Zhafar «il a pris, ils ont pris, ou elles ont pris, » Mais dans le mahri, les troisièmes personnes du duel se terminent en 6 () et non pas en i (). Ce n'est pas la seule différence entre la langue de Zhafar et celle du Yaman. (Voy. Journal asiatique, nº 36, décembre 1838.) Pour le moment, je ne m'occupe que des ressemblances. Il résulte de la comparaison des inscriptions in et xiv, que ce verbe a mettre en possession », doit effectivement se trouver au duel dans la première, où il est question de deux époux, et au pluriel dans la seconde, où il s'agit d'un père et de ses enfants. Dans un cas comme dans l'autre, il est suivi du mot qui signifie maison ou ou (écrit dans l'une plene, dans l'autre defective, selon l'orthographe antique, qui supprimait le mater lectionis); et comme le mot ou de l'inscription xuv est accompagné du suffixe de la troisième pers. plur. (پيتنېي beit inhan a leur maison », que l'on peut décomposer ainsi : پیت انهن , j'ai pensè que le dernier mot fraste de la première ligne du numéro ui devait être le pronom duel séparé : [Lt si l'on me demande pourquoi ce pronom est séparé et non pas suffixe, je repoudrai que le mot - (écrit sans (5), étant très-court, et le pronom (5) trèslong, il était à craindre que le premier, qui représente l'idée principale, ne se perdit dans la coalescence avec le second, d'autant plus que, selon l'usage

antique, il était écrit defective, sans mater lectionis. Il y a d'ailleurs beaucoup d'exemples, dans nos inscriptions, de particules préfixes séparées des mots qu'elles régissent, comme (et par) des inscriptions Lv. Lvi, etc.

Le principe admis de l'identité de la troisième pers. du sing, masc, du prétérit des verbes, avec la troisième pers. du plur, masc, et fém, du même temps, les mots de la seconde ligne peuvent aussi être considérés comme deux verbes à la troisième pers, du plur, du prétérit, et il ne reste plus qu'à chercher dans les dictionnaires arabe, hébreu, araméen, etc. les mots que nous ne comprenons pas.

Quoique tout s'enchaîne sans effort dans cette synthèse et concoure à donner le sens que j'ai indiqué, je suis encore loin de regarder comme certaîne l'interprétation que je soumets au jugement des savants de l'Europe. Je passe à l'analyse des mots.

J'ai dit a priori que le mot qui suit le pronom possessif duel devait être un nom propre; cette assomption est devenue très-probable sans doute en conséquence de ma version. Mais, indépendamment de l'intelligence du texte, il est une raison valable de déclarer ce mot nomen propriam viri, et cette raison est tirée du parallélisme des inscriptions no metxLv. Après les mots ابعل بيتنهي (ab'al beytinhen) de l'inscription xuv (ont mis en possession de leur maison), viennent immédiatement cenx-ci, عرن ونعمى براو : les deux premiers, sont réunis dans une même catégorie , شرن ونعمن par la conjonction copulative , et comme le second, معلى, est bien évidemment le nom propre No man (ecrit defective selon l'orthographe antique), il s'ensuit que le premier, est aussi un nom propre d'homme. Effectivement nous trouvous dans la Bible ce nom de par, imposé à divers personnages. Selon le Kamous, فران est le nom d'un fort. situé à Dhamar, ou près de Dhamar, dans le Yamau; et l'ai déjà observé que, dans l'Arabie méridionale, presque tous les noms d'hommes sont aussi noms de lieux; ex. Saba. Cela posé, le parallélisme des deux inscriptions xuv et m doit nous inviter à chercher aussi un nom propre d'homme après les mots de l'inscription in (1" ligne). D'un autre côté, il est bien clair qu'après la mention d'une

aliénation, de la propriété aliénée et du propriétaire originel, il est nécessaire de désigner l'acquéreur.

Le mot براء, qui suit immediatement les noms des deux acquéreurs dans l'inscription xxv, ne se montre dans l'inscription in qu'à une distance considérable du nom, terminé par la syllabe de, de l'acquereur unique, et il me paraît difficile d'assigner avec précision son rôle grammatical, quoiqu'il n'y ait presque point de doute sur sa valeur radicale; car بره en hébreu et ابرا en arabe signifient originellement trancher; et du mot מכה dit Gesenius, vient le mot ברוח (בעבי) fadas, - von der Sitte, Opferthiere dabey zu zerschneiden, und zwischen denselben durchzugehen, c'est-à-dire, « de l'usage où l'on était, en concluant un pacte, de couper des victimes en morceaux, et de passer entre ces victimes ou ces morceaux de victimes. » Dans la forme piel, qui signifie aussi couper, sabrer, la troisième radicale devient un x (1), comme dans le mot de notre texte. (Voyez ברא dans le Dictionnaire de Gesenius.) Du reste, on ne trouve de cette racine que le substantif בריה, qui, dans l'usage établi chez les Hébreux (in dem Sprachgebrauche), implique l'idée de contracter. former une alliance, ou plutôt de contrat et d'alliance. Les verbes qui se rapportent à la passation d'un contrat ou à la conclusion d'un traité sont: 1" nazqui signifie aussi primitivement coaper, et, par suite de l'usage rappelé par Gesenius, contracter, absolument comme le verbe grec répreu dans cette locution, δρκια τέμνειν (icere foedus); 2° Φιρη; 3° της;

לפר " פבר, constr. cum ב: 5° אום. Et ceux qui se rapportent à la rupture, violation ou dissolution de l'alliance sont אחל, הפר שקר constr. cum ב. qui signific plus particulièrement « trahir la foi jurée, » et peut aussi, en hébreu, s'employer absolument; or c'est précisément cette dernière racine qui se trouve dans notre texte avec les affixe et suffixe du participe pluriel ou adjectif verbal, مُعَدِّرن huschschäkerin ou hasschökeren, « ceux qui trahissent ou qui traliraient.» askoūkār, en arabe, signifie mensonge. Dans la formule imprécatoire en tête de laquelle ce mot est place, le prétérit est pris. selon l'usage constant de la langue arabe classique, dans le sens optatif. Je ne doute pas que cette racine, qui coincide avec la racine syriaque 1 ne corresponde, ainsi que cette dernière, à la racine hébraique wn; mais il faut lire en entier l'article de Gesenius pour comprendre comment le même mot peut signifier, à la forme kal, « entrer en possession, jouir tranquillement, hériter, » et « chasser, » et enfin, «réduire à la misère; » et, à la forme hiphil, a mettre en possession, a et a chasser, exterminer. » Je lis dans le texte sabéen we yourit (au passif), passif de la première forme, dans le sens de la forme hébraique niphal, a tomber dans la misère, dans la pauvreté. » Et. en y réfléchissant, je trouve ce sens plus convenable que celui « d'être exterminé: » La formule sabéenne doit correspondre à cette im-ان عساد الله : précation si commune de nos jours

Le mot le, de la troisième ligne peut également bien se rapporter à la racine hébraïque any herrschen, grassari, ou au syriaque 199, qui se dit d'un feu dévorant, vom um sich greifenden feuer (Bar-Hebr. p. 216, apud Gesen.), ou au mot arabele, «aide, secours»: « par la puissance destructive, » ou simplement, » par le secours [des dieux]. « L'épithète des plement, » par le secours [des dieux]. « L'épithète des sabéennes, paraît mal choisie pour une imprécation; mais l'on peut toujours dire que les actes de sévérité envers les méchants sont des actes de grâce, merci et miséricorde envers les justes. Cependant, je crois que le sens donné par le mot arabe est préférable à celui du syriaque ou de l'hébreu.

Il ne me reste plus que deux observations à faire. Gesenius avait lu à la quatrième ligne مخرق avec un hâf, d'après la copie de M. Cruttenden, et avait pris ce mot pour le nom d'un mois. Je lis عضرت sur la copie de M. Arnaud. Ce mot est composé de la particule d'annexion (ع), dont les Arabes du Hédjaz ont fait leur عرب ou خربت, qui, en arabe même, offre le sens d'année outre celui d'automne. Je crois donc qu'it faut traduire « de l'automne.

de 573 s (locution elliptique plus européenne qu'orientale).

Enfin le mot — (valeatis), que je ne retrouve à la fin d'aucune autre inscription, me paraît en opposition allusive avec le mot — « cent » qui rappelle » la mort, » attendu que cent ans est le non plus ultra de la vie d'un homme, et que les deux mots qui signifient l'un » la mort, l'autre « cent, » semblent, au premier coup d'œil. être de la même racine : miet centum, moyyet mortuus.

Fai fait observer, dans une autre lettre, qu'il faut fire 573, et non 537, comme lisait Gesenius. Je me réserve de donner plus tard mon opinion sur l'ère à laquelle cette date se rapporte.

F. FRESNEL.

P. S. Je m'aperçois en ce moment que j'ai omis l'analyse du mot منام. J'ai déjà dit que je le considère comme un verbe à la 3° personne masc. plur. du prétérit. Dans ce verbe, aussi bien que dans le suivant. le set servile et l'alif radical. Or est implique, en hébreu, une déclaration solennelle et véridique. « Proprie est. » dit Robertson. « ceu sub « juramento aliquid asseverare, sive dicere in veri« tate. » Ce sens convient parfaitement au passage.

Les pronoms, suffixes ou séparés, semblent flotter entre l'arabe, l'hébreu et les langues araméennes. Nous avons dans cette inscription « leurs fils » (à eux deux) est donc le le du duel arabe. Nous avons plus bas » leur maison, » en parlant des prévaricateurs en général. , qu'on ne prononce ainsi en arabe que dans les vers, est le pronom pluriel masculin de la 3º personne. Mais dans l'inscription xuy nous trouvons : (dans le sens de انهن: est une forme chaldaïque du même pronom, à la 3° personne plur, fém, et cependant il s'agit, dans l'inscription xuv, d'un père et de ses enfants. Dans l'inscription u, nous lisons et leur fils?» Pourquoi le possessif n'est-il pas duel ou singulier? Comment peut-on être le fils de trois ou plus? Al (Jle) est-il un nom collectif signifiant la famille, comme عيال en arabe? Le sens serait alors : « La famille de Wodadikarib et leur fils, » c'est-à-dire, «le fils. l'héritier de toute la famille.... » Nons n'avons aucun moyen de résondre ces difficultés. Il y a d'ailleurs une extrême indétermination dans l'orthographe sabéenne. Par exemple, le mot ثلثت, qui est parfaitement écrit avec deux 8 dans la belle inscription quadrilinéaire de San'a, est écrit ailleurs avec deux X a, et ailleurs شلات avec un ≯ ش et un \$ ثلثت avec un } je crois reconnaître partout le même nom de nombre. Il est donc possible que بنهم de l'inscription ח soit là pour , vieurs fils, "

Djoddah, 6 juin 1844.

J'ai oublié, dans une de mes deux dernières lettres la première des deux dernières expédiées ensemble) de vous donner la confirmation du sens que j'attache au mot Jel (mettre en possession). En arabe, comme en hébreu, la signification originelle de ce mot est celle de maître, possesseur; mais la signification usuelle (consacrée par l'usage) est celle de « mari, époux. » Je me rappelais très-hien, en vous écrivant, que Mouhsin, mon maître de mahri, rendait les mots arabes صاحب, وما , par mais je ne l'ai pas accusé. Lorsqu'il traduisait en mahri l'histoire de Joseph, pour rendre ces paroles de l'Écriture : « Voici notre songear qui vient (Gen. xxxvn, rg), ou, plus exactement, pour rendre le mot « songeur » en langue mahri (ou ehkili), il employait wi suivi du mot qui signifie songes , absolument comme nous dirions : « l'homme aux rêves »; mais nous avons d'autres témoignages pour le sens général et assel de « possesseur » ou « propriétaire » du mot Jac dans le himyarique.

Je lis dans le dictionnaire de Freytag : « Est atiam » الله Arabia felicis idiomate dominus, herus, pos« sessor, ut من بعل هذه الناتة Quis est dominus » hujus camelæ? « et Gesenius, dans son Dictionnaire hébreu, avant d'avoir remarqué que بعد a, en général, le sens « d'époux » (Ehemann) dans les langues sémitiques, dit : Fûr Напа биланавет пат im dialekt von Iemen, und ebenso ba'l im Æthiop.

Je pense que ces citations suffisent pour justifier le sens que j'attribue au mot Jel, considéré comme un verbe de la n° forme arabe; mais ces mêmes citations n'auraient pas dù être omises, attendu que l'intelligence de l'inscription n° m de notre recueil pivote sur le sens du mot Je, et que, le sens de propriétaire admis, tout le reste s'en déduit presque forcément. Voiri donc la teneur de l'inscription n° m de notre recueil (voy. Sannensis, n° 1 de Gesenius):

"Abd-Koulâlém et sa très-honorée [épouse] ont transféré la propriété (ou la jouissance) de leur maison à "ghân (nom propre d'homme); et leurs enfants ont fait une déclaration solennelle, et ont présenté aux dieux (*** non pas **** leurs roles (clauses) du contrat. Pour ceux qui violeraient la foi jurée, que leur maison soit réduite à la misère

par la coopération des [dicux] miséricordicux. [Le dit] contrat [passé] à la date de l'an 573. Vivez!»

Ayant été assez heureux pour trouver à cette inscription un sens rationnel, bien étayé du Dictionnaire de Gesenius et de mes observations sur la langue mahri, j'ai cru un instant que j'allais comprendre les autres inscriptions.... Mais je dois pour le moment me borner au n° LIV (voir la transcription en arabe).

« Karibāl witr (chef unique) [surnommé] Iehna'm, roi de Saha, et Dhouraydoun, fils de Dhamar'aly, bia (chef intermédiaire ou sous-chef), et Halkamer, fils de Karibâl, ont institué, ou dédié, trois charges ou mesures d'encens à la divinité Almakah, pour le salut ou le pardon des deux maisons de Salhan et Halarnamib.

et Halarnamib 1, v Jales Wil,

Je vous recommande ﷺ (de la forme) qui est évidemment le « mâle d'Astarté », et le ≥, qui est le ; . Témoin and Haraschar (la terre d'Abyssinie), (Wellsted's inscrip, from Hish-Ghoráb); et Mexvar (Wellsted's inscrip, from Nahbel-Hadjar).

Je vous recommande surtout M. Arnaud; mais n'oubliez pas que le fameux emporium de Kana est décidément identifié avec Hisn-Ghoráb. (Voy. l'inscription de Wellsted.)

Tout à vous.

In the manufacture of the Fresser.

¹ Il faut sans doute lire : Hadjran-Mib.

P. S. Lisez, je vous prie, le passage de Pline relatif à Ælins Gallus. Plus j'y pense et plus je suis convaincu que la ville de Kharibet, déconverte par M. Arnaud, est le dernier terme de l'expédition romaine (Caripeta).

Djeddah, 3 juin-1854.

Gelle-ci est ce que nous appelons « une lettre d'envoi » dans le langage commercial. Elle vous parviendra par la poste (s'il plaît à Dieu), et est destinée à vous annoncer l'expédition d'un mémoire dans lequel je tache de donner une explication complète et satisfaisante de la troisième inscription (quadrilinéaire) de notre recueil. Ge mémoire, que vous jugerez peut-être digne d'être lu à l'Académie, est destiné à votre Journal.

Dans l'inscription de Nakb-el-Hadjar de la vallée de Meyfah, j'ai observé que le nom de Meyfah était répété deux fois dans la première ligne (Wellsted, Travels in Arabia, vol. I. p. 426). Il est figuré ainsi: XOPA (selon l'usage himyarique, qui n'admet point le s quiescent au lieu du con se une honne confirmation de la valeur que j'ai attribuée au rhombe (c)? Je crois retrouver Meyfah ou Meyfat dans le Mempha de Ptolémée, qu'il qualifie de metropolis, et place très-bien (relativement aux autres lieux, et en tenant compte de l'erreur générale

en latitude et en longitude qui règne sur sa carte d'Arabie), à 83° ‡ de longitude et 15° de latitude dans l'intérieur des terres. Il place Cane emporium et catremum par 84° de longitude, ce qui donne une différence de ‡ de degré entre la longitude de Mempha et celle de Cana; or, c'est précisément (ou à très-peu près) la différence entre Nakb-el-Hadjar et Hisn-Ghorab, où l'on trouve une inscription dans laquelle le mot ñ 4 à ¼ Kana est distinctement écrit. (Voyez Chart of the south-east coust of Arabia, par le capitaine Haines).

On trouve dans la vallée de Meyfah, d'après l'esquisse donnée par Wellsted, un village du nom de Meyfah, quoique notre inscription donne lieu de croire que la véritable Meyfat ou Mempha était Nakab-el-Hadjar, beaucoup plus au nord dans la même vallée. Rien n'est plus commun, dans le Yaman, que cet abus des noms; qui consiste à les transporter d'un lieu à un autre. Saba ou March s'appelle encore San'à, précisément comme la grande villede ce nom. Nous savons, par le rapport de Niebulir, que le nom de Dhafar ou Zhafar (aujourd'hui Tsfar dans le dialecte mahri), sur l'Océan indien, dans le pays de Mahrah, fut anciennement transporté à une ville dont les ruines se trouvent près de Yérim dans le Yaman. Le nom de Mouza, emporium qui devait être ou à Mokha ou à Mauschi, se retrouve anjourd'hui dans les terres et à une grande distance du rivage, sur la route de Mokha à Taèzz, (5). Ptolémée a deux Sabe ou Saba dans le Ya-

man. Fayrouzábádi, dans son Kámois, attribue le nom de Zhafar (علاد) à quatre lieux différents (voyez ma w lettre sur l'histoire des Arabes); mais il n'y a aucun doute que le Sopphar metropolis de Ptolémée (par 88" de longitude) ne soit le due Fayronzábádi place près de Mirbát (مرباط), et Ptolémée et l'antiquité n'en connaissaient point d'autre. Seulement, Ptolémée a mis Sapphar dans l'intérieur des terres, tandis que les ruines dont me parlait Mouhsiu. et qui portent les noms de Hirkam, Tsfor et Zhafar, sont sur les rives de l'océan Méridional. Le nom fut donc transporté d'une ville de l'intérieur à son port. C'est précisément le contraire de ce qui est arrivé pour Mouza, autrefois emporium, aujourd'hui village de l'intérieur, sur la route qui conduit de Taezz à Mokha.

Les observations de ce genre me paraissent trèsimportantes; et il ne reste tant de doutes sur la géographie ancienne de l'Arabie que parce que l'on répugnait à admettre cet abus de l'homonymie. Mais faites-moi la grâce de demander à M. Julien combien de fois les villes de l'empire chinois ont été débaptisées. C'est là, en Chine, que la synonymie géographique est véritablement elfrayante.

M. Arnaud n'a copié à Kharibèh (qu'il prononce Caribè, ou Careba), que ce qu'on lui a laissé copier à son retour de Saba; auparavant, lorsqu'il se rendaît de San'à à Saba, on le fit camper tout une journée à un quart d'heure de ces ruines, malgré la promesse qu'on lui avait faite de le conduire par les lieux où il y avait des inscriptions. Cette journée si précieuse, cette halte d'un grand jour, fut perdue pour Arnaud et pour la science. Quels durent être ses regrets lorsqu'il vit à son retour les raines grandioses d'une enceinte immense, beaucoup plus vaste que celle du Haram-Bilkis, près de Mareb, et dont une demi-ellipse et de longués colonnades de pilastres sont encore debout! La pierre, sur l'une des faces de laquelle se trouvait une inscription de six lignes (nº 1 i) dont il n'a donné que la moitié (sans compter l'inscription de même longueur qui se trouve sur une autre face de la même pierre), était taillée d'un seul bloc de à mêtres de longueur sur 70 cent. (environ) de largeur et autant d'épaisseur: Cela rivalise avec les masses des constructions pharaoniques. La légende locale dit que les édifices de Kharibèh furent éleves, non avec le secours de la magie, ou « la voix de la philosophie, » بعبوت الكاة ، bisant el-hikmèh, selon l'expression consacrée chez les modernes Égyptiens pour expliquer la construction des pyramides, mais par les bras d'une race gigantesque et tellement vigoureuse, qu'une jeune fille de cette race portait sur sa tête, tout en filant au fuseau (pour ne pas perdre de temps et employer ses mains1), le bloc dont je viens de parler, de la carrière à l'emplacement du temple.

On sait que les femmes arabes no sontiennent point avec la main ce qu'elles portent sur la têta.

Pline parle d'une Caripeta, qu'il nous donne comme le dernier terme et le non plus ultra de l'expédition d'Ælins Gallus : « Item Caripeta, quo Iona gissime processit. » Mais il parait que le général romain avait passé par Mareb (on Saba), car nous lisons immédiatement avant la mention de Caripeta: «Et supra dictam Mariabam, circuitu yı mill. « passuum? » Mareb étant circulaire et ayant un quart d'heure de diamètre, doit avoir un pen plus de trois quarts d'heure de circonférence. En supposant le quart d'heure de M. Arnaud égal à un quart de lieue (et la lieue de 2500 toises), nous aurons pour le diamètre de Saba 645 toises, et pour la circonférence 1937 toises. Mais les six milles romains de Pline nous donneraient plus du double, ou 4,536 toises, exagération qui n'a rien d'étonnant, vu la distance où il se trouvait des lieux dont il parle, et le caractère des «negociatores» auxquels il empruntait ses renseignements. (Hist. natur. lib. VI. \$ 32 ou 38.1

lus nomme cette ville immédiatement après Mariaba, ou Mareb, qui n'en est qu'à une journée de distance.

Les Arabes disent qu'à une journée au nord de Kharibèh se trouvent les ruines d'une autre ville, avec force inscriptions.

Une autre cité qu'il serait bien intéressant d'explorer est Nedjran, si célèbre par ses martyrs chrétiens, brûlés vifs à une époque où les rois sabéens avient émbrassé le judaïsme. Il faut espérer que M. Sainte-Groix Pajot n'oubliers pas de visiter ce point!

M. Arnaud va partir pour le Nord, et tâchera de pénétrer jusqu'à Medâin-Sâleh ou Hédjr, le pays des anciens Tamudeni, ou Tamyditte, s.c. Mais ce n'est pas le seul point à explorer de ce côté-là. Khâléd (ex-roi du Nedjd, fils de l'illustre Sa'oùd), aujourd'hui à Djeddah, m'a parlé d'un grand édifice, chargé d'inscriptions, qui se trouve à Sadoùs, dans l'Aaréd, sur la route de El-Katif à Doumat-el-Djendal (Tamata), et peut bien être un reste des oppida que Sémiramis éleva aux caravanes, c'est-à-dire au commerce, dans le désert septentrional:

"...... Oppidis quondam claris a Semiramide conditis, Abesamide (ou Besannisa) et Soractia.

(Pline, 121, 532.) « Nune sunt solitadines. » (Ibid.)

Repeuplons les par la pensée!

F. FRESNEL.

¹ On suit la triste fin de ce voyageur.

Caire, as mars 1845.

Dans une de mes précédentes lettres écrites d'Arshie, je vous parlais de la divinité nommée, en himyarique-sabéen, >X80 , xxe 'Athtor, nom qui reparaît en tête de la formule de consécration (que l'on remarque dans plusieurs inscriptions), partout où cette formule est complète. Je vous disais que cette divinité doit être identifiée avec l'Aschtôreth des Sidoniens et des Hébreux (משמת), qui est la même que l'Acidorn (Astarté) des Grecs, la même que le Ator, Athor, Athyr. Athyri des Egyptiens, c'està-dire Vénus Uranie ou Venus céleste. Ce rapprochement n'était pas seulement fondé sur la ressemblance des noms, mais sur un fait historique dont Schahrestany nous a conservé la mémoire, savoir ; « qu'il y avait à San'à un temple consacré à Vénus. ». « (Pocock. Spec. hist. Arabum, édit. de White, p. 120.) Le siège de l'empire occidental ayant été transféré, à une époque qu'il n'est pas nécessaire d'assigner ici, de Saha (on Mareb) à San'à, il est bien naturel d'admettre que la translation de l'autel accompagna celle du trône, et qu'ainsi la Vénus adorée à San'à, et dont 'Othman-ibu-Affan détruisit le temple, était la déesse adorée à Saba du temps de Salomon. Ne me soupconnez pas de vouloir insinuer ici que la reine de Saba était Vénus. Je ne la connais que sous les deux noms arabes de Bilkis et Balkamah (بلقيم et ماني), qui n'ont pas le moindre rapport avec 'Athtor; et, à moins que l'on ne vénille l'identifier avec la divinité YVIII (AUI). Almakah, dont le nom revient si souvent dans nos inscriptions sabéennes, je ne saurais lui trouver de

place dans l'Olympe sabéen.

Mais je ne me bornai pas à vous indiquer ces allitérations. Persuadé que les Arabes du Hédjaz, à l'époque du paganisme, ne pouvaient pas avoir échappé. à l'influence des divinites du Yaman, et sachant d'ailleurs, de seience certaine, que leur dictionnaire ou loghuh (sal) avait précédé le Kor-an, j'avais cherchè dans ce dictionnaire le sens des deux racines indiquées par le mot sabéen ou se vons savez que le génic phonétique ou euphonique de la langue de Mahomet repousse la concurrence du & et du - (du tha et du fa), et que l'une de ces deux lettres, à volonté, doit absorber l'autre toutes les fois qu'elles se rencontrent. La racine 32 ne m'ayant rien fourni qu'un nom propre de lieu dans l'Arabie méridionale, je lus l'article عتر, et je pris la liberté de vous y référer, en vous annonçant que vous y trouveriez tous les attributs de la déesse Vénus.

Depuis mon retour au Caire, j'ai communiqué mes idées à trois hommes que je m'abstiendrai d'exalter ici, 1° parce que mes éloges seraient suspects, 2° parce que le mérite de deux d'entre eux est connu en Occident comme en Orient, et que le troisième travaille avec le premier, Je veux parler de MM. Edward-William Lane, le docteur Pruner, et le schaykh Ibrahim ed-Daysouky. Le premier et le

troisième ont eu la complaisance de collationner avec moi l'article du Kâmoûs (عتر) auquel je faisais allusion dans une de mes lettres précédentes (écrite d'Arabie); le second a lu avec moi ledit article traduit, tellement quellement, dans le Dictionnaire de Castell. Tous ont ont été frappés du sens général et des détails significatifs, pour ne rien dire de plus, de l'article en question. J'ai donc eru qu'il était temps de vous en envoyer la traduction exacte, sinon en français, du moins en latin, ad vitandam offensionem populorum. J'ai été secouru dans cette traduction par MM. Lane et Daysouky, et c'est ce qui m'enhardit à vous la présenter, non-seulement comme un document archéologique, mais comme un exemplar qui peut être utile aux jeunes arabisants non encore familiarisés avec le style aphoristique du Fayrouzábådy.

Voici l'article du Kâmoûs traduit en latin :

N° 1. — العَثْرُ rigiditas hasta, et consimilium. Itom vibratio ejus, et tremor, seu librameu ejus; in co sensu et متران Item erectio veretri, et in eo sensu العُنُور Item mactatio, seu mactare, inf. — In quocunque sensu nomina act. verbi, cujus uoristus est يَعْتِرُ. Item veretrum seu penis, et in eo sensu العَتْرُ العَالَ العَبْرُ

N. 3. — Item herha seu arbores humiles. Item idolum quodlibet. Item quodennque mactatur, i. e. victima. Item ovis quedam quam sacrificabant dese sum (sive diis suis, prout logeris du aut exely) et in ev sensu e .— Item manubrium

ligonis et certerorum id yenus. Item lignum transversum in ligone quo actitur fossor pede suo. — Item loquacitas delirantis.

No 3. — العَبْرُ et عَمْ مَاثِرُ et عَمْ عَالَمُ وَ vulvæ modo dehiscentes, modo sese comprimentes, i.e. hiantes et claudentes se alternis vicibus præ libidine. — Item, simpliciter; vulvæ flagrantes libidine. — Item erecta veretra, seu phalli.

No 4. - العَبْر (cum duplice fath.) rigor et vis......

N* 5. - الكتار Fortis vir. Item equus strennus. - Item locus asper.

N° 6. — العنزا Torques sen armilla conglutinata et pista (ad instar massulæ aut farinæ ex aqud subactæ) cum mascho et aromatis. — Item progenies viri, et propinquiores ejus, tum posteri, cum majores. — Item crenatio dentium et acumen crenarum corum. — Item limpitudo. — Item liquor in superficie dentium. — Item origanum Majorana e (gallice marjolaine). Item species cucumeris, alio nomine dicta الأعنى — Item saliva dulcis. — Item fragmentum moschi puri, — ut et عنوارد guod significat etium humo brevis.

N. B. Ex illà radice nomina propria virorum mulierumque,

ate. protermitimas.

A la page 109 de ses notes (édit. de White), Pococke fait un rapprochement plus ou moins heureux entre le Διόνυσος (Dionysus ou Bacchus) des Grecs et le ξείνωσος (Dhon Nouwās) des Arabes. Pococke a parfaitement raison de chercher Bacchus en Arabie; mais il a parfaitement tort s'il veut identifier Bacchus avec le roi judaïsant qui faisait hrûler vifs les chrétiens de Nadjran (Yaman), et que l'Alcoran a flétri sous le nom de

(Sahibou lokhdoud) dominus foveæ. (Pocock. Notæ, p. 63; Kor. sur. 85). Bacchus (ou Dionysus) est bien autrement ancien que le christianisme.

Vous savez qu'il y a d'immenses lacunes dans la série des rois yamanites (ou sabéens, ou himyarites, ou hadramites; appelez-les comme vous voudrez). Une partie de ces lacunes a été heureusement remplie par M. le baron de Wrède (Hanovrien), dont le voyage à Doan (Arabie méridionale) fera époque dans l'histoire de la géographie et des voyages. En attendant la publication de sa Relation, j'ai demandé et obtenu la permission de faire insérer dans le Journal asiatique une liste des rois himyarites, qu'il nous a rapportée du Hadramaut.

N. B. Dans l'usage, à Djeddah et à la Mecque, on étend à Doan le nom de Hadramani, et l'on appelle Hadramis (Haddremèh) les Doanis établis dans ces deux villes; rigoureusement parlant, M. de Wrède n'a point pénétré dans le pays des Hadramis ou Chatramotites, mais seulement dans le pays des Toani

ou Minéens.

Je ne vous enverrai point aujourd'hui cette liste de rois himyarites, extraite d'un manuscrit qu'on voulait vendre à M. de Wrède pour le prix de trente thalers (environ 160 fr.), et qu'il ne put pas acheter faute d'argent. Mais je vous dirai que dans la série des quinze ou vingt rois nauveaux, qui se trouvent entre Himyar et Hàrith ar Raisch (1" tobba').

Voyer Histor, impro, set, Jactanidarum, pag. 23, lig. 11 en remontant

figure, à l'époque du patriarche Joseph, un certain (sic), dont le nom est répété trois fois et toujours écrit de la même manière. L'auteur a-t-il voulu écrire مُو أَنُس عَنْ مُو رَانِس أَنَّ مُنْ مَا يَعْنَى عَنْ مُو النَّسِ a'homme de la familiarité ou de la civilisation », الأكبر at le contraire de عَنْ مُو الْمُعْنَى «sauvagerie»; ou bien a-t-il voulu écrire مُو نُواس أَلَّ كَبُر مُلِّالًا كَانِي الْأَكْبِر puta مُو يُواس أَلَّ كَانِي الْمُعْنِي الْمُعْ

Quoi qu'il en soit, le mot transcrit en grec devient Διόνοσος ou Διάνασος ou Διανάσος, en remplaçant le nominatif 5 par le cas oblique 55, et ajoutant la désinence grecque os; et l'une quelconque de ces transcriptions suffit pour identifier Bacchus avec le roi himyarite contemporain de Joseph ou à peu près.

Mais ici se présente une difficulté dont nous sommes redevables aux Grecs, et que le savant Pococke a vainement tenté de résoudre. Les Grecs savaient que Bacchus était arabe, et ont cherché l'étymologie du nom Διόννσας, Dionysus, à leur manière; ils en ont fait « le dieu de Nysa», Nysa étant une ville d'Arabie, ou comme dit Hérodote, d'Éthiopie, où Bacchus avait été élevé par des nymphes. Pococke a en vain cherche Vousa ou Nysa (quoi-

qu'il eut parfaitement transcrit le mot grec en arabe), dans les dictionnaires géographiques ou autres dont nous sommes redevables aux disciples de Mahomet. Effectivement, les Arabes ne paraissent pas avoir connu de ville de ce nom; mais à quarante lieues environ à l'est de dil Zhafar, la plus ancienne de joutes leurs métropoles, et le siège de la plus vieille civilisation arabe, se trouve une montagne qu'Édrisi appelle من Lous, et que les habitants de Mahrah appellent نوس Nous . La permutation du J lam et du a noun est une chose extremement fréquente chez les Arabes; ils disent indifféremment Ismail et Ismain (Ismael), Arman ou Armal (Armeniens), etc. Cette montagne de Nous, près de laquelle se trouve, non pas le Kabr Houd, on tombeau d'Héber, mais le Kabr Saleh, c'est-à-dire le tombeau du Pene ne Hoen (selon la notion arabe), est le point où je place la naissance de Bacchus, en d'autres termes, le point de départ des conquêtes civilisatrices, dont les Arabes ont conservé le souvenir. Ces conquêtes ne sont pas le fait d'un seul homme, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, « d'un seul Bacchus, » Dhon-Ons on Dhou-Nous (au cas oblique Dhi-Ons ou Dhi-Nous). Dhou't Karnayn (l'homme aux deux cornes?),

2 Your savez que les deux cornes étalent un des attributs de

Bacchua:

Ελθέ μέσερ Διόνωτε, πορίσπορε, επεραμέτωσε. Graviti Orphia, pog. 140.

C'est sinsi que le nom de la montagne et du cap cat écrit sur la carte annexée au tom. XV (1845, 1º part.) du Journal de la Société géographique de Londres, Cette carte est due à M. Haines.

Afrikis (le parrain de l'Afrique), Lokmán, etc. etc. sont pour moi autant de personnifications de Bacchus; et si vous voulez absolument une idée religieuse préexistante aux rois arabes, un Bacchus en debors des dynasties yamanites, j'oserai vous dire de chercher Bacchus dans la tombe de Sáleh, sous le Djabal-Noûs. Bacchus alors sera le père du patriarche Héber, des Abrahamides et des Joctanides.

Voulez-vous remonter plus haut? Διόνυσος est אַנוֹש Dhou-Enosch (le dieu du vulgaire), ou enfin Énos lui-même, Énos, petit-fils d'Adam.

Agréez, monsieur, etc.

F FRESNEL.

alef-lâm-mim, en tête de Soûrat-el-Bakarah, on s. 2, sont les trois premières lettres du nom de la divinité sabéenne من المنت hâ-mim est aussi le nom d'une divinité sabéenne خات که Dhât-Hamim.

A propos. Vous savez que j'ai été trois fois en Arabie, et qu'ainsi j'ai vu six fois les bords de la mer Rouge. Ce n'est qu'à la sixième fois que j'ai aperçu, près de Toûr ou Tor, les cyperus qui ont valu au golfe Héroopolite le nom de nor Yam-Soif. Leurs têtes s'élèvent au-dessus de l'onde amère; mais leurs pieds sont arrosés par un courant d'eau douce qui vient des montagnes. Le cyperus que j'ai vu, et qui sert à faire des nattes (à présent comme autrefois), est ou le cyperus dives ou le cyperus alopecuroides, ou une espèce très-voisine de l'un et de l'autre. Le même cyperus se retrouve sur heau-

coup d'antres points du littoral, et est la matière d'un commerce considérable. Κύσειρος, moins la dernière partie ειρος, qui signifie « laine » (ainsi que le mot arabe (α), a du rapport avec ητε soûf et avec couffe. Les anciennes couffes étaient faites de cyperus.

Paris, le 30 septembre 1845.

La divinité (dieu ou déesse), dont le nom revient si souvent dans les inscriptions sabéennes rapportées par M. Arnaud, beaucoup plus souvent que celui de Athtor (Astarté), est, ainsi que je l'ai fait remarquer, 부학회기가 (اللغة) Almakah, nom sur lequel la Bible ne nous fournit aucun renseignement, non plus que la Grèce. Mais, outre les noms des divinités qui reparaissent dans un grand nombre d'inscriptions, et en constituent, pour ainsi dire, la partie commune, nous retrouvons sur les monuments sabéens les noms de plusieurs rois dont les historiens arabes ont conservé la mémoire. Cela posé, lorsqu'on lit sur ces monuments, d'une part, le nom de ¥>≥1ħ (آل شرح)2. qui, à très-peu de différence près, est celui du père de Bilkis, reine de Saba, ou du prince qui régna avant elle (seion les historiens arabes); et, d'autre part, le nom de عام ١٩٥١ (ينتم) ع. qui (selon quelques auteurs) régna immédiatement après, n'a-t-on pas droit d'être surpris de ne trouver nulle part le nom de Bilkis, inscrit sur la pierre, pas même sur le

Voy, la Flerula Sinnies de M. J. Decaisne, dans le tomo II des Annales des sciences naturelles (art. Cyperaces). — Inscription of tw. — Inscription of M.

monument qui porte encore aujourd'hui son nom. je veux dire, le Häram-Bilkis, ou « sanctuaire de la reine de Saba?..... » Est-ce que Bilkis ne serait pas le véritable nom de cette reine? Est-ce que les Arabes du Hédjáz n'auraient pas connu son nom sabéen?

Je ne doute pas qu'ils ne l'aient connu et ne nous l'aient tran mis, au moins dans deux ouvrages historiques parvenus à ma connaissance. Il est vrai qu'en passant par la bouche des enfants de Maad, fils d'Adnàn, ce nom sabéen paraît avoir subi une légère altération; mais tel qu'ils nous l'ont donné, il est impossible de ne pas l'identifier avec celui de la divinité sabéenne invoquée dans le plus grand nombre des inscriptions que nous devons à M. Arnaud, c'est-à-dire avec all' Almakah.

Voici ce qu'on lit dans les généalogies du Kitábel-ikd d'Ibn-Abd-Rabboh, dont je possède une copie écrite par le savant scheykh Mohammad-Ayyādel-T'antāwy, aujourd'bui professeur d'arabe à Saint-Pétersbourg: منا بالنس وفي بلاء "De la postèrité de Sayliyy, fils de Saba, est Bilkis, la même que Balkamah, fille de Al-dhou-Scharh, etc. " Et ailleurs, dans le Mirâat-ez Zemān de Sebt-ibn-el-Djawziyy, je lis, a propos du nom de Bilkis, imposé par les Arabes du Hédjāz à la reine de Saba: المنا المناه ا

Je ne m'arrête point ici à la diversité des opinions sur le nom de son père, et je me borne à observer que celui de Scharh se trouve en tête de l'une des deux grandes inscriptions du Hârâm-Bilkis.

Le nom de la divinité sabéenne étant Almakah, on voit qu'une simple métathèse du kâf et du mim suffit pour donner Alkamah, qui, précédé de la préposition : (servant à l'invocation), devient par coalescence Balkamah (sans alef). On lit effective-vement ce nom sans alef dans l'inscription sabéenne (n° v) Yound (will), où il est précédé de la préposition et coalesce avec elle.

Il n'y a donc rien d'invraisemblable à supposer que la reine de Saba fut divinisée par les Sabéens, comme la reine Isis par les Égyptiens. On pourrait même conjecturer qu'elle fut l'Isis des Arabes, d'après les lunules ou croissants que l'on remarque aux deux angles supérieurs de la table de marbre dont M. Arnaud nous a donné le dessin.

De ce point de vue, la première des trois divinités dont les noms ont une forme masculine (grammaticalement parlant), à savoir 'Athtor ou Vénus, étant considérée comme la planète de ce nom, et la seconde, Almakah, comme la lune, l'analogie conduit à chercher le soleil dans la troisième, qui est Houbas, et que je traduirais par siccator ou siccus, en hébreu, signifie «être sec;» et de même que le verbe hébreu et yûschab, «s'asseoir, » devient ¿Ç, (wathab) dans le himyarique ancien et moderne. il est naturel d'admettre que la racine sabéenne correspond à la racine hébraique par la permutation du yod en wiw. Quant au hé initial de Houbas, on peut l'identifier avec l'article hébreu.

F. FRESNEL.

P. S. Il est digne de remarque que les seules inscriptions qui portent une date sont : 1" l'inscription de San'à, nº m de M. Arnaud; aº l'inscription nº 1 de Hisn-Ghorab. L'inscription de San'a porte la date 573; celle de Hisn-Ghorab la date 640. La première est en relief et d'un style extrêmement recherché; la seconde est peinte en rouge sur un rocher. L'introduction du judaisme dans le Yaman date de 700 ans avant Mahomet. (Pocock. Spec. hist. arab. p. 60, éd. 1650.) Dans l'inscription de San'à, la divinité invoquée est Albhat (les Dieux). qui correspond à l'elôma de la Genèse (pluralis Majestatis). Dans celle de Hisn-Ghorab, aucun dieu n'est invoqué. Dans presque toutes les autres, on lit les noms de quelque divinité païenne. On peut done admettre que les dates des deux inscriptions de San'à et Hisn-Ghorab se rapportent à une ère dont le point de départ serait l'introduction du judaisme dans le Yaman. - F. F.

J'ai appris récemment d'un homme de la valiée de Doin, que dans le dialecte de son paya الْوَنْتُ algnifient « accroupistoi», ce qui explique enfin la tradition araba relative au troi (Voyes ma IV lettre sur l'histoire des Arabes.)

XXXº SEANCE DE HARIRI.

Traduite en français, commentée et annotée par M. A. CHERBONNEAU.

INTRODUCTION

L'ouvrage qui a rendu immortel en Orient le nom de Hariri est le recneil intitulé Mékamut ou Séances, longue suite d'anecdotes dont le héros est un personnage reel, comme l'a ingénieusement prouvé le savant M. Reinaud par une courte notice imprimée dans le tome II, pag. 495, du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallican, traduction de M. Mac Guckin de Slane. Fidèle historien d'un aventurier, que son esprit et ses connaissances devaient placer au rang des hommes supérieurs, l'auteur paraît avoir composé, de concert avec lui, ce livre instructif et amusant, que les culéma de l'Egypte et de la Syrie regardent comme un spécimen complet du génie et de la langue arabes.

Comme composition littéraire, l'œuvre de Hariri manque d'unité. On n'y trouve pas cette liaison, cette suite, cet ensemble visible dont ne sauraient se passer les livres, même les plus capricieux, de notre Occident : tout au contraire, c'est une variété sans limites, avec tonte la liberte, ou, si l'on vout, toute la licence orientale ; c'est une longue série de scènces sans ressemblance, sans lien nécessaire et seulement juxta-passées. Il n'y faut pas chercher un tissu dramatique, une intrigue un dénouement, à moins que l'on n'accepte comme une intrigue les ébahissements périodiques du touriste Hareth, fits de Hammâm, et comme un dénoument suffisant, la fin comique d'Abou-Zeid, qui, fatigue

des vicissitudes de ce monde, retourne dans sa patrie, dout la paix lui a rouvert le chemin, pour se faire seintement imam de sa paroisse. Quel que soit l'ordre qu'on veuille ausigner à ces tableaux, il est à peu près aussi arbitraire que celui qu'Othman imposa aux sourates du Koran en les classant par ordre de longueur. L'intérêt repose sur Abou Zeid, qui remplit le théâtre tout entièr de ses rapides évolutions

et de ses singulières métamorphoses.

Du lit de justice d'un kadi débonnaire, vous êtes transporté sur la place publique: d'un caravauserail, vous passez à une réunion de beaux esprits; vous quittes la mosquée, et vous errez au milieu du désert, ou vous yous abritez sous la tente du Bédonin, Le scheikh de Saroudje est aux lieux où vous étes, il sera encore aux lieux où vous alles. Protée insaisissable, il possède le talent de tromper l'œil qui le connaît. Tour à tour imam ou pèlerin, muphti ambulant ou beau diseur, mendiant ou débauché, avengle ou pied-bot, taille souple ou corps disloqué, rigide conseur ou voleur avide, il sait grimer sa ligure et contrefaire sa voix, contourner ses membres et farder son esprit, changer de profession et varier sa morale selon la circonstance. Aujourd'hui vertueux et dévôt, il édifie par son humilité ceux que la veille il scandalisait par son cynisme effronté. Tantôt revêtu de haillons, il vante la vie frugale et prêche la charité; tantôt paré des habits de l'opulence, il chanta la bonne chère et les joyeux plaisirs, Vivant d'actifices et de bons mots, il raille les sots, dupe les ames crédules et parvient tonjours à mettre les rieurs de son côté.

C'est qu'Abou-Zeid est un philosophe pratique qui a vu le fond des choses; il a compris que les mortels ne sont icibas que les tristes jouets du destin, que des ombres pas-

sagères:

Ορά γαρ έμας ούδεν όντας άλλο, αλάν Είδωλ', όσοι πέρ ζώμεν, à πόυζαν σχιάν. (δυρλοείκ, Αγια, ν. 105.)

Élevé à l'école du malheur, il s'est habitué à regarder la

vie comme une lutte permanente où le succès couronne et justifie le plus adroit. De là cette morale tant soit peu relâchée et ces maximes débitées sans vergogne, dont la plus piquante se retrouve dans la houche du héros de Hamadani.
« Je vois que la fortune ne demeure jamais dans un même état et je m'efforce de l'imiter. Un jour elle me fait subir l'effet de sa malignité, et le lendemain c'est elle-même qui éprouve ma malice. « De pareils principes pourraient donner à penser que le vagabond rabelaisien porte un cœur insensible et cuirassé contre les donces émotions; mais un chagrin cuisant s'attache à ses pas errants sur la terre étrangère; c'est le souvenir de la patrie absente.

Lorsqu'il voit, au déclin du jour, s'élever, du creux d'un vallon, la fumée de quelque tente, tout pensif, il se dit:

« Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens!.... » Il aime à contempler les palmiers élancés qui se halancent sur la route, il aime à respirer le parfum des fleurs; mais ce ne sont point les fleurs ni les palmiers de son pays, ils ne disent rion à son âme épuisée par la douleur..... Il rencontre des jeunes filles qui sourient à leur père, mais pas une ne lui sourit..... Richesses, patrie, famille, tout lui manque. La barbarie des infidèles lui a ravi les douceurs du climat qui l'a vu naître.

En vain essayerait-on de blamer les fourberies on l'entraîne la misère, le ressentiment se fond sous le souffle élégiaque qui inspire ses chants, lorsqu'il se prend à déplorer son sort. Entendez-le s'écrier à la fin de la xiv séance : « Saroudje est mon pays : mais comment y retourner? L'ennemi campe sous ses murs et s'attache à sa ruine. Ma fille, devenue captive, reste au pouvoir des vainqueurs. » Dans la xxxvi séance, il manifeste avec une éloquence à la fois simple et vraie l'amour du sol natal et la peine qui torture le malheureux proscrit, en recitant cette touchante poésie que nous avons essayé de reproduire mot pour mot en vers français :

Le village où je suis heureux
Pour moi devient une patrie;
Mais la terre absente et chérie
Que j'appelle de tous mes voux.
La terre où je vis la lumière.
Où coulérent mes premiers ans.
G'est Saroudj, ai justement fière
De ses jardins verts et riants.
Loin d'alle je hais la verdure,
Je hais les ratisseaux, les jardins.
Le sourire de la nature
Semble encore aigrir mes chagrus!......

Dans la xLIV séance, il croit toucher au terme de l'exil. Plein d'ardeur, il s'élance sur sa monture et cadence sur un rithme rapide cette gracieuse chansonnette qui trahit l'émotion de son cœur:

A Saroudje, ma brave chamelle; marche la nuit, marche le jour, marche sans cesse!

Là tu fouleras en paix et librement d'abondants pâturages.

Parcours le Téhama, parcours d'un sout le Nadj!

Toi pour qui je donnerais toutes les chamelles de l'Arabie.

Fends l'écorce du sol, galoppe de désert en désert. Qu'un pen d'ean suffise à ta soif.

Ne t'agenouille pas avant le but, car, je jure aur ma foi,

Je jure par le temple saint aux majestreuses colonnes, que, si tu me ramènes dans ma patrie.

Je te truiterai comme mon enfant.

Enfin, que l'on suive pas à pas le mélancolique Mésopotamien dans les sanvages solitudes du désert comme à travers les campagnes fertiles, sur une mer orageuse comme au milieu d'une fle paisible, sur le dos d'un chameau ou sur le pout d'une felonque; qu'on l'admire à luisir, lorsque, emporté par sa verve drôlatique, il déclame, sans pauses ni disgressions, les longs récits d'autrefois, on bien lorsque, pénêtré de sa supériorité, il propose aux beaux esprits de l'époque des énigmes, des charades et des gryphes mec art concertés; qu'on s'extasie à le voir jongler en maître avec l'alphabet arabe, et pousser ce talent de gentillesses littéraires jusqu'à composer des tirades de mots dénuées de points discritiques, ou donner à une épitre l'apparence d'une peau de tigre en alternant les lettres mouchetées, c'est-à-dire ornées de points, avec les lettres de trait pur, c'est-à-dire sans points, on lira toujours, dans ses yeux animés par un sourire à peine achevé, ces paroles du poête, paroles désespérantes:

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie! (De Belloy, le Siège de Calais.)

Ce qui ne doit pas échapper à un examen sérieux, c'est que le caractère d'Abou-Zéid, quoique varié à l'infini, ne se dément pas un seul instant. Hariri le montre jusqu'à la lin tel qu'il l'a montré à la première scène. Fidèle, au moins en cela, aux principes vrais et éternels du goût, il lui souffle, pour âinsi dire, les mêmes principes, les mêmes appétits, le même enjouement dans toutes les situations. Il en fait un personnage intrigant par instinct, moraliste à ses heures; rhéteur par amour-propre, grammairien dans l'occasion ; fripon par nécessité, bigot selon la circonstance ; intelérant par boutades, libertin en secret; parasite effronté, amoureux de la dive bouteille; quelquefois pathètique, souvent goguenard, toujours boullon; frondant les gens en place, lumiliant les avares; en un mot, se mettant à l'aise partout où il se trouve, comme s'il lui suffisait, pour payer son écot, de vider, sesuce tenante, l'écrin merveilleux de son érudition.

Dans la plupart des productions littéraires, le fond est tout, et la forme n'a de prix qu'à la condition d'en être l'expression exacte et complète, lei, e'est tout différent; le sujet, ce n'est presque rien, c'est une occasion, c'est un canevas sur lequel viennent s'entrelacer des broderies de tout genru

Qualis ab incepto processerit, et sibi constet,

[Harace, Art postique.]

et d'une richesse inconcevable. De même que chez nous l'on a composé des pièces à tiroir, afin d'exhiber, sans frais d'esprit, certains mimes d'un talent extraordinaire ou spécial, de même Hariri a imaginé une longue série de surprises et de travestissements pour déployer d'une manière moins monotone les tresors de sa science universelle. On pourrait lui reprocher d'avoir poussé le luxe jusqu'à n'employer d'un bout à l'antre de son fivre, qu'un style purement artificiel, d'où il résulte que l'attention la plus forte ne saurait, sans fatigue, en soutenir la lecture au delà de vingt pages. Mais si l'on reut bien se reporter à l'époque où Hariri écrivait, et se rappeler que le Recueil de Hamadani, son modèle, faisait alors les délices des ouléma arabes, on verra d'un autre œil ces parades scientifiques, ces escamotages littéraires, cette prestidigitation

lexicographique.

Tontefois, des qualités plus importantes que l'agrément de composer des vers avec des mots fiances (c'est l'expression arabe) ou de les border aux deux extrémités d'une frange parcille, recommandent Haziri à l'estime des littérateurs. Il ne se borne pas exclusivement à versifier des mesaignes de voyelles et de consonnes pour le plaisir des yeux; de temps à autre, il cède au démen qui l'inspire. Alors a'échappe de ses mains le calam, frivole instrument de ces jeux de patience. Le linguiste minutieux devient poête. Il improvise une ode: il chante, sur un ton sentencieux, la médiocrité, véritable source du bonheur : il trace un tableau touchant de la générosité, symbole de la divinité sur cette terre ; il fait vibrer la lyre plaintive de l'élégie ; il arme son bras du fonet de la satire. Trop souvent peut être a t-il aborde le même sujet; mais il y a tant de grâce dans le tour, tant de richesse et de variété dans l'expression qu'en trouve encore de la nouveauté dans les pensées qu'il a dix fois reproduites. Son style, quoique empreint du scean de l'originalité, offre des images puisées dans la nature, des maximes pleines de vérité, des aphorismes d'un seus et d'une application pratique éternels.

Ce jugament préliminaire porté sur l'ensemble de la composition nous conduit naturellement à parler de la nouvelle qui fait l'objet de cette publication. Elle se distingue entre toutes autant par la mise en scène que par la netteté de la diction. Hariri s'y est abstenu d'énigmes, d'anagrammes, de tantogrammes, de logogriphes, d'expressions à double entente, de tours de force sur les points discritiques, de lectures rétrogrades, de curiosités grammaticales, en un mot, de ces jeux d'esprit que le plus grand talent d'imitation ne saurait faire passer dans une autre langue. Déposant cette fois le faste souvent éblonissant de son érudition, il s'est contenté du rôle de conteur.

Dans la première partie, il expose simplement le sujet, cachant sous l'écorce des mots les plus sérieux une intention bouffonne, et prétant des manières de gentilshommes à des personnages de la plus infime condition. A la suite du prologue obligatoire, c'est'à dire des pérégrinations bien et dûment motivées du naif touriste Háreth, fils de Hammani, vient la cavalcade rencontrée au bord du chemin, puis la description du vieux manoir abandonné probablement par quelque riche seigneur, puis le sermon composé entièrement de mots et même de versets du Koran, que l'ingénieux Abou-Zeid a su approprier à la circonstance. Mais surtout, rien n'est beau comme l'élégie du proscrit. C'est là que le poête de Basra se surpasse lui-même. Ovide, Tibulle, Properce ne sont pas plus tonchants. Vers la fin, le prédicateur improvisé laisse tomber sa gravité de comédie et redevient houme; ses pleurs le font reconnaître par un ami, non moins enthousiaste du vrai talent qu'admirateur éclairé de la fine littérature : dénoûment invariable de tous les actes de ce drame, unique en son genre.

Il nous reste à parler de la traduction. Les personnes qui connaissent le livre des Mékamat autrement que par des fragments choisis, n'ignorent pas que les Orientaux les plus instruits ont besoin d'un commentaire pour n'être pas fréquemment arrêtés dans la lecture de Hariri; ce qui sient, soit des expressions peu usitées, on ligurées, ou énigmatiques que cet écrivain affecte d'employer, soit de la multitude des allusions et des proverbes dont il eurichit ses compositions. À cette difficulté première, se joint celle du style et de certaines associations d'idées qu'il est impossible d'apprécier saus avoir acquis une connaissance profonde de l'arabe. Si donc nous avons entrepris de donner une version de la trentième séance, et d'en commenter les passages qui semblent s'éloigner du monde de nos idées, ce n'est pas que nous ayons prétendu lever toutes les difficultés: il y aurait cu de la présomption de notre part: mais nous avons voulu payer un tribut d'admiration à l'auteur qui fait le charme de nos études.

Quelques citations empruntées aux écrivains de l'Occident sont venues se ranger parmi les remarques que nous suggérait l'analyse du contexte. Nous aviens à cœur de confirmer par nos recherches, ici comme précédemment, une vérité reconnue avant nous par les plus illustres savants: que, chex tous les peuples et dans toutes les langues, le génie est le même, quoique soumis à des transformations diverses, et inauguré sous des aspects divers.

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer hautement la reconnaissance dont nous sommes penétré pour les deux illustres professeurs MM. Reinaud et Caussin de Perceval, dont les doctes leçons nous ont guide dans l'étude, aussi attrayante que difficile, de la littérature arabe.

Veir le cabier de janvier 1855 (Journ. Ariat.), p. 5.

XXX SEANCE.

LA NOCE DES MENDIANTS.

Voici ce que racontait Hâreth fils de Hâmmâm:
Je quittai la ville d'Almansour (1) pour me rendre
à Sour (2). Lorsque j'y eus acquis de l'aisance et de
la considération, et que je fus en position d'élever
mes amis comme d'abaisser mes ennemis par l'influence de mon crédit, j'éprouvai pour la cité de
Misr (3) le même désir que le malade pour la santé,
et l'homme généreux pour assister son prochain.

Dès ce moment, je rompis les liens du séjour (4), et je terminai au plus tôt les affaires qui me retenaient; puis je me mis en route (5), et je partis pour Misr avec la vitesse de l'autruche (6). Enfin, j'y arrivai épuisé et presque mort de lassitude. Au premier coup d'œil, je me passionnai pour cette capitale de l'Egypte, comme le buveur pour le coup du matin, comme le voyageur égaré pour le souffle de l'aurore.

Un jour que j'errais à l'aventure, monté sur un bidet trotte-menu (7), je vis caracoler sur des coursiers de race (8) une société aussi brillante que les flambeaux de la nuit (9). Poussé par l'envie de me divertir, je demandai quelle était cette compagnie, et vers quel endroit elle se dirigeait (10). « Ces gens-là, me répondit-on, ce sont des témoins. Le but de leur voyage, c'est une noce où il y aura fonte (11).

Tel fut alors l'élan de ma joie que, stimulant ma monture paresseuse, je rejoignis le premier groupe des cavaliers, dans l'espoir de prendre part aux largesses nuptiales (12), et de trouver place au gala.

Au bout d'un chemin fatigant, nous arrivances devant un édifice de haute structure, dont la cour d'honneur annonçait un maître opulent et noble. On était descendu de cheval, et l'on se disposait à entrer, lorsque j'aperçus la façade (13) tapissée de haillons et couronnée (14) de paniers suspendus (15). A côté de la porte se tenaît un personnage assis sur une petite estrade (16) recouverte d'une étoffe de peluche (17). Le frontispice du livre (18), non moins que l'aspect de cette singularité (19), m'intrigna vivement. Alors, voulant tirer augure de ces indices de misère, je m'arrêtai auprès du gardien, si gravement accroupi, et je l'adjurai, par le régulateur des destins, de me nommer le propriétaire de ce bâtiment. Voici quelle fut sa réponse :

« La maison que vous voyez n'a point de possesseur désigné, ni de maître recounu. C'est le logement (20) des bateleurs (21), des chanteurs de complaintes (22), des mendiants et de toute la gent déguenillée (23). « — Aussitôt je murmurai la formule sacramentelle de l'oraison : « Certes nous appartenons à Dieu. . . . » Ma démarche n'aboutit à rien, et j'ai trouvé un pâturage sans herbe. Puis je songeai à retourner sur mes pas : mais il me parut messéant de repartir tout de suite, et d'être le seul de la cavalcade qui s'avisat de rebrousser chemin. C'est pourquoi je me glissai dans la maison avec autant de répugnance qu'un moineau entrerait dans une

cage.

Ouelle ne fut pas ma surprise! L'intérieur de l'édifice était décoré de coussins bariolés, de sofas disposés avec art, et de tentures richement drapées. En ce moment s'avanca le prétendu ; il se pavanait dans son manteau et se prélassait en tête de son cortége. Des qu'il se fut assis et installé, comme s'il cût été le fils de Mâ-essémâ (24), un maître des cérémonies fit, au nom de la famille du fiance, la proclamation suivante : « Par les égards dus à Sassán (25), roi des rois et patriarche des chauffeurs de bourse (26), nul n'est plus digne, en ce jour de pompe et d'allégresse (27), de consacrer une pareille alliance, que celui qui a rôdé et vagabondé, grandi et vieilli dans la mendicité: » L'objet de la proclamation obtint l'agrément des parents de la fiancée; ils permirent qu'on introduisit dans la salle le héros en question.

Aussitôt s'avança un vieillard dont la taille se courbait sous le poids des ans, et que l'hiver de la vie avait blanchi de ses frimats (28). Son entrée produisit sur l'assemblée une sensation si agréable, que chacun se leva et lit un mouvement pour se porter à sa rencontre. A peine eut-il pris place sur le tapis qui lui était réservé, à peine les murmures flatteurs des assistants se forent-ils apaisés par respect pour

sa majesté, qu'il s'adossa contre un coussin et passa gravement la main sur sa barbe, puis il dit:

« Louange à Dieu , source première de tout bien (qui prend l'initiative pour faire le bien), qui est merveilleux dans ses faveurs, dont on peut s'approcher quand on a une demande à faire, en qui on met ses espérances lorsqu'on veut les voir réalisées! Louange à Dieu, qui a fixé la dime sur les biens et défendu de repousser la demande, qui a invité les humains à soulager le nécessiteux, et ordonné de nourrir le pauvre honteux aussi bien que le prochain qui tend la main humblement (29)! Louange à Dieu, qui a désigné dans son livre manifeste ceux de ses serviteurs auxquels est réservée la faveur de s'approcher de son trône (30), et qui a dit (certes sa parole est la plus véridique) (31) : Et ceux dans la fortune desquels est une part re-« connue pour le mendiant et pour l'infortuné (32), » Je le glorifie à cause de la nourriture (33) qu'il nous prodigue avec tant de munificence, et je le supplie de me préserver des vœux faits sans bonne intention (3h). l'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu lui seut, et qu'il n'a point d'associé. C'est un Dieu qui rémunère ceux et celles qui exercent la charité (35), qui réprouve l'usure et récompense l'aumone avec usure (36). Je confesse que Maliomet. l'objet de sa miséricorde, est son serviteur et son prophète généreux. Il l'a envoyé ici-bas pour effacer les ténèbres par la lumière, et faire justice aux pauvres contre les riches.

« Sachez done, o mes frères! que le Très-Haut a institué le mariage, afin que vous observiez la continence, et qu'il a prescrit l'union des sexes afin que vous vous multipliiez. Au nombre de ses préceptes se trouve celui-ci : «Fils d'Adam! anous vous avons créés d'un homme et d'une a femme, et nous vous avons partagés en familles u et en tribus, afin que vous vous connaissiez entre « vous (37). » Et Mahomet, que Dieu lui accorde salut et bénédiction! s'est montré bon pour l'indigent (38); il a abaissé son aile sur l'humble; il a prescrit les parts dues sur le bien des opulents, et il a taxé la dette de ceux qui possèdent envers ceux qui sont dénués de ressources. Que Dieu lui donne une bénédiction qui l'élève au-dessus des autres prophètes et de ses élus les compagnons du banc (39)!

«Or, je vous présente maître Abou Darrâdj Wellâdj, fils de Karrâdj (40), à l'air effronté, au mensonge impudeut. Sa voix opiniâtre semble un aboiement fait pour importuner les passants. Il demande en mariage la criarde par excellence, la virago digne d'un tel époux, Qanbas, fille d'Abou'l-Ambas (41), parce qu'il a entendu vanter son insistance à mendier (42), sa bassesse à toute épreuve, son talent à conquérir sa subsistance, et son ardeur à remuer ciel et terre pour obtenir la charité. Il lui offre, à titre de don nuptial, une besace, un bâton ferré,

une cruche (43) et une cape (44).

Agréez, ò mes frères! un prétendant d'illustre renom; qu'il devienne membre de votre famille; et si jamais vous craignes la misère, Dieu vous rendra riches par les trésors de sa grace (45). Voilà ce que j'avais à déclarer. Puisse l'Éternel nous accorder à tous un généreux pardon! Puisse-t-il multiplier vos descendants sur le banc des mosquées, et préserver de l'infortune votre bienheureuse confrérie!»

Ainsi parla le vicillard. A peine eut-il achevé sa khotba et noué les liens (à 6) de l'hyménée entre les hautes parties contractantes, que toutes les bourses firent pleuvoir à l'envi les pièces de monnaie. Les avares même se laissèrent gagner par l'exemple d'une générosité si spontanée. Un instant après, l'orateur leva la séance et sortit à la tête de sa bande, laissant, d'un air superbe, traîner les larges pans de sa robe (47).

Toutefois, continue Hâreth fils de Hammam, je le suivis autant par esprit de curiosité que pour compléter l'agrément de ma journée; je le vis se diriger, lui et son monde, vers une table longue, que d'habiles cuisiniers avaient servie avec une symétrie irréprochable. Déjà chaque convive avait pris place au festin; déjà chacun pâturait dans son pré, lorsque je saisis l'occasion pour m'esquiver de la foule et me sauver de la mêlée.

Tout à coup le vieillard, se tournant vers moi, me lança un regard en disant : «Où vas-tu donc, vilain? Pourquoi ne pas te joindre en bon vivant à notre aimable société?» Ma réponse ne fiit pas moins vive que son apostrophe. «Par celui qui a formé les sept cieux superposés les uns au dessus

des antres, lui dis-je, et qui inonde la terre de la lumière du firmament (48), je ne prendrai pas une bouchée (49), je ne mettrai pas la dent sur une tartelette, que tu ne m'aies nommé le pays où rampait ton enfance (50), et d'où partit le souffle de ta jeunesse (51).»

A ces mots, de gros soupirs s'échappèrent un à un de sa poitrine oppressée, et il se prit à pleurer amèrement. Puis, quand il eut satisfait sa douleur, il invita l'assemblée à garder le silence, et me dit:

" Ecoute!"

Vers. — Saroudje (52) est le pays de ma naissance: c'est à Saroudje que mon enfance prit ses premiers ébats.

Pays fertile, et dont les marchés regorgent de tontes les

denrées de prix!

Ses fontaines versent de l'eau de Selschil (53); ses campagnes sont de riants jardins.

Les habitants de Saroudje sont autant d'astres brillants;

leurs demeures autant de constellations (54).

Quel séphir embaumé souffle à travers ses collines! Quel splendide spectacle offrent ses alentours!

Qu'il est emirrant, le parfum de ses sieurs, quand la neige

s'est fondue sur la verdure de ses prairies!

A la vue de ma patrio, qui pourrait ne pas s'écrier : C'est ici la place du paradis terrestre!

Les regrets, les soupirs sont l'apanage du proserit qui n'en

cloigne.

Et moi, mon supplice a commence depuis que les infi-

deles (55) m'ont banni de Sarondje (56).

Les pleurs brûlent mes panpières; et, si parfois ma douleur s'apaise, ce n'est que pour se réveiller plus poignante.

Chaque instant me suscite de nouveaux chagrins et des soucis nouveaux. En vain je m'élance dans la carrière de l'espérance. Fatalité i mes pas s'égarent ou s'arrêtent en chemini....

Phit à Dieu que le jour de mon exil cut été le jour de mon trépas (57),

Lorsqu'il m'eut fait connaître son pays natal et qu'il eut récité sa touchante élégie (58), je ne doutai plus que ce ne fût Abou-Zeid, le phénix des docteurs, quoique la vieillesse cût affaissé son corps. Je lui serrai la main cordialement (59), et j'acceptai comme une bonne fortune l'avantage de m'asscoir à sa table.

Tant que dura mon séjour dans la ville de Misr, j'allomai mon fallot à la flamme de sou génie, et je remplis la conque de mes oreilles des perles de sa conversation (60) jusqu'à l'heure où crosssa audessus de nos têtes le corbeau de la séparation (61). Alors je le quittai avec autant de regret que la paupière quitterait l'œil.

NOTES ET REMARQUES.

- (1) La ville d'Almansour, c'est-b-dire Bagdad. Le nom par laquel elle est désignée ici est emprutaté su prince des croyants, Abou-Djafar Abd-Allab al-Mansour, le second des khalifes abbassides, qui en jets les fondements l'an de l'hégire 145 (de J. C. 762).
- (v) Lu cité de Sour ou Trour. Nous avons peine à reconnaître dans ce nom celui de Tyr, que nous tenons des Latins; mais si l'on ac rappelle que l'y fut jadis su, si l'on observe que les Latins ont substitué le t au 0 des Grecs, et que le 9 avait le sou sillant du thanglais dans blink, l'on sera moins étonné de l'altération.

- (3) Mir ou mer, au pluriel ameir, signifie, dans son acception générale, une province, une grando ville. Cependant, ce mot a été consacré par l'usage pour désigner parsiculièrement l'Égypte, et plus spécialement encore sa capitale, qui a été nommée successivement Memphip, Babylone et le Kaire. C'est ainsi que les Grecs appelaient Athènes Áoro, «la ville par excellence.»
- وهي ما يتعالى والزيجة والولد او من حبّ او صناعة او وهي ما يتعالى والزيجة والولد او من حبّ او صناعة او يالانسان من المال والزيجة والولد او من حبّ او صناعة او مناعة او On entend per lions du séjour ce qui tient à l'homme, par acemple la fortune, une femme, des ansants, ou hieu encore une affection de cœur, une profession ou tout autre motif. Un de nos poètes du siècle dernier s'est servi de la même figure lorsqu'il disait:

Mon amant est le noud qui m'attachait su munde, (Œures de Gilbert, pag. 78, 4, 20.)

(5) Littéralement: «Je montai à nu (à cru) sur le dos du fils de l'antruche, « النحام النحام النحام النحام النحام المستقدة واعروريت ظهر أبن النحام المستقدة واعروريت ظهر أبن النحام المستقدة واعروريت طهر أبن النحام المستقدة والمستقدة وال

(6) L'expression راجاً, est le nom d'action de la quatrième forme du valour de عنا , est le nom d'action de la quatrième forme du verbe راجاً في أراد المراجع أنه المراجع الم

grand sestin, une table ouverte» par les deux termes احقلی , parce que, dit le scholinzte, les couvives y arrivant en hâte et avec empressement : الله القرم يحفلون الها لله القرم يحفلون الها لله القرم يحفلون الها منافعة djast le mot القرم عفلون الها منافعة diant, le mot القرم عفلون الها منافعة de l'eau dont il était chargé, parce que, après la pluie, il de vient plus léger et plus rapide: ما منافعة العاب الذي عراق ماء كان العاب النافعة واسرع العاب العاب العاب المنافعة واسرع العاب العاب

- (7) Un bidet trotte-man. Je crois avoir traduit exactement le texte, parce que je me suis autorisé de l'interprétation du commentateur, qui a dit: «On entend par choval gatouf celui qui est court d'allure, ve bien eclui qui va lentement,» مرس قطون ای متقاسر و الاطور وقبل بطی،
- (8) If y a dans le texte: على جُرد من الحيل. L'adjectif adjrad معلى جُرد من الحيل dont le pluriel est djeard الجرد أو dont le pluriel est djeard بعر « emploie pour quatifier un cheral au poil fin et ras. On sait que cet état du pelege passe sux yeux des Arabes pour caractériser l'ancienneté et la noblesse de race chez ces animaux. اجرد رهو فرس رقت شعرته وقصرت وعنا العتق والكرد مدح لان قصر الشعر في الحيل من علامات العتق والكرد منه الغرس: Le scholisate ajoute en manière de conclusion: والمراد منه الغرس: العرق ال
- (9) Hariri reproduit cette comparaison dans la xxxvi séance (pag. 394, 1. 3). Il dit, en parlant d'une société de beaux esprits : مراكب المرزاء عمل كواكب المرزاء عمل عمل عمل المرزاء عمل المرزاء الم
 - (10) Littéralement : Quelle était sa direction : Le mot 2005,

(1) L'expression intak a to même sens que et جرمن : ainsi on dit : « nous étions à la noce d'un tel , « Suivant le commentateur, كنا في إملاك فلان أي في عرب to mos & M., avec un fatha sur le mim, employé souvent comme synanyme de Chal, est un terme particulier à la tribu de Kelah. M. Freytag; dans son lexique, substitue un herra au fatha, et écrit : , pro quo inclius Sala dicitar. Il serait superflu de s'arrêter à l'asplication du participe mechand 3,400, qui a été rendu avec exactitude par M. Reinhart Dury dans l'Histoire des Benou-Ziyan de Tlomcon [Journ. ariat. juln 1844, p. 106]. Avant. lui, M. Et. Quatremère , dont il crie l'autorité , avait mis en fumière cette expression, qui manque dans nos ilictionnaires (Histoire des sultana mambaha, tona. I. 1" part. pag. 149]. Qooi qu'il un soit. Poiper, auteur de la troduction latine des Seauces de Harin a jele de l'obscurité sur ce passage, en se servant d'une périphrase que son latin rend peo intelligible.

(13) Pendant la cérémente des noces, et même dans toutes les fêtes de réjouissance, les Arabes araiens coutume de jour aux assistants, comme on le fait encore dans plusieurs contrées de l'Enrope, des gâteaux, des fruits et des pières de monnaie: ses distributions s'appelaient louysité beld, de la racine loyatha عباً, qui signific «ramasser une chose jetée à terre, ramasser çà et là. « On les désignalt aussi par le mot moleur : الله de la racine mapere ... « peter à terre un à un, jeter çà et là. » Nous lisons, par axemple, dans l'Extrait du rousan d'Antar, publié par le savant profèsseur M. Canssin de l'ercesal, » la page «Bo, lique » à - كار خارات الموسولة ... « Quiconque sactira anjouril hui

sans ensporter de quoi faire largesse, je lui infligerai un chatment qui lui sera pénilile (qu'il ne choisira pas). « Ailleure, pag. 181, tig. عن النام والنام وال

(13) Deblie عليز on lit dans quelques exemplaires deblieum. Co mot, emprunté par les Arabes à la langue persano, a été expliqué par M. Ét. Quatremère dans son Histoire des sultans manufonks, tom. 1, r° part, pag. 190.

(18) Alexandre la tête de quelqu'un d'une iètil (19), a et solon lac. Schultens, ad'une abille 19, a c'est à dire d'un lundeau orné de pierreries on d'une guirfunde de roses. L'étymologie la plus probable sornit abors le inot person 19 geul «rose».

(15) a sert à dérigeur les paniers on les mendiants motiont les provisions qu'ils reçoivent dans leurs tournées. Cette signification ne se trune pas dans le Lexique de M. Freying: Les Arabes, dont la langue est si riche, emploient dans le même acception le mos le qui vont dire proporment un morrean de cuir taillé en rond, auquel on danne la forme de sac à l'eide d'un cordon fantilé dans le contour, et qui sort de récipiont au miel qu'un recueille.

(16) L'espèce de siège appelé en arabé délla 253, sestrade, se paraît ne pas être autre chose que le répess des Grees.

- (17) Le mot reales qui, dans la langue moderne, veut dire avolours de soies (Letters sur l'histoire des drabes apant l'islamisme, par M. F. Fresnel, pag. 28), exprimait autrefois une couverture de peluche dant on s'enveloppe pour dormir: النواك كا لده المولى على نفسه المناب المناب
- (+8) Allusion au frontispice enfuminé des manuscrits orientaux, dont la magnificence est ordinairement proportionnée à l'importance et au mérite de l'ouvrage.
- رمراًى عنه : Il y a des exomplaires où on lit cette sariante : ومراًى عنه الطريقة
- (20) Elmuthabu مراح الله و c'est l'hotellerie où descendent les étrangers et les voyageurs. On lit dans le Mondjinst الماحات الماحات
- (2) J'ai cru pouvoir traduire elmanchaquiques a vu que la définition prisente par le schohaste donne à penser que c'est précisément de cette espèce de gens qu'il s'agit. Voici ce qu'il dit : « La profession des requehagehique en Orient, consiste à monter sur un tréteau, et à dialoguer en vers sur des aujets huriesques.»
- (12) Les monquyifon المقيقون sont les gens qui vous abordent et qui, pour abtenir le charité, vous délitent leur généalogie en ces termes: « le suis un tel, fils d'un tel, de tel pays, » المقيق على المقيق المقيقة المقينة المقي

من يلقاك ويقول انا فائن بن فلان وانا من موضع كالتك عليك عليك Plasieurs auteurs ont regardé elmonquyifonn مريحة المستبعون par la raison que cette locution usuelle, تقيق الارض répond exactement à cette autre, تتبع الارض il a parcourn la terro. Une autre leçon admet qu'il faut entendre par ce terme les gens qui s'acharnent à vous suivre pas à pas, et qui mendient en récitant des vous pour votre bouheur.

- (23) D'après la glose, le mot elmudaronizone (1), qui, du persan, a passé en arabe, s'emploie ordinairement pour qualifier les gans de la hause classe qui exercent les patits métiers, الصنايح الحيد، tels que la fabrication des éventails et des annulettes. En remontant au sem primitif de la racine 5,3, « couture Thabit, » la traduction littérale sersit « les rapiécés, » parce que cette partie de la population porte ordinairement des vôtements لما في ثباب مثلهم من كثيرة: econsus et rapiécés da tous côté الدروز L'opinion d'Iba el-Araby confirme cette définition. Il dit qu'on applique aux gens du commun la dénomination de 38, 3313, «culante de la couture d'habit,» ou plutôt «des guenilles consues. v Mais il y a des commentateurs qui ont prétendu que mondarquir vent dire un hamma qui tantot demoure assis, tantot circule sue la place publique, eldermare alle, en demandant l'aumone, et que le verbe quadrilitère , con les la rue, s on simplement smendier, s en est une pure dérivation. Ce qui pourrait me faire croire que cette assertion n'est pas dépourvue de fondement, c'est l'explication donnée par Castell au mot dersuzë : «platea urbis; forum renale in quo semper commercium magnum et uni pauperes mendicando versantur.
- (14) Le fils de Mû-Essemû était Mounsir, fils d'Amrou'l-Quis, fils de Noulman, fils d'Amrou'l-Quis, fils d'Amrou, fils d'A'dy, fils de Nassar, fils de Rebyia, fils d'El-Hareth, fils d'Amrou, fils de Nemara, fils de Lahkm, roi des Arabes. Ce prince descendait des souverains qui gouvernaient Tekhoum, province de l'Arabie, en qualité de lieutenants des Khosrots, roi de la Perse, et faissient

leur résidence tantôt à Khauranek, tantôt à Hira. La glose sjoute que Mô-essemà, mère de Mountir, dut son surnom de Judi sto.

« cau du ciel. » à sa beauté et à ses graces merveilleuses; mais il y ent dans l'antiquité arabe un autre personnage nommé Aamer, fils de Harithet-Elazody-Moreynya (voir le commentaire, p. 326, l. 14), qui reçut, à cause de sa libéralité, le même titre pumpeux : d'où il résulte que le lecteur, instruit à la fois et embarrassé par ces cécits différents, ne sait auquel des deux notre auteur fait allusion.

- (25) Saasan est la prince et le souverain de la confrérie des mandiants, وأس السائلين ورثيم C'est à lui qu'appartient le droit de tailler à chacun de la besogne, comme aussi de tracer à chacun la route où il doit opèrer: وواسع مناعته ومشرع طريقهم
- (عالى الكاذيبي par «te» إلكاذيبي par «te» chauffeurs de bourses, « fante d'équivalent. Ce mot signifie originairement « les aigniseurs , » d'est-à-dire coux qui aignisent en quelque sorte la patience des pessants en sollicitant feur générosué avec فلان يتحد الناس : una inziatance do plua en plua importune On est arrivé à cotte ocception au ای بسالهم سُفّا علیهم moyen d'une métaphore empruntée au contrau que l'on repasse : Cotte explication pour مو مستعار من نحد السكين وهو تحديث rait suffire : mais quelques commentatours ont imaginé que le mendiant est appele chabbite, parce qu'il nignise et affite pour ainsi dire son regard aur les passants et sur l'objet qu'ils tiennent dans leurs mains: النه عدد نظره الى الناس والى ما في ايديع : mains effet une locution qui semblerait confirmer la seconde hypothèse : chahhaenko biaineth anna che, a petivit cam ocalo, il lui a lance un regard percant. Quoi qu'il en soit, la glose se termine par une remarque dont le but est de critiquer Hariri sur l'emploi d'une espression same nous on apprendre la signification propre: a'a arabe a على السائد على المحاذ جعتى السائد coint le sens de mendiant.
- النوم الاغر العجال (٦٦) . Linerslement ، «dans cette journée marquée de blane au front et au jarret. « L'intention de Ha-

riri, développée par la glose currespondante, trouve une meilleure sanction dans la remarque que fais Erpénius (Grammaire arabe, pag. 473) au sujet des mots Lé et Le : «Hac jam biga ab equis «talibus, quibus nibil nobilius illustriusque censetur, permissa ad «omnia que illustri modo aminent se prefulgent.»

- (على اللواع) A la lettre: « Dont le jour et la nuit (اللواع) avaient fait fleurir pencher la taille, et dont les deux garçons avaient fait fleurir l'arbre (تعامة). « Le mot reclonán, expliqué dans le commentaire de la xii séance (pag. 118, l. 20), sert à désigner le jour et la nuit. Quant à l'expression والقابل ، ses deux garçons, « s'il faut s'en repporter à Hanna el-Isbahany, elle renforme un sens analogne à والعام العصران العمران العمران
 - (19) Cest un passage du Koran, sourate xxII, verset 37...
 - (30) Koran, sour, III, vers, 40; sour, xxvi, vers. 41.
 - (31) Ibid. sour. 18, vers. 89, 121.
 - [32] Ibid. sour. LT, vers. 19; sour. LXX, vers. 14.
 - (33) Ibid. sour. 1111, vers. 35.
- (34) Ici Hariri fait aliusion à une réponse en usage chez les Arabes, lorsqu'on veut se débarrasser des importunités d'un mendiant. Elle cousiste en ces mots: ميرك فيك «Dieu te bénisse!» Cette locution est deveuns si banale qu'on en a fait, un substantif, En voici un exemple empranté su poète Cherichy.

Sourced use visible femms rouse, hargoouse of prompts a reputative le

Pense que je rais me contenter d'un Dies le béauxe l'horque je suis serti la main droita tendue (pens réculter quelque bonne sulmine).

La langua française offre plus d'un exemple de locutions du même geure employées substantivement, témoin ce passage de Gresset, pag. 22 de ses œuvres:

> Ici Vert-Vert, en vrai gibier de Grève; L'apostropha d'un la perte à crèse!

- (35) Voyez le Korun, sour, xii, vers. 88.
- (36) Ibid. sour. 11, vers. 277. Comparez Sale's Karan, pag. 30 et 307.
 - (37) Hil sour, xxxx, vers. 13.
- (38) Il est à remarquer que le prédicateur improvisé place la confrérie des moines mendiants sous l'invocation de Mahomet, en mémoire de sa générosité exemplaire et de la protection qu'il accordait aux panvres. On hit à ce sujet dans le savant ouvrage de M. Beimud (Description des monuments musulmans du cabinet du dec de Blacus, tem. I., pag. 274) : « La plus grande partie de l'orge et des dattes que Maliomet récoltait, il l'abandonnait aux pauvres, Il entretenait constamment quarante personnes à ses frais. Quelque chose qu'on lui demandat, il no disait jamais non. Aussi lui arriva-t-il plus d'une fois de manquer du nécessaire. « On lit aussi dans l'Histoire des Sarrasies, par El-Makin [liv. I, pag. 10] : «Il consolait les hommes soulfrants, traitait avec charité les panvres gens. Tout ce qu'on lui demandait, il le donnait. Il était d'une af-ويواس الضعيف ويرزق بالصغير ومن «fahilité sans example» et dans إساله في حاجة لا يورد، الا بجاجته أو جيمور من القول le Berda (traduction de Joh. Uri), vera 55:

كالتمرى كرم والدعر في ممم

Tanquam mare in liberalitate, et tempus in rebus intentis.

- (39) An rapport de Zamakhsehary, ceux qu'en appelait Athhab essoffah etaient au nombre de quatre cents hommes et faisaient partie des Kouraïschs mouhadjirs (émigrants). Ils occupaient dans la mesquée l'estrade couverte d'un toit et passaient la nuit à étudier le Koran; et le jour à broyer des noyaux de dattes. Aboulféda (Vie de Mahomet, trait de M. Noël des Vergers, p. 120) leur attribue le privilége d'être considérés comme les hôtes de l'islamiune.
- إبودراج : « celni qui fail métier de se faufiler partont . عن ابودراج : « celni qui fail métier de se faufiler partont . عن الحراج ، « fils de l'individa que l'on voit sortir à tout instant . ابن خراج ، Dans ces dénominations comiques dont le poète a fait autant d'assonances emphatiques nous aimons à reconnaître les qualités essentielles d'un mendiant

de la bonne roche. On trouve ailleurs que dans Hariri de pareilles houffenneries. Térence, par exemple, appelle ses personnages Heautentiméroumenes. Thesaurochrysonicochrisidés, etc. Lafontaine célèbre les exploits des Rodllard et des Ronge-maille; et l'auteur du Lutrin n'a pas dédaigné de se faire l'historien du chantre Brontin et du puissant porte-croix Boirude.

- ou Allumeuse, sœur de Grognon. » Suivant la glose . قَبَنَى a été formé de عَبَنَى synonyme de عَلَمَ . «flamme. L'auteur paraît avoir choisi ce sobriquet . pour qualifier l'héroine de la mendicité, parce que sa malignité lui donne l'air d'une flamme ardente qui brûle tout ce qu'elle touche, اراد انها عُدْرَتها عطاء نار تحرق ما مرت به dériré de مَبْنَى . être maussade, refrogné, » a subi onne transformation analogue, por l'addition d'un soun après la première radicale.
- (42) Sur l'importunité des moines mendiants, consultes l'onvrage de M. Reinaud, Description des monuments musulmans, etc. tom. II. p. 277, 278, et l'Essai sur l'histoire de la Perse, par Jourdain.
- الرزائل karnaz, et en préposant l'article, alkarraz. Sous cette forme, le mot a passé dans la langue espagnole: Alcarraca, cantarilla de barre blance. Khalil et Ibn Doroid en donnent chacun un définition différente. Le premier pense que, dans le dislocte de l'Irak, un harraz est un vase à goulot étroit, tandis que l'antre en fait le synonyme de quesseré, «flacon,» et lui misigne le pluriel : mais il sjoute qu'il ne sait pas si c'est un terme arabe d'origine ou arabisé.
- (44) siqu, sorte de capuchon dont se couvraient les moines mendiants (D'Herbelot, Biblioth, orient, pag. 293). Abou Delef l'a écrit par un sin, dans son poème sur Sassan

Voyez les poux t It y en a dem cents nids dans chaque capuchon.

(45) C'est un passage du Koran, sour. rs. v. zo.

(§6) Littéralement « Quand il eut consoliété pour le gendre le nœud de sa fiancée.» Virgile avait déjà employé cette métaphore dans son Entide, lix. vv. r. v6

Noc cui une vellem vincio sociare jugali.

Plus tarel, Clément Marot disait, en s'adressant à une jeune danie (pag. 21 de ses Ofixerez chouses) ;

Donce at vous voules votre blonde jeuerloindre et lyer à sa grise vieillesse !....

- (فرع) En arabe, الألفار pluriel de كالفار من كالفار الم sena propre est : a la partie inférieure d'un sétement quelconque, et surtout d'une chemies. « La ratine est الآرم فراه والمعالفة المعالفة المعا
- (48) C'est encore un passage du Keran, sour. 1.37, v. 13. Comparer la Description des monuments musulmans, etc. par M. Reinand, t. II. p. 375; et le Commentaire de Beidawy, édit. de M. Fleischer, pag. 46, l. 22.
- (49) Lett limaque tient lei la place de Le. D'après Altirali, limaq s'emploie indifféremment lorsqu'il s'agit de manger ou de boire. Voici un vers de ce poète où l'ou doit le traduire par gurgée, goutes d'eau:

كبرق لاح يُعب من رآء ولايستى الجوائم من الماق

On threat an éclair dont la lucur propies réjouit l'azil sum donner aux homnes dévarés par la soit une seule goutin d'eun (à boirn).

(50) Les images puisées dans la nature sont du demaine de toutes les langues. Le poête Prodence a point avec le même trait les premiers pas de l'enfance :

Sic variat natum vices, infantis repit.

(51) C'est-à-dire : « où la jeunesse prit son premier esser. » Il y a dans cette métaphore quelque chèse d'inschite qui fait que l'on ne saisit pas tout d'abord l'intention du poète. Les commentateurs out pris soin de l'expliquer à propos d'un passage de la xxxvi séance, p. 403, l. 4, où elle a été reproduite par l'anteur :

Mon couse n's d'amour que pour Saroudje, objet de mes regents; car Sacoudje est ma torre vierge (ma jutrie) et l'atmosphère d'où est parti mon souffle.

En d'autres termes : « d'on je «uis sorti, sa bira où j'ai commence à respirer.»

Harris prote un mot makabb la signification de heboub, qui n'est autre chuse qua l'action de sortir et de faire son apparition loin de sa terre natale. La métaphore est tiris de cette locution : heboub errykh, « le souille du vent, » son action de se précipiter.

- [52] La ville de Saroudje, mentionnée an tame II de la Géographie d'Édrisi (tradi de M. Amédée Janhert, pag. 129, 136, 142, 155), est simée aux envisons de Harran. Ou la vante pour la beanté de ses caux et de ses jardins (voir Abulf, Descript, Mesopotas, Specioses, édit, de Frid. Tuch, note 232). Abulfaradje cite pluseurs avonuments relatifs à son histoire (Hist. des dynasties, p. 245, 271, 180). Le savant Kachler en parle aussi dans son ouvrage qui a pour titre : Abulf. Tabule Syrius, p. 28 et 226, et fait remarquer que son ancien nom était Bathass. Il s'appuie toutefois sur l'autorité d'Assemani, qui a traité la question dans sa Bibl. orient. 1, 1, p. 285; et t. II, in dist. de Monophysitis, à l'article Saradj.
- (53) Fontaine de Paradis, dont il est question dans le Koran, sour. LEAVE, vers. 18.
- (54) En traduisant les mots d'après l'ordre qu'ils occupent dans le texte, j'obtiens pour résultat une construction qui ressemble moins à une phrase qu'à une proportion géométrique dont les conséquents currespondent réciproquement à leurs antécédents, comme on le voit ci-dessous;

Et en Eulants et leure Demenors sont des Astres et des Constellations.

Les Arabes ont appelé cet arrangement de mots viville, es plus spécialement encore le fille de anacher. Or cet artifice de la rhétorique arabe consiste à rassembler deux abjets dans le promier membre d'une proposition, puis à énoncer la somme de leurs attributs dans le second membre, de façon que l'auditeur ait à restituer à chaque objet la qualité qui fui convient:

وهو ان تَلقَ عِيسُن ثَمْ تُرى تغييرها جلد تقدّ بان السامع يرد الى كل ما له مثاله

Le Koran offre un esemple du leff out nuchar, sour xxxux, v. 73: ومن رحمت جعل لكم الليل والنهار لتبكنوا فيه ولتبتغيوا من فضلت

Mais Dien, par l'effet de sa miséricorde, vons a donné la mit et le jour, tantôt pour vous reposer, tantôt pour demander a sa bouté des richesses, par le transit.

Notre langue se manque pas de tournures de ce genre. Je dois à l'obligeante érudition de M. Grangeret de la Grange la citation suivante, empruntée au poête Lebrun. (Veillées du Parnasse.) Il est question de Protée:

l'appelant de son art les merreilles en fonte, Tigre, flamme, terrent, gronde, embrese, s'éconte.

Le commentateur de Hariri ajonte (pag. 332, lig. 5 et 7) deux exemples à l'appui de la démonstration que je vieus d'exposer, lei devrait arcêter mon observaiten, dejà un peu étendare mais comme je tiens à fixer d'une manière décisive le seus du vers qui attire notre attention, je signalerai l'erreur commise par G. Jones au aujet du mot , qu'il a écrit avec un hamest après le seus. L'illustre auteur du Commentaire sur la poésie asiatique cite, au chapstre des Descriptions, les sept premiers vers du chant d'Abou Zeid, comme un modèle de grace, sous le rapport du style et des images, et mise en donne une traduction latine asses exarte; mais il a rendu beson par adificia, et le l'autre in manioner, sans s'occuper du pronom plariel qui vient après le second mot, ce qui constitue, d'un cité, un pléoussme insignifiant que Hariri ne peut pas même avoir en dans l'esprit, et de l'autre un contresens dont G. Jones reste seul responsable.

- (55) Ouloudj, pluriet de ildy, par un aix, est le nom que les musulmans assignant sus infidéles de l'Orient ou de l'Occident. Comparez les Invasions des Serrasins en France, par M. Reinaud, p. 252.
- [56] Sarondj était tombé entre les mains des France en 19à de l'hégire (de J. C. 1101), à la suite d'une victoire qu'ils avaient remportée sur Socman, fils d'Ortor, prince de cette ville. (Ibn Khalduni Nurratio de expedit. Francorum, p. 14.)

(57) Ibn Khallican (texte arabe, édit, de M. Mac Guckin de Slane, t. 1. p. 47) cite un vers du poète cordonan Abou-'Durar Ahlumed-ben-Abd- Habbili-ben-Hhabyb-ben-Hhodayr-ben-Salim, affranch i de Hecham-ben-abd-Errahhman-ben-Moawyali-ben-Hecham-ben-abd-el-Melik-ben-Meronan-ben-el-Hhakem l'ommyade, que l'on aimera à rapprocher du vers de Hariri.

«Le jour de la séparation est le plus déchirant de la vie. Plût au ciel que je fusse mort arant le jour de la séparation!

(55) Les accents déchirants du pauvre Abou Zeid nous especifent les plaintes aussi harmonieuses que naives d'un de nos poètes que les despirs de sa position retenaient à Rôme, bain de l'Anjou, sa chère patrie :

> le me permene seul ser la riue latine. La France regrettant, et regrettant encer Mes antiques amis, mon plus riche thefere. Et la planant elicor de ma terre ungunine. Le regrette les bois et les champs blondinans. Les uignes, les jardins et les pres verdinans. Que mon fleuve traverse.

(Les regrets de Jonaton stu Hollay, t. II de ses murres ; p. 28 j.)

- [59] A la lettre : « Je m'avançai pour échanger avec lui une poignée de main, « et non par pour l'embrasser, in amplexam, comme l'a traduit Priper, « En se prenant la main, dit finrekhierdi (Foyage en Arabir, tum. I. pag. 171), les habitants du Hédjar s'empoignent mutuellement le ponce, le pressent et recouvrent la main trois ou quatre fois. C'est ce qu'on appelle mesafehha, « Tel était, au rapport des historiais, l'asage de Mahomet.
 - [60] Liser le Bordo, vees 57.
- (61) Voyez la xxvi* séance, pag. 167, communit l. g; et la xxvi* pag. 530, L.5.



DOWN BOART THE

LETTRE A M. REINAUD,

Membre de l'Institut.

Casan, ce 3o novembre 1814.

Monsieur,

Je m'empresse de vous faire mes remerciments très-sincères pour l'insertion de mes deux lettres dans le Journal asiatique.

Il y a déjà bien longtemps que je m'occupe de l'histoire de l'ancien peuple ture, auquel appartenaient aussi, comme vous le savez, les Tartares et les Mongols. J'ai dirigé l'attention des savants sur mes recherches par trois ouvrages, dont l'un a été imprimé en allemand sous le titre Vollständige Uebersicht der ältesten türkischen, taturischen und mogholischen Völkerstämme, nach Raschid-ad-din's Vorgange bearbeitet; Kasan, 1841, et dont les deux autres ont paru en russe, sous les titres 1º Предки Чингизхана, Les ancêtres de Dchinghghiz-khan. Saint-Pétersbourg, 1843; 2º Kb изторів Чингизв-хана, Supplément à l'histoire de Dchinghqhiz-khan. Saint-Pétersbourg, 1844. J'ai démontré suffisamment dans ces ouvrages combien il manque encore aux succès réels de l'investigation des sources asiatiques, et combien il faut encore employer de saine critique pour pouvoir composer un ouvrage pragmatique propre à satisfaire à tous égards les désirs des historiens qui recherchent l'exactitude. Pour donner une preuve convaincante de cette opinion, qui semblera peut-être un peu paradoxale après les ouvrages de MM. Klaproth, baron d'Ohsson, baron de Hammer-Purgstall et autres, composés sur le même objet, je vous prie de vouloir bien me permettre de vous communiquer, pour le Journal asiatique, quelques remarques nouvelles qui ont rapport au peuple nommé Bèdè (Bèda, Bædæ).

M. l'académicien J. J. Schmidt, à S'-Pétersbourg. a été le premier qui a trouvé dans les annales de l'historien mongol Ssanang-Ssetsen, un peuple nommé ainsi. Dans ces annales nous lisons : « Burte-Tchino, le fils cadet du roi Dalai Ssabine Arou Altane Chiréghétou, se retira, après le meurtre de son père par le ministre Longman, dans le pays de Ghonghbo. Se méfiant du peuple de Ghongho, il passa, après s'être marié avec la vierge Ghoa Maral, le lacnommé Tenghghis, dirigea son chemin vers le nord de cette contrée, et débarqua au bord du grand lacnommé Baighal, auprès du mont appelé Bourkhan Khaldouna, où il rencontra le peuple nommé Bèdè. Après avoir raconté à ces gens, qui lui demandèrent la cause et le motif de son débarquement, son extraction directe, aussi bien que celle de l'Indien Olana-Erghukdeksen Khaghan et du Tibétain Tul Esen, tout le peuple Bède, ravi de son récit, dit

Voyez Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses, etc. Saint-Pétersbourg, 1899, pag. 57.

unanimement: « Ge jeune homme est d'une haute extraction, et nous nous trouvons sans chef; allons l'élire noue roi. Après cela ils l'élurent leur roi, et se soumirent tous à ses ordres. »

M. Schmidt ajoute¹: » Bèdè, ou, comme on l'écrit en tibétain. Pete, est l'ancien nom des peuples monguls, qui était déjà connu des écrivains de l'antiquité; car Ptolémée et Ammien-Marcellin nomment les Belac une peuplade de la Sérique. On les trouve souvent cités dans les livres tibétains sous le nom Pétè-Hor, par lequel les Tibétains désignent les Mongols et tout ce qui a rapport à cux. Ainsi, ils disent Hor-sig au lieu de caractères mongols. Au reste, on ne saurait mettre sérieusement en doute que le Pé-ti, a barbarés du Nord, » des anteurs chinois, nom qu'ils donnaient aux peuplades mongoles, ne soit fondé sur le susdit Bèdè ou Pétè. »

Dans un antre endroit il est dit : « Bientôt après, Dehinghghis-khan leva l'étendard blane de neuf pieds, planté au bord du fleuve de l'Onon, et l'autre noir, de quatre pieds, de son esprit tuteur, planté ordinairement à Deligham Bouldagha, et il devint le roi des quatre cent mille hommes du peuple Bèllé. Le roi dit : « Ge peuple Bèllé, qui, courageux et fier, nonobstant nos souffrances et périls, s'attachait à moi twee fidélité, qui, toujours le même, augmentait mes forces, supportant la joie et l'affliction, je veux que ce peuple Bèllé, semblable à un cristal

^{*} Voyes Geschichte, stell pig. 373.

⁴ Voyer thirt, pag. 71.

précieux, noble, qui s'est montré fidèle jusqu'à la fin de mes entreprises, dans chaque péril, soit nommé Koke Mongot, et qu'il soit le plus élevé de tout ce qui se meut sur la terre. Depuis ce tempslà ce peuple est nommé Koke Mongol.»

On le trouve cité autre part 1, où il est appelé « un peuple heureux , demeurant au nord de Enedkek. »

Je vous ai donné ces extraits de l'histoire même de Ssanang-Ssetsen. Vous savez que ce n'est qu'une répétition de ce que M. Schmidt avait annoncé déjà auparavant²; or il avait été sévèrement réprimandé par feu M. Klaproth. Feu M. Abel-Rémusat partageait l'opinion de M. Klaproth à cet égard, et il interprétait même Bida par nous, notre³; à la vérité, feu M. le baron Silvestre de Sacy fit observer que Grégoire Bar-Hebraus, dans sa Chronique syriaque⁴. à l'an 1014, nomme les Bata parmi les peuples dont se composait une armée chânoise, et il jugea déjà alors que le récit de Ssanang-Ssetsen n'avait rien d'invraisemblable, et qu'il faudrait; pour le rejeter, autre chose que des conjectures ⁵.

Voyes Geschichte, etc. pag. 82, 83, 239, 425, 440, 442, 446, 446, 478, 487.

^{*} Voyes Furschungen im Gebiete der ülteren religiüsen, politischen, und literärischen Bildungsgeschichte der Völker Mittelusiens, vorzüglich der Mongolen und Tibeten. Saint-Pétersb. 1814. (Mines de l'Orienttom. VI, cahier 3.)

Voyes Recherches sur les langues turtures. Paris, 1820, avantpropes, pag, 1111.

Voyer Bar Hebrar Chros, syriac, etc. Lipsie, 1789, pag. 11.

Voyes Journal des Savanis, septembre et octobre 1825.

Fen M. Klaproth dit : « Bèdè ou Bida est peutètre un nom tibétain des Mongols, lequel ne se trouve ni dans Rachidou-d-dine, ni dans les auteurs chinois. « M. le baron d'Ohsson, dans son Histoire ², ne fait mention nulle part de ce peuple. Enfin, M. le baron de Hammer-Purgstall s'exprime ainsi ³: « Les scrutateurs de l'histoire des Mongols et des Tartares ne sont pas jusqu'à présent d'accord, si les Mongols sont les Moho des Chinois, ou s'ils se nomment vraiment Bidā; si le nom de cette peuplade tartare est ancien, ou s'il ne date que du temps de Dehinghghiz-khan. »

Ainsi donc, personne, ni M. Klaproth, ni M. le baron d'Ohsson, ni enfin M. le baron de Hammer-Purgstall, n'ont reconnu le nom de la peuplade Bèdè, nonobstant que les recherches de ces messieurs aient été fondées principalement sur les Annales de Rachidou-d-dine; M. Klaproth même dit que ce nom ne se trouve pas dans Rachidou-d-dine. Mais ces messieurs ne pouvaient étudier les Annales de Rachidou-d-dine avec tout le succès désirable; car les exemplaires sont défectueux aussi bien à Paris qu'à Vienne. Il me reste à démontrer que le nom des Bèdè se trouve vraiment dans les annales sus-

¹ Voyez Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Gyras jusqu'à nos jours, etc. Paris, 1826, pag. 158:

⁷ Voyez Histoire des Mongols depuis Tehinguio-khua, etc. La Haye et Amsterdam, 153 l.

Yoyca Geschichte der goldenen Horde in Kipstehak, Pesth., 1840, pag. 35.

dites. Voyons ce que Rachidon-d-dine dit à l'égard de cette peuplade.

Après avoir raconté la victoire remportée par Dehinghghiz-khan sur le Naimane Ghouchfough-khan, l'an 6 : 4 (18 : 1). Rachidou-d-dine ajoute que Ghouchfough-khan avait une sœur appelée Asbech, et un frère nommé Aboudchou-Aboughan, qui laissa après sa mort un fils nommé Dehaoulou; que la mère de celui-ci tirait son origine des Naimanes, et nommément des quatre frères de Ghouchfough-khan: Nemdehanouch-Chal, Tarou-Chal, Bemiane-Chal et Toughmeh-Chal; que chal veut dire prince, et qu'on nomme aussi les Naimanes qui appartiennent à cette souche, Bèdé Timour (مالين فاحال كم المالية المالية

A l'an 615 (1111), il nous raconte la guerre entreprise par le prince Dehoudehi contre Dehend et Zenghi-ghent, et il dit entre autres choses عروان جهان کشای جیندگیر خان شهراده جوی بتاریخ مذکور با اولوس بیدی بجانب جند روان شد وابتدا بقصید سفتان ایوای جبه که برگذار جیسون است ودر مقدمه حسین حای را که باسم بازرگان از قدیم بار ببندگی جیندگیر خان یموستید بود ودر زموه حشم منتظم کشته برالت بغرستاد تا اهالی آن حوالی را بعد از ابلاغ رسالت بحکم معرفت وقرابت

ا Voyez man. تاریخ غازانی ful. ۱۰۸ verso.

نصيحت كغد وبايلي خواند تا دما واموال ايسان Dans l'année susmentionnée, le prince Dehoudchi, marchant vers Djend, conformément à l'ordre du conquerant du monde Dehinghghiz-khan, avec l'oulousse Bède, arriva d'abord auprès de la bourgade située au bord du Dehihoun, et nommée Siftane Aiwadchi Dchebeh; de là il envoya en avant (à Sighnack) Housseine Hadehy, qui, à titre de marchand, était attaché déjà depuis longtemps à la suite de Dehinghghiz-khan, et inscrit dans la liste de ses serviteurs, avec une lettre pour les habitants, afin qu'après leur avoir communiqué cette lettre, il les exhortat amicalement à se soumettre, sous le prétexte de la liaison et de la parenté qui existaient entre eux et lui, promettant qu'on ménagerait alors leur sang et leur bien. » La populace assassina cet Housseine, et Dchoudchi, donnant l'ordre, après la prise de Sighnack, de faire mourir tous les habitants pour venger l'âme de cet innocent assassiné, s'en alla plus loin. Ensuite, il envoya Dchen-Timour, dans la même intention, aux habitants de Dehend; mais celui-ci, n'ayant pas été écouté plus favorablement que Housseine : 31 ale ييش أيشأن بوقت ومخدمت جوئ وأولوس بيدى رسيد وازاحوال كه مشاهده عموده بود اعلام داد ايشان عازم آنجأ شدند وجهارم صغرسفه ست عشر وستمايه . Il les quitta tout à coup ه بظاهر شهر نزول ڪردند

[·] Voyes man. كارنج غازالي fol 117 verso. - " Voyes ibid.

et, après être retourné augrès de Dehoudchi et de l'oulousse Bède, il leur communiqua ce qui lui était arrivé. Ceux-ci marchèrent vers Debend, et firent halte dans les alentours de la ville, le à du mois de sefer, l'an 616, » Après avoir emporté d'assaut la ville de Dehend, ils firent assassiner les citoyens les plus importants, et y établirent à la place de commandant un certain Ali-Khodchah. Après la prise de Zenghi-Ghent, qui arriva bientôt : اولوس بیدی از آنجا بعن فرانورم در حرکت آمد واز حصرانشینان و ترکانان که در آن حدود بودند ده هنزار سلام د مرد شدند که محریك خواروم روند lousse Bède retourna à Karakoroum, et on désigna des nomades et des Turkomanes, qui se trouvaient dans ces contrées, au nombre de dix mille, pour faire une invasion dans le Kharizm, » M. d'Obsson s'exprime ainsi? d'après le Djihankuschai et le Siret Dielal-ud-dine : « Alors les troupes ouigoures , au nombre de dix mille hommes, qui faisaient partie da corps d'armee de Djoutchi, reçurent la permission de retourner dans leur pays, et furent remplacées par un corps de dix mille Turkmans nomades, que Dioutchi prit à son service. » On voit en même temps qu'on ne peut pas prendre ici le mot بيدى dans le sens de notre, nous, comme l'a interprété feu M. Abel-Rémusat.

Voyes man. 3/56 Tol. 118 verso.

Voyez lor. land, toni. I, pag. 123.

D'après ces extraits, il n'y a point de doute que le peuple, ou bien l'oulousse Bèdè, existait. Mais il reste encore à décider ce qu'il faut entendre par ce nom. Il se trouve employé, comme nous l'avons vu, chez les Naimanes, qui étaient d'origine turke, comme l'appellatif d'une partie d'eux. Le Tarikh Djihankuschai, aussi bien que le Siret Djelal ud-dine, met, au lieu de l'oulousse Bédé, les Ouighoures, qui étaient pareillement d'origine turke. Si on compare la description du pays des Ouighoures, d'après Rachidou-d-dine 1, avec celle du pays du peuple Bèdè, d'après Ssanang-Ssetsen², qui se ressemblent; si on ajoute qu'Oughouz, d'après Bachidou-d-dinc, donna par excellence le nom d'Oaighoures à ceux qui lui portaient du secours dans tous les périls s, et que le peuple Bèdè s'attacha de la même manière à Burte Tchino , nom fabuleux dont j'ai parlé dans mou livre des Ancêtres de Dehinghghiz-khan3; si on fait attention que Dehinghghiz-khan donna aux Bèdè le nom honorifique de Koke Mongol 6, pour les distinguer des Mongols en général; si on considère que Dehinghghiz-khan recut le sceau impérial d'un Ouighour Tatatungo?, et que, d'après Ssanang-

3 Voyer appra.

Voyez Vollständige Uebersicht, etc. pag. 64, aqq. — D'Ohsson, loc. land. tom. 1, pag. 107.

³ Voyez Vollstandige Uebersicht, etc. pag. 14, 64.

Voyez supra.

Pag. 17.

^{*} Voyex supra-

Voyez d'Ohsson, loc. land. tom. 1, pag. 88.

Ssetsen l. le même sceau sauta de la pierre carrée sur laquelle était assis l'oiseau qui criait Dehinghghiz : si on se rappelle enfin que les Tibétains nomment les Mongols Pete Hor, peut-être au lieu de Pete Chaihor (Pete Onighoure), et que Dehinghghiz-khan ne put entendre sous la dénomination des quatre cent mille du peuple Bède que la moindre partie de ses sujets, alors la coincidence de tous ces renseignements démontrera suffisamment, ce me semble, que l'oulousse Bède était d'origine turke. ou bien que l'oulousse Bèdé était vraiment le même peuple que les Ouighoures. En effet, c'était une partie du peuple turk, connue plus tard sous le nom général d'Ouighoure; elle était attachée depuis les temps les plus reculés au service, ou bien à la suite des ancêtres de Dehinghghiz-khan, qui, aussi bien que Dehinghghiz-khan lui-même, n'eurent jamais de guerre avec les Ouighoures.

Voilà donc la justification d'un fait historique rapporté par l'historien mongol Ssanang-Ssetsen; voilà en même temps une nouvelle justification de l'historiographe Rachidou-d-dine, méconnu et décrié tant de fois.

Veuillez bien agréer, etc.

François de Endmann.

Loc. land, pag. 71.

³ Ibid.

EXTRAIT

DU VIKRAMA-CHARITRAM',

Et quelques remarques sur cette collection de contes, par M. Rudolph Rorm.

L'introduction du recueil de contes dont nous allons donner une analyse, est analogue à celle du Kathàsaritsàqura.

Parvati, assise avec Civa sur la cime du Kailasa, le prie de raconter une histoire. Civa commence par lui faire le récit de la mortification de Bhartribari.

Bhartribari, roi d'Oug'ayini, reçoit d'un brahman un fruit qui confère l'immortalité; mais, la vie n'ayant point de valeur pour lui, si, tôt ou tard, son épouse Anangasena devait lui être enlevée par la mort, il donne le fruit à la reine. La reine le re-

Le teste sanscrit de estié collection dont je me suis servi, le seul, à me connaissance, qui se trouve sur le continent, appartions à la bibliothèque Tuhingue. Le manuscrit se compose de quarante-deux feuillets in felm oblongs, et a été donné en 1843 par M. Ewald.

L'épilogue du premier chapure dit: इति अनुद्धिमानकार्यः देशार्य signifie l'absence des passions mondaines, telle qu'elle est exigée par la vir ascétique. Nous possédons une collection de stances, pour la plupart morales, qui portent le titre de अनुद्धिमानगणन

met à son favori, le favori à une autre femme et ainsi de suite; de sorte que, descendant de main en main, cette ambroisie parvient enfin à une servante et est aperçue par le roi, qui, convaineu de l'infidélité de son épouse, et plaignant son sort et l'inconstance des femmes, renonce à la vie mondaine et abandonne le trône à Vikramarka 1.

CHAPITRE II. - Vikramärka est un coi excellent: il suit les conseils des brahmans et de ses ministres. comble les religieux de bienfaits, protége les quatre castes, et hientôt les trois mondes sont remplis de sa gloire. Pendant ce temps, il se passe dans le ciel d'Indra une scène qui exige la présence de Vikrămarka, Indra, préparant par ses nymphes une séduction pour le célèbre ascète Vicyamitra , dont la mortification excessive commence à devenir dangereuse, même pour les dieux, oblige Rambha et Ourvaçi à faire leurs preuves dans l'art de la danse. Le conseil des dieux, également enchanté de l'une et de l'autre, n'ose pas se proponeer; il faut qu'an cherche Vikramarka, qui décide en faveur d'Ourvaci et motive son jugement devant les dieux. En récompense, Indra lui donne un trône a orné de pier-

Ce roi est appelé, tantét Fibramaditya, tantés Fibramarica. L'un et l'autre titre signifie esolell de l'héroisme.»

Cette manière de tattacher entre eux des faits separes par une suite de siècles, est très fréquente dans les contes indiens. Viçvamitra est un des sages primirés du people heal-manique et un héros du Vêda.

[&]quot; filetter exiège de linn. « Il paralt que, souvent, les trônes

reries et supporté par trente-deux statuettes de filles, sur la tête desquelles on devait mettre le pied pour

gagner le siège.

Peu de temps après, un événement extraordinaire s'annonce dans la capitale de Vikramarka par des tremblements de terre, des météores et d'autres présages inquiétants. (C'était la naissance de Câlivahana dans la ville de Pratichthana.) Le roi demande des explications à ses sages et apprend d'eux que ces augures sinistres prédisent la mort d'un roi. Alors il leur adressa ces paroles : « O vous qui connaissez les choses divines, un jour le seigneur (Civa), satisfait de ma mortification, me dit : « Roi, je te suis propice; demande une faveur quelconque (bormis l'immortalité). Je lui répondis : ò Dieu, je voudrais mourir par la main d'un fils, qui naîtrait d'une jeune fille de deux ans. Le dieu me l'accorda. Où donc un tel enfant pourrait-il être né ?» Les suges lui répondirent : « La force créatrice de la divinité est încompréhensible; un tel enfant a pris naissance quelque part. » Pour déconvrir cet enfant dangereux, le roi délègue un Vêtâla, qui est assez heureux pour trouver dans la ville de Pratichthâna un petit garçon jouant avec une jeune fille devant la maison d'un potier, et pour apprendre d'un brahman que la jeune fille est son enfant, et que Cêcha, le prince des serpents, a engendré avec elle le garçon qu'il voit. A cette nouvelle Vikramarka s'achemina vers

étaient portés par des figures de lions, emblème de la puissance; de là le nom est adopté pour un siège royal en général. Pratischthaua, pour mer Calivahana; mais, frappe par le sceptre de la mort, il succomba à ses douleurs et se separa du corps.

Après la mort de Vikramarka, sur l'ordre d'une voix surhamaine qui se fit entendre dans l'assemblée

du peuple, le trône divin fut enterré.

Bien des années après. Bhog's parvint au souverain pouvoir. Dans une promenade qu'il fit, entoure de sa cour, il apercut un brahman, qui toutes les fois qu'il était assis sur l'éminence d'un champ très-fertile, montrait des sentiments généreux en offrant les fruits de sa propriété au roi et à sa suite, pendant que, descendo, il se plaignait du tort que le roi faisait à sa possession. «Quand les autres, dit-il, nous font du tort, nous allons nous plaindre auprès de toi ; quand tu le fais toi-même, qui me défendra l'« Le roi soupçonna une influence surnaturelle, et, assis lui-même sur l'élévation, il se vit tent d'un coup rempli de sentiments de pitié. de générosité, de justice: il se sentit mênia dispusé. s'il l'eût faller, à donner sa sie pour le bonheur de ses sujets. Il acheta le champ et lit creuser sons la place merveilleuse. On trouva un trône ravissant convert d'une grande pierre, mais il ne fut possible de le relever qu'après qu'on ent fait, suivant le conseil d'un ministre, des sacrifices et de larges donations aux bruhmans. La dessus un discours s'engagea entre le roi et son ministre, sin le bonheur d'un roi qui possedait un bon conseiller et savait profiter de ses conseils; et le ministre raconta à

Bhog a l'histoire de Nanda et Çăradânandana l. Le conte et les éloges de part et d'autre finis, on en-lève le trône et on le place dans la résidence de Bhog a, et celui-ci se prépare à s'y asseoir, entouré des emblèmes de sa dignité. Mais, sitôr qu'il met le pied sur la tête d'une des statuettes qui supportent le trône; celle-ci lui adresse la parole, et dit d'une voix hurgaine : « O roi l si tu as l'héroisme, la valeur et la bonté excessive de Vikramâditya, alors assieds-tol sur ce trône, a Le roi tui répond a Raconte-moi une histoire de la bravoure de Vikramâditya; » et elle commence ; « Écoute, à roi, » etc 2.

Vikramadityu apprit un jour par ses messagers qu'on trouvait sur la sime du Chitra kût'a un temple magnifique et un étang dont l'eau procurait la délivrance de tous les péchés. Le roi s'y rendit, fit ses ablutions et trouva un brahman qui avait offert taut d'holocaustes que leurs cendres entassées formaient une colline, sans pourtant obtenir de la divinité ce qu'il désirait. Sur la question du roi, depuis combien de temps il faisait ces sacrifices, le brahman répondit : « J'ai commencé ces offrandes lorsque la constellation des sept richis fut

L'Cette introduction se, répète presque mot pour mot à la lete de chaque chaquitre.

Montagne eu Bandélkhond, célélisée dans le Banatyana.

On trouve cette histoire, aree quelques changements pen importants; dans le Kuthduritalgara, v. 28-97.

Les sept richis out, selon les Indiens, un mouvement partienher, une révolution différente de celle des autres étailes. Colebrouke

par sa première révolution dans l'astérisme de Révati; maintenant elle est dans l'astérisme des Açvins, un siècle s'est accompli, » Bhog'a, touché du malheur du brahman, va s'immoler pour hii; la divinité intervient pendant qu'il porte le poignard à son cou, et lui promet d'accorder les vœux du pénitent.

Chap. III. - Vikramaditya, peofondément touche de la faiblesse de l'homme et de la caducité des créatures, qui tournent dans un cercle de destruction (personne oe sait ce qu'il deviendra), se decide à donner tous ses biens fragiles pux pauvres et aux brahmans. A cet effet, il arrange une sete et y invite tous les dieux. Le dieu de l'Océan, invoqué par un brahman, remet à celui-ci, pour Vikramaditya, quatre perles, dont l'une conférait des ririchesses, l'autre de la nourriture, la troisième une armée complète, la quatrième des ornements et des habits précieux. Le roi laisse libre au porteur de ces trésors de s'en choisir un; le brahman, ne pouvant se décider, consulte son fils, sa belle-fille et sa femme; mais chaque membre de la famille a une opinion différente; le brahman expose son embarras au roi et reçoit de lui les quatre perles.

Le Chap. IV raconte la clémence et la reconnis-

⁽Misc. Eurys, II., p. Miscretc.): The seven Rights remain for a hundred years in each asteriou, being connected with that particular nobolutes, to wich, when is rises in the east, the line of their rising is directed.

[।] वधनस्यातियतं.

sance de Vikramaditya envers Dévadatta, qui est supposé avoir assassiné un prince royal. Le roi est prêt à lui pardonner le crime, se rappelant le service que Dévadatta lui avait rendu longtemps auparavant : il avait, un jour, montre le chemin au

rai. qui s'était égaré dans une forêt.

CHAP. V.— Vikramāditya avait achete dix pierres precieuses d'une valeur extraordinaire à un joaillier, et devait envoyer avec le marchand un homme de confiance pour prendre les pierreries, qui étaient restées dans la patrie du joaillier. Un domestique du roi accepta la mission en disant qu'il se soumettrait à la peine de mort s'il n'était pas de retour au bout de huit jours. Il devait bientôt trouver un obstacle pour son retour. Des pluies immenses avaient fait déborder une rivière qu'il fallait traverser, et il ne parvint à persuader le batelier à risquer le passage qu'en lui promettant la moitié de ses joyaux. Arrivé auprès de Vikramāditya, et ayant raconté son aventure, il reçoit les éloges du roi pour avoir tenu su promesse, et le reste des pierreries en présent.

Chap, VI. — Il est rapporté comment Vikramaditya, s'amusant en un jour de printemps, avec sa cour, dans un bois, y trouva un brahman, qui lui dit : « l'ai en un rêve dans lequel la déesse Chandi m'a prévenu que le roi Vikrama accomplirait mon désir. « Son désir est d'avoir un domicile: Bien que le roi se méliat un peu du rêve, cépendant pour satisfaire au désir d'un brahman, il lui fait bâtir une ville, lui donne des femmes, des éléphants, des chevaux et des soldats, et appelle la ville Chandikapura.

GHAP. VII. — Le marchand Dhanada voit, au milieu de la mer, sur un rocher, un temple de Parvati; devant le sanctuaire, il trouve les corps d'un homme et d'une femme, dont les têtes étaient coupées, et une inscription lui dit : « Quand un homme courageux aura réconcilié la dées e par son propre sang, cé couple recouvrera la vie. « Le roi, averti par le marchand, accourt, s'offre en sacrifice et obtient de la déesse leur rappel à la vie et leur rétablissement dans leur royaume.

Citar. VIII. — Par le même dévouement religieux. Vikrama oblige la divinité d'accorder le désir d'un riche marchand de Kachmir. (कार्यदेश) qui avait creusé un étang autour d'un temple de Nărăyană, et qui ne pouvait obtenir, par aucun moyen, que l'étang fût rempli d'eau.

Gaze. IX. — Un Râkchasa, demeurant dans le Vindhya, venait chaque unit dans la ville de Kānchinagara et tuait quiconque il trouvait dans la maison de Naramohini, femme d'une beauté admirable. Vikrama abat le démon et délivre ainsi la femme de ces visites nocturnes.

Cuar. X. — Le roi donne à un brahman malade un fruit qui guérit toutes les maladies, et qu'il s'était procuré au moyen d'un chant magique, accompagné de certains sacrifices et répété pendant une année entière.

CHAP, XI. - Vikramāditya, couche sous un arbre

dans une grande forêt, entend l'entretien du roi des oiseaux, nommé Chirang'ivi (doué d'une longue vie), avec ses enfants, qui reviennent de leurs excursions. Un d'entre eux dit que son âme était remplie de douleur, car il avait vu , dans une ville du nord , un triste spectacle. Un Rákshasa du mont de Ceválaghosha cherchait dans la ville de Pala des victimes tellement nombreuses que le habitants de cette ville jugeaient à propos de lui donner un homme pour son repasjournalier. Au surplus, la victime du lendemain avait avec le prince-oiseau une relation qui datait d'une naissance antérieure. Le roi, compatissant, va remplacer le malheureux qui avait l'affection du fils de Chirangivi. Il se rendit à l'endroit du repas, et le Râkshasa, touché de sa vertu, lui promit de s'abstenir désormais de cette nourriture.

CHAP. XII. — Le roi délivre une femme qui, par suite d'une malédiction de son mari, est tourmentée toutes les nuits par un Râkshasa.

GRAP. XIII. — Vikrama retire de l'eau un vieux brahman et sa femme. Le vieillard reconnaissant lui cède les mérites religieux qu'il avait acquis par des austérités continuées pendant dix ans sur le bord de la Godàvari. Le roi, à son tour, les transfère sur un brahman Rakshasa condamné à dix mille ans de peine, et lui procure l'admission au ciel.

CHAP. XIV. — Un Yogin, à qui Vikroma avait raconté une histoire, lui fait présent d'un linga merveilleux qui accomplit tous les désirs. Le roi, ren-

contrant un brahman adonné au cutte du linga, qui avait perdu un symbole religieux, loi donne le précieux cadeau du Yogin.

CHAP. XV. — Vikrama récompense son chapelain (parohita) Vasumitra en lui faisant épouser la nymphe Manmathag'ivini, sur laquelle il s'était acquis des droits en se jetant dans un bassin rempli d'huile brûlante.

Cuar. XVI. — Le roi revient d'une expédition guerrière et est à célébrer la fête du printemps; un brahman vient lui demander une dot pour sa fille et reçoit huit fois plus qu'il n'avait demandé.

Cane. XVII. — Un roi qui apprend la gloire de Vikramaditya, son dévoument pour le salut des autres et sa libéralité, se livre, plein d'émulation. à des mortifications très-austères pour gagner des richesses. Les déesses Yoginis lui accordent sa prière, mais à une condition très-pénible. Vikrama, voyant les tourments du roi, se sacrifie pour lui et obtient sa délivrance.

Cuar. XVIII. — Un étranger prévient Vikrama qu'il a vu sur les bords du Gange un trône magnifique, qui, le matin, aux premiers rayons du soleil, sortait de la rivière, grandissait, dans la journée, de manière à atteindre le soleil, et replongeait, le soir, dans le fleuve saint. Vikrama s'y rend, s'assied sur le trône; la chaleur le consume à son apprehe du soleil, mais le dien de cet astre, Sûrya, l'abrenve de son ambroisie, lui donne un nouveau corps et une paire de bracelets qui procurent journellement

des richesses. Le roi transmet ces bijoux à un pauvre brahman qu'il réncontre:

Chap. XIX. — Vikrama, entraine à la poursuite d'un sanglier, entre dans une caverne où il trouve le palais de Bali, et reçoit, de ce roi du monde souterrain, deux objets dont l'un rend opulent, l'autre immortel. En retournant, il voit sur son chemin deux brahmans, le père et le fils, qui lui demandent l'aumône, et leur laisse les deux amulettes, comme ils ne tombent pas d'accord sur le choix de l'un ou de l'autre.

CHAP. XX. — Vikrama donne des objets semblables obtenus, par son courage, d'un Yogin, à un prince détrôné qui est sur le point de monter sur le bûcher.

Le Ghap. XXI raconte la donation de huit pierres précieuses faites par Vikrama à un brahman indigent. Le roi les avait obtenues en descendant dans l'enfer avec huit femmes qui disaient être « les huit grandes perfections » (नक्षानिक्यः).

CHAP. XXII.—Le roi, en offrant sa vie à la décesse Kâmākshi, procure à un brahman des trésors qu'il n'avait pu obtenir par aucune austérité.

Char. XXIII. — Le roi rêve être monté sur un huffle et 'aller du côté droit. Les interprètes des songes lui disent que ce rêve est très-funeste pour tui, et lui indiquent des sacrifices, des donations et d'autres moyens à l'aide desquels il pourrait peut-être prévenir le danger qui le menace. Le roi suit leurs conseils.

CHAP. XXIV1. - Dans le territoire de Vikrainàditya était une ville nommée Purandarapouri. Dans cette ville vivait un marchand très-opulent qui avait quatre fils; il les convoqua et leur dit : « Mes fils, après ma mort, vous ne pourrez pas vivre ensemble; tôt ou tard s'élèveront des différents; c'est pourquoi je vais faire une répartition de mes biens. Vous trouverez ici, sous les quatre pieds de mon lit, vos quatre parts; vous les prendrez par ordre d'age. Après la mort de leur père, les fils demeurérent ensemble pendant un mois, lorsque des querelles s'engagèrent entre leurs femmes. Les frères dirent : « Pourquoi ces querelles? Notre patrimoine a été partagé du vivant de notre père; prenons ce qui a été enterré sous le lit, séparons-nous et vivons en paix. « En creusant sous le lit, ils trouvèrent audessous des quatre pieds, quatre vases; dans l'un était enfermée de la terre; dans l'autre, des charbons; dans le troisième, des os; dans le quatrième, une poignée de paille. Les frères, surpris à la vue de ces quatre objets, dirent : « Hélas! notre père a fait une bonne répartition! Qui est-ce qui comprend son testament? « Ils racontèrent leur affaire dans l'assemblée (du peuple); personne ne la comprit; et partont où ils connaissaient des experts, ils en firent part, mais aucun ne la résolut. Un jour, ils vinrent à Oug'ayini et exposèrent devant le roi et l'assemblée ce qui leur était urrivé; ni l'an ni l'autre ne le

De trailme ce chapitre, qui me paralt le plus important de la collection.

comprenaient. Plus tard, ils allèrent à Pratichthana et ils commencerent à en parler devant les grands de la ville, qui ne donnérent non plus aucune décision. Alors Calivahana, qui, se tenant dans une maison de potier, avait entendu leur histoire, s'approcha des grands de la ville et leur dit : « Conseillers, qu'y a-t-il en cela de difficile à comprendre? qu'y a-t-il de merveilleux ? Ponrquoi ne reconnaissez-vons pas le sens de cette répartition? « Ils lui répondirent : « Nous ne le comprenons pas ; parle. » Il dit: « Voilà les quatre fils d'un marchand ; leur père fit, de son vivant, une répartition pour eux, à partir du plus agé jusqu'au plus jeune; c'est àdire : il a donné au plus agé de la terre, il recoit par là toutes les terres; il a donné au second une poiguée de paille, il reçoit tous les bles; il a donné au trosième des os, il recoit le bétail; il a donné an quatrième des charbons, il recoit tout l'or. » C'est ainsi que Calivahana partagea, Les frères, très-satisfaits, retournérent dans leur patrie.

Le roi Vikrama, ayant appris cette décision, fut très surpris et envoya à Pratichthâna cette lettre :

«Salut! honhour à vous, qui persistez dans l'observance des six devoirs de sacrilier et d'administrer les sacrilices, de tire et de dire (les livres saints), de donner et de recevoir. C'est à vous, qui êtes exercés dans le jeune, dans la patience et dans les autres vertus, à vous les grands de la ville de Pratishhaua, que le roi Vikrama, s'informant d'abord de votre bien-être, s'adresse : c'est dans votre ville que l'on a décidé l'affaire des quatre frères. Envoyez auprès de moi celui qui a décidé.»

Après avoir donné lecture de cette lettre, on appela Câlivâhana: «O Câlivâhana, le roi des rois, le maître suprême, le souverain de la terre et de la mer, le roi Vikrama, qui demeure à Oug'ayini, qui connaît tous les aris, qui est l'arbre kalpa! du monde, t'appelle; va le trouver, « Il répondit : «Qu'est-ce donc que le roi Vikrama ? Si c'est lui qui m'appelle, je n'irai pas; qu'il vienne lui-même s'il a affaire à moi, je n'ai rien é démèler avec lui/a Les grands écrivirent à Vikrama : «Il n'ira pas. » Le roi, apprenant leur réponse, se courrouça, partit avec une armée, arriva à Pratichshana et cuvoya un ambassadeur chez Câlivăhana pour lui dire: «O Gâliyāhana, le roi des rois, le roi Vikrama t'appelle; viens le voir. « Calivahana répondit : « Seul comme je suis, je ne verrai pas Vikrama; accompagné d'une armée, je chercherai sa vue sur le champ de bataille. Dites cela au roi. « A cette nouvelle. Vikrama se rendit sur le lieu du combat. Calivahana aussi quitta sa maison de potier et sortit de la ville avec une armée composée d'éléphants, de chevaux, de chars et de fantassins, armée qui était faite d'argile et ensuite animée ?

Toute l'armée de Călivâbana fut écrasée par Vikrama. Mais Câlivâbana invoqua Çêcha, le roi des

Arbre qui accomplit tous les désirs.

³ Suit la description du combat en sept strophes de mètres différents.

scrpents; Cécha envoya des serpents. Mordue par ces serpents, toute l'armée de Vikrama tomba par terre sans vie.

Vikrama, de retour dans sa capitale, apaise Vâsuki et obtient de lui une ambroisie qui doit rendre la vie à son armée; mais un brahman, envoyé par Călivăhana, sait gagner la faveur de Vikrama, qui, tout en se voyant trompé, ne retire pas sa parole de lui accorder tout ce qu'il demanderait, et lui laisse le remède.

Caar. MXV. — Une grande sécheresse afflige le pays de Vikrama, qui obtient de la pluie en offrant sa vie à la divinité.

Gnar. XXVI. — Le roi protège une vache contre les bêtes féroces, sans savoir qu'elle est Sarabhi, la vache divine, envoyée sur la terre par Indra pour mettre à l'épreuve la vertu de Vikrama. Sarabhi se met à sa disposition, et le roi la laisse à un pauvre brahman qui lui demande un secours.

*Char. XXVII. — Le roi détourne, par ses conseils, un acteur de son métier immoral, et lui procure, en exposant sa sie, des moyens de subsistance.

Case, XXVIII. — Vikrama apprend que, dans une ville de l'Est, on avait la coutame d'immoler tous les ans un homme à une déesse cruelle. Le roi s'y rend, s'offre à la place de la victime que l'on a déjà amenée devant l'autel, et obtient de la divinité la promesse que, dorénayant, elle ne demandera plus de pareilles offrandes.

Ou un joueur quelconque [] :

Char. XXIX. — Vikrama récompense, avec la plus grande libéralité, un panégyriste qui a loué ses vertus.

Le Char. XXX expose les représentations merveilleuses d'un jongleur devant Vikrama, qui lui donne une récompense royale.

CHAP. XXXI. - Un religioux vient implorer le secours de Vikrama pour un sacrifice qui devait se faire dans un cimetière. Il est nécessaire que le roi, dans le plus profond silence, y porte un Vétála, qui se tient non loin de la sur un urbre cami (acaela sumu). Chemin faisant, le Vêtàla, assis sur les épaules du roi, lui raconte une histoire (celle de Souvichâra et Gayasêma), à la fin de laquelle il arrache à Vikrama une réponse: Aussitôt le Vêtala retourne sur son arbre, et Vikrama est obligé de « revenir sur ses pas et de le prendre de nouveau. Cette scène se répète vint-cinq fois et le Vêtâla raconte au roi vingt-cinq histoires. A la fin, il lui révele que le religieux avait l'intention de l'assassiner et lui indique les moyens de l'emporter sur son ennemi rusė.

Le Char, XXXII raconte, en resumé, les vertus royales de Vikramâditya

Care. XXXIII. — La demière statuette fait l'éloge de Bhog'a, le compare à Vikrama, et lui dit qu'il est devenu son libérateur, missi que celui de ses sœurs, autrefois des nymphes célestes, dont elle lui indique les noms. «Assis sur son trône, dit-elle, Indra nous envoya un jour un doux regard; la déesse Parvati, son épouse, s'en apercevant, prononca contre nous cette malédiction: « Devenez des statues inanimées, jointes au trône d'Indra. » Nous priames la déesse de fixer un terme à la malédiction qui pesait sur nous, et elle répondit : « Quand « ce trône aura été occupé par Vikrama et qu'il aura a passé dans les mains de Bhog'a, alors; yous luivra-« conterez l'histoire de Vikrama, et votre châtiment « sera terminé. » Notre délivrance est ton ouvrage; demande une faveur. Le roi Bhog'a veut devenir semblable à Vikrama, comme il lui a été représenté par les nymphes enchantées. Les trente-deux Apsaras prennent congé de Bhog'a et retournent au ciel. Le roi construit un temple au-dessus du trône et fait la joie de la divinité par une conduite irréprochable.

On voit, par l'analyse précédente, que le Vikramacharitrum et le Singhásana deâtrinçati ne sont qu'un même ouvrage et que l'on a eu tort de les donner pour deux collections différentes de contes. Encore M. Brockhaus, qui a le mérite d'avoir abordé le premier la publication de la grande réunion de fables connue sons le nom de Kathásarit, ságara (Océan des fleuves de contes), paraît ignorer leur identité. Pourtant M. Wilson avait clairement démontré, par les observations qu'il a insérées dans

Yoy, pag. 13 de la préface de sa traduction du Kathaiaritsagara, qui a para séparément en 1843.

son catalogue de la collection Mackenzie (Calc. 1828, t. I., p. 343-347), que nous n'avons que le même ouvrage sous deux titres différents, dont l'un désigne le contenu, l'antre le genre fabuleux du récit qui est fait par les trente deux statuettes supportant le trône du roi Bhog'a.

Il est, en outre, constaté par M. Wilson, que le texte sanscrit de ce livre forme la base commune des nombreuses traductions en presque tous les idiomes de l'Inde². Toutefois, on pourrait supposer qu'il y ent, en sanscrit même, deux rédactions différentes du Vilerama charitram, l'une métrique, et faisant partie du Kathásaritságara³, dont (selon M. Brockhaus, préf. p. xu) il compose le dix-huitième livre, l'autre en prose, qui est celle du manuscrit dont nous nous servoes.

Le Vikrama-charitram a été souvent la source dans laquelle out puisé les chroniqueurs indieus, nommément Mir-Cheri-Alt-Afsos, dont l'ouvrage a été traduit récemment dans ce journal par M. l'abbé Bertrand (t. III., p. 104, etc.). L'auteur de l'histoire des rois de l'Hindoustan le cite toujours sous le nom de Singhásan-battisi, et en désigne même l'auteur, le pandit Vriratcha, ministre du roi Bhog'a (p. 356). Parmi les Européens. Wilford s'est servi

¹ Elles sont appelées guirent. Le mot furmé sur un dialecte pracrit, ast succre unité en bengali et a la signification de péopée.

² Hen a para une traduction en bengali (Calentta, 1808; Londres, 1816, 1831); en telongon (Madras, 1821 Calentta, 1828); en mahratta (Calentta, 1811).

Tout ce qui est publié, su moins, ne contient paint de prose.

du Vikrama-charitram pour son fameux Essay on Viliramaditya (As. Res. 1x, p. 117, etc.), Il a donné un exemple des erreurs auxquelles une pareille entreprise expose, à monts d'en user avec la plus grande précaution et avec une critique très-méfiante. Pourtant, si l'on ne voulait attacher aucune valeur historique à ces poésies, on se priverait d'un auxiliaire qui, à défaut de meilleurs, sera toujours d'une certaine importance et qui n'a besoin que d'être réduit à ses limites. Tout conte populaire se vaitachant à un nom historique conservera un souvenir de son héros, souvenir qui, sans jamais êtrepurement fictif, pousse à l'exagération les traits marquants de l'individu historique. Si donc nous retranchons tons les ornements fantastiques dont l'imagination débordante de l'Indien a entouré Vikrama. nous arriverons à découvrir le fond véritable de ces contes fabuleus. En outre, on aura à considérer que ce récit, formé dans la bouche du peuple, a passé par la plume du brahman, qui n'a pas manqué de lui donner l'empreinte didactique propre à tonte production littéraire qui est sortie du milieu de cette caste.

Il n'est pas de notre tache de faire ici des recherches sur Vikramaditya ou d'examiner la valeur historique des différents documents que nons possédons sur ce sujet; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que le récit d'un livre mieux accrédité, du Ray'a tarangini (III, 129, etc.), concernant le règne de Vikrama et ses rapports avec Mà-

trigupta, est plus suspect que la relation du Vikramacharitram. M. Troyer, le savant éditeur de l'histoire de Kachmir, montrant une grande confiance dans son auteur, qui se trouve en grave désaccord avec l'opinion généralement reçue sur l'époque de Vikramâditya, cherche à concilier les deux chronologies en supposant que Vikramaditya, le bienfaiteur de Mâtrigupta et Călivâhana, fondateur du Caka, étaient le même personnage (II, p. 378). "Wilford, ajoute M. Troyer, dit expressement que, selon quelques-uns, l'un des quatre Vikramådityas dont il fait mention était Cáliváhana, » La critique devrait, il me semble, se mélier d'avance de l'admission arbitraire d'une pluralité de Vikramadityas, et demander quels étaient les témoins qui autorisaient Wilford à introduire cette confusion de Vikrama et de Câlivâhana dans l'histoire. Les témoins ne sont autres que les pandits, et M. Troyer connaît trop bien, par des relations personnelles, Jeur autorité, pour vouloir fonder sur elle une hypothèse aussi hasardée que celle-ci, une hypothèse qui confond les noms de deux rois qui sont tonjours nommés comme adversaires, qui représentent, en leurs personnes, la lutte de deux principes religieux différents.

Le système chronologique de Kalhana me paraît donc racheté à un prix trop cher, et, si l'on vent maintenir l'un et l'autre, Kalhana et l'opiniou générale, j'oserai plutôt proposer un expédient qui laisserait intact le système de Kalhana, quant aux rois de Kachmir, et qui mettrait en donte la liaison que Kalhana voulait établir entre eux et Vikramaditya. M. Troyer dit que la description du caractère et de la cour de Vikrama répond parfaitement à sa renommée, telle qu'elle était toujours répandue dans l'Inde. Nous ne saurions le nier; ce fut même l'éclat de cette renommée qui faisait désirer à Kalhans et trouver un moyen de mettre en rapport les dynasties de Kachmir avec le poissant monarque du Midi, pour faire jaillir quelques rayons de ce soleil royal jusque sur les montagnes du Kachmir. On sait combien d'importance les peuples de l'Orient attachent aux relations de leurs ancêtres avec un ancien roi célèbre. Ordinairement, ou n'est pas embarrassé pour établir ces linisons; la liberalité est un trait principalement admiré dans le caractère d'un prince oriental; notre recueil en fournit assez d'exemples pour Vikrama. Il n'y avait donc rien de plus facile pour Kalhana que de faire récompenser Mâtrigupta pour des services assidus par tont un royaume.

La description du dévouement du Kavi, de son voyage et de son arrivée dans le Kachmir (comprenant plus de cent clokas), à laquelle le poète s'attache avec tant de verbosité, assaisonnée de réflexions morales, de rêves et de stances lyriques, porte le cachet d'un épanchement poétique et d'un exercice de sa plume, plutôt que les traces d'un souvenir historique. Le poète s'y est trouvé sur son

terrain.

Si l'on admettait cette supposition, on s'expliquerait aisément pourquoi la chronologie s'embrouille dans ce récit. Kalhana ne trouvait aucune autre époque plus convenable pour l'intervention d'un prince étranger. Dans la suite des rois de la dynastie de Conarda restaurée, qui occupaient le trône de Kachmir dans le siècle de Vikramaditya, et qui se succeduient de père en fils et de frère à frère, se trouve intercalé le règne de Mâtrigupta, le seul où la couronne passe à un étranger. Il semble même, selon quelques indications (p. ex. III, 307), que sa royanté était disputée, et que Pravaraséoa, le successeur légitime, avait toujours maintenu ses droits pendant le règne de Mâtrigupta. Ce dernier n'était donc pas généralement reconnu, soutenu par une influence étrangère. Dans le siècle de Vikramaditya quelle pouvait être cette main puissante autre que celle du roi d'Oug'avini.

Firai encore plus loin. Je suis porté à croire s que tout le passage du Râg a turangini qui nous rapporte la jeunesse de Pravarasena et sa rivalité avec Matrigupta, est formé sur le modèle des légendes de Vikrama et de Calivahana, et, notamment, sur la narration du Vikrama-charitram.

Tout ce qui est reconté de l'enfance de Pravaraséna, la honte de sa naissance dans la maison d'un potier (Rag'. III, 106, 107), la mamère dont il se distinguait parmi les jeunes gens (170-113), répond au récit du Vakrima-charitram (chap. 11, 24) de la naissance et de la conduite de Calivahana. Mais le trait le plus marquant est le suivant : « Pravarasena et ses compagnons, ayant reçu des potiers une masse d'argile pour faire des vases, en formèrent à leur gré des rangs de civalingas (Rag'. III, 114). « Câlivâhana en forme une armée (Vikr. cls. xxiv); l'armée annonce la défaite de Vikrama; les Givalingas prédisent que Pravarasena sera sectateur de la vraie religion et favori des dieux, qu'un jour il devait être appelé au ciel pour servir à la cour de Civa, du seigneur des créatures (III, 375-377). De plus, il est, comme Çâlivâhana, adversaire d'un roi plus fort, dont la puissance, après la mort du rival, tombe entre ses mains.

On ne pourra guère demander une ressemblance plus saillante que celle de Pravarasena et Cálivahana. Les faits qui caractérisent la vie de Cálivahana sont transférés au roi de Kachmir, sans pourtant emporter toute sa personnalité, qui est soutenue par sa position historique. Je laisserai à un autre de bâtir, sur cette ressemblance, l'hypothèse de l'iden-

tité des deux rois.

Ce qui prouve, en outre, que l'auteur du Rag'a tarangini voulait établir ce rapport et qu'il connais-sait de préférence les légendes du Vikrama-charitram, soit qu'il eût entre ses mains le livre même, soit qu'il le connût par l'intermédiaire des différents écrivains qui lui ont fourni la matière de son ouvrage, c'est la mention qui y est faite du trône de Vikramâditya (Rag, III, 331). Il y est désigné par le

[ो] सिंह्यमानं.

même nom que dans notre recueil. Paravarasena ramêne ce siége royal, qui appartenait à la famille de Vikrama, et qui avait été enlevé par ses ennemis de la résidence de Vikrama, dans la ville où il était placé autrefois. Ce siége ne sera aucun autre que celui qui est devenu célèbre par le Vikrama-charitram, et Kalhana, pour faire un acte de restitution, se permet une légère infidélité contre l'historien, ou plutôt fabuliste, qu'il a consulté. Le représentant du roi d'Oug'ayini, Matrigupta, avait cédé à son rival; ce même rival rétablit maintenant le trône du roi qui fait la gloire de l'Inde.

Nous terminons ici cette digression qui pourra aider à faire une juste appréciation du Râg'a tarangini. Il en résulte, pour notre sujet, que le Vikramacharitram était connu au Kachmir au milieu du xn° siècle.

Nous ne manquons point d'indications pour fixer l'époque où il a été composé; mais elles nous serviront peu avant que les époques de la littérature indienne soient connues et déterminées avec plus de sûreté. Je parle des morceaux poétiques que nous rencontrons dans le Vikrama-charitram. Il renferme plus de trois cents stances éparses dans les trente-trois chapitres, de dix à douze mesures différentes et d'un contenu très-varié. Il paraît peu prohable que l'auteur de la collection lui-même ait composé, à l'instar des poêtes dramatiques, ces passages qui, très-souvent, y sont insérés sans appartenir au développement de l'histoire ou du dia-

logue, sans même y trouver une place qui leur convienne. Je citerai, pour tout exemple, un distique du mêtre ârjā, emprunté au drame Mālavilāgnimitram (p. 8, éd. Tullberg), qui se retrouve Vikrama-charitram, chapitre vu. Dans le drame, c'est Ganadāsa qui, charmé du succès de son élève Mālavikā, s'écrie: Moi aussi, j'ai sujet d'être glorieux, car:

पात्रविशेषे न्यतं गुणानां वर्तातं शिल्पमाधातुः। तलनिव समुद्रयुक्ती मुक्ताफलतां पयोदस्य॥

« L'art du maître, déposé dans une personne distinguée, marche vers une autre perfection ¹, comme l'eau du nuage (tombée) dans la coquille de mer (forme) le fruit de la perle².»

Dans notre collection, le marchaud (chap. vn), avant d'entreprendre son voyage, réfléchit sur le meilleur usage qu'il pourrait faire de ses richesses : Le sage, dit il, doit donner les trésors qu'il a acquis à une personne probe, dans la main de laquelle ils produiront beaucoup de bounes qualités (segui une), car :

षात्रविशेषोक्तं गुणान्तं भजति वित्तमाहातुः।

Le second hémistiche ne présente pas de variantes. On voit que le distique a perdu de sa finesse, qu'il est cité de mémoire; que les variantes

¹ Reproduit la perfection du maître dans l'élève.

Voyez la môme idéo. Edy'a tarangint, III, 202, et la note de M. Troyer.

ne sont que des mutilations, et qu'elles contiennent, en outre, une faute de prosodie. Il en est de même de trois autres strophes, qui sont tirées du même drame (Mâlae, dist. 24, 27, 29, p. 20, 21, 22), et intercalées dans le récit du jugement que Vikrama porte sur la danse de Rambhà et Ourvaçi (ch. 11). Il serait facile de prouver la même négligence dans les citations, pour un grand nombre de vers empruntés à l'Hitopadeça et an Bhayawad-gita. De toute façon, on est porté à croire que l'auteur fait ses citations, tantôt de la bouche de ses contemporains, tantôt de la littérature existante.

De plus, il ne paraît pas douteux qu'il ait vecu à Ong'ayini. Il a choisi pour son héros Vikramaditya, le roi qui a fait de cette ville la capitale de l'Inde; il fait raconter son histoire par les statuettes à Bhog'a, son grand successeur; il connaît hien peu le Bengale et les provinces du nord; le fleuve du Gauge est rarement nommé, pendant qu'il est question des pénitences que l'on fait sur le bord de la Godàvari et d'autres endroits du Dekkhan.

En ramenant donc les passages métriques à leur source originale, on pourra déterminer avec assez de certitude quel genre de littérature fut à la disposition de l'auteur; on gagnera ainsi une réunion d'ouvrages, pour la plupart sortis de la grande école poétique d'Oug'ayini, et l'on aura à la fois le moyen de fixer, approximativement, l'époque de leur apparition.

Nous avons vu que l'anteur du L'arronne Laritram connaît le

La mention qui est faite (Vihrama-charitrum, chap, xxxi) du Vétala-panchavinçati nous autorise à croire que ce recueil de fables est antérieur au nôtre. D'un autre côté, la ressemblance du style, de l'arrangement, des pensées, lient les deux compositions entre elles, et l'on ne se trompera guère en reconnaissant qu'une rédaction commune leur a donné cet air de parenté, et qu'en les combinant de la manière indiquée, elle a suivi le système d'enchevêtrement propre aux fables orientales. Aussi, la partie du Vétâla-panchavinçati qui est publiée par M. Lassen dans son Anthologie, contient-elle nombre de strophes qui appartiennent également au Vihrama-charitrum.

Fappellerai encore l'attention sur une citation qui se trouve chapitre xxv: « Il est dit par Vardhamihira: « Quand le fils du soleil (la planète de Sauturne) règne, 'après avoir coupé en deux le char « de Bohini (la constellation du Taureau), alors il « ne pleuvra pas pendant douze ans. »

Les Indiens prétendent, d'après une croyance superstitieuse, quand une planète s'approche du char de Rohini, que cela prédit des malheurs immenses. Ce phénomène est appelé çakata-bheda (coupure du char).

Malavikiyamitram. Il ne tire rien du Malatimidharam, ni con plus du Mricchakahham. On trouve, il est vrui, ch. xxvi du Vikrama-charitram, la strophe qui commence le Malatimidharam (éd. da Calcusta); mais on sait que, souvent, les bénédictions qui précèdent le prologue des drames (edad) n'appartiennent pas à l'auteur.

Colchrooke, Est. II, p.,532.

L'âge de Varâha-mihira, né à Oug'ayinî, ne paraît pas douteux. Colebrooke (II. p. 481, etc.), partant de son système astronomique, le place avec beaucoup d'assurance; et d'accord avec les notices données par les astronomes indigènes, vers la fin du v' siècle de notre ère. Mais, malheureusement, il se laisse entraîner à la supposition qu'il aurait existé trois astronomes du même nom, système qui; surtout dans la littérature indienne, ne pourrait produire qu'une confusion complète. Il n'est pas impossible que Varaha-mihira soit devenu un de ces noms collectifs qui protègent de leur renommée une foule de productions secondaires. C'est ainsi que les épaules de Kálidása portent un fardeau de poésies lyriques et dramatiques, et le copiste de notre recueil n'a pas craint d'y ajouter encore le Vikrama-charitram. (Iti erikalidasa-kritam vikramacharitram.)



NOTE

Sur un dinar de Barkiaroc.

M. le lieutenant général baron de Gazan a bien voulu nous communiquer une monnaie d'or orientale, qu'il doit au souvenir de son ancien compagnon

d'armes le général Allard.

Par un heureux hasard, cette monnaie, envoyée de l'Inde en France, comme tessère d'amitié, se trouve être un monument, jusqu'à présent unique, d'une époque fort intéressante de l'histoire musulmane.

Voici les légendes qui se lisent sur les deux faces :

بركيارق لا اله الا اسا المقتدى بامراه السلطان المعظم ركن الدنيا والدين ابو المطفر

Barkiaroc.

Il n'y a de Dieu que Dieu. El-Moctadi Biamr'illah. Le sultan très-grand, Rokn ed dunia ou ed'din. Abou'l-Modhaller.

Autour :

بسعرات الرحن الرحيمرسوب هذا الدينار بامطهان بسنهست وثينين واربعايه

Au nom de Dieu clément, miséricardieux, a été frappé ce dinar à Ispahan, en l'année 486. Une seconde ligne extérieure donne :

ت الامر من قبل ومن يعن ويوميد يفرح المونون بنصر الم

A Dieu le commandement dans le passé et dans l'avenir ; en ce jour les fidèles seront réjouis par le secours de Dieu.

ابو القم محمد وحول اسم السلطان المعظم ناصر الدئيبا والدين محمود بن ملك هاء

Abou'l Cassem,
Mahomet est l'upôtre de Dieu.
Le suitan très-grand,
Naçer ed dunia ou ed'diu.
Mahmoud, fils de Malek schah.

Autour :

معمد رمول الله ارسله بالنهيدي وديبي الحق ليظنهره على الدين كله ولو كرة المتركون

Mahomet est l'apôtre de Dieu, qui l'a envoyé avec la direction et la religion véritable, alin qu'il la fit prévaloir sur toutes les religions, en dépit des associants.

Si nous retranctions de ces légendes les formules religieuses banales dont l'examen ne saurait être ici d'aucune utilité pour nous, nous obtenons les noms et les titres de trois personnages : Aboul-Gassem-el-Moctadi-biamr-Illah; Rokn-Eddin-Abou'l-Modhaffer Barkiaroc; et enfin Naçer-Eddin-Mahmoud, fils de Maïek schah. Ces derniers sont qualifiés tous deux d'un titre égal, celui de sulthan très-grand. De plus, la monnaie a été fabriquée à Ispahan, en l'année 486 de l'hégire (1093 de J. C.).

Voyons dans quelles circonstances ces noms ont

pu se trouver aiusi rapprochés; mais auparavant exposons en quelques mots l'état des individus qui les ont portés, préliminaires indispensable que nous

tacherons d'abréger autant que possible.

Abou'l-Cassem, Abd-Allah, El-Moctadi-biamr-Illah, fils de Mohammed, fut le vingt-septième khalife de la famille abbasside, et succéda, en 467, à Caiem, son grand-père. En 480, Moctadi épousa la fille du seldjoukide Malek schah, sultan de Perse. Cette princesse quitta, deux ans plus tard, le khalife pour retourner à Ispahan dans sa famille; mais cet événement ne paraît pas avoir troublé la bonne harmonie qui existait entre Moctadi et son beau-père; car celui-ci revint à Bagdad quelque temps après, et y mourut en 485; Moctadi mourut en 487.

Rokn-eddin Abou'l-Modhaffer Barkiaroc était fils ainé du sultan Malek schah, dont nous venous de parler, lequel lui-même était fils d'Elp-Arslan, fils de Daoud, fils de Mikayl, fils de Seldjouk, fils de Dekak. On l'a surnommé aussi Medj-el-Moulk (c'est-à-dire gloire du royaume). Il naquit en 474 (1081 de J. C.), et n'avait par conséquent que treize ans lorsqu'il succéda à son père, Après un règne de douze ans et quelques mois, il mourut à Bourou-djerd, près de Hamadan, en 498 (1104 de J. C.)!.

Naçer-Eddin-Mahmond, fils puiné de Malck schah et de la fameuse Turkan-Khatoum, n'avait que six ans lors de la mort de son père, si nous en croyons

Voyez M. G. de Slane, Ibn-Khallihan's biographical Dictionary tom. 1, pag. 251:

Mirkhond. D'après Ibn-Alathir et son abréviateur Abou'l-Féda 1, ce prince n'était agé que de quatre ans et quelques mois. Malgré cette extrême jeunesse, la mère de Mahmoud, qui avait pour lui une tendresse particulière, voulut profiter de sa présence à Bagdad, où elle avait suivi le sultan son époux, dans son dernier voyage, pour faire investir son fils cadet du trône de Perse, au préjudice de Barkiaroc, resté à Ispahan. El-Moctadi ne voulut point consentir d'abord à ce que lui demandait Turkan; mais, presse par les incessantes sollicitations de la sultane, et gagné par les riches présents qu'elle lui fit, il céda enfin et déclara Mahmoud successeur de Malek schah.

Cependant Barkiaroc avait été proclamé sultan par le peuple d'Ispahan, comme seul héritier légitime des possessions de son père; mais bientôt Turkan-Khatoun s'avançant vers cette ville à la tête d'une armée considérable de Tures qu'elle avait à sasolde, Barkiaroc s'enfuit, protégé par les serviteurs d'un ancien vizir de Malek schah, Nizam-el-Moulk, et alla chercher refuge chez Takasch-Téguin, atabek de Savah. De là il passa à Rei où son autorité fut

I de dois cette initication à l'obligeance de notre confrère M. Ch. Defrémery, qui a bina coulu traditire pour moi plesieurs passages d'auteurs persaus dont j'ni fait usage dans cette notice. Je reproduirai le texte de quelques uns de ces passages dans les notes suivantes

برکیارق از اسفهان گریخته روی بساوه نهاد .. ویا امیر تکش نگین که جاندار واتابك او بود بدیوست (Mirkhond, Hur. Schlick: pag: 150)

reconnue, puis il alla avec vingt mille hommes mettre le siège devant Ispahan, où s'étaient renfermés Malimoud et sa mère Turkan-Khatoun. Cette princesse proposa alors un accommodement, et Barkiaroc, ayant reçu 500,000 dinars d'or, leva le siège et tourna ses armes vers Hamadan, place commandée par un de ses oncles, Ismail, qui était dans le parti de Turkan. Une rencontre eut lieu entre les deux princes au mois de ramadhan de l'année 486 (1093 de J. C.), et, après une très rude bataille, la victoire resta à Barkiaroc.

Le vainqueur fut bientôt force de se retirer devant les forces d'un autre de ses oncles, Takash, fils d'Elp-Arslan; mais heureusement son frère Mahmond, libre de la tutelle de sa mere, qui venait de mourir, tui ouvrit les portes d'Ispahan. Les deux frères firent une entrée magnifique dans cette capitale, et ils paraissaient être en si parfaite intelligence que l'on ne pouvait supposer rien qui la pût troubler. Mais ceux qui avaient soutenu Mahmoud pendant sa lutte contre Barkiaroe, crurent agir utilement en s'emparant de ce dernier. Ils exécuterent done leur projet et s'apprétaient même à priver le sultan de la vue, lorsque Mahmoud, enlevé en quelques jours par la petite vérole, laissa le trône à celui qu'on vouluit rendre à jamais incapable de regner.

Les historiens ne nous apprennent pas la date bien positive de la mort de Turkan-Khatoun, ni de l'accord momentané des deux frères, ni de la mort de Mahmoud; et c'est iei que nous avons lieu de faire valoir l'importance des renseignements numismatiques.

Ce fut, comme on l'a vu plus haut, en 486, dans le neuvième mois de l'année musulmane, que Barkiaroe défit son oncle Ismail, sous les murs d'Hamadan; et c'est après cette époque que se passèrent les faits mentionnes précédemment. Or la monnaie que nous décrivons ici porte la date 486; la présence du nom des deux frères Barkiaroc et Mahmoud; avec un même titre de sultan, ne peut s'expliquer que par l'union de si courte durée qui suivit la mort de Turkan et précéda presque immédiatement celle de Mahmoud. On n'a donc que quatre-vingt-dix jours environ pour placer le voyage de Barkiaroc, conduisant ses troupes d'Hamadan à Ispahan, la mort de Turkan-Khatoun et l'alliance des deux frères suivie d'une entrée solennelle.

Mahmoud dut mourir, soit dans le dernier mois de 486, soit dans le premier mois de 487. Enfin, le rapprochement politique des deux fils de Malek schah nous paraît pleinement confirmé par les tégendes de notre mounaie. Le nom de El-Moctadi-biamrillah qu'elle porte, témoigne de la suprématie spirituelle que les deux fils de Malek schah accordaient à leur beau-frère, en sa qualité de khalife de Bagdad. Ce dinar ne donne point à Barkiaroe le titre de confirmé par le paraît qui appartenuit au khalife; d'Herbelot, dans sa Bibliothèque orientale, avance que Barkiaroe avait pris ée titre, et cette erreur paraît provenie

d'une confusion à laquelle ont pu donner lieu les passages de quelques écrivains persans, où l'on voit le fils de Malek schah, surnommé bras droit de l'émir almoumenin, associé de l'émir almoumenin!

On voit que les monnaies arabes, même lorsqu'elles sont privées de types, n'en sont pas moins pleines d'utilité, et l'on peut leur appliquer cette parole de Platon, dans le Gorgias:

Ος αν τὰ δυόματα έιδε? Ιζεται καὶ τὰ πράγματα.

Nous ferons remarquer, en dernier lieu, que le dinar de Barkiaroc est jusqu'à présent la troisième monnaie d'or des Seldjoukides qui soit publiée, autant que nous pouvons le croire 2. Au v* siècle de l'hégire, d'ailleurs, les monnaies portant les noms des khalifes sont extrêmement rares, et le savant Frahn n'a cité dans ses Recensions aucun monument numismatique d'El-Moctadi 5.

iز دار الخلافت ارزا ملطان ركن الدين بركيارق مين از دار الخلافت ارزا ملطان ركن الدين بركيارق مين القب كردند (مار المرابين لقب كردند (مار المرابين لقب كردند (مار المرابين القب المرابين المرابين المرابين المرابين المرابين المرابين مارود ومارود ومارود ومارود المرابين مارود المرابين ال

Les deux autres, publices par M. Frahm, sont un dinar de Rokn-eddiu Teghroul-bey, frappé à Nischabour en à 19, et un autre d'Adhad ed'daonia Elp-Aralan, frappé à Roy en 555 en 156. Toutes les doux portent le nom d'El Carem hisme-illah, grand-père d'El-

Moctadi. (Recensie, pag. 604 et 605.)

Une pière d'ue sinée par Moller d'après Eichhorn (Rep. XVIII, pag. 19) était probablement fort mal conservée, puisqu'on n'y la pas le nom de lieu et que l'on est resté incertain sur sa date, qui est indiquée 570 on 185.

Telles sont les causes qui nous ont déterminé à publier le dinar de Barkiaroc. Les savants, qui s'occapent de l'histoire musulmanc, pourront du reste en tirer parti.

Adrien pe Longrénien.

LETTRE A M. CAUSSIN DE PERCEVAL.

Sur les diplômes urabes conservés dans les archives de la Sicilo, par M. Noël Des Vencers:

Monsieur et cher professeur.

Il y a déjà trois ans que M. le ministre de l'instruction publique voulut bien me charger de recueillir, dans les bibliothèques ou archives du royaume de Naples, tont ce qui concerne l'établissement des Normands et les traces françaises laissées par eux dans les deux Siciles, Cette mission m'était d'autant plus précieuse, que depuis long-temps j'avais cherelté à étadier l'histoire de la Sicile dans son époque la moins connue, c'est-à-dire sons la domination arabe, et qu'un séjour prolongé dans le pays pouvait seul me mettre à même de rassembler les documents nécessaires à la publication dont j'avais conçu le projet. Je m'empressai, à mon retour, de rendre compte verbalement, à la Société

Vons présidiez la séance, et vous avez hien voulu, monsieur, m'inviter, au nom de la Société, à rédiger, pour son journal, les observations dont j'avais fait part au Conseil. l'accueillis cette demande avec une vive reconnaissance, et j'y réponds anjourd'hui, de nouveaux voyages ne m'ayant pas permis de le

faire plus tot.

Vous savez, monsieur, combien sont secs et concis les récits de la plupart des chroniqueurs arabes. Ceux d'entre eux qui ont parlé de la conquête de la Sicile, l'ont fait de manière à fixer quelques dates, à rappeler quelques faits ou quelques noms propres; mais l'organisation intérieure, l'esprit des institutions, l'affinité ou la résistance des populations soumises, voilà ce dont ils ne nous disent pas un seul mot. L'avais rassemblé dans un livre publié avant mon voyage ce qu'Ebn-el-Athir, Ebn-Khaldonn et Novairi nous ont appris du séjour des Arabes en Sicile, et j'avais pu constater ainsi l'insuffisance des traditions laissées par eux. C'est dans les chroniques publices par les Normands après leur occupation qu'il m'avait fallu étudier le pays dont ils avaient fait la conquête. Parvenus à cette époque, nous entrons, en effet, dans un autre ordre d'idées, nous trouvons des hommes qui, non-sculement peignent les faits; mais les expliquent, qui cherchent les causes, apercoivent le bien of le mal, raisonnent sur les intérêts des peuples, sur les mœurs, les caractères. Ce ne sont pas encore des historiens, mais ils assistent aux

événements, l'orelle prête à tout entendre, ils apprécient, louent, blament, et par leur gravité, leur simplicité même, les récits qu'ils nous ont légués prennent un haut intérêt historique. J'avais donc à chercher, dans les dépôts où se sont conservés les manuments des anciens temps, quelles étaient les chroniques, fragments de coutumes, chartes, inscriptions non publiés et autres documents pouvant éclairer l'histoire de cette curieuse époque pendant laquelle l'Arabe et le Normand vivaient en paix sur le même territoire; l'homme du Nord empruntant à l'Arabe les arts; la civilisation, qui s'étaient alors réfugiés um cours du Caire ou de Bagdad, tandis qu'il lui apportuit en échange les coutumes féodales auxquelles, ainsi que nous le verrons hientôt, LArabe devait plier jusqu'à son langage. Au monastère de la Cava, près de Naples, que je visitai d'abord? la riche collection des chartes m'affrit des traces nombreuses du séjour des Sarrasins dans l'Italie méridionale. Dès le commencement du xin' siècle, Prédérie, maître de la Sicile, avait transporté au delà du détroit les débris nombreux de la nation arabe fixés en Sicile depuis quatre cents ans. Ils curent pour séjour, dans la Pouille, la ville de Lacera; qui prit le nom de Lucera dei Saraceni, et dans la Campanie, Nocera, nommée des lors Nocera dei Pagani. Là ils étaient occupés, pour la pinpart; à faire paitre les immenses troupeaux qui appartenaient au domaine royal, et une lettre de Frédéric, adressée au justicier de la Capitanate, prouve que

c'était aussi une des charges qui leur avaient été imposées par les Normands en Sicile, « Vous aurez ; écrit le prince à son grand justicier, à faire remettre, sur notre domaine privé, mille bœufs aux Sarrasins de Lucera, et ils auront à en rendre compte, ainsi que c'était la coutume dans ce pays au temps de Guillaume II. »

Quelques-unes des chartes de la Cava, contrats de vente, échanges ou testaments, contiennent des noms arabes, soit parmi ceux des vassaux dont on dispose dans l'acte, soit au nombre des témoins qui ont apposé leur signature pour le valider; et dans ce cas les noms sont quelquesois écrits, en caractères orientaux, mais plus souvent en caractères romains. Le long séjour des Arabes parmi les chrétiens, et l'infériorité dans laquelle ils se trouvaient par rapport à la race de leurs vainqueurs, les avaient alors obligés; en quelque sorte, à abandonner l'usage de leur langue et de leur écriture.

Au monastère du Mont Cassin, sans parler des chroniques publiées déjà par les Pellegrini, Muratori et autres collecteurs, j'ai lu avec intérêt une chronique inédite, composée sur les ebartes du couvent de Sainte-Scolastique, à Subiaco, Parmi les récits relatifs à la fondation de l'édifice, à ses vicissitudes, à la succession des abhés et aux privilèges qui leur furent accordés par les papes ou les empereurs, on trouve des détails curieux et nou-

¹ Regest. Frederici, p. 307, dans les Constitutions du rérague de Sieile, Naples, 1786.

venux sur les incursions des Arabes en Italie, avant et pendant leur long sejour en Sicile. C'est à Palerme, toutefois, que je devais trouver, non plus quelques documents isolés, mais des actes nombreux, transactions, ventes, donations, délimitations de territoire, rôles de vassaux et tenanciers écrits dans la langue arabe d'après la forme des coutumes normandes. Cette série de diplômes où venaient se confoudre les figures brillantées du style oriental et les termes que la féodalité avait introduits dans les contumes de Normandie, me parut d'une haute importance pour connaître culin, d'une manière moins vague qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, les relations établies par les princes normands entre les populations musulmane et chrétienne en Sicile. Je m'empressai donc de profiter de l'obligeant accueil que m'avaient fait dans le pays les personnes qui se sont occupées d'en échirer l'histoire, et, grace à la hienveillance avec laquelle les différents dépôts furent ouverts à mes recherches, je pus en quelques mois prendre copie de toutes les chartes arabes qui existent à Palerme ou à Montreal, et dont quelques-unes, écrites sur plusieurs parchemins superposes bout a bout, out jusqu'à

² Oril me soit permis de citer ici M. le thur de Serra di l'alco, M. le prince de Scordia, M. le chevalier Bianchini, directour de l'intérieur; M. le baron de Mortillaro, M. le channine finai, fuldio-thécuire; le R. P. Tarallo, archiviste de Montreal; et M. le professeur Francesco Castagna, qui a bien souln m'ensoure, depuis mois reteur, le calque exact de ceus des diplômes arabes de la cathédrale de Palerme que le temps ne m'avait pas permis de copier.

vingt et une palmes de longueur. Je ne crois pouvoir mieux faire comprendre l'intérêt qui s'attache à ces anciens documents qu'en transcrivant ici un de ces diplômes et l'interprétation que j'ai cru devoir donner aux expressions arabes détournées de leur acception pour être pliées aux exigences du droit féodal.

لماكان بتاريخ شهر ابريل للول الاول من سنة ستة الذن وسقاية واحدى وتسعين سئة لثاريخ العالم عند خروج الامر العالى المطاع زادة الله علوا ومصا وارتفاعا وبقا برجوع جميع من كان ساكفا من رجال الدينوان المعمنور من لجرايد والحلات ولللس ببلاد أألنايس المقدسة والبارونية بساير صقلية جاها الله وانتقالهم منها إلى بلاد الديوان للعمور خرج امر للحضرة المعظمة المألكة المكلية الغلامية البشة المستعزة باثله المعتضدة بغدرته المستنصرة يقوته مآلكه ايطالية وانكبردة وتلورية وصغلبة معزة امام رومية الناصرة للله النصرانية خلد الله مكلها وايامها وابد دهورها واعوامها ونصر جيوشها واعلامها وايد سيوفها واقلامها بالانعام على كنيسة صنت ماريد باركبن منت ريال المقدسة ببقا جميع من كان ساكنا في بلادها ورجايل الكنايس والترارية الداخلة في حدودها من رجال الحلاف والملس خاصة دون رجال لجرايد على حالهم وتسليمهم

اليها والانعام بهم عليها انعاما خالتما موبدا واعطا الما مخلدا لابلومها عند خدمة ولا تلعقها لاجلد مودية ولا كُلْغَة بَاقَ مَا تَجِدُونَ الأَيَامِ ثَابِتُ مَا تَكْرِرِنَ الشَّهُورِ والاعوام لوجه الله سجعانه وابتغا رجته لها ولارواح آبايها الملوك المعظمين قدِّس الله ارواحهم ومتى ظهو ان احدا من هولا الرجال المثبوتين اسمارهم في هذه المريدة من جرايد شي من البلاد الديواقية او احد من الترازية كان خارجا عن هذا الانعام فراجعا الى مكاند وقد اثبتت أسما هولا الرجال في هذه البلاطية وخشت بالطابع الشريف للشهور تأكيدا لها ودليلا على حمة جميع الضمنتها (عد) بالتاريخ المقدم ذكره وهذه اسماوهم اسما اهل المعلات بغار الصرق

thank yaver. Xever en. ouddern. Boy oudehla ener ouddern. ابوعبد الله بن الوادن حسن بن الودان الحاج حسن Xahih & alike mudernoup. . How dapa. Names & alleh ple adell. ابو درقه خليل بن عبد النور حنسن أخوة Λουδελλα ὁ ἀδελβός σύτῶν.

Marpour à diel.Cos mirais. ميهون الخوهم

عبد الله اخوام

Xapper en. nerran. Of nuides non raden. Есодицион еж. реки. اولاد أبوطالب جزه بن النظان سلمان بن الرتيق Apple Nin A decipor wire. lyars à ádricos atror. عبد الله اخوة

محني الحوام

lare à deeliche aire. Orbare à nice ougel worn?.

عسى أخود"

عثان بن الوكبل يوسف

Οί εξύγραβοι τό χωρέο σεριφά. Οδτοι έπ του μαχαλλετ άνόματα εδ. المملة من المعلات اربعة عشر اسما ومن الملس بغار التمرق

Adne d ulde parts. Xouse sunfoux.

Igner spanlas.

يحى المعوج حسين السابوقة على بن الخباط

Ουθμην κουχαιλ και δ εδελβός σύνδ, Βου συδελλα επ. σκρευ. ابو عبد الله بن السمن عثمان كحيل واخود

Αυδερραγμέν εν. αν ζελλακ. Ιωστφ. Βουλχαέρ χασσαρ. ابو النبر الحصار يوسف الحرار عبد الرجن بن أبو زلاق

Μοχουμουτ ὁ ἀθελφός αὐτῶν.

Ουμαρ δ άδελφος πένθ.

عراخود الكوا

حسن بن الغزلو

Thomas, Malha . Aquer d'adelpos miros.

اجد اخوام

Audenmer inedide aden.

ابوبكر الطولينسي ابوبكر الافخالسي عبد السيد بن أخيه

Διεε ροχουμουτ δ ζεμπα.

عياش خد الرحان

Αυθελλα πρόγονος μασπ.

بديون آخو الماشطه عبد الله ربيب الماشطه

Βουλ Φουτουχ, απήρ στρφ.

أبو الغتوج زوج الشارفة

Henore & adehper maser.

Σέδοχλη υίδε κατζετ. Ονθμεν υίδε χαλεφ. Ιωροφ υίδε χαλεφε. بوسف بن خلیله عمارین کلینه سید اهلدین تحید Alus plos recorp. Anymer i aden por aden. Colluen plos aquap. عثمان بن قار دجان اخود الله على بن الناصر

Aloul & melopu. Of malder management. למנות שלום שופול למיום! يوسف بن ابو الليل اولاد المصمودي عزوز للازرى Ol waldes audeppayuen entake. Audeppaymen à dlehçàs aire. اولاد عبد الرجن الغزلو عبد الرجن اخود . Yanileo alle audelelennap. Taxep alde gart. Lyine ammun. يحبى القابوب طاهرين الحاج حرة بن عبد الجبار Βραχια ulde τομικά. Αυθερραχικό ζεμιρ. Αξουξ συγγενής βουτζομ. عزوزصهر أبوجعه عبد الرجن الزمر ابرهم بن اساعيل Mamore povelilez. Eves ACOOCASOOK. Experience.

مجون للودب

W

. الجالة اربعين اسما

ابن عروز اللغيفي

Au mois d'avril de l'an du monde six mille six cont quatrevingt-once, premiere indiction; à la suite de la promulgation de l'ordre puissant et élevé (que Dieu l'anguente en élévation et en puissance, qu'il l'exalte et prolonge sa durée !) par lequel il était prescrit à tous les cartalaires, mahallat et meriphees du domaine royal, résidant momentanement dans les dépendances des suiutes églises ou des horonnies de la Sicile (que Dieu la protège!), de faire retour au demaine, est émano un édit de sa majesté royale Guillaumo le Bon glorifie par Dieu, nide par sa toute-puissance, triomphant par su force, roi d'Italie, de Lombardie, de Calabre et de Sinile, glerifiant le souverain pontife de Bame ; protecteur des chrétiens (que Dien éternise se royanté et ses jours, qu'il prolonge son règne et sea années, qu'il guide ses armées, reille sur ses étendards, prête secours à son épée dans la guerre, à sa plume dans les conseils!). Par cet édit, il est fait don à la sainte église dédice a la sainte Vierge Marie de Montréal . de tons les mahallat et arcriptices vivant actuellement dans

les domaines et dépendances de toutes les églises ou des seigneurs terriers qui relèvent de ses possessions, lesquels devront continuer à résider sur les terres de Montreal et à relever de cetta église, exceptant toutefois de cette donation les cartulaires. Bien entendu que ce don est un don grafuit, perpéfuel, complet, dumble, pour lequel ne pourront être: exiges ancun service, aucune obligation, aucune corrèe, mais dont l'effet se perpétuera tant que se renouvellement les jours, tant que se succéderont les mois et les années : donation faite en vue d'honorer le Seigneur, d'implorer sa misericorde pour sa majeste le roi Guillaume, ninsi que pour l'âme des rois ses ancêtres (que Dieu ait leur ame !). Mais s'il venuit à être réconnu que quelqu'un des houimes dont les nones sont inscrits dans ce diplôme comme mahallat ou ascriptice est un cartulaire, ou au contraire que l'un des individus dépendants de l'église de Montréal na fasse pas partie de cette donation, qu'ils fassent chacun retour à leur veritable résidence. En conséquence, les noues de tous ces vassaux ont été inscrits dans ce polyptique qui a été scellé du sceau royal et authentique pour confirmer et démontrer la vérité de tout ce qui a été inscrit à la date ci-dessus mentionnée.

Suivent les noms de vassaux surmontés d'une transcription grécque, et dont nous n'avons donné qu'une bien petite partie: Le diplôme en contient plus de huit ceuts.

On voit qu'il s'agit ici d'un polyptique ou rôle de vassaux dressé à l'occasion de l'exemption accordée à l'église de Montréal et faisant opposition à un édit en vertu duquel des vassaux établis sur les terres du clergé devaient faire retour à la couronne. L'an du monde 6691, qui, d'après l'ère des Grecs employée alors en Sicile, répond à l'année de J. C. 1183, nous

indique que l'on était alors à la fin du règne de Guillaume II. Avant d'entrer, d'une manière plus intime, dans l'examen du diplôme, permettez-moi de caractériser en quelques mots l'action des princes normands sur les Arabes après la conquête de la Sicile.

A une époque où les dogmes religieux avaient une puissance à laquelle cédaient toutes lés puissances de la terre. Roger avait su éviter ce que pouvaient avoir de trop absolu les exigences du catholicisme, et s'attacher le péuple dont la civilisation, alors très-avancée, avait amené la Sicile à un état de prospérité inconnue pour elle pendant la longue période du Bas-Empire, en ne forçant aucun de ses nouveaux sujets à abjurer sa foi. Le prince normand encourut même les soupçons de l'Église, et ce ne fut pas assez pour lui, aux yeux de quelques hommes, d'avoir soustrait les Grecs à la domination musulmane.

Le moine Eadmer, qui accompagnait saint Anseime, archevêque de Gantorbery, lorsqu'il quitta l'Angleterre, dit dans sa chronique: « Le comte Roger de Sicile ne souffrait pas qu'un seul musulman put embrasser la foi chrétienne; dans quelle intention? Ge n'est pas à moi de le dire, mais Dieu le jugera le la vait accordé, nous dit aussi Godefroy Malaterra, toute garantie aux Serrasins pour les biens qu'ils possédaient dans l'île; ils étaient tenus, en échange, de jurer, sur le Coran, qu'ils resteraient fidèles et

Voyer Fie de suint Anselme, d'Eadmer, ap. Carus. p. 975.

payeraient tous les tributs exigés par la loi! La conliance que Roger avait en eux était si grande, qu'il leur donna plusieurs fois les postes les plus importants. Nous voyons dans le troisième livre de Malaterra, qu'un musulman nommé Beneimen était gouverneur de Catane². Les Sarrasins furent en effet les plus vaillants soldats de Roger et de ses auccesseurs. L'autorité des rois de Sicile avait tout à gagner dans les secours qu'elle tirait de cette brave et habile milice à l'aide de laquelle elle comprima plusieurs fois l'orgueil des barons.

Répandus dans l'île entière, les Arabes étaient toutefois beaucoup plus nombreux dans la partie méridionale plus voisine de l'Afrique et qu'ils avaient occupée la première, lors de leur invasion. Mêles aux chrétiens dans quelques localités, ils habitaient sculs quelques places; mais, qu'ils fassent les seuls habitants des bourgs qu'ils occupaient, ou qu'ils vécussent dans les lieux où des chrétiens étaient établis, ils garderent leurs mœurs, leurs habitudes, et le costume; qui ne permettait jamais de les confondre avec le reste de la population, Leur condition variait, ainsi que celle des chrétiens enx-mêmes, smvant leurs bieus, leurs emplois, suivant qu'ils vivaient dans les villes ou dans la campagne. Beaucoup d'entre eux, réduits à la condition de vassaux, cultivaient la terre et rendaient au roi; aux harons, aux établissements religieux dont ils peuplaient les

Gaufe, Malat. lib. II. c. XIII.

^{*} Hid lib. HI; cap, xxx:

vastes possessions, une partie du produit annuel qu'ils en tiraient. C'était, ainsi que je l'ai dit, la contume que le roi confiat aux musulmans les troupeaux de bœufs, de chèvres ou de moutons qui formaient sa propriété particulière; ils étaient chargés de leur garde et rendaient compte, au bout de chaque année, de l'accroissement probable du bétail. On peut croire que cette branche des revenus de la couronne était très-lucrative, d'après le soin que les souverains de la Sicile ont apporté à la favoriser.

On trouve dans les constitutions du royaume; renouvelées plus tard par les Angevins et les Aragonais, une foule d'édits où les pâtres et conducteurs de bestiaux sont protégés dans leurs courses entantes contre les exactions des barons et autres seigneurs féodaux. Les princes normands avaient poussé la sévérité jusqu'à punir de mort ceux qui contrevenaient à lours ordonnances; nous en pouvons donner pour preuve cet édit de l'empereur Frédérie:

Ut delicti fines poena crudelitas non excedat, capitalem poenam et publicationem bonorum omnium statutam in iis qui affidaturarum occasione etiam pascuurum homines in animalibus suis ultra licitum, et in rebus aliis gravare noscuntur, diva memoria regis Gulielmi pradecessoris nostri constitutione sancitam, competenti moderamine moderattes, decernimus eca, qui occasione pradicta ultra licitum aliquid accipium ab hominibus, vel animalibus, vel rebus aliis homines, quorum animalia fuerini, gravare tentaverini, in

Voyer Hug. Falo, aprid Carris, p. 455.

quadruplum ejus, quod taliter extorquere pressumpserint, lisco nostro solvendum, fore mulciandos......

Frédéric d'Aragon n'est pas moins explicite:

Præcipimus ut in posterum nulli comites, barones, feudatàrii et terram habentes, pretextu carnagii vel herbagii in terris corum transcuntibus cum animalibus per forestas et terras ipsas pretium vel animalia præsumant exigere vel auferre.

Nous pourrions faire auivre cette disposition de bien d'autres édits conçus dans le même esprit et presque dans les mêmes termes; qu'il nous suffise d'ajouter que, d'après le continuateur de Mala-Spina, tes exigences de Charles d'Anjon, qui voulait que les chrétiens eux-mêmes fussent chargés de la garde des troupeaux du domaine et leur demandait chaque année des comptes rigoureux, contribuèrent à aigrir les esprits contre la domination française et à produire cette sanglante réaction connuc sons le nom des Vèpres siciliennes.

Il paraît donc constant que la condition des Sarrasins dans les campagnes de la Sicile était souvent celle des serfs de la glèbe vendus ou donnés avec les propriétés dont ils dépendaient, et classés d'après les catégories adoptées dans le droit féodal des Lombards ou des Normands, selon le maître auquel ils appartenaient. Dans les villes, au contraire, leur

Const. regni Sicoli, lib. III, tit. xxxviii , cap. iii. Copitaleires de Frédéric d'Aragon, xxm' chap.

^{*} Saba Malaspin, Cont. ap. Gregorio, Bihl. arag. t. 11, p. 535, et Amari, Guerra del Vespro siciliano, t. 1, p. 60.

position étalt toute différente et leur fortune personnelle les plaçait pour la plupart à l'abri de toute servitude. Après avoir acquitté le tribut exigé pour le libre exercice de leur religion, ils jouissaient des mêmes priviléges que les autres sujets du royaume et étaient soumis aux mêmes charges. Roger, rempli de confiance dans leurs talents militaires, les avait de plus en plus rapprochés de sa personne. Sous le règne de Guillaume I*, son fils, ils jouirent d'une extrême faveur. Les guerriers normands, en entrant, après la prise de Palerme, dans ces palais dorés, dans ces vastes jardins où les Aghlabites, et les Obéydites après eux, avaient rassemble toutes les richesses de l'Asie, s'étaient épris des douceurs de la vie d'Orient. Ces hommes de fer, qui avaient réalisé pendant la conquête les exploits fabuleux des chevaliers de la Table-Ronde, n'avaient pu résister à la molle langueur d'un des plus doux climats de la terre. Vaincus à leur tour par les richesses du sol, par une civilisation plus avancée que la leur, ils avaient emprunté aux Arabes leurs sciences, leurs arts et jusqu'aux institutions du harem. Des ennuques, qui n'avaient de chrétien que le nom et l'habit; encombraient les avenues de leurs palais, et, agents complaisants des plaisirs du maître, ces hommes, musulmans dans le cœur, offraient mux Sarrasins l'appui de la faveur qu'ils devaient à leur ministère. Guillaume, qui vainquit les ennemis au dehors et au dedans, qui protégea les sciences et les arts, ne dut probablement le surnom de mauvais qu'à la préférence qu'il semblait accorder aux Arabes sur les chrétiens. Chaque fois que la révolte s'arma contre lui; les Sarrasins furent victimes de ces réactions populaires dont ils timient vengeance quand le roi avait repris son pouvoir; aussi firent-ils éclater à sa mort les transports de la douleur la plus vive. « Les matrones des plus riches familles musulmanes, écrivait Hugues Falcand, entourèrent le palais muit et jour. convertes de sacs, les cheveux épars et faisant retentir l'air de leurs cris, tandis que les femmes qu'elles avaient à leur service cournient dans les rues de la ville accompagnant des sons du tambour leurs chants de regrets). Guillaume I", n'ayant qu'un fils agé de douze ans, institua en mourant, comme regente. la reine Marguerite, lille du roi de Navarre; un conseil de régence, présidé par l'emuque Pierre; devait l'aider de ses avis, et Pierre, s'emparant bientôt de l'esprit de sa souveraine, gouverna l'étatjusqu'au jour où les Normands, outres de sa partialité pour les Sarrasios, le forcurent à se réfugier en Afrique. Plus tard, le roi, parvenu à sa majorité; éloigna les cumques de son conseil ; mais le diplôme que nous reproduisons lei prouve qu'à la fin de son règne il y avait encore une chancellerie arabe dans laquelle les actes emanés de la cour étaient revêtus des formes du style oriental avant d'être publiés dans cetto ile, où venaient se heurter d'une facon si étrange les coutumes du Nord et les mœurs de l'Orient.

¹ Hugon, Poleandi, ap. Maratori, t. VII, p. Sal.

C'est dans le monastère des bénédictins de Montréal, et par l'obligeance du R. P. Tarallo, archiviste, que j'ai pu prendre copie de ce diplôme ainsi que de tous ceux qui composent cette riche collection. Il est écrit sur parchemin, en caractères cursifs d'une dimension beaucoup plus grande que ne le sont ordinairement ceux des manuscrits, et manquant presque partout de points discritiques, ainsi que vous avez pu vous en assurer vous-même en voulant bien m'aider à surmonter quelques unes des difficultés que m'offrait l'incorrection du texte. La date est du mois d'avril 1183. J'ai cru devoir rendre par première indiction, cette concordance se trouvant exacte pour l'année 1183, et le mot Jos n'ayant pas besoin, d'ailleurs, d'une interprétation très-forcée pour arriver à une telle signification, bien que, dans la plupart des chartes que je possède, le mot indiction soit exprime par la transcription arabe الدقتس. Il ne m'a pas été possible de trouver dans les constitutions de Sicile l'édit auquel fait allusion notre charte et par lequel Guillaume-avait ordonné le retour, au domaine royal, de tous les serfs, vassaux ou tenanciers qui se trouvaient, par suite d'abus. enclavés dans les domaines du clergé ou des hauts barons. Frédéric, en arrivant au trône de Sicile, publia toutefois un édit dont les dispositions semblent être les mêmes que celles dont il s'agit ici :

Quisquis deburgensibus aut villanii ud nostrum demanium pertinentibus temporibus retroactis ad ecclesiarum loca, comitum seu baronum, vel aliorum quorum libet quaquinque occasione transierit incolatu seu habitatione nestri demanii derelicta, infra tres menses, si in cadem provincia fuerint, et si extra provinciam fuerint infra sex menses, post requisitionem ordinatorum nostrorum ad terram demanii quam deseruit, redire præcise cum tota familia compellatur......!

Le reste de l'édit est relatif aux peines qu'encourront les membres du clergé ou les seigneurs féodaux en s'opposant à l'exécution d'un ordre qui, juste pour tous, veut aussi que les serfs des barons, prélats ou chevaliers, trouvés sur le domaine royal, soient réintégrés dans les possessions de leurs maîtres. L'une des principales difficultés que me paralt offrir le monument arabe qui nous occupe, est l'appréciation exacte des différentes classes de vassaux auxquels les rédacteurs du document ont donné des dénominations étrangères à la langue arabe ou détournées de leur sens habituel. Trois capèces de servage sont désignées dans la charte : . Déjà. رجال المحلات . رجال الملس , رجال الجرايد à la fin du siècle dernier, le chanoine Grégorio ayant essayé de déchiffrer quelques fragments des diplômes conservés dans les archives de la cathédrale de Palerme, fut acrété par la difficulté que je signale aujourd'hui. Seulement, au lieu de جرابد il lut جرم, et, ne pouvant déterminer ni le sens de ce mot ni celui de pull qu'il avait également rencontres dans le fragment dont il avait entrepris la traduction, il en écrivit à Tychsen. Voici la réponse de ce savant :

Voyer Conn. regni Sicilia, his III, tit. vi-

ملس و عرص الله De originatione et significatione عرص الله على الله a dubius omnino harco. Lexica nos deserunt et leges grammaticae obstare videntur quo minus pro ap-« pellativis sumantur, aut sine adhibita correctione. quam tamen ceu pestem fugio, intelligantur. Du-«bium quidem mihi nullum est quin distincte hoa minum classes fuerint; sed quales proprie fuerint, « ipse juxta cum ignorantissimis ignoro. De meo sensu si judicem, crediderim has dictiones, quas technia cas reputo, potius e jure feudali Northmannorum, « ant e more loquendi tunc temporis in una alteraque « Sicilia civitate recepto, quam ex arabica lingua esse « enucleandas. Posset quidem حرش aut حراش de hoa minibus nota insignitis id est honoratis et ملت de « effeminatis sen vilioris conditionis hominibus ina terpretari, sed argumentis ex corum scriptis peatitis has significationes confirmare nequeo. Nugæ " forte sunt, si quis () latinorum heres, aut hereo der, hoc est tales qui patrimonium ibi possidebant, wet the miles aut milites provinciales reputare a vellet. Si quid reperias rectius istis, candidus ima perti. a

Malgré l'ingénieuse conjecture de Tychsen, qui ne pouvait mieux faire, d'après l'altération du texte qui lui avait été communiqué, que d'indiquer au chanoine Gregorio les coutumes féodales des Normands comme la source probable où il pourrait puiser quelque indication sur les paroles qui l'embarrassaient, ce dernier se borna au sens positif des mots arabes qu'il avait eru lire, et traduisit

par quorum duo homines اثغين حرش والثلاثة ملس sunt asperi, tres vero molles1. Sans chercher à démontrer le non sens de cette traduction, j'ajouterai que le diplôme dont je donne ici le texte m'a fourni une indication précieuse qui a manqué à Gregorio. Dans le rôle des vassaux qui termine la charte, et où les noms propres sont surmontés d'une transcription grecque, le mot est tonjours rendu par على اللس بحاطينة : par exemple ومن اللس بحاطينة : ol εξώγραψοι τζατινες. Je crois retrouver dans ce mot la classe de vassaux indiquée dans les chartes latines par le mot ascriptitii : « Ascriptii, dit Ducange, coloni, agricolæ, villani qui aliunde orti, in aliorum dominorum villas et prædia pergunt, ibique « corumdem licentia sedes suas figunt et sub annui e census conditione in caterorum subditorum trans-« eunt statum et in album ascribuntur; ita ut perinde et ii distrahi et transferri queant una cum ipsis prædiis, quæ excolunt unde et pro servis glebæ «habentur". » Je sais que dans les constitutions du royaume de Sicile, données par l'empereur Frédéric en latin avec une traduction grecque, le titre n du IIIº livre défend sux évêques de donner l'ordination aux ascriptitii sans la permission de leurs seigneurs, et que ce mot est traduit en grec par la parole έναπόγραφοι; mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les hommes chargés de tracer sur la

1 Voyes Ghemrium media et infima latinitatis

Berum archicerum que ad historiam siculam spectant ampla col-

charte arabe une transcription en caractères grees du rôle des vassaux, qui y est joint, aient employé un autre équivalent que celui auquel ont eu depuis recours les traducteurs du texte latin des constitutions de Frédéric.

Une fois le sens du mot exigoaços déterminé, et le mot lui-même admis comme la représentation exacte de la parole arabe ملس, nous ne nous livrerons pas à de vaines conjectures pour chercher à connaître quelle analogie avait pu conduire les Arabes à se servir du mot ملس, glabri, pour désigner les serfs, et si l'usage de les raser n'avait pas donné lieu à cette appellation : nous nous contenterons du fait et nous passerons au mot عملات pour lequel les secours d'une traduction grecque viennent même à nous manquer. set surmonté, dans la charte qui nous occupe, d'une simple transcription en caractères grees; par exemple ومن الحلات بعد الرجي بعد عندل عبد الرجي منول عبد الرجي payuer: Il nous faut donc chercher dans l'analogie et dans le sens propre du mot arabe l'explication qui nous est nécessaire : or, nous voyons que, dans l'édit par lequel Frédéric fait rappel au domaine royal, des vassaux de la couronne retenus par des

La langun grecque, encore en usage en Sicile au moment où les Sousbes a emperèrent de la souveraineté de cette lie, y avait fortement degueré et acceptait, à défaut de traduction ensete, des expressions complètement étrangères. C'est sinsi qu'en hit dans la traduction grecque des constitutions de Frédéric! Eszavoustress (excusat). Seperèceus (defendere), opéneassor (ordinarius), soguesti), etc.

barons ou des prélats, il dit : Quisquis de burgensibus aut villanis ad nostrum demanium pertinen-" tibus. » Sí le mot villani comprend dans ce cas les ascriptitii, serfs de la glèbe, etc. pourquoi du mot As, vicus urbis, statio, ne pourrait-on pas supposer, dans le style exceptionnel des coutumes féodales, کلات burgenses. Il restera encore à déterminer une classe particulière d'hommes désignés dans notre diplôme par رجال إرايك, les hommes des chartes, car le mot جريدة répond à la signification des mots charte ou instrument dans tous les documents arabes que je possède. Il n'existe pas pour ce mot de transcription grecque; ear, les حال الرايد étant exceptés de la donation faite au monastère de Sainte-Marie de Montréal, ne sont pas inscrits sur le rôle des vassaux donnés au monastère. Ne pourrait-on pas toutefois supposer, par analogie et d'après cette exception même qu'il s'agit ici des cartalarii : « Servi, dit Ducange, per chartulam seu epistolam « manumissi, »

Quelle que puisse être la valeur de ce rapprochement, que je donne ici comme une simple indication, les antres paroles du diplôme s'expliquent d'une manière bien plus incontestable. La parole arabe de la parole arabe de la parole de la parole arabe de la parole de la parole arabe de la parole arab

Le diplôme émane de Guillaume, qui est nommé Gulemiek, et ce nom, pris comme adjectif relatif, représente ici la formule bizarre en francais de Sa Majesté Guillaumienne. Faisons observer à cette occasion que la longue série des titres et épithètes qui forment une partie considérable de la teneur du diplôme ne se rapporte pas au nom propre du souverain, comme dans les diplomes latins, mais à la majesté royale المصرة الليم comme dans les chartes grecques payado apáros. Parmi les attributs de la puissance royale de Guillaume, il en est un qui peut prêter à une double interprétation; on lui donne le titre de معرة امام روميه. Doit-on lire la préposition Jul corum, ante, ou le mot præses, et dire honoré devant Rome, c'està-dire à Rome, ou honorant l'imam de Rome, c'està-dire le pape? Les chartes latines rédigées par les princes normands portent bien, parmi les titres qui suivent le nom du roi, celui de christianorum clypeus, et les chartes grecques των χριστιανών βοηθός, ce que notre charte arabe a exprimé par les mots الناصرة qui suivent immediatement les paroles اللقرائية qui nous occupent; mais, ni charte grecque, ni charte latine ne faisant mention du souverain pontife ou de la manière dont les rois de Sicile étaient vus à Rome, l'analogie ne peut nous servir de guide dans cette occasion.

Les autres formules du diplôme qui nous occupe ici étant évidemment copiées sur le style usité dans les donations que les princes faisaient alors aux églises, je terminerai mes remarques, monsieur et cher professeur, en vous faisant observer que le mot abou, écrit sans points diacritiques, me paraît devoir se lire abou, et correspondre au mot poletum ou poleticum, expression de la basse latinité, empruntée au mot gree colonique (livre composé de plusieurs feuillets), et employé plus particulièrement pour désigner au moyen age un rôle de serfs ou vassaux appartenant à une même seigneurie ou à un même monastère.

Il y a quelque intérêt, sans doute, à rechercher, ainsi que j'ai tenté de le faire, quels étaient les efforts des Arabes pour plier leur idiome à un ordre d'idées tout à fait neuf pour eux, à les voir s'efforcer de trouver, au milieu des formules du coutumier de Normandie, quelque favorable occasion pour rentrer dans les formes pompeuses du style oriental. Mais, ce qui l'emporte de beaucoup sur de simples observations philologiques dans l'étude des chartes arabes, c'est d'y chercher l'histoire des institutions et de l'action réciproque qu'exerçaient l'un sur l'autre deux peuples dont le génie était si différent; c'est de voir comment, à l'aide d'une civilisation plusavancée, l'élément arabe domine d'abord dans le mélange force des deux races. Dans un acte public daté de 1132, deux ans après que le cardinal Conti, au milieu de tous les chevaliers normands rassemblés dans l'église métropolitaine de Palerme, avait sacré Roger comme premier roi de Sicile, les musulmans

invoquent encore le nom de Mahomet en garantie des conditions auxquelles ils s'obligent réciproquement. Cette charte, renfermée dans les archives de la cathédrale , contient les conditions arrêtées entre Abd-el-Rahman ben Omar et Hoçain Ali-el-Kendi, pour l'échange d'une fontaine destinée à l'arrosement de jardins situés au lieu dit Adj-el-Ratel, dans le quartier de Maria : « Les contractants étant tous deux sains de corps et d'esprit, libres de leurs biens et et de leurs actions, « l'un transporte à l'autre la possession qui lui est acquise d'une source greyée d'une concession d'eau dont la durée est déterminée à vingt-quatre heures tous les dix jours pour tout le temps où l'arrosement est nécessaire, c'est-à-dire, ainsi que l'explique le contrat, jusqu'à la tombée des premières pluies عند نزول المطر. L'acte com-بسم الله الرحم صلى الله علا محد نبيد : mence ainsi . « Au nom de Dieu misericordieux . وعلى اهله و محبد qu'il bénisse son prophète Mahomet, ses compagnons et sa famille! « Seize ans plus tard, la formule بسم الله الرجين الرحم الحد لله حق : est changée « Au nom de Dieu indulgent et miséricordieux, louons Dieu comme il doit être loue! » Dans ce diplôme, daté de l'année de l'hégire 5/13, correspondant à l'an de J. C. 1148-1149, le nom de Mahomet n'est plus invoqué, ce qui s'explique, du reste, puisqu'il ne s'agit plus d'un contrat passé entre deux musulmans, mais on y trouve une preuve nouvelle de l'esprit d'égalite que Roger cherchait à

¹ Elle y est-placée sous le numéro 9, troisième rayon.

maintenir entre ses sujets, à quelque religion qu'ils appartinssent¹.

فامر ديوان التحقيق المعمور لابن الطيب بن الشيخ اصطفان عامل حاطو ان مجمج بنعسه و صعبته الشيوخ الثقات النصارى والمسلمين ومجد لهم الرباع الديوانية باقليم جانو

C'est à dire :

Le bureau de vérification du domaine a ordonné que le gouverneur de Djatou, Abou-l-Taib, fils du scheikh Étienne, se transporterait sur les lieux, à la tête des principaux habitants, choisis parmi les plus respectables des chrétiens et des musulmans, et que là on procéderait au bornage des terresappartenant au domaine.

Dans les premières années du règne de Guillaume II, l'usage de l'arabe s'était conservé, et nombre de diplômes sont rédigés dans cette langue; mais déjà les habitudes de l'Occident ont altéré les formules et les dates; plus d'invocation au Dieu de miséricorde, les chartes commencent par la simple énonciation de la date, et cette date se mesure sur l'ère du monde adoptée par les Grees; seulement on y joint encore la concordance de l'année de l'hégire. Ainsi, par exemple, dans le diplôme n' 2 i des archives de l'abbaye de Montréal on lit:

الما كان بتاريخ شهر مايؤ للحادي عشر ومن سنى العالم

^{*} Ce dipiome est inscrit dans les archives de la cathédrale de Palerme sous le numéro : 4, quatrième rayon

ستة الآن وستماية وسنة وثمانين سنة موافق من التاريخ العرى عامر خسماية وثلاثة وسبعين سنة

C'est-à-dire :

A la date du 11 mai de l'an du monde 5586, qui correspond à l'année 573 de l'ère usitée chez les Arabes.

Enfin, dans le diplôme que nous avons rapporte, postérieur à celui-ci de cinq ans, l'ère de l'hégire n'est plus même mentionnée. Les Normands, après avoir longtemps ménagé les Arabes dont ils avaient été d'abord les tributaires sons le rapport des sciences, des arts, de l'industrie, de la littérature, se sentirent assez forts pour répudier peu à peu l'espèce d'infériorité morale dans laquelle ils s'étaient trouvés vis-à-vis d'un peuple qu'ils avaient vaincu. Les Arabes, toutefois, exercèrent longtemps encore une grande influence en Sicile. Lorsque Richard et Philippe-Auguste se rendirent à Messine, sous le règne de Tancrède, ce port était habité en grande partie, nous dit Galfrid de Vinisalf, par des gens appelés Griffones, qui étaient d'origine sarrasine : chez eux se trouvaient les richesses, chez eux se trouvait la puissance, et ils professaient le plus profond mépris pour les autres habitants, auxquels les chroniqueurs anglais donnent le nom de Lombards 1. Cent mille Sarrasins, d'après Roger de Hoveden, s'étaient rassemblés dans les montagnes au moment où l'on put croire que les dissensions qui

Galfrid. Viniz. cap: xtt

avaient éclaté entre Tancrède et Richard amèneraient une collision: après la réconciliation des
deux princes. Tancrède les engagea à revenir cultiver leurs terres!. Plus tard, lorsque l'empereur
Henri VI vint, après la mort de Tancrède, attaquer
la Sicile, les Arabes y étaient encore en nombre
assez considérable pour suggèrer à Hugues Falcand
les réflexions suivantes: « Plût à Dieu que les chefs
des chrétiens et des Sarrasins pussent s'entendre,
qu'ils oubliassent momentanément les griefs qu'ils
peuvent avoir les uns contre les autres, et que,
choisissant librement un roi, ils réunissent leurs
forces! Rien ne serait désespéré, et les Allemands,
repoussés par la population entière, seraient obligés
de regagner à la hâte leur sauvage pays du Nord?. «

Avec le commencement du xin siècle et l'avenement des Allemands au trône de Sicile. l'influence des Arabes s'effaça rapidement. La loi les protégeait encore, mais c'était à défaut de la protection qu'ils devaient autrefois à leurs propres forces. On lit dans les constitutions du royaume publiées par Frédéric, livre l'attite xvin : « Les Sarrasins, rendus odieux à tous les chrétiens, doivent trouver un refuge dans la puissance des lois; notre justice ne doit point leur faillir maintenant qu'ils sont dépourvus de tout autre secours. « Bientôt cette protection de la loi manqua, et la volonté du monarque exila les Arabes de Sicile dans la Pomille et

¹ Hog, de Hoveden, ap. Carns, p. 955.

[&]quot; Hug. Fale, apod Carus, pag. lol.

dans la Campanie. Cette mesure rigoureuse ne fut cependant pas exécutée d'une manière tellement absolue qu'il ne restat plus de musulmans en Sicile, mais désormais ils ne figurent dans l'histoire de l'île que sous la condition de serfs! Le chapitre xxxix des capitulaires de Frédéric, postérieur à la mesure qui les avait frappés, défend, sous les peines les plus sévères, d'apporter aucun obstacle à la conversion des musulmans, et ordonne au contraire de favoriser, par tous les moyens, leur retour à la foi chrétienne. Le titre suivant est relatif à la manière dont doit être traité l'esclave après avoir reçu le haptème, et se termine par ces paroles de l'apôtre : « Suscipe illum jam non ut serviun sed ut «fratrem carissimum in Domino et in carne.» Du reste, toutes les mesures étaient prises pour détruire en Sicile les dernières traces de l'islamisme. Les enfants conçus par des femmes musulmanes de condition serve devaient être baptisés aussitôt après leur naissance, même contre la volonté de leurs mères. Le port de toute espèce d'armes offensives ou défensives était défendu aux musulmans; et, comme le costume des deux races s'était tellement rapproché qu'on avait fini par les confondre, les Sarrasins devaient porter sur la poitrine une bande

Peut-être les serfs arabes, dont on parle dans les capitulaires de Frédéric, ne sont-ils que les prisonniers de guerre desenus captifs dans les luttes fréquentes des princes sicilieus coutre les dynasties musulmanes qui habitaient l'Afrique. C'est l'opinion de historien des vépres siciliennes, M. Amari.

d'étoffe rouge, longue d'une palme et large de deux

doigts.

C'est ainsi que se terminèrent les rapports en Sieile de deux peuples dont l'antagonisme religieux n'avait que momentanément rédé au gouvernement habile des princes normands. Ces rapports cessèrent brusquement à l'avénement de la maison de Souabe; mais, du mélange des deux races, de leurs mœurs, de leurs besoins, de leurs langues, il s'était opéré une fusion dont quelques traces sont encore visibles aujourd'hui. Des mots entiers, des inflexions gutturales et un grand nombre de noms de lieux ont été importés en Sicile par les Sarrasins. La taille grêle, les membres nerveux, le teint bronzé, les restes animés du Sicilien indiquent en lui le mélange du sang arabe; le voyageur qui parcourt cette terre, dont la végétation est tout africaine, reconnaît, dans le même jour et souvent à quelques pas de distance, la tête blonde du Normand et les traits fortement accusés de la race sémitique.

Veuillez agréer, etc.

Nobl ors Vengens.



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 8 août 1845.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Guerrier de Dumast, à Nancy, par laquelle il aunonce l'envoi d'un ouvrage intitulé: Consolérations sur les rapports actuels de la sesence et de la croyance.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Gustave d'Eichthal, annonçant l'envoi d'un ouvrage intitulé : Études sur l'histoire primitive des races océaniennes et américaines.

M. Cassin fils écrit pour aumoncer le renvoi de trois volumes de la hibliothèque de la Société asiatique, et demande, en même temps, l'envoi du Journal asiatique en continuation de l'exemplaire accordé à feu M. Cassin. Ajourné jusqu'après constatation de l'état du dépôt.

M. de Sauley donne lecture d'un mémoire de M. Judas sur une inscription punique trouvée en Sardaigne.

OUVRAGES OFFERTS & LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Somes du 8 noût 1815.

Par la Société asiatique de Londrea. Le n° XVI, p. 1, de son Journal.

Par les éditeurs Journal des Sevents, juillet 1845.

Par l'anteur. Considérations sur les rapports actuels de la science et de la croyance, par M. Guerrien de Donast. Paris, 1845, in S'. Par l'anteur. Études sur l'histoire primitive des ruces océanmennes et américaines, par M. Gestave d'Escutuan. Paris, 1845, in-8°.

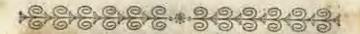
Par les auteurs. Da feu grégeois et des origines de la poudre à canon, par M. BRINAUD, membre de l'Institut, et M. Favé, capitaine d'artillerie. Paris, 1845, in-8° avec un allas.

Par le lithographe. Trois cents exemplaires de la première

fouille du Kitab-al Ind, lithographice au Caire.

Par l'éditeur. Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Kharsubud, publiées par M. Mont. Paris, 1845, in 8° (tiré du Journal asiatique).





JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE 1845.

MEMOIRE

Sur un personnage appelé Ahmed, fils d'Abd-Allah; par M. C. Dernément 1.

Les personnes qui s'intéressent à l'histoire et à la numismatique orientales n'ont sans doute pas oublié la publication, dans ce recueil, d'une curiense monnaie arabe dont les légendes, imparfaitement déchiffrées par M. de Erdmann, ont été complétement expliquées par M. Reinaud . Il me suffira donc de rappeler ici ce que ces légendes présentent d'historique. Au droit, on trouve le nom du khalife abbasside Mo'tamid-ala-Alfah الله المحمد المحدد المحدد و Le vali (commandant, vice-roi) Ahmed, fils d'Abd-allah الوالى المحدد بنيسابور: puis les mots: « Ce dirhem a été frappé à Nicabour, l'année 267: منت سبع رستين ومايترين و ويايترين و ويوندين و ويوند و ويون

I Journal asiatique, troisième série, t. XII, p. 388-391.

Ce mémoire a été lu dans la séance du conseil de la Société assailque, le 9 août 1844.

porté un très-court passage de Soyouthi, dont voici le sens : « Dans l'année 67, Ahmed, fils d'Abd-allah alhadjiani (sic), s'empara du Khoraçan, du Kerman et du Sédjistan; forma le dessein de marcher vers l'Irac, et fit frapper de la monnaie portant, d'un côté, son nom, et de l'autre celui de Mo'tamid. . . Mais, à la fin de cette même année, ses esclaves le tuèrent, et Dieu mit ordre à son affaire. »

M. de Erdmann n'a pas connu un curieux passage de la Géographie d'Abou'lféda, qui rectifie sur deux points le texte de Soyouthi. Comme ce rapprochement a aussi échappé au savant éditeur de la lettre de M. de Erdmann, je crois devoir transcrire ici les paroles d'Abou'lféda: اللها ا

Comme on le voit, ce passage, malgré sa brièveté, nous permet de corriger en deux endroits celui de Soyouthi. Au lieu de Al-Hedjiani il, il

Géographie d'Abou'lféda, édition de MM. Reinand et de Slace, pag. FFo.

faut lire Al-Khodjoustani الجستان le surnom d'Ahmed-ben-Abd-aliah. Ensuite, nous voyons que ce fut dès l'année 262 de l'hégire, et non en 267 seulement, que cet homme se rendit maître du Khoracan. Enfin, Abou'lfeda nous apprend que l'histoire d'Ahmed est bien connue. A ce titre, il aurait bien dù en parler dans ses Annales musulmanes, ce qu'il a oublié de faire, quoiqu'il pût trouver dans Ibn-al-Athir des détails circonstanciés sur la vie et la mort d'Ahmed. En effet, Ibn-al-Athir a rapporté, sous la date de l'année 262, l'histoire de la rébellion et de la fin tragique de ce personnage. Il a de plus rappelé, en plusieurs endroits, sous les dates des années 265, 266 et 267, quelques événements de la vie du fits d'Abd-allah. J'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt de rapprocher et de coordonner ces divers passages; et c'est de ce travail que je vais avoir l'honneur de lire un extrait à la Société asiatique.

Ahmed, fils d'Abd-allah, al-Khodjoustani, était, comme son surnom l'indique, originaire de Khodjoustan, c'est-à-dire d'une des montagnes situées aux environs d'Hérat, dans le canton de Badghis. Il était au nombre des serviteurs du prince Thahiride Mohammed, fils de Thahir, Lorsque Iacoub, fils de Leis, s'empara de Niçabour (259 de l'hégire, 873 de J. C.). Ahmed se joignit à lui et à son frère Ali, Iacoub avait à son service un personnage nommé Ibrahim. Cet homme entra un jour à Niçabour, auprès du fils de Leis, qui le revêtit d'une fourrure de martre ziheline, dont il était couvert, Khodjous-

tani envia ce présent à Ibrahim et hui dit : « Gertes Iacoub veut user de perfidie envers toi, car il ne revêt d'un khilat aucun des grands, sans le trahir ensuite. « Thrahim, effrayé, lui demanda : « Quel expédient dois-je employer pour sauver mes jours? » « Cet expédient, répondit Ahmed, consiste à nous enfuir ensemble auprès de tou frère Naam; car moi aussi je crains Iacoub. » Ce Naam était à la tête d'environ cinq mille hommes, avec lesquels il assiègeait la ville de Balkh.

Ahmed et Ibrahim convinrent de prendre la fuite la nuit suivante. Ibrahim devança Ahmed au lieu du rendez-vous et l'y attendit une heure. Puis, ne le voyant point venir, il se mit en marche vers Sarakhs, Ahmed se rendit aussitôt auprès de Iacoub et l'informa de cette nouvelle. Iacoub envoya à la poursuite d'Ibrahim, qui fut rejoint et tué à Sarakhs. Iacoub conçut dès lors beaucoup d'inclination pour Ahmed i.

Lorsque Iacoub voulut retourner dans le Sédjistan, il nomma pour son lieutenant, à Niçabour, Aziz, fils d'As-Sari, et donna le gouvernement d'Hérat à son frère Amr. Celui-ci choisit pour lieutenant dans cette ville Thabir, fils d'Hafs, al-Badghisi. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté du Khoraçan, Iacoub se mit en murche pour le Sédjistan, dans l'an 261

¹ Hm-al-Athir, Count ethionish, t. H. ms. arabe, supplement, n° 537, fol. 90 v. 97 v. Rio-Khaldoun, mss. arabes n° (d'entrée) x462, lid. 148 v. et n° 2001, fid. 319, v. Beibars-Mançours, man, arabe 608, lot. 3 v. 33 v.

(de J. C. 874-875). Ahmed, qui avait déjà conçu des projets de révolte et d'indépendance, voulut rester en arrière de l'armée. Dans ce but, il dit à Ali, fils de Leis : « Tes deux frères ont partage entre eux le Khoraçan. Tu n'as, dans cette province, personne qui prenne soin de tes affaires. Tu voudras sans doute m'y renvoyer pour cet objet, » Ali en demanda la permission à Iacoub, qui la lui accorda. Lorsque Ahmed alla faire ses adieux à Iacoub, celui-ci lui parla avec bonté, le revêtit d'un khilat et le congédia, Quand il se fut éloigné. Iacoub dit à ses courtisans : « Je crains bien que son occiput ne soit celui d'un traître et d'un ennemi 1. Certes, c'est pour la dernière fois que nous recevons sa soumission. Lorsque Ahmed eut quitté Iacoub et All, il rassembla environ cent hommes. arriva à leur tête auprès de Boucht can, dans le voisinage de Nicabour, combattit le gouverneur de cette place, l'en chassa et y leva des contributions?. Puis il marcha vers le Coumes, fit un grand carnage

Mirkhond nous recente un trait à pemprès semblable, ilans une portion de son ouvrage que j'ai publiée nagoère. Loraque Atsiz, vicoroi du Kharezmau nous de Sindjar, après avoir obtenu la permission de retourner dans son gouvernement, alla faire ses adieus au sultan, celui-ci dit à ses courtisans: «Voici le dos d'un homme dout nous ne pourrons désormais voir la face على المنا المساور التوان دين الرا تتوان دين الرا تتوان دين الرا تتوان دين المنا ال

à Bestham, et s'empara de cette ville. De là, il se dirigea vers Niçabour, où se trouvait Aziz-ibn-as-Sari, Aziz s'enfuit. Ahmed prit ses bagages et s'empara de Niçabour, dont il invita la population à reconnaître les Thahirides (commencement de l'année 262, de J. G. 875). Il écrivit à Rafi, fils d'Harthemah¹, qui avait été, comme lui, au service de Mohammed, fils de Thahir, et l'invita à venir le trouver. Rafi y consentit, et Ahmed le fit général de son armée.

Ahmed écrivit ensuite à Naam et l'engagea à venir le joindre, afin de s'entendre avec lui touchant les affaires de la province. Naam ne voulut point avoir confiance en lui, à cause de la conduite qu'il avait tenue envers son frère Ibrahim. Il marcha vers Hérat, combattit Thabir, fils d'Hafs, le tua et s'empara de son gouvernement². Ahmed se dirigea contre

وزين له ان يقم بخراسان نايبا عنه في أموره واقطاعه «Al-Khodjoustani alla trouver Ali, fils de Leis, lui lit approuver qu'il restat dans le Khoraçan commo préposé à l'administration de ses affaires et de ses fiefs.» La demande d'Al-Khodjoustani à Ali impliquait le départ de celui-ci du Khoraçan, départ qui est encore plus clairement indiqué par lba-Khaldoun dans les mots suivants: والمان المتعاونة عن الرتحاوا عن خراسان furent metis du Khoraçan...

¹ Ce personnage devint, par la suite, maître du Khoraçan, Voyes me traduction de l'Histoire des Samanides, par Mirkhond, p. 115; l'Historia priorem regum Persaram, etc. fol. 10 r. et Khondémir, Habib essuer, ms. pers. de la Bibl. roy., n° [d'entrée] 1750, f. 323 r. et v.

وسار نعم الى عراة تحارب (نحاربه داعم) طاهر ابن حفص "

Dans la passage correspondant فقتله واخترابي على اعمال طاهر

de celui d'Ilm-Alathir que nous venous de transcrire, Ilm-Khaldoun
rapporte cen faits à Ahmed et non à Naam. Voici ses propres paroles:
وسار الى عراة فلكها من يد طاهر بن حفص و قتله تم قتل

lui et lui livra plusieurs combats. Abou-Thalliah 1 Mancour, frère de Naam, était un jeune homme des mieux faits. Abd-allah, fils de Bélal, un des généraux de Naam, avait de l'inclination pour lui. Il envoya un émissaire à Ahmed, l'informa qu'il préparait un festin pour Naam et ses généraux, et qu'il les inviterait tel jour. Il lui ordonnait de marcher contre eux pendant ce repas, lui promettant de l'aider. Il ini demandait en retour qu'Abou-Thalhah lui füt livré. Ahmed y consentit, et Ibn-Belal exécuta son dessein. Pendant que Naam et ses officiers étaient à table. Ahmed fondit sur eux, s'empera de Naam et l'envoya à Niçabour, auprès de son lieutenant, qui le mit à mort. Plusieurs des compagnons de Naam se réunirent à Abou-Thalbab, tuèrent Ibn-Bélal et marchèrent vers Nicabour. Houcein, fils de Thabir et frère de Mohammed, se trouvait dans cette ville, où il était venu d'Ispahan, espérant qu'Ahmed ferait prononcer la khotbah en son nom et en celui de son frère Mohammed. Abou-Thalhah 2 fit faire la khotbah au nom d'Houcein, à Nicabour, et sé-

يعربن شركي (Mss. 2402). — Msis, dans one autre partie de son ouvrage (ms 2001). il s'esprime d'une manière plus conforme au récit d'Ilm-Mathir.

الم المحافر Aben Thahir; muis on lit dans plusieurs autres pussages المواقع Aben Thahir; muis on lit dans plusieurs autres pussages المواقع Aben Thahir, Jo n'ai pas hésité à préférer cette dernière logon, qui est donnée en premier lieu par Ihn-al-Athir, fol. 96 v. Ihn-Khaldoun écrit Aben Thahhah Mangour. An lieu de Noum, la ménus anteur écrit. المعرفة المواقعة Mangouri (fol. 35 v.) écrit المعرفة المعرف

البرطاعر Thei le manuscrit (fol. 97, عد) porte non Aboa Thahir ابرطاعر).

journa dans cette ville avec le prince Thabiride. Ahmed marcha d'Hérat contre bui, avec douze mille cavaliers, campa à trois journées de marche de Nicabour, et envoya son frère Abbas vers cette place. Abou-Thalhah sortit à la rencontre de l'ennemi et lui livra bataille. Abbas fut tué, et ses compagnons furent mis en déroute. Lorsque cette nouvelle parvint à Ahmed, il retourns à Hérat. Il n'apprit rien touchant le sort de son frère, et offrit des sommes considérables à celui qui lui en apporterait des nouvelles. Mais personne n'ayant osé le faire, Rafi, fils d'Harthemah, consentit à tenter l'entreprise. Il demanda un sauf-conduit à Abou-Thalhah, et l'obtint. Il alla trouver Abou-Thalhah, à la faveur de ce sauf-conduit, apprit d'une manière certaine ce qui était arrivé à Abbas, et en informa Ahmed. Ensuite Abou-Thailiali envoya Rafi à Beiliac 3 189 et à Boucht, pour recueillir les tributs en son nom, et lui adjoignit deux généraux. Rafi leva les contributions, s'empara de ses compagnons, et marcha vers une bourgade du territoire de Khawab (حواب؟), pour aller rejoindre Ahmed. Il s'arrêta dans cet endroit, où se trouvait déjà Hali, fils d'Ishīa, al-Kharidji, suprès duquel îl campa. Cette nouvelle étant parvenne à Abou-Thalhah, il monta à clieval en toute hâte, arriva pendant la nuit au-

mais Ibn Thahir Jul. Deux lignes plus has on hit Abou Thalhah ing Ibn puis on retrouve l'orthographe Abou Thahir. J'avectirat, une fois pour toutes, que je continue à préférer la leçon Abou Thalhah.

près de la bourgade, et tomba sur Hali et ses compagnons, pensant que c'était Rafi. Celui-ci s'enfuit sain et sauf. Abou-Thalhah; ayant reconnu sa méprise, après un combat acharné, cessa l'attaque contre Hali et le traita avec bonté, ainsi que ses soldats. Ensuite il envoya une armée vers Djordjan, où se trouvait Thabit, fils d'Haçan, fils de Zeid, joint aux Deilémites. L'armée d'Abou-Thalhah avait pour chef Ishac-as-Sari. Elle combattit les Deilémites dans Djordjan, en fit un grand carnage et les chassa de la ville (redjeb 263, de J. C. 877).

Bientôt Ishac se révolta contre Abou-Thalhali, Celui-ci marcha vers lui, s'occupant sur la route à chasser et à se divertir. Ishac fondit sur lui et tua ses compagnons. Abou-Thalhah prit la fuite vers Niçabour. Les habitants de cette ville, méprisant sa faiblesse, le chassèrent de leurs murs. Il campa à une parasange de là, rassembla des troupes et combattit les Nicabouriens; puis il supposa une lettre des citoyens de Niçabour à Ishac, par laquelle ils appelaient ce général, promettant de lui prêter assistance contre Abou-Thalbah. En même temps, il adressait, sous le nom d'Isbac, une autre lettre aux habitants de Niçabour. Dans cet écrit, le prétendu Ishae s'engageait à les secourir contre Abou-Thalhah, et leur ordonnait de garder avec soin les rues de leur cité. Ishac, abusé par la fausse lettre des Nicabouriens, partit en toute bâte. Lorsqu'il approcha de Nicabour, Abou-Thalhali alla à sa rencontre, l'attaqua à l'improviste, le tua et le jeta de

son cheval dans un puits qui se trouvait près de là. On ne sut point ce qu'il était devenu. Ses compagnons prirent la fuite; quelques-uns d'entre eux s'introduisirent dans Niçabour et Abou-Thalhah les y serra de près. Ils écrivirent à Ahmed et le mandèrent d'Hérat; il arriva auprès d'eux, en deux jours et deux nuits. Les habitants de Niçabour lui ouvrirent leurs portes, et il entra dans la ville à la faveur de l'obscurité. Abou-Thalhah se retira auprès d'Haçan, fils de Zeid, prince du Thabaristan¹, qui lui donna un corps de troupes auxiliaires, avec lequel il revint vers Niçabour. Mais n'ayant obtenu aucun avantage, il marcha vers Balkh et y assiégea Abou-Daoud-Mohammed 2. Une troupe nombreuse se réunit à lui (265, ou, selon d'autres, 266; de J. C. 878, 879).

Ahmed marcha contre Haçan, fils de Zeid, pour le punir d'avoir prêté assistance à Abou-Thathah. Haçan demanda du secours aux habitants de Djordjan, qui lui en accordèrent. Mais Ahmed les combattit, les mit en déroute, et leur imposa un tribut de quatre millions de dirhems (mois de ramadan 265, mai 879). Quant à Haçan, il rentra dans le

Thabaristan et se retira à Amol 3.

La même année, Iscoub, fils de Leis, mourut, et son frère Amr régna à sa place. Après avoir fait

On pent consulter, sur cet individu, Hamra Islabani, edition Gottwaldt, p. 134.

Voyez, sur ce prince, une note de ma traduction de l'Histoire des Samanides, p. 137, note 18.

³ Ihn-Alathir, fol. 98 r. 113 c. Ihn-Khaldoun, Ms. 2401. fol. 12 r. Ms. 2001, fol 350 y. Beibers Mangouri, fal. 34 v.

la paix avec le khalife Mo'tamid, Amr n'eut rien de plus pressé que d'entrer dans le Khoraçan. A cette nouvelle, Ahmed revint de Djordjan vers Niçabour. Amr le combattit, fut mis en déroute et retourna à Hérat. Ahmed entra victorieux à Niçabour, le jeudi 25 de dhou'leadel 266 ! (8 juillet 880), en fit sortir le préposé d'Amr et les partisans de ce prince, et y fixa sa résidence. Keikan, autrement appelé Iahia, fils de Mohammed, et les jurisconsultes de Nicabour, avaient de l'inclination pour Amr, parce que le khalife l'avait nommé gouverneur du Khoraçan 2. Ahmed, voulant les occuper et les mettre hors d'état de lui nuire, fit venir plusieurs jurisconsultes qui professaient les dogmes des habitants de l'Irac, les traits avec bonté et leur montra de la considération. Ils manifestèrent de l'opposition contre Keikan et l'attaquèrent ouvertement; car ce personnage professait les dogmes des habitants de Médine.

Grace à cet artifice. Ahmed se mit à l'abri de la malveillance de ses adversaires. Alors il se dirigea vers Hérat, y assiégea Amr, fils de Leis, dans l'année 267 (880-881 de J. C.), et ne put parvenir à s'en rendre maître. De là il marcha vers le Sédjistan, assiégea sur sa route of et ne réussit point à s'en emparer. Il eut alors recours à la ruse, et ga-

Hamza Isfahani, édition déjà citée, p. 235. لتوليد السلطان اياه الى Ibn-al-Athir porte sculement: المنطان اياه الى المنطل بعدم ببعض لتوليد نظاعاً المخسساني أن يوقع بيدهم ليشغل بعدم ببعض السلطان اياه خراسان فاراد الجسساني أن يوقع الفنند الح.

gna un cardeur de coton, dont la maison était située à côté du mur. Il fut convenu qu'Ahmed ferait creuser un chemin souterrain qui conduirait de son camp dans la demeure de cet homme, et par lequel ses compagnons s'introduiraient dans la ville; mais deux des soldats d'Ahmed demandèrent un sauf-conduit aux habitants de la place, et découvrirent le complot au gouverneur. Le cardeur de coton fut arrêté et sa maison démolie. Ahmed dut renoncer à s'emparer de la ville par ce moyen.

Après la défaite d'Amr par Ahmed, le khalife fit mettre en prison Mohammed, fils de Thahir, fils d'Abd-allah², et plusieurs des parents de ce prince. Amr soupçonnait Mohammed de correspondre avec Ahmed et Houcein, fils de Thahir, parce que tous deux faisaient prononcer son nom sur les minbers du

Khoraçan.

Cependant le lieutenant d'Ahmed, à Niçabour, tenait une conduite répréhensible, et assistait les gens sans pudeur et les malfaiteurs. Les habitants, irrités, se réunirent et fondirent sur le préposé d'Ahmed. Amr leur donna un secours de troupes, à l'aide duquel ils s'emparèrent du gouverneur. Les compaguons d'Amr séjournèrent à Niçabour. Dès que cette nouvelle parvint à Ahmed, il retourna à Niçabour, où il passa tout le reste de l'année 267. Il se con-

! Ilm-al-Athir, fol. 98 r. et v.

Le manuscrit d'Ibu al-Athir (fol. 120 r.) porte: fits d'Abd-Allah, fils de Thahir. Je n'ai point hésité à corriger cette leçon, d'après l'histoire et d'après les détails donnés précédemment par lin-al-Athir.

duisit mal envers les habitants de la ville, fit frapper ceux d'entre eux dont il put s'emparer, et ruina les maisons de Maad, fils de Mouslim 1. A partir de cette époque, il cessa de faire mention, dans la prière, de Mohammed, fils de Thahir, et fit prier pour Mo'tamid et pour lui-même. Il fit aussi battre en son nom des dinars et des dirhems; puis il s'avança vers l'Irac et parvint jusqu'à Semnan. Mais les habitants de Rei se fortifièrent pour lui résister, et il retourna dans le Khoraçan 2.

Cependant Amr écrivit à Abou-Thalhah, qui était encore occupé au siège de Balkh, et l'invita à venir à Hérat. Abou-Thalhah ayant obéi à cet ordre, Amr le traita avec considération, lui donna une forte somme d'argent, bui fit de grandes promesses, et le laissa dans le Khoraçan en qualité de lieutenant. Pour lui, il retourna dans le Sédjistan. Abmed marcha vers Sarakhs, où se trouvait un lieutenant d'Amr. Abou-Thalhab alla à sa rencontre et fut mis en déroute. Abmed le poursuivit, le joignit à Khoulm, et le vainquit une seconde fois. Abou-Thalhah se retira vers le Sédjistan, et Ahmed séjourna dans le Thokharistan, à Thaican المالكان; mais il fut bientôt rappelé par la nouvelle d'un soulèvement des habitants de Nicabour, qui s'étaient emparés de la mère d'Ahmed et de ce qu'elle possédait.

Les Thabirides ayant perdu toute espérance de

On pout consulter, touchant on personnage, les détails étendus que J'ai donnés ailleurs. [Hutoire des Samunides, pag. 130, 131,]

thn-al-Athir, fol. 98 v. 120 r. et v.

ramener Khodjoustani, Ahmed, fils de Mohammed, fils de Thabir, qui résidait à Kharezm, dont il était vice-roi, envoya Abou'l-Abbas-an-Nauféli, avec cinq mille hommes, pour le chasser de Nicabour, Lorsque cette nouvelle parvint à Ahmed-al-Khodjoustani, il fit défendre à Nauféli de répandre une goutte de sang. Nauféli, irrité de ce message, fit arrêter les députés et ordonna de les frapper et de leur couper la barbe. Non content de ces mauvais traitements, il voulait tuer les ambassadeurs d'Ahmed. Tandis qu'on cherchait des barbiers pour raser ces malheureux, on annonça l'approche de l'armée d'Ahmed. Les soldats de Nauféli, distraits par cet avis, laissèrent les envoyés, qui s'enfuirent auprès de leur maître. Ahmed rangea ses soldats en bataille, fondit sur Nauféli, tua un grand nombre de ses compagnons et le fit lui-même prisonnier. Naufell fut amené devant le vainqueur, qui lui dit : « Certes, si des ambassadeurs se rendaient dans le pays des infidèles, ils ne receyraient aucun mauvais traitement. Et tu as osé donnér de pareils ordres au sujet de mes envoyés!» Nauféli répondit : « J'ai mal agi. » Ahmed reprit : «Pour moi , j'agirai bien à ton égard. » Puis il ordonna de le tuer. Après cette exécution, Ahmed apprit qu'Ibrahim, fils de Mohammed, fils de Thalhah, était à Merve et avait imposé, en deux ans, quinze tributs aux habitants de cette ville. Il marcha d'Abiverd contre hii et l'atteignit après un jour et une nuit de marche. Il le prit dans son lit, séjourna à Merve et y leva un tribut; puis il en donna le gouvernement à Mouça-Balkhi. Après le départ d'Ahmed, Houcein, fils de Thabir, se rendit à Merve et en traita les habitants avec bonté.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, tandis qu'Ahmed était dans le Thokharistan, il recut la nouvelle de la prise de sa mère à Nicabour, et se mit aussitôt en marche. Lorsqu'il approche d'Hérat, un esclave d'Abou-Thalhah, qui était connu sous le nom de Sal-deh-Hezar سال ده هرار, vint le trouver, lui demandant la vie sauve. Ahmed avait été d'avance informé de sa venue. Or il avait un esclave préposé à Il lui dit, comme par manière de plaisanterie : « Ton maître Sal-deh-Hézar m'a demandé une amnistie. comme tu sais; aie soin de le bien traiter 2, a Ramdjour porta envie à cet esclave, et craignit qu'il n'obtint la prééminence sur lui. Il chercha des lors une occasion de se défaire d'Alimed. Celui-ci avait un autre esclave nommé Cotlough , qui était charge du soin de son vin. Ahmed, ayant un jour bu de cette fiqueur, apercut quelque chose dans la cruche : et pour punir Cotlough de sa négligence, il ordonna de lui arracher un œil. Cotlough, furieux

[&]quot; Iha-al-Athir (fol. 99 r.) écrit ici والخور Wanhour; mais, plus has, on lit uniformément, sanfane seule exception, الخبور, flandjour, et c'est cette darnière loçon que j'ai préférée.

فانظر كين يكون برك به فحقدها (4) عليه وامحور (4) *

C'est uniquement par conjecture que je fis amis le nom de cet esclave. Le manuscrit porte sculement قبلم به فعالم الم

de cet acte de crusuté, s'aboucha avec Ramdjour, et tous deux conviurent de tuer Ahmed.

A son arrivée à Niçabour, Ahmed dressa une longue lance dans la cour de sa maison, et dit : « Il faut que les habitants de cette ville déposent ici des grains, jusqu'à ce que cette lance soit entièrement recouverte. « Ces paroles jetèrent la crainte dans Niçabour; beaucoup de reix et de marchands se cachèrent; les citoyens, épouvantés, eurent recours à la prière, et supplièrent Abou-Othman et d'autres compagnons d'Abou-Hass le religieux de prier Dieu de les délivrer. Mais un événement qui arriva la nuit suivante, et dans lequel il n'entrait rieu de surnaturel, vint mettre fin à la fois à leurs terreurs et à leurs supplications.

Peu de temps après son retour de Thaican, dans le mois de chevval 268, Ahmed, s'étant enivré, s'endormit profondément, et ses compagnons se dispersèrent. Ramdjour le tua pendant son sommeil. Puis il s'empara du sceau d'Ahmed, et l'envoya à l'écurie avec l'ordre de faire sortir un certain nombre de bêtes de somme. On obéit, et Ramdjour lit monter sur ces animaux plusieurs personnes qu'il envoya à Djordjan, auprès d'Abou-Thalhab, pour l'informer de l'événement et lui commander de venir le trouver. Ensuite Ramdjour ferma la porte de l'appartement d'Ahmed et se cacha. Les généraux se présentèrent dès le matin à la porte d'Ahmed et la trouvèrent fermée. Ils attendirent une grande heure. Ce retard les ayant effrayés, ils ouvrirent la porte et virent Ahmed assassiné. Ils

s'informèrent des détails de ce meurtre; le chef de l'écurie leur apprit la conduite de Ramdjour et l'envoi du sceau d'Ahmed. Its cherchèrent Ramdjour, et, après quelques démarches infructueuses, ils le découvrirent, par suite d'un événement dont voici le détail : un jeune garçon d'entre les habitants de la maison où Ramdjour s'était réfugié demandait du feu à des voisins. On lui dit : « Que ferez-vous avec du feu, dans un jour mussi chaud que celui-ci?-Nous préparerons, répondit-il, de la nourriture pour le général 1. — Quel est ce général ? lui demandat-on. Il répliqua : «Ramdjour. » Cela fut rapporté à plusieurs antres des généraux, qui s'emparérent de Ramdjour et le tuèrent. Ahmed était généreux, libéral, brave, d'un commerce agréable, plein de justice et de bonté pour ceux qui avaient été ses compagnons avant son élévation. Il ne changea point à leur égard, et leur montra toujours la même humilité et la même politerse.

Tels sont les faits de la vie d'Almed-ben-Abdallah, al-Khodjoustani, que nous a présentés Ibnal-Athir, et qui avaient entièrement échappé aux recherches de nos illustres maîtres, d'Herbelot et de Guignes. Ces détails peuvent servir à rectifier les renseignements donnés par Soyouthi, dans le passage cité plus hant. Cet auteur s'est sans doute trompé

Le manuscrit porte les mots mirants : طعامًا العامل للقال المسائلة المالية القالد المالية و القالد المالية ال

^{*} Herel-Athir, fol. 99 v. Thu-Khaldean, ms. 2001, fol. 321 v. Belhara Manconri, fol. 35 v.

en mettant le Kerman et le Sédjistan au nombre des conquêtes d'Ahmed. Rien ne prouve que la seconde de ces deux provinces soit sortie de la puissance d'Amr-ben-Leis pour entrer sous celle du fils d'Abd-allah. Soyouthi a commis une antre erreur, lorsqu'il a placé le meurtre d'Ahmed à la fin de l'année 267 de l'hégire. En effet, nous avons vu plus haut que, d'après Ibn-al-Athir; Ihn-Khaldoun et Beiburs Man-couri, cet événement arriva sentement dans le dixième mois de l'année suivante (mai 881 de J. C.). Le témoignage de ces auteurs est confirmé par celui d'Abou'l-Méhacin, qui s'exprime ainsi : «Dans l'année 268, fut tré Ahmed, fils d'Abd-allah, al-Sédjistani (sic), qui s'était révolté dans le Khoraçan, Ses esclaves l'assassinèrent à la fin de l'année 1, »

ÉTUDES

the right business had eather the state of the well-

THE RESERVE THE PROPERTY OF THE PARTY OF THE

SUR LES ANCIENS TEMPS DE L'HISTOIRE CHINOISE.

Becherches aur la civilisation chinoise au 19° siècle avant notre dec, d'après le livre de Mong-tseu; par M. Ed. Bior.

Le livre qui porte le nom de Meng-tseu et qui contient la substance des exhortations morales adres-

رفيما فتل احمد بن عبد العالجماني لخارج بخراسان المحماني لخارج بخراسان المحماني لخارج بخراسان المحماني لخارج بخراسان المحمانية في اخرالسنة ويدار المحمدة المحم

sées par ce philosophe aux princes de son temps et à ses disciples, nous présente deux espèces de documents historiques. Les uns se rapportent au premier âge de la Chine, au temps de ses anciens chefs, Yao, Chun, Yu, Tching-thang; Wen-wang, Wou-wang et son frère Tcheou-koung, dont les actions exemplaires sont rappelées principalement d'après le texte des livres sacrés, Chou-king et Chi-king. Les autres sont relatifs à l'état des mœurs et des habitudes, au temps de Meng-tseu même, et ils sont assez nombreux pour former par leur réunion une sorte d'esquisse de l'état social de cette époque. Je vais tenter de tracer cette esquisse en suivant, pour le livre de Meng-tsen, la même méthode d'investigation que j'ai employée pour le Chi-king 1. Ce nouvel essai complétera ce que le livre des Vers nous a déjà montre de la désorganisation du monde chinois, et de la misère de la basse classe, depuis le viut siècle avant notre ère. Quant aux documents que le livre de Meng-tseu fournit sur les temps antérieurs au commencement de la décadence de la dynastie Tcheou. j'en ai déjà fait amplement usage dans mon mémoire sur la constitution politique de la Chine au xnº siècle avant notre ère : je renverrai le lecteur à ce travail actuellement intprimé dans le tome II des Mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

A l'époque où vivait Meng-tseu (de l'an àoo à

Recharches our les mours des anciens Chinous, d'après le Chi-king, Journal asistique, année 1843.

l'an 314 avant notre ère), la Chine boréale, l'ancienne Chine jusqu'au Kiang, était divisée entre sept royaumes principaux, tout à fait indépendants et presque toujours en guerre les uns avec les autres. Chacun d'eux avait ses barrières ou portes de fronfières, où l'on interrogeait les arrivants (Meng-tseu, liv. II. ch. viii, art. ii), et où l'on percevait un droit de donane. Depuis la chute de l'empereur Tcheou, Yeou-wang, l'an 776 avant J. C. et la réintégration de son fils, le faible Ping-wang en 770, avec l'aide des Tartares, les rois feudataires ne s'étaient plus assujettis à aucun lien de dépendance envers la famille souveraine des Tcheou. A l'époque de Mengtseu, il n'y avait même plus que le simple souvenir de la seconde époque de la décadence des Tcheou. pendant laquelle les rois élisaient entre eux un chef à vie, substitué à l'autorité virtuelle de l'empereur, et chargé de maintenir, en son lieu et place, la paix intérieure de l'empire. On se rappelait sculement les noms des cinq plus fameux de ces chefs 1, semblables aux maires du palais sous nos rois fainéants. Pour exprimer le relâchement progressif du lien de dépendance et d'association qui faisait la tranquillité du monde chinois, Meng-tseu dit : « Les cinq principaux chefs, successivement choisis par les rois, out été coupables envers les trois empereurs (Tchingthang, Wen-wang, Wou-wang), en ne se conformant

Ces ciuq grands chefs des princes furent, d'après les commentateurs, Honan-koung de Thai, Wen-koung de Tsin, Mou-koung de Than, Siang-koung de Soung, Teboang-koung de Thson.

pas à leurs principes sacrés. Les rois actuels sont coupables envers les cinq chefs principaux. Les grands officiers du temps actuel sont coupables envers les rois actuels.» (Meng-tseu, liv. II, ch. vi, art. 22 1.)

Selon le récit de Meng-tseu (même livre, même chapitre, article 26). Houan, kong ou prince du royaume de Thai, qui fut le premier chef élu par les rois sans le concours de l'empereur ou roi souverain Tcheou, convoqua les autres rois à une réunion, dans le pays de Kouei-khieou, attacha la victime, plaça sur elle le contrat d'alliance entre les rois, et, sans frotter ses lèvres ni celles des confédérés avec le sang de la victime, suivant l'usage rituel, il fit adopter par tous cinq préceptes ou commandements administratifs, dont les articles durent être suivis, par chaque roi, comme règlés générales de gouvernement. Voici ces préceptes, tels que nous les donne Meng-tseu.

Pararra raccerte. Tue ceux de tes fils qui sont mauvais; ne change pas l'héritier nommé. N'élève pas une concubine au rang de femme légitime.

DEUXIÈME PRÉCEPTE. Élève aux honneurs les hommes sages. Entretiens (par des subventions annuelles) les hommes capables. Par là, in mettras en évidence les hommes vertueux.

Thorsième parcupre. Honore les visillards. Protège les enfants orphelins. N'oublie pas de bien recevoir les voya-

¹ Je rappellerai que, pour toutes les citations que j'estrais de Meng tseu, je suis l'édition de M. Stan. Julien et son excellente traduction. On pouvra sinsi vérifier aisément les passages que j'indique.

Cotte réunion out lien l'an 678 avant J. C. d'après le Tchon-chen-ki-nien. Voyes ma traduction de cette elironique, Journal asia-tique, 1841. Le lieu de la réunion y est appelé Pe-hing.

geurs de tout rang (litteralement , les hôtes et les voyageurs).

Quarmane enecuera. Défends aux officiers civils de transmettre leurs charges à leurs enfants. Empêche que le même individu nu remplisse deux places à la fois. Dans le choix des officiers, prends des hommes capables. Ne tue pas de ta propre autorité les officiers supérieurs ou ministres (king).

Civocieux raécerre. No fais pas arbitrairement des digues et chaussées sur les rivières. Ne mets pas d'obstacles à la libre vente des produits de la terre. N'accorde point d'investiture

feudataire sans avertir (le chef de la confédération),

Les rois actuels, dit Meng-tseu, violent ces einq préceptes observés par les cinq grands chefs des princes. Ainsi, les rois actuels sont coupables envers les cinq chefs des princes. C'est une faiblesse que de laisser les vices des princes s'augmenter, et c'est une faute grave que d'encourager les princes aux vices. Aujourd'hui, les grands officiers ou ministres encouragent tous les vices des princes. Ainsi, les grands officiers de notre temps sont coupables envers les rois actuels.

Les divers articles de ce règlement général, établi par Houan-koung, présentent des indications curieuses pour l'étude des mœurs dans la Chine de cette époque. Trois souverains, en des temps antérieurs. Kie de la dynastie Hia. Cheou de la dynastie Chang, Yeou-wang de la dynastie Tcheou, s'étaient perdus par leur fol amour pour des concabines. En outre, Yeou-wang avait indisposé les princes feudataires et excité une insurrection, en dégradant, pour plaire à sa maîtresse, celui de ses fils qu'il avait nommé précèdemment prince héritier. Des contestations

sanglantes pour la succession au pouvoir s'étaient élevées. l'an 781 avant notre ère, entre les fils du prince de Tsin, royaume qui occupait la plus grande partie du Chan-si actuel. Les trois articles du premier précepte sont établis pour prévenir le renouvellement de ces désordres. Le premier article, celui qui enjoint au père de tuer ses méchants fils, était une conséquence de la polygamie dès lors habituelle aux princes chinois : en ellet, on sait que l'avénement de chaque prince, chez les peuples polygames, est presque toujours signalé par la mise à mort de tous ses frères.

Les second et quatrième préceptes recommandent aux rois de conserver le libre choix des charges administratives, et de ne pas permettre aux officiers de s'arroger l'hérédité de leurs emplois. Ces recommandations sont la continuation du principe fondamental établi par Wen-wang et ses successeurs, pour arrêter le morcellement des principautés feudataires 1. Meng-tseu (liv. I. chap. v. art. 13) adresse la même observation au prince de Theng. qui réclamait ses conseils. Les rois ou princes devaient avoir entre eux un système de fédération héréditaire, et ne point permettre qu'il dégénérat, par l'hérédité des charges; en un véritable système féodal. Aussi, Houan-koung défend-il par le quatrième précepte l'accumulation de plusieurs charges administratives sur une seule tête. Il recommande aux rois d'appeler à leur cour et de s'attacher par

Voyex la Chou-king, livre des Teheou, chapitre Mon-chi.

des rémonérations annuelles les homines capables, afin de se créer un entourage de hons officiers. Houankoung se dirigeait d'après les conseils du fameux ministre Konan-tchong, qui passe pour avoir été le plus habile politique de ce temps. Le troisième article du cinquième précepte défend aux rois de morceler leur royaume par des investitures d'ordre secondaire en faveur de leurs parents, comme l'avait fait le prince de Tsin (royaume du nord, l'an 764 avant J. G. 1). Le chef de la confédération des princes devait être consulté et donner son approbation. Autrefois, c'était à l'empereur que cette autorisation devait être demandée. Le troisième article du quatrième précepte défend aux princes de faire mourir arbitrairement leurs grands officiers ou ministres, sans un jugement régulier. Ainsi, co 763, le prince de Tching avait tué un de ses préfets. (Voyez ma traduction du Tchon-choa-hi-nien à cette date.)

Les deux premiers articles du troisième précepte :

« Honore les vieillards et protége les enfants orphelins, » se rapportent à des établissements de secours
pour les vieillards infirmes et les enfants orphelins ;
comme on en voit la trace dans les premières institutions des Tcheou, d'après plusieurs passages du
Tcheou-li, des odes du Chi-king et autres documents.
Le troisième article du même précepte recommande

Tchao-Heou de Tsin înféoda, l'an 744 avant J. C. à son frère Tchin-sse, la principanté de Khio-ouo, De la résultèrent de grands troubles. Tchin-sse et ensuite le fils de Tchin-sse se révoltèrent contre le fils de Tchao-chon-ki-nies, à cente date.)

de bien recevoir les officiers qui ont droit à l'hospitalité de la cour (pin), et les hommes du peuple qui voyagent (liu). L'ancien formulaire de la réception des officiers envoyés par leurs princes se trouve dans le huitième discours, deuxième partie du Tcheou-yu!. Le précepte de Houan-koung recommande, en termes généraux, l'hospitalité pour les voyageurs de tout rang, et son objet probable était d'encourager le développement du commerce, interrompu par les guerres intestines. Nous avons vu les odes du Chi-king attribuer l'établissement des premières maisons de repos pour les voyageurs, à l'ancien chef du Chen-si, Koung-lieou, vers le xxx siècle avant notre ère. Meng-tseu, dans ses voyages, reçoit l'hospitalité chez des hommes riches, ou s'arrête avec ses disciples dans des maisons destinées aux voyageurs (liv. II, ch. vm. art. 38). Alors, comme aujourd'hui, ces maisons étaient des salles ouvertes, où l'on entrait pour dormir et se mettre à l'abri du manvais temps.

Le premier article du cinquième précepte enjoint à chaque roi de ne pas faire arbitrairement des travaux sur les rivières. Le second leur recommande de ne pas empécher la libre circulation des produits de la terre. L'importance du premier de ces articles s'explique par la configuration des pays où se trouvaient les principaux royaumes qui s'allièrent avec

Le Tekena-ya est le première partin du Kone-ya, recunil des discours administratifs, attribué à Too-kieou-ming, disciple de Confucius.

celui de Thsi. C'étaient ceux de Soung, de Tching, de Thsai situés dans le Ho-nan, celui de Thsou, qui s'étendait jusqu'au Hoai. Comme le royaume de Thai, ils touchaient tous à la vallée inférieure du fleuve Jaune, depuis ses premiers épanchements audessous de Hoai-khing-fon, jusqu'aux divers bras qui se prolongeaient au nord et au nord-est 1. Le Hoai, qui traversait le royaume de Thsou, se rattachait à la rivière Sse par laquelle avait lieu, dès les anciens temps ; un transport de denrées. Les bras du sleuve Jaune et les cours d'eau voisins servaient à tous les transports de ces divers royaumes, et les canaux qui en étaient dérivés fécondaient la meilleure partie de leur territoire. Des travaux exécutés isolément dans chaque royaume pouvaient interrompre les communications et déverser les grandes eaux sur les royaumes voisins. La lutte perpétuelle et nécessaire avec le fleuve Jaune et les autres rivières était donc un lien naturel entre la plupart des royaumes confédérés. Dans ce même chapitre vi, article 39. Meng-tseu, qui habita principalement le royamme de Thsi et le royaume voisin de Tseou, signale la difficulté de la conduite des eaux entre les divers royaumes. Il dit au préposé des travaux du royaume de Thsi : « Yu a déchargé dans les quatre mers le trop plein des rivières. Aujourd'hui, vous ne savez que décharger vos caux sur les royaumes voisins. « Chaque royaume rejetait ainsi sur ses

Voyez mon mémoire sur les déplacements du cours inférieur du fleuve Jaune, Journal axistique, 1843.

voisins l'excédant de ses eaux, et il suffit de regarder sur une carte cette partie de la Chine, pour concevoir les désordres qui devaient résulter de la tenue irrégulière des rivières 1.

Le deuxième article du cinquième précepte se lie au premier, et est destiné à assurer, en temps de disette, la circulation des grains d'un royaume à un autre. Ces disettes, dont plusieurs missionnaires en Chine ont dépeint l'horreur dans ces derniers temps², étaient déjà fréquentes à cette époque ancienne, par l'uniformité de la culture de la vallée, presque entièrement limitée au riz. Si la récolte manquait par des inondations ou des sécheresses, il y avait immédiatement disette.

Meng-tseu décrit en termes énergiques la misère du peuple à son époque. Il se plaint (liv. 1, ch. 1, art. 24) des princes de Thsin et de Thsou, qui accablent leurs sujets de corvées militaires et empêchent le cultivateur de labourer, de sarcler pour nourrir ses parents. « Dans ces royaumes, dit-il, les pères et mères souffrent du froid et de la faim; les fils se séparent de leurs parents àgés, et s'éloignent avec leurs femmes et leurs enfants. « Dans le royaume de Wei, on trouvait sur les chemins des hommes morts de faim (liv. I, ch. 1, art. 14). Pendant des années de disette (liv. I, ch. 1, art. 45) qui avaient désolé le

Voyes les Annales de la propagation de la foi, mai 1845, et années précédentes.

Voyer le cinquième discours du premier empereur de la dynastie Soung, dans la collection Wou-sea-ymen-kien,

petit royaume de Tseou, des milliers de vieillards s'étaient jetés de désespoir dans les fossés et canaux; des milliers de jeunes gens avaient émigré dans les pays voisins. Meng-tseu attribue ces désordres, en partie à l'ambition des princes qui ne veulent qu'accroître leurs royaumes, en partie à l'irrégularité de la perception de la taxe territoriale, détournée de sa première simplicité par l'hérédité des charges. u Depuis Wou-wang, s'écrie-t-il (liv. I, chap. vt. art. 32, 33), les générations se sont perverties; des sujets ont tué leurs princes; des fils ont tué leurs pères. C'est pour remédier à ces maux que Koungtseu a fait son Tchan-thsicon, et y a compris les faits relatifs à l'empereur, » On sait que ce livre est la chronique des rois du pays de Lou, où naquit Koungtseu ou Confucius, comme l'ont appelé les missionnaires des xvir et xvin siècles.

Ce grand moraliste espérait corriger les princes de son temps, en leur montrant les suites funestes de la mauvaise conduite de leurs prédécesseurs. Le nom bizarre de Tchan-thueou, littéralement le printemps et l'automne, indique, par abréviation, que ce livre embrasse les événements de chaque année. D'après Meng-tseu (liv. II, ch. II, art. 32), il existait dans les royaumes de Tsin et de Thsou, des livres analogues sous les noms plus bizarres encore de Ching, le « quadrige, » et de Thao-wo, « la bête féroce. » Ces livres sont perdus depuis le m' siècle avant notre ère.

Les principes de Meng-tseu sur l'administration se résument dans l'axiome qui forme encore la base du système gouvernemental de la Chine (liv. I, ch. 1, art. 20). Le dessous du ciel, c'est-à-dire l'empire chinois, ou plutôt le monde entier, doit être comme un seul royaume. Tout royaume doit être comme une seule famille. Yao. Chun, Yu et tous les autres sages souverains de l'antiquité chinoise n'ont fait ainsi que développer le premier système patriarcal.

Meng-tseu demande constamment aux princes de son temps (liv. I, ch. n, art. 28, et ch. v, art. 11). que l'impôt territorial soit réduit à ce qu'il était sous les anciens souverains, - ou - sur le produit brut en grain, en soie, en chanvre, et que ce prélèvement soit fait chaque année par des inspecteurs spéciaux, après examen de la récolte. Il rappelle l'ancienne division régulière des terres, réparties par lots de 100 meou pour chaque famille, entre les familles de colons réunies au nombre de buit dans un thing de 900 meon. Il demande que l'on règle, selon l'usage des Tcheou, l'étendue des terres affectées à l'entretien de chaque charge administrative (liv. II, ch. iv, art. 10 et suivants). J'ai donné les bases de ce classement territorial, d'après Mengtseu, dans mon mémoire sur la constitution politique de la Chine au xu' siècle avant notre ère, lu devant l'Académie des inscriptions en 1844 . Le Tchun-thsicon de Confucius nous apprend que

Ainsi que je l'ai annoncé plus haut, ce mémoire est imprimé actuellement, et fera partie du tome II des mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Académie royale des inscriptions et belleslettres.

depuis la 15° année de Siouen-koung, c'est-à-dire depuis l'an 59 à avant J. C. des essais avaient été faits dans le royaume de Lou, pour fixer la taxe territoriale à une redevance fixe en grains pour chaque meau cultivé. Ce mode de redevance fixe, renouvelé sous Ngaï-koung, avait dù se propager dans les royaumes voisins. En outre, Meng-tseu demande qu'on prélève un droit sur les places occupées par les vendeurs dans le marché ou la place publique, et que l'on supprime tout droit aux barrières d'entrée des villes (liv. I, ch. m, art. 41). Ge rétablissement complet des anciens usages était-il possible à l'époque de Meng-tsen?

L'examen annuel du produit brut par des inspecteurs était admissible dans une colonie timitée comme la première colonie d'Yao et de Chun; mais à l'époque de Meng-tseu, cette inspection eut exigé l'emploi d'une grande quantité d'agents fidèles dans chaque royaume, et le revenu public se serait trouvé, chaque année, dépendre de leur fidélité, très-difficile à contrôler. La taxe fixe par meou assurait la fixité du revenu. Il fallait seulement qu'elle fût réglée à un taux convenable. De même, la flétrissure lancée par Meng-tseu (tiv. I, ch. m., art. 4) contre celui qui avait, le premier, prélevé un droit sur la quantité

Tchun-thuicou de Confucius, xit année de Ngai-koung, 182 at.

J. C.

L'étendus du mesu pout être évaluée approximativement à So area, sous les Toheou. Voyez mon mêmoire sur la propriété territoriale en Chine. Journal ariatique, 1838.

et l'espèce des denrées exposées en vente dans les marchés, est-elle bien judicieuse? Ny a-t-il pas beaucoup à objecter aux excellentes intentions du philosophe, qui voudrait qu'il ne fût perçu dans le marché qu'un droit fixe sur l'emplacement des boutiques? Contentons-nous de remarquer que les plaintes contre le droit d'octroi des villes se sont renouvelées dans tous les temps: car ce droit a excité toujours les réclamations simultanées du peuple des villes qui consomme, et du peuple des campagnes qui apporte les objets de consommation. Nous sommes plus d'accord avec Meng-tsen, lorsqu'il demande la suppression du droit exigé des voyageurs aux frontières des royaumes, tant pour leur bagage que pour leur personne (liv. I. ch. nr. art. 42). Ges droits de douane, perçus par chaque royaume, étaient des obstacles opposés à la circulation commerciale, et nous voyons actuellement, en Allemagne; des états d'une étendue analogue à celle des petits royaumes qui compossient la Chine du temps de Meng-tseu. trouver un grand avantage à se lier, par une fédération douanière, pour favoriser l'échange de leurs produits vendables.

Selon Meng-tseu, tout cultivateur, chef de famille, devait avoir à cultiver une étendue de 100 meon, et de plus, auprès de sa maison, un espace de 5 meon, qui formait le verger planté en mûriers, en jujubiers, en légumes (liv. II, ch. vm, art. 48). Gette étendue totale s'appelait un domaine ou une métairie de 5 meon (liv. I, ch. 1, art. 13 et 48; liv. II, ch. vn,

art. 42) 1. Le cultivateur devait avoir cinq poules et deux truies (liv. II, ch. vu. art. 42), ou encore, des pores, des chiens (liv. I, ch. r, art. 13 et 48; car, dès lors, les chiens d'une certaine espèce étaient, en Chine, un objet de consommation. Meng-tseu dit qu'un domaine ainsi cultivé pourra nourrir jusqu'à huit individus. Il y joint un terrain de 25 meoa pour le jeune homme de vingt ans qui n'est pas encore marié (liv. I, ch. v, art. 19). Enfin, il recommande d'empêcher les cultivateurs de quitter leurs cantons.

Meng-tseu demande donc une révision annuelle des terres, proportionnellement au nombre des familles et des individus en état de travailler dans chaque famille. C'est exactement le règlement exposé dans le Tcheou-li, sections Ti-kouan et Ta-sse-tou, et reproduit par Ma-touan-lin, au commencement de sa section de l'impôt des terres. Mais îl ne s'agit pas ici d'une loi agraire comme celles de Rome. Il faut se rappeler que le cultivateur chinois d'alors n'était qu'un colon à métayage, et, dans les idées de Meng-tseu, conformes au texte du Tcheon-li, tout le sol devait appartenir au prince qui devait, chaque année, répartir la jouissance du sol entre ses sujets, en assignant à ses principaux officiers une portion de revenu. L'hérédité des charges, contre laquelle Meng-tseu s'élève, avait amené l'hérédité des propriétés au profit d'un certain nombre de familles.

¹ l'emploie ici le mot domnine dans le sens qu'on lui donne en différentes parties de la France, entre autres en Bourgogne.

et ce commencement de morcellement de la propriété territoriale rendait impossible la révision annuelle de la division entre les colons, sons l'inspection de l'autorité supérieure. De là, les reproches de Meng-tseu contre la tolérance de cette vicieuse hérédité.

Cependant, les princes disposaient encore d'une grande quantité de terrain : ils avaient des parcs immenses réservés à eux sculs (liv. 1, ch. 1, art. 10). Antrefois, une partie du produit de ces parcs en gibier et en poisson était abandonnée au peuple par les bons princes (liv. 1, ch. 1, art 42; et ch. 11, art. 7); mais, à l'époque de Meng-tseu, l'entrée de ces parcs réservés était interdite au peuple, et le braconnier était condamné à mort (liv. I. ch. 11, art. 8). Dans les années de disette, les princes transportaient des masses de colons d'un district à un autre (liv. 1, ch. 1, art, 10). Chaque royaume avait des greniers de réserve, où s'accumulait une partie des grains prélevés annuellement par l'état; et qui devaient être ouverts aux époques de disette (liv. II, ch. vm, art. 28), pour livrer les grains à un prix modéré. Confucius fut administrateur de ces greniers dans le royaume de Loui Mais Meng-tseu reproche aux princes de spéculer sur cette vente et d'augmenter ainsi la misère du peuple, au lieu de la soulager. Meng-useu se plaint phisicurs fois de la nourriture imparfaite du peuple, qui ne peut manger de la viande (liv. I. ch. 2. art. 13 et 48). Dans plusieurs chapitres du Tso-tchouen, la chronique de Tso-kieou-ming, auteur

contemporain de Confucius, les individus aisés de chaque canton sont appelés ceux qui mangent de la viande¹. Cette locution prouve que la majorité du

peuple ne se nourrissait que de végétaux.

La marche des grandes réunions d'hommes armés pour la chasse ou pour la guerre, était un fléau redonté comme la levée de l'ost dans notre moyen âge. Tout était dévoré sur le passage des armées (liv. I, ch. n, art. å et 8). Les troupes de guerriers se recrutaient toujours par les colons corvéables (liv. I, ch. 1, art. 31). Point d'approvisionnements et grand désordre.

Meng tseu demande l'intervention d'une autorité sage pour régler le prélèvement de la taxe sur les produits territoriaux, la pêche des étangs, l'abatuge des boîs (liv. I, ch. 1, art. 12; liv. I, ch. 1, art. 8). Il demande l'inspection régulière des écoles de canton (liv. I, ch. 1, art. 13), négligées ou abandonnées à la scule concurrence². Il se plaint que les vieillards du penple ne puissent porter des babits de soie (liv. I, ch. 1, art. 13 et 48). Ses plaintes réitérées montrent la misère de son époque.

On trouve dans le livre de Meng-tseu une foule de détails qui confirment ceux que j'ai déjà extraits du Ghi-king. Le travail des défrichements et des irriga-

Entre autres, voyes le discours de Thisac-kouci, dinême année

de Telioning-kong de Lou, l'an 684 avant J. C.

⁴ l'ai cumind, dans la première partie de mon essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine, les données que fournit le livre de Meng-Iseu sur les ancennes écoles chinoises. Je me dispenserai danc de les reproduire ici.

tions sur les flancs des montagnes est rappelé liv. II, ch. v. art. 27. Le sarclage des mauvaises herbes est recommandé liv. I. ch. v. art. 30. Les émigrants emportaient leur petite charrae sur leur dos (liv. I, ch. v. art. a4). Les habits les plus communs étaient en laine (liv. 1, ch. m. art. 13 et 16; ch. v. art. 23). Les souliers ordinaires étaient confectionnés en paille (liv. I, ch. v, art. 23). On se couvrait la tête d'un chapeau en paille ou en peau, attaché avec des rubans (hv II, ch. 1, art. 28; ch. 11, art. 54; ch. IV. art. 42). Mais, ces détails du costume; et d'autres que je pourrais rapporter sur les armes, les titres des officiers, la division des troupes, les insignes et étendards, les instruments de musique et les sacrifices aux esprits feraient répétition avec ceux que j'ai déjà notés dans mon travail sur le Chi-king 1. Je ne reproduirai pas non plus, d'après

Meng-tsou cito diverses sortes de métiers unités de son temps, Il parle des charpentiers (triang) (liv. 1, ch. 11, art. 35) et de leurs instruments, le compas et le fit à plomb (liv. II, ch. II, act. 35, 45, 59 ; ch. vir, art. 79). Il parle du polisseur de pierres précieuses (liv. 1, ch. 11, art. 36); des ouvriers qui fabriquent les chars (liv. II. ch. vitt, art. 7), et de cenx qui font les flèches, les cuirantes (liv. 1, ch. ut. act. 48); des ouvriers qui font les cercucila, même article. Ceux-ci étaient des menuisiers, tandis que le travail de la charpente était assigné aux mang, qui sont même chargés, dans la section Kan-kong ka du Tehron-li. den travaux de nivellement et du tracé des plans pour les édifices, villes et canaux Mong-tseu disserte [liv I, ch. 11, art. 20 et 21] me l'importance qu'an doit attacher à la bonne confection du evernuit de ses purents, comme premier témoignage de piété filiair envers eus. Il note (tes. I, ch. 1, art. 3a) le sacrifice d'un boud ou d'un monton égorgé pour frotter de son sang une cloche neuve, et en faire ainsi l'inangueztion. Il

Meng-tseu, le tableau des allocations territoriales affectées à chaque charge administrative, parce que je l'ai donné tout entier dans mon mémoire sur la constitution politique de la Ghine, au temps des premiers souverains Tcheou. L'extrairai seulement ici du livre de Meng-tseu quelques détails qui me semblent plus propres à donner une idée du caractère de son siècle.

Meng-tseu parle fréquemment de simples locations de travail (liv. II, ch. 1, art. 55 et ch. m, art. 46). Il cite, dans ce second passage, un philosophe qui s'était engagé pour garder les troupeaux, en recevant la nourriture et cinq peaux d'agneau pour ses gages. Ainsi se font encore, chez nous, les engagements des bergers. L'interrogateur de Meng-tseu dit que ce philosophe s'est vendu, et lui demande si cette vente de soi-même est permise ou non aux sages. L'emploi cite (l. VII., ch. 1. art. 3) l'usage du moca pour guérir les maladies invétérées. On bralait, à cet effet, sur la partie malade, de l'armoise séchée pendant trois ans. Il rappelle (fiv. I, ch. vt. art. 8) les encouragements donnés à l'éducation des vers à soin par la première rédaction du Li-li, celle qui a été perdue au temps de Thain-chi-hoang. Il cite les jeux d'échecs ou de demes, pour lesquels les Chinnis ont un ri grand gout fliv. II, ch. II, art, 55 et ch. v. art. 34). Il mentionne (liv. 11, ch. rv, art, 34) les gardiens des postes des villes qui fant leur ronde en agitant une clochette à battant de bois; dans la Tcheon-li, cette clochette est portée par tons les officiers chargés de publier des édits ou avertissements. Enfin, c'est dans Mong-tsen que l'on trouve (liv. 1, ch. vr. art, 93) la mention des dialectes ou patois du pays de Thei (partie du Chantoung actuel), et du pays de Thuru ou de la Chine centrale vers le Hou-konang, et nons voyons ainsi, à la date du 1v' siècle

avant notre ère . l'existence de ces idiomes locaux qui paraissent être

sujourd'hui si repandas dans toute la Chine.

des esclaves, signale par le Tcheon-li, article Tchi-jin, s'était répandu, avec les guerres intérieures, entre les petites principautés. On peut croire, jusqu'à un certain point, que le Tcheou-li ne parle que des captifs étrangers, vendus dans le marché pour devenir esclaves; mais, du temps de Meng-tsen, l'esclavage s'étendait sur les Chinois vaincus. Ainsi, on voit (liv. I, ch. 11, art. 43) que dans les expeditions de royaume à royaume chinois, on tuait les vicillards; on emmenait les femmes et les enfants enchaînés. on détruisait les temples et les édifices sacrés, après les avoir pillés. Cependant, Meng-tseu ne se sert pas encore du caractère nou, esclave; il dit (liv. I, ch. m, art. 49), en parlant des hommes dégradés par leur conduite an dernier rang de la société : « Celui qui n'est ni vertueux, ni sage, est le serviteur (va) des autres hommes.... S'il rougit réellement de sa condition, il ne peut mieux se relever qu'en pratiquant la vertu. »

Meng-tseu cite un eunuque et un médecin d'ulcères en faveur à la cour du royaume de Thsi (liv. II), ch. III, art. 4a et 45). Il nie que Koung-tseu, son maître, ait eu des rapports intimes avec eux, commis quelques individus le prétendaient. « Si Koung-tseu, dit-il, avait eu de pareilles relations, comment serait-il Koung-tseu? » D'après cette exclamation, le métier de médecin semble avoir été alors, en Chine, bien voisin de celui de jongleur ou de charlatan, comme il est chez les peuplades sauvages. On trouve aussi dans Meng-tseu (liv. 1, ch. III, art. 48) la mention

de la devineresse qui tire l'horoscope des nouveaunes. Les Chinois ont eu toujours ; comme les autres peuples orientaux, un penchant marqué pour croire qu'on pouvait prédire l'avenir.

Meng-tseu cité plusieurs sectes philosophiques qui s'étaient élevées de son temps, et combat leurs errements en zélé apôtre de la doctrine de Koung-tseu. Deux de ces philosophes fuyaient le monde et les grands: l'un , nommé Touan-kan-mo, sauta par dessus un mur, pour éviter le prince de Thai qui voulait le voir. Un autre, nommé Sie-licou, fermait sa porte à son prince, Mon-koung de Thain. Tous deux. dit Meng-tseu, étaient excessifs dans leurs principes. Le sage visite les princes, lorsque ceux-ci réclament instamment de le voir (liv. I., ch. va. art. 24). « Mengtseu et Koung-tseu, en effet, apporterent leurs conseils à divers princes de leur époque. Un troisième chef de secte, nommé Tchin-tchouan, et issu d'une famille riche du pays de Thsi, faisait consister la suprême vertu dans l'abstinence. Il restait trois jours sans mangue; il refusait tout aliment de la part de son febre, parce qu'il blamait son extrême richesse. Il gagnait misérablement sa vie, en faisant des souliers de paille, et obligeait sa femme à filer du chanvre (liv. 1, ch. vr. art. 37-40); «Cehri-là, dit Meng-tseu, perdait son temps en occupations indignes d'un sage, a Même réflexion est faite par Meng-tseu sur le sectaire Me-ti, qui affichait une sordide économie (liv. I, ch. v, art. hi). La secte de Me faisait profession d'aimer tous les hommes.

tandis qu'une autre, dont le chef s'appelait Yangtchou, faisait profession d'égoisme. « Yang-tchou, dit
Meng-tseu, ne songe qu'à lui; il ne s'arracherait pas
un cheveu pour être utile au monde entier. Mengtseu aime tous les hommes. Toute action, quelque
ignoble qu'elle fût, lui serait indifférente si elle était
utile à autrui. La secte d'Yang ne reconnaît pas ses
devoirs même envers son prince. La secte de Me
ne sait pas distinguer les devoirs envers les parents
et les simples devoirs d'homme à homme. Toutes
deux ravalent l'homme à l'état de brute, « Meng-tseu
dit que ces deux sectes ont infecté le monde entier,
littéralement le dessous du ciel, suivant l'expression
consacrée; ce qui signifie simplement qu'elles étaient
très-répandues dans la partie de la Chine où il vivait.

Un homme du pays de Thsou (Chine centrale, province actuelle de Hou-kouang), nommé Hiu-hing, était venu, dans le petit royaume de Theng, fonder une école philosophique, basée sur ce principe, que chacun devait se suffire à lui-même (liv. I, ch. v. art. 23). Ses disciples s'habillaient de laine commune, tissaient des souliers de paille, des paniers de bambou, et gagnaient ainsi leur vie. Hiu-hing disait que sa doctrine était la véritable application des principes énoncés dans les paroles attribuées par la tradition à l'ancien chef souverain Chin-noung. Le sage se réunit avec son peuple pour labourer, manger, cuire des aliments et gouverner. « Mengtsen prouve à un admirateur de cet Hiu-hing, qu'un homme ne peut pas faire tous les états, que chacun

doit nécessairement se servir du travail des autres, et que l'échange des produits du travail est la base de la société. Il revient (liv. 1, ch. vi. art. 12) sur l'utilité de l'échange des produits du travail. L'ancien chef Chin-noung, antérieur à Hoang-ti, d'après le Hi-tse, appendice de l'Y-king, avait fait ses règlements pour une société naissante. Suivant le Hi-tse, il apprit aux hommes l'art de cultiver la terre, et, en supposant que ses paroles eussent dù s'interpréter comme le faisait Hiu-hing, elles s'adressaient à des colons dispersés qui devaient savoir se suffire à eux-mêmes:

Comme Koung-tseu, son maître, Meng-tseu voulait que le sage gardat une juste réserve dans ses relations avec les princes, et prenait pour principe de ses démarches l'amour de l'humanité et de la justice, représentées à ses yeux par l'exemple des anciens empereurs. Dès le commencement de son premier livre, on le voit refuser au prince de Wei de lui parler d'intérêt matériel, 利 li, profit ou avantage. Il réfute un docteur nommé Soung-keng. qui voulait aller mettre la paix entre les deux rois de Thsi et de Thsou, en leur prouvant qu'il était de leur intérêt de ne pas se hattre. « Ton intention est bonne, lui dit Meng-tseu, mais ton argument est mauvais. Tu pourras reussir, mais alors les rois de Thsi, de Thsou, et les hommes de leurs armées, ne songeront qu'à leurs intérêts. Si l'intérêt matériel (seul) engage le sujet à servir son prince, le fils à

servir son père, le frère à servir son frère ainé, alors tous abandonneront la voie de la vertu et de l'humanité. Ils prendront l'intérêt matériel pour guide de toutes leurs actions : or, une société fondée surune pareille base ne peut subsister. Tu parviendrais mieux à ton but en leur inspirant à tous le respect de l'humanité et de la vertu : alors ils renonceraient à prendre pour guide l'intérêt matériel, et de là résulterait une société réelle, une société telle que celle qu'ont instituée les anciens princes. Or, le développement d'une telle société a pour conséquence nécessaire la soumission du monde entier à son chef. Qu'est-il besoin de parler d'intérêt matériel aux princes que tu veux réunir?

Meng-tsen, comme Koung-tseu, soutint toute sa vie, la cause de l'humanité et de la justice contre celle de l'intérêt matériel, le li, [71] profit ou avantage immédiat que chaque prince lui demandait, en le questionnant sur l'utilité de sa doctrine. Malgré le profond respect que les Chinois ont affiché après eux, pour leurs principes moraux, malgré les honneurs suprêmes qu'ils ont décernés à la mêmoire de ces deux philosophes, l'histoire atteste que, depuis le commencement de notre ère jusqu'à nos jours, l'intérêt matériel, immédiatement applicable, est la base effective de la conduite habituelle de la majeure partie des Chinois, Koung-tseu et Meng-tseu ont donc plus réussi pour la forme que pour le fond dans l'action qu'ils ont exercée sur leurs compatriotes.

NOTICE

Sur le voyage de M. de Wrêde dans la vallée de Dohnet autres lieux de l'Arabie méridionale, par M. Farsker!

L'année 1843 a été marquée par deux explorations du plus haut intérêt, l'une et l'autre dans le midi de la péninsule arabique: celle de M. Arnaud (Thomas-Joseph), de Lurs (Basses-Alpes), à Mareb ou Saba, et celle de M. de Wrède, dans la vallée de Doàn (Dawàn), entre la région visitée par M. Arnaud et le Hadramaut proprement dit. Toutes deux ont pensé coûter la vie aux voyageurs qui les avaient entreprises, et ce n'est qu'après des fatigues inomes qu'ils ont pu rentrer dans la contrée du Levant où l'Européen jouit de quelque tranquillité. Toutes deux ont enrichi la géographie, l'archéologie et l'histoire, d'une masse de faits absolument neufs. Mais je dois me borner ici à parler du voyage de M. de Wrède.

La plus remarquable des vallées où il a pénétré est celle de Doán, dont le nom rappelle les Toani de Pline (Hist. natur. lib. VI, 32), les Daveni d'Étienne de Byzance (De urbibus, art. Dave), et enfin les Doreni de Ptolémée, quoique ce dernier ait encore une ville de Deva, qui semble être la même que le

¹ Voir le Bulletin de la Société de géographie, janvier 1815, nº 13.

Dave d'Etienne de Byzance, et dont la position, relativement à Socchar (ou Schehr), convient assezbien à Doan. Mais voici une observation philologique qui ne peut guère laisser de doute sur l'identité des modernes Doanis avec les Daveni du géographe byzantin. En nous donnant, sub voce Δαύη, les différentes formes que peut prendre, en grec, le nom du peuple dont il s'agit, 3 Demór, ou gentilitium, cet auteur remarque; au sujet de la forme Azonvós, que les Arabes la préférent sux autres, & τύπω Φίλη-Equation Apales, qua forma Arabes gaudent. Effectivement, le nomen gentilitium arabe est Daw'ani (Doani); mais le n ou le noun de ce mot n'est pas servile; c'est une lettre radicale faisant partie essentielle du nom du pays auquel l'adjectif se rapporte. Or, le génie des langues grecque et latine admettant le vo ou l'a comme lettre désinentielle servant à former les dérivés appelés gentilitin, les Grees erurent apparemment que le noun de Dan'ani n'appartenait point au nom de lieu, et réduisirent, en conséquence, ce nom à Δαώη, Dave ou Deva, au lieu de Dauda (Dawan) avecoun n. Helican and the same

Les Toani de Pline (avec un Tau lieu du D) ne se rencontrent que dans un passage du chapitre xxxu du livre VI de l'Historia naturalis, où l'auteur fait l'énumération des penplades de l'Arabie méridionale comprises entre le promontoire Syagram (Ra's Schaagra) et les bords du golfe Arabique. Dans cette revue, il omet les noms de deux des quatre grandes nations qui, selon Strabon, occupaient tout cet espace; je

veux parler des Minwi et des Catabani (dont à la vérité il fait mention ailleurs, et auxquels il rend pleine justice). Or, comme les deux autres grandes nations, à savoir les Chatramotites (Hadramautites) et les Sabéens, sont distinctement nommées dans cette liste, il est naturel de croire que les noms de tribus qui figurent avec les deux dernières appartiennent pour la plupart à des subdivisions des deux grands peuples omis dans la liste en question, et accusés par Strabon, c'est-à-dire aux Minai et aux Catabani. Si l'on observe d'aitleurs que les Toani ouvrent la série de Pline, et que cet auteur procède d'Orient en Occident, on admettera facilement qu'il est plus convenable a priori de rapporter les Toani aux Minéens qu'aux Catabani; car Strabon nous apprend que les Minéens se trouvaient entre les Chatramotites et les Sabéens, tandis que les Catabani occupaient la pointe méridionale de la Péninsule, entre l'Océan et la mer Rouge, vers le détroit de Bâb-el-Mandeb. Je ne dissimulerai point cependant que les Toani, considérés comme une fraction des Minéens, auraient dû figurer, dans l'énumération de Pline, immédiatement après les Chatramotites, et non à côté des Ascitte, qui dépendent du pays de Mahrah.

Ptolémée, quoique en général très-pauvre de statistique, nous avertit que les Minéens occupaient un rang très-distingué entre les peuples arabes: Postea Minai, gens magna; sub quibus Doreni et Mocrita.

Quant à Strabon, il ne nous permet aucune hé-

sitation sur la position géographique des Minæi, et c'est à lui que nous devans de savoir avec certitude que la vallée de Doàn faisait partie de leur territoire, ce qui est confirmé d'ailleurs par plusieurs renseignements de l'Historia naturalis. Voici le passage de Strahon, passage que l'on ne saurait trop reproduire, parce qu'il tranche la question:

Κατοικεί δέ τα μέγιστα τέτιαρα έξενη την έσχάτην λεχ-Βείσαν χώραν. Μειναίοι μέν έν τῷ πρὸς την Ερυθράν μέρει πόλις αὐτών ή μεγίστη Κάρνα [ή Καρανά:], ἐχόμενοι δὲ τούτων Σαξείαι Μητρόπολις δ'αὐτῶν Μαριέξα τρέτοι δὲ Καταξανείν, καθήκωντες πρὸς τὰ σ'ενά καὶ την διάξασιν τοῦ Αραδίου κόλπου. Τὸ δὲ βασίλεων αὐτῶν Τάμνα καλείται πρὸς ἐω δὲ μάλισία Χαίραμωτείται πόλιν δ' ἔχουσι Καδάτανον.

Ac ultima i quidem regio, de qua ante diximus (il s'agit de l'Arabie méridionale) a quatuor maximis nationibus inhabitatur, à Minæis, in parte ad Rabrum mare sita; maxima corum civitas Carna, sive Carana (El-Karn). Hoe sequentur Sabæi, quorum metropolis est Mariaba (Mareb ou Saba). Tertii sunt Catabanenses (Kataba) qui ad angustias, et Arabici sinus transitum pertinent. Eorum regia dicitur Tamna. Ad orientem maxime sunt Chatramotitæ, urbem Caliatanum habentes.

Le mot évagres du tente grec ao permet pas de confondre les Minéaus avec les babitants de la vallée de Mina (ou Mouna), près de la Mecque, et prouve, jusqu'à l'évidence, que la mer Ronge de Strabon est l'océan Indien, et millement le golfe que nous appelleus mer Bouge, et qu'il appelait golfe Arabique (Apaños adàres). Par rapport au géographo grec, comme par rapport à nous, l'ultima regio, ou la région extrême, ne peut a'antendre que de la côte méridiouale (ou sud-est) d'Arabie, qu'i, pour nous comme pour lui, est la plus reculée. Homère a dit : évassus érôpée (ceux qui habitent aux extrémités de la terre).

Des quatre grandes nations mentionnées par Strabon, il en est trois dont les noms subsistent encore, les Hadramautites, les Sabéens et les Cabatani (ces derniers dans le sud du Yaman proprement dit, vers le méridien d'Aden). Or, comme nous savons, par le rapport des Arabes modernes; qu'entre le Hadramant et Saba (ou March) git une vallée riche et populeuse, la vallée de Doan, qui envoie des colons (fort respectés) à Djeddah et autres villes commerciales d'Arabie, voire jusqu'au Caire, il est impossible de ne pas admettre que les Minæi de Strabon, situés entre les Chatramotites et les Sabéens, coincident, du moins en partie, avec les Doanis, placés comme eux entre le Hadramaut et Saba ou Mareb. Il y a plus; nous lisons dans Ptolémée; Minai, gens magna; et M. de Wrède nous apprend qu'au premier coup d'œil qu'il jeta sur la vallée de Doàn, il compta, sur une distance d'une heure, cinq villes et trois villages (Bulletin de la Société de géographie, t. III, p. 45, 3° série). Au nombre de ces derniers est le village de Garn ou Karn (avec le kaf surmonté de deux points), dont le Karna ou Karana de Strabon n'est sans doute que la transcription. A la vérité, le nom de Minai s'est perdu, à moins que l'on ne veuille le retrouver dans le torrent de Manwa منري, l'un des premiers affluents, ou, plutôt, l'une des sources du torrent de Doan; car il n'est pas possible de le chercher dans la vallée de Mina ou Mouna, près de la Mecque, puisqu'il s'agit ici de l'Arabie meridionale, et que Strabou

place le territoire des Minzi vers la mer Érythrée, c'est-à-dire vers l'océan Indien, sur la côte ou près de la côte méridionale d'Arabie, in parte ad Rubrum mare sita,

Mais la description que Pline nous donne de la vallée occupée par les Minæi ne peut convenir qu'à celle de Doan, dans les limites géographiques où nous sommes places, c'est-à-dire entre le Hadramant d'une part, et Saba ou Kataba de l'autre. Voici son texte : « Minæis fertifes agros palmetis ara lustisque; in pecore divitias. » Cela est exactement vrai de la vallée de Doan. La suite du texte de Pline, relative aux tribus voisines des Minæi; est également vraie aujourd'hui comme de son temps: "Cerbanos et Agræos armis præstare, maxime Cha-« tramotitas. » Tout le monde reconnaît en Arabie la supériorité militaire des Hadramis ou Hadáreméh (Chatramotites), dont un grand nombre émigrent vers l'Inde, et vont exercer leur courage dans les armées des princes musulmans indépendants de la compagnie anglaise. Sils ne font pas sentir leur prépondérance dans l'Arabie centrale, c'est qu'ils en sont séparés par des déserts infranchissables. Il est bon d'observer iri, qu'à l'époque de l'invision de la loi nouvelle, le Hadramant ne fut pas conquis. Il accepta librement l'islamisme et conserva son indépendance. Quant aux Minéens, peuple agricole, ils sont soumis depuis longtemps aux Arabes des déserts circonvoisins, parmi lesquels figurent les hommes de Hadjar ou Haquiar, qui sont bien certainement les

Agrici des géographes grees et de Pline. C'est au profit des Bédouins qu'ils exploitent leur riche vallée de Dom. Ceux d'entre enx qui souffrent impatiemment le joug des hommes du désert s'expatrient ou émigrent pour un temps, et s'établissent dans les différentes villes commerciales de l'Arabie, où ils jouissent de la plus haute considération sous le nom de Hadramis ou Hadaremeh (Chatramotites), nom qui n'appartient réellement qu'à leurs voisins du Hadramaut, mais que personne ne leur conteste, à cause de leur superiorité physique et morale sur les autres races arabes (les vrais Hadramis exceptés). Le prévôt des marchands de Djeddah, le schaykh Alimad-Baghlaf, est originaire de Doan. Ce peuple, que l'on peut appeler primitif, sans abuser d'une épithète trop prodiguée de nos jours, est à peine connu de nom des modernes Européens, dont il ne recherche, d'ailleurs, en aucune façon, la connaissance ni l'estime, fier et jaloux qu'il est de sa supériorité relative, envieux qu'il est de notre supériorité absolue. Mais il jouissait, dans l'antiquité grecque et comaine. d'une si haute réputation sous le nom de Minai. que l'on fit descendre les Minæi de Minos, et les Rhadamei, leurs voisins, de Rhadamanthe, afin qu'il ne manquât rien à leur illustration dans le cercle des idées gréco-romaines : « Ac Minæi, a rege « Cretae Minoë (ut existimant) originem trahentes ; » et, deux lignes plus loin, a Rhadamei, et horum origo Rhadamantus putatur, frater Minois. » (Hist. nut. lib. VI, xxxn.)

Or, le fait ethnologique sur lequel je crois devoir insister ici, c'est que, depuis les temps les plus recules jusqu'à nos jours. Donn et le Hadramaut ont envoyé des colonies de tous côtés, en Asie et en Afrique, et n'en ont eux-mêmes jamais recu d'autres que l'antique colonie des Joctanides, qui remonte à Yoktan, mentionné au chapitre x de la Genèse, et qui se substitua à la tribu autochtone de 'Ad dans l'Arabie méridionale. Cette tribu de Ad, qui est le dernier terme de l'antiquité arabe, est personnifiée, au chapitre sy de la Genése, par Ada, l'une des deux femmes de Lamech, descendant de Cain; car « Ada enfants Jahel, qui fut père des pasteurs et de ceux qui demeurent sous les tentes. » La tribu autochtone de 'Ad était donc antédiluvienne, Selon les Arabes. elle subsistait encore après le déluge, et eut pour prophète Eber ou Aaber, un des ancêtres d'Abraham. qui a donné son nom aux Hébreux, et que les Arabes oppellent encore du nom de Hoûd! Mais elle fut

Ge Hoad, dont les Arabes ont lait Yahrid (nom collectif des juils) comme nous avons fait Hibreux de Echer, a son tombeau slans la partie orientale du Hadramant, près d'un puits sulfureux noume bir Barahout, où , selon les Arabes, sont mises en dépôt les ames prédestinées à l'Enfec, Alusi que je l'al fait observer dans une nous publiée en 1839 (Journi ariat, tenisième série, t. VIII, p. 63), le Bir-Barahout correspond exactement au Stygis agua fous de Prolémies et, comme Pline nous apprend que, de son temps, on faisait descendre de Minos les Minosi, voisses des Hadramannies, il est tout naturel d'identifier le juge des Enfers avec le patriarche Houd (ou Eéber). Quant au prophète on patriarche Saleh on Schalekh, ju l'identifie avec Dionysos on Bucchus, parce que sau tembau est situé aux le mont Lous on Nous, qui est le Nyes d'où Dionysos a

remplacée, dans l'Arabie méridionale, par les enfants de Joctan, que les Arabes nomment Kaḥṭān, et qui est le père de toutes les tribus yamanites. Les enfants de Joctan sont encore en possession de l'Arabie méridionale, et considèrent, avec raison, leur patrie (Doàn et le Hadramant) comme une terre vierge.

Doan et le Hadramant (à l'est du Yaman proprement dit) constituent donc réellement une officina gentium, d'où la plus belle race humaine, la race rouge, celle de Himyar, Édom, Phœnix ou Erythras (car tous ces mots signifient la même chose), rayonne éternellement vers les limites de la race noire et de la race blanche.

Voilà le pays que M. de Wrède a exploré au péril de ses jours.

Je vis pour la première fois ce voyageur lorsqu'il passait par Djeddah, en 1843, venant d'Égypte et allant explorer une terre inconnue; mais ce n'est qu'au commencement de cetté année, et au Caire, que j'ai pu voir une partie des résultats de son travail, nommément:

1° Une carte de Doàn et autres vallées, qui s'étend en latitude depuis les rivages de l'océan. Indien jusqu'à la région des sables ou Ahkâf (de 13° 30' jusqu'à 16° ou 17°), et, en longitude, depuis le 44' jusqu'au 37° degré est de Paris.

2º Une collection de desseins coloriés ou aqua-

tiré son nom. On sait que Bacches était Arabe selon la tradition la plus sarante-

relles (figures ou portraits, paysages, vues perspectives, etc.).

3* Une longue inscription himyarique, copiée sur une digue de la vallée de Lébénéh.

4° Une liste inédite des rois himyarites, extraite d'un manuscrit arabe.

La carte du pays visité par M. de Wrède, représentant un système de montagnes (peut-être les plus hautes de l'Arabie), offrait de grandes difficultés. A en juger par le témoignage des hommes du pays, auxquels nous l'avons fait voir au Caire, et par les renscignements que j'avais pris à Djeddah des colons hadramis (de Doàn), elle rend, avec une exactitude suffisante, les mouvements du terrain et le cours des eaux. Elle est, d'ailleurs, tracée par un dessinateur habile, qui a bien voulu prêter à M. de Wrède le secours de son talent graphique. Quant aux noms de lieux, nous les avons fait écrire, au Caire; en caractères arabes, par des schaykhs ou des marchands originaires de la contrée à laquelle ces noms se rapportent, et je les ai transcrits en lettres européenes (selon la prononciation française), d'après le système adopté par la société géographique de Londres et par mon savant ami M. Edward William Lane, dans ses publications classiques sur l'Égypte. Au moyen de ce sytème de transcription, on peut représenter assez correctement l'orthographe des mots arabes, et mettre le lecteur à même d'établir des comparaisons rationnelles entre les noms antiques et les noms modernes.

En ce qui touche les figures, la vérité des costumes m'a été attestée par un homme de Rihât (ville de Doàn), que j'avais amené avec moi du Hédjâz au Caire. Il a certifié que toutes les femmes de son pays (sa fiancée comprise) ont le visage, le cou, les bros et les pieds teints en jaune avec le kourkoum (racine de kurkuma), ainsi que le rapporte M. de Wrède, et qu'on le voit sur son aquarelle représentant une femme de Ribât.

L'inscription dont nous lui sommes redevables est écrite dans le même caractère que les incriptions himyariques de Mareb (ou Saba), Hisn-Ghorab, etc. et ne fournit pas une seule variante essentielle à l'alphabet que j'ai livré au Journal asiatique. Mais le style paléographique de l'inscription de Lébénèh, se fait remarquer, comme celui de l'inscription trouvée à Hisn-Ghorab, par ces formes aigués ou étoilées qui ont succédé (à quelle époque?) au paral-lélogramme ou trait carré du caractère sabéen, et, ailleurs, au triangle isocèle du caractère cunéiforme, tel, qu'on le voit dans l'inscription du monument persépolitain de Gambyan (3), à un jour de marche au nord de Suez, sur la rive occidentale de l'ancien lit du golfe Héroopolite.

L'inscription de M. de Wrède offre un grand nombre de noms de lieux, entre autres celui du Hadramant, écrit defective, c'est-à-dire sans manquaique la lettre ne soit pas ici mater lectionis, puisque la voyelle du min est un fatha (ce mot y est répété deux fois). Elle offre cela de particulier que la première ligne est en gros caractères, et semble représenter un titre.

La liste des rois himyarites comble une lacune considérable qui se trouvait au commencement des listes données par Abou'lféda, Nouwayri, Hamzah d'Ispahan; etc. et que ces historiens ont eu la bonne foi d'ayouer, nommément les quinze générations qui; selon Nouwayri, manquaient entre Himyar et Hûrith-ibn-Schaddad, surnommé Er-Räisch (Ditator). quod prædis, opibus, captivis, in regiones lemana inventatis, housines ditarit. + (Historia imp. vetust. loctanid, p. 51.)1. Parmi les noms des successeurs directs de Himyar, que fournit cette liste, est celui de Dhou-Anas, ou, au cas oblique, Dhi-Anas, que l'on pent encore lire Dhi-Ons Dionysus (?): Il est à regretter que M. de Wrède n'ait pas pu acquérir le manuscrit dont cette liste est extraite, et dont on ne lui demandait que trente thalers. Espérons que les secours intelligents des sociétés savantes de l'Europe fourniront à M. de Wrède, avec la légitime récompense de ses travaux passés, le moyen d'en entreprendre de nouveaux; car le champ de l'exploration est vaste, et il y reste beaucoup à récolter.

Quant à la relation proprement dite (journal de voyage, description du pays, des mœurs, etc.), je ne la connais que par la notice publiée dans le Bulletin de la Société de géographie, et par certains faits que l'auteur me communiqua verbalement au

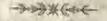
¹ Mais la liste de M. de Wrède nous en offre un plus grand assubre.

Caire, et qui furent discutés dans plusieurs conversations. Tout ce que j'en puis dire à présent, c'est qu'elle offrira, dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, de bien graves sujets de méditation.

Culture et férocité, belles habitations, beaux jardins, une entente admirabe de la conservation et de la distribution des eaux pluviales, et pas la moindre sécurité pour les personnes!.. Un orgneil national fondé sur d'antiques traditions d'indépendance éternelle et de conquêtes fabuleuses, mais pas la moindre liberté. Un fanatisme religieux qui repousse invinciblement l'étranger bétérodoxe, et subit les lois du bédouin impie. Une forte tendance à l'émigration, mais avec intention de retour, et un dédain profond pour tout ce qui n'est pas originaire de la «terre vierge.»

Dans l'ordre physique, le Bahr-es-Sâfi (ou les abîmes que recouvre un sable léger) est peut-être la plus grande singularité que présente la surface du globe.

Paris, 28 juillet 1845.



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 12 septembre 1845.

Sont nommés membres de la Société:

MM. GOLDENTHAL, doctour en philosophie à Leipzig;

ORIANNE, conseiller à la Cour royale de Pundichéry.
On donne lecture d'une letttre de M. Orianne, conseiller à la Cour royale de Pondichéry et président du Conseil général des établissements français dans l'Inde, dans laquelle il annonce l'envoi de plusieurs ouvrages sur le droit hindou.

Le secrétaire donne lecture d'une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique, dans laquelle il demande à toutes les sociétés savantes des détails sur leur histoire, leurs ressources et leurs publications, M. Mohl est chargé de fournir à M. le ministre de l'instruction publique une réponse détaillée.

Séance du 10 octobre 1845.

M. Bunnanyr, professeur de littérature arabe à Liège, est

présenté et nommé membre de la Société.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre de l'instruction publique accusant réception de la note sur la Société assatique, note qui lui a été remise par M. le secrétaire-adjoint.

Il est donné lecture de la note remise par M. Mohl à M. le ministre de l'instruction publique. Les remerciments du Con-

seil sont adressés à M. Mohl.

OUVBAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séance du 12 septembre 1845.

Par M. Lassen. Zeitschrift für die Kaude des Morgenlands, vol. III, 1 et 2, in-8°.

Par l'auteur. Géographie historique du bassin de la mor Cospienne, par M. HOMMAIRE DE HELL. Strasbourg. in-8°, 1845.

Par l'auteur. Extruit d'un mémoire historique sur l'Inde, par M. Remaud. Paris , 1845, in 8°

Par l'anteur. Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine, par M. Év. Bror. Première partie. Paris, 1845, in-8°.

Par l'anteur. Kritische grammatik der Sanskrita Sprache, von Franz Borr. Berlin, 1845, in-8".

Par M. Rommonn. Gesenius hebraische Grammatik neu beurbeitet, von Rommonn. Leipzig. 1845. in 84.

Par l'éditeur. Prabodha Chandrodaya, edidit, scholiisque

instruxit BROCKHAUS, Leipzig, 1845, in-8°.

Par la Société de géographie de Bombay. Cinq cahiers du Journal de cette Société. Bombay, in 8°.

Séance du 10 octobre 1845.

Par la Société ethnographique américaine:

Notes on Africa, the Sahura and Sondan, by Hoposon, In-8°, New-York, 1845.

Transactions of the American ethnological Society. Vol. 1, n-8, New York, 1845.

American antiquities, by Bradford. New York, 1841, in 8.
Rambles in Yacatan, by Norman, New York, 1844, in 8.
Par la Société asiatique de Bombay. Journal de la Société asiatique de Bombay, n° VIII, in 8., 1844.

Par M. NEUMANN. Mexico nach chinesischen Quellen. Augebourg. 1845, in 8°. Par l'Institut national de Washington. Third bulletin of the Proceedings. Washington, 1845, in-8°.

Par l'auteur. Turikh-i-Asham, récit de l'expédition de Mir Djumlah au pays d'Assan, traduit de l'hindustani par M. Turio-DORE PAVIR. Paris, 1845, in-8°.

Par l'auteur. Manuel da la chimio, par M. Pannox, en arabe, vol. III., in-4°. Boulac., 1845.

Par la Société de géographie. Journal of the royal géographical Sociéty in London, vol. XV, nº 1, in-8°, 1845, London.

Par l'autour :

Th. Jaynboll sermo, de H. Wevers. Groningue, in-8°, 1844. Jaynboll oratio de hodierna studii linguarum orientalium conditione. Francker, 1842, in-8°.

Jayaboll oratio, de H. Hamarkao. Groningue, in-4", 1837. Jayaboll disputatio, de Amoroso. Leyde, in-4", 1828.

Jaynboll commutatio ad quastionem litterarium. Louvain, in 4°, 1824.

Par les éditeurs. Journal des Savants, septembre 1845. Par la Société de géographie. Bulletin de la Société de géographie, juillet 1845.

LETTRE A.M. E. CH. DIETRICH,

PAN RAFFORT A SON OCVRAGE INTIVELÉ: ABRANDIÉNCEN FÜR SEMITISCHE WORTFORSCHENG; LEIFEIG, 1814.

Monsieur.

C'est une idée heureuse pour les recherches étymologiques de réunir les mots des langues de la souche sémilique en groupes homogènes, pour découvrir et comparer ce qu'ils ont de commun dans leur aignification, pour leur assigner une racine commune et développer l'idée qui a guidé les peuples en donnant les noms aux objets. Le hasard n'a jamais formé un mot; cependant quelquefois une occasion assez insignifiante en a créé; ce qui se voit particulièrement dans la langue hébraïque. A côté des étymologies formées par accident, à ce qu'il semble, telles que le nom de Kain, pouemos, parce qu'Eve dit : « Je possède un homme par le Seignenr. » ביתי איש את יהות:

Nous rencontrons les étymologies significatives, telles que le nom d'Adam, ארם, de חביא, terre; le nom d'Eve, vie, n'n, la vie par excellence: « car, dis Adam, elle est mère de toute vie, - רחה אם כל־חת (Gen. III, 20); elle est appelée aussi אשה, homme-femme (Mannin), parce qu'elle fat prisede l'homme, :אח: לקחה זאת: (Gen. נו, 23), et enfin les étymologies prophétiques, telles que le nom d'Abel de 527, evanescere, res rana, parce qu'il devait être tue dans la fleur de l'âge, etc. Ce qui est un fait par rapport aux noms propres, l'est aussi par rapport aux noms communs, et cette vérité vous a guidé heureusement dans vos recherches. D'autres déjà vous avaient précèdé dans cette voie, et dernièrement encore, pour la langue polonaise en particulier, M. Serzeniawa, dont l'ouvrage devrait être, à mon avis, à la main de tout linguiste; mais seulement par des indices jetés çà et là, et qui furent perdus pour l'étymologie. Plusieurs aussi s'étaient engagés dans cette voie un peu trop temerairement; ils y marchaient à l'aventure, et profitaient si peu pour la connaissance approfondie des rameaux sémitiques, que, encore aujourd'hui, cet arbre majestueux, avec ses riches et belles ramifications, est resté, par rapport à l'etymologie, un véritable 302; 300. La raison m'en paralt très-simple ; les grandes lumières de la linguistique semitique, les Bustorf, les Gesenius, les Ewald, les Freitag et antres, n'en déplaise à ces hommes éminents, ne peuvent être rangés parmi les étymologistes; ce sont des savants d'une science positive et historique, que je comparerais volontiers à ces naturalistes collecteurs, qui ne s'occupent des éléments des produits de la nature que pour savoir les ranger et les nommer. D'autres, s'occupant presque exclusivement des élémenta des langues, attachés à soumettre à une espèce d'analyse chimique les matériaux linguistiques, absorbés dans la contemplation des branches magnifiques qui s'échappent du tronc des langues indo-germaniques, n'ent jeté qu'en passant un coup d'œil rapide sur les idiomes sémitiques. Quant à œux qui voulaient que l'hébren fût la mère commune de toutes les langues, ils ont, pour démontrer la similifude des enfants prétendus avec la mère, negligé les recherches nécessaires sur la mère même; aussi leurs prétentions, n'étant point du tout fondées, ont disparu avec leurs auteurs.

Les lexicographes, ceux particulièrement qui ont travaille sur la langue hébraique, ont commis une autre faute dont les consequences ne peuvent qu'être très-pernicieuses; c'est d'avoir employé, comme moyen presque infaillible de fixer la signification d'un mot douteux, la comparaison de ce mot à un autre en apparence semblable dans une langue de même souche. De savants grammairiens se sont opposés à cette prétention; mais ils tombaient dans la faute opposée, c'est de vouloir expliquer une langue uniquement par ellemême. La manière d'agir des mis est trop large, celle des autres trop étroite; il faut garder le juste milien; et comme les recherches multipliées de la linguistique moderne ont demontré jasqu'à l'évidonce que toates les langues sortent d'une même source commune, d'une langue primitive que nous ne connaissons plus et qui a dispara depuis longtemps, ne laissant après elle que les éléments dont se sont formés les idiomes numbroux de notre globe, il nous est permis, nécessaire même, de recourir aux différentes langues pour vérifier et expliquer les faits isolés.

Une source féconde d'erreurs, que je ne puis passer sous silence, est l'opinion constante, je dirais l'axiome, des hébraisants qui prétendent que les monosyllabes sémitiques doivent être rangés sous un verbe à trois leures; on va encore plus loin, on prétend que tous les mots hébreux doivent être à la suite d'un verbe comme dérivant de lui. Or rion

n'est plus faux : les verbes, en hébreu comme dans toute autre langue, sont eux-mômes des dérivés et non des pacines, ce qui pourrait être démontre par mille exemples.

Enfin, ce qui à encore empêché la connaissance approfondie de la langue hébraique, c'est l'autorité trop respectée des rabbins. l'autorité trop longtemps sacrée de la masore avec tout l'étalage de points, d'accents et de fables. Ne serait-il pas temps enfin d'entendre la voix de tant d'hébraisants qui ont parlé contre la vieille Masore, de marcher sur nos propres pieds, et de nous débarrasser des langes dans lesquels nous enveloppent l'école masorétique, le Talmud et la Cabisale?

Dans votre ouvrage, monsieur, vous avez fait un grand pas et vous avez évité des écueils dangereux contre lesquels tant d'autres sont allès se heurter; nous ne pouvons donc que vous engager à continuer vos études sur les langues sémitiques, afin que nous puissions voir bientôt de nouveaux groupes de mots propres à produire la lunière. L'aurais desiré pouvoir entrer dans une analyse détaillée de votre ouvrago, mais les justes bornes d'une lettre et mes occupations multipliées ne me le permettent pas. Je ne puis cependant finir sans vous adresser quelques observations sur deux passages de la préface. Vous dites, à la page 8 : « Ein « hauptsächlicher Grund jener Identificirung des semitischen mit dem indo germanischen mag der Satz sein, dass sjedem der Hauptsprachlante für sich eine bestimmte Grundanschauung sukomme. s Les linguistes qui comparent les langues sémitiques avec celles de la souche indogermanique, ou bien aussi avec celle de la souche malaie. établie à côté des deux autres par G. de Humbeldt, n'identifient point ces langues différentes; mais ils les placent en regard, ils établissent entre elles une espèce de comparaison, de parallèle, pour démontrer que les idiomes indogermaniques, commo les sémitiques et toutes les langues de l'univers, quelle que soit d'ailleurs leur physionemie, viannent cependant d'une seule langue mère et ont les mêmes

racines; de même que les peuples de race noire, brune, jaune on blanche, descendent tous du même pero, et ont tous la même origine : accusera-t-on cependant celui qui prétend assigner la même origine au nègre de l'Afrique et an blanc de l'Europe de vouloir identifier les races? Une autre observation se rapporte au passage suivant : « Die min zugänglicher gewordene Sprachgeschichte hat gelehrt, dass auch die äliesten einfachsten Sprachwurseln Sylben nicht Buchstaben sind, etc. . Ces paroles portent à cet endroit, à ce qu'il me semble encore, contre les linguistes qui exchient de la signification d'un mot la voyelle qui y est entrée. Tont le monde sera d'accord avec vous, monsieur, que les racines les plus anciennes et les plus simples des langues sont des syllabes; car les consonnes sont muettes et elles n'existent pour le son, et par conséquent pour la langue, que par leur union avec une voyelle; la consonne séparée de la voyelle est morte, la voyelle la rappelle à la vie. Si néanmoins la voyelle donne la vie, elle ne donne point la signification; si j'excepte toutefois quelques idiomes de l'Océanie!, dans lesquels la voyelle semble jouer le rôle qu'ant dans les autres langues les consonnes. Sa signification ne dépend que de la consonne, ce qui est prouvé par tous les faits, même dans les langues océaniennes, vu que le système vocal chez respeuples n'est qu'un remplaçant des consonnes tombées ou mouillées, ce dont chacun se peut facilement convaincre en les comparant aux langués malaie et javanaise. Si vous entendiez, contre toute apparence cependant, par syllabe une reunion de deux ou de phinieurs consennes, si vous entendies par racines les verbes, et encore les verbes à trois lettres. auxquels vous voudriez réduire les monosyllabes mêmes, alors votre opinion serait en contradiction ouverte avec tout co que nous offrent les langues primitives, qui toutes sant monosyllabiques dans lours rocines; je vais plus loin et je

Voir la Notice sur la langue de l'Océanie orientale. Journal anatique, juin 1844.

dis que les langues les plus cultivées et les plus riches, telles que le sanscrit, le grec, sont monosyllabes, et leurs mots à plusienra syllabes sont tous des mots composés. On peut s'en convaincre facilement en considérant les plurisyllabes de la langue allemande, et mieux encore en examinant la langue chinque dans ses caractères et dans ses mots, langue trop peu étudiée, quoique rendue aujourd'hui assez accessible par les travaux multipliés et profonds d'Abel-Rémusat, de son savant disciple Stanislas Julien, d'Endlicher et d'autres, et qui rectificrait tant d'erreurs dans nos ouvrages linguistiques. Toute formation dans les langues n'est que composition et non mutation, flexion ou accroissement. Il nous conte beaucoup de nous défaire des idées qui nous sont veaves de l'habitude de regarder les terminaisons et tout ce qui se change dans les langues, comme des parties accidentelles qui, en soi, et isolées n'ont aucune signification; cependant, il faut s'en débarrasser, car elle est fausse et produit d'autres errours qui empéchent la linguistique de marcher librement an grand but qu'elle s'est proposé.

Agreez, etc.

Mosstreit.

NOTE SUR LE VERITABLE AUTEUR DU DABISTAN.

extrait d'une lettre adressée par sur corr ochelet à m. troters.

Dans le discours préliminaire qui est placé en tête de la traduction anglaise du Dabistan' se trouvent réunis les renseignements qui ont pu être recueillis, jusqu'à présent, sur l'auteur de cet ouvrage. Sir William Jones fit connaître, le

Noyer to Dubistan, or school of minutes, Paris, 1843. Protim disc. p. 111, tons. XII.

premier, aux orientalistes, ce livre, dont il attribua la composition à un voyageur musulman, natif du Kachmir, appelé Mohsan, et portant le surnom de Fani, « le périssable, » Mais, sie Gore Ouseley, président du comité des traductions, à Londres, a bien voulu m'écrire dérnièrement : « que sir William Jones, qu'il avait en, dans su première jeunesse, le bonheur de connaître, a acquis la conviction, avant sa mort, que Mohsan Fani n'était pas l'auteur du Dabjatan. «

C'est bien aussi l'opinion de MM. William Erskine et Vans Kennody*. Le premier de ces orientalistes cite la notice qui se trouve sur Mohson Fant dans le Guli-russ, s Rose charmante, a de Latchi Narayán, qui fleurit à Hyderabad vers la fin du xviii ou le commencement du xix siècle. Voici les paroles de M. Erskine? : « Mohsan, natif de Kachmir, était un homme savant et un poète de quelque mérite, disciple de Molla Yacoub, qui était un souli du Kachmir. Après avoir complété ses études, il alla à Delhi, à la cour de l'empereur Schalt Djihan, qui, à ceuse de sa grande réputation et de ses hautes connaissances, le nomma sadder (président de la cour de justice) d'Allabahad. La, il devint disciple du scheikh Mohih Ullah, docteur eminent de cette ville et auteur d'un traité intitulé Tasvitch, Mohsan Fani occupa co poste honorable jusqu'à ce que Schah Djihan conquit Balkh, à luquelle époque Naser Mohammed Khan, le wall on « prince » de Balkh, ayant pris la finite, toute sa propriété ful pillée. Il advint que dans sa bibliothèque se trouva un exemplaire du Diwan de Moham, qui contenait une ode à la lonnige du wali fugitif. L'empereur en fut si offensé qu'il disgracia le sadder et lui óta sa place; mais il lui accorda généreusement une pension. Molisan, comme Latchmi nous en informe, se retira dans son pays natal, où il passa le reste de ses jours sans aucun emploi public, heuroux et respecte. Sa maison

En mai 1844. Ou sait que nous avous ou a déplores, depois, la most de cet excellent orientaliste.

^{*} Deliston, etc. p. vo-cz.

Domlay transact, vol. 11, pag. 374.

fut fréquentée par les hommes les plus distingués du Kachmir, et, autre nutres, par les gouverneurs de la province. Il enseigna dans sa maison, étant accoutumé à faire, dans son cours, lecture des écrits de certains auteurs éminents, sur lesquels il donns des commentaires moraux et philosophiques. Plusieurs savants distingués, parmi lesquels furent Talter Ganri et Hadji Aslem Salem, sortirent de son école. Il mourul l'au 1081 de l'hégire (A. D. 1670). Il est à observer que Latelmi ue mentionne pas le Dabistan comme production de Mohsan Fani, quoique, s'il l'eût composé, ce livre ent certainement été son ouvrage le plus remarquable.

Erskine, après avoir récapitulé diverses circonstauces, mentionnées dans le Dabiatan, de la vie de l'auteur, conclut qu'il n'est pas probable que Mohsan Fani et l'auteur du Dabistan aient été la même personne. Le savant Vans Kennedy

s'accorde avec lui par les memes reisons.

Sir Gore Ouseley me fait connaître, dans sa lettre, un autre covrage contenant une notice sur Mohsan Fani; c'est le tazkirah ou memoire, dont le titre est النغايا Mudjma un 'mfair, « collection de choses précieuses, » compose par مراج الدين على خان ارزو Siradjuddin Ali Man Arzou, qui noquit à Gwalior, l'an de l'hégire باده (A. D. 1689), et qui publis son ouvrage en 1164 (A. D. 1750) et mourut à Luknau en 1169 (A. D. 1755). Il dit : « Scheikh Mohisan Fani était un des natifs les plus respectables du Kachmir, renommé pour sa science et ses verius, et, de plus, bon poète. Il fut le disciple de Molla Serf, Kachmirien comme lui. Il était très-considéré par les savants ainsi que par les nobles et eut pour disciples Taltir Ghani, Hadji Aslem Salem et une foule des personnages de la cour de Schah Djihan, qui le distinguait à cause de ses qualités éminentes. Il fut revêtu du costume sacré de derwisch par le fameux scheikh Mohibullah, d'Allahabad, qu'il rélébra dans un de ses poèmes. Il fut le compagnon intime du prince Dara Schikob.

Par suite de quelque mesaventure de Zafer Khan, gouverneur du Kachmir, Mohsan Fani se remdit à Delhi, où il composa beaucoup de poésies. Son diwan consiste en six ou sept mille couplets; chaque ode se compose généralement d'environ sept stances.

Ce dernier passage, moins long que le précèdent, n'en différe pas quant à l'idée générale qu'il donne du caractère de Mohsan Fani. Cependant, il est à faire remarquer que l'auteur du Dabistan raconte ce qui se passa entre un qusain, - chef de secte, - nomme Tara Lotchana, qu'il a connu personnellement dans le Guzerat, en 1645, et le gouverneur du Kachmir, Zafer Khan, que l'on peut prendre avec asserd'assurance pour le même qui est cité dans le Tazkirah, et il fait mention de la mésaventure de ce gouverneur; il dit expressément que Zafer Khan, à cause d'une dispute entre les auvais et les schiites du Kachmir, perdit as considération, et, obligé de se retirer, se rendit à Kaboul, où il reçut d'un do ses parents des coups de poignard, dont il se releva cependant après quelque temps; et puis, ayant perdu sa place et sa fortune, il demeura sans emploi à Lahore. L'auteur du Dahistan, domant tous ces détails, ne fait pas la moindre allusion à ses relations avec Zafer Khan, par suite desquelles il aurait été induit à venir à Delhi, comme il est dit dans le passage cité. Au contraire, d'après son propre récit, il séjourna, pendant l'opoque des mesaventures de Zafer Khan, dans plusieurs villes du Pendjab et du Guzerat. S'il a jamais but un sejour à Delhi, ce n's pu être qu'après avoir compose le Dabistan, dans lequel il ne nomme pas cette ville, parmi tant d'autres places où il dit avoir demeuré.

Ces deux passages du Gul i rana et du Madjma-un-'nefais s'accordent donc pour amener la conclusion que le Mohsan Fani mentionne dans ces deux ouvrages n'est pas l'auteur du Dabistan.

Molla Firox, le savant éditeur du Desatir, à Bomhay, selou une note marginale qu'il a trouvée annexée à un chapitre d'un exemplaire du Dabistan en sa possession, suppose que

[&]quot; Voy. is trad, angl. do Dabirhot, vol. 11, jug. 157, 136.

l'auteur de cet ouvrage pourrait être Amir Zulfikar Ali al Husaini, dont le nom poétique était Mobed Schah. Erskine, qui cite cette note, ne croit pas devoir atribuer à cette sup-

position un poids suffisant pour l'accepter.

Cependant, sir Gore Ouseley a trouve dans la préface du même taskiralı de Siradj-uddin Ali Khan Arzou, dont nous venous de citer un passage, un autre endroit dans lequel un Molla Mobed est expressement désigné comme autour du Dabistan; le voici, communique textuellement par sie Gore Onueley:

مقدّمه بعضى از ارباب تواريخ گفته اند اول كسي ك شعر گفت آدم بود عليه السلام در مرشيد تابيل و در شعوای فارسی اختلافست جمعی به بههوامر گور و بعضی به يسر غرو ليث و در دبستان ملا موبد مسطور است ڪه فرنوي نامر بادشاي بود در عهد اباديان

En voici la traduction : « Quelques historiens ont dit que le premier qui prononça des vers fut Adam, que la paix repose sur lui, dans l'élègie de Kabil (aur la mort de Habil) amais, parmi les poètes persans, il y a dissidence sur ce sujet : plusieurs sont pour Bahram Gor*, quelques-uns pour le fils d'Amra Laith , et, dans la Dabistan de Molla Mobed, il est écrit Fernosch', qui fut le nom d'un roi du temps des Abadiens.

Universe Gov, le trainieme, ou, selon quokques enteurs, le quatornieme roi des Smannates, régus de l'au é 20 à 138 de notre ère.

Amra Litth fat le deuxième sultan de la dynastie des Solfarides, qui sont les princes de la famille de Llith. [D'Herbetot.] Il mourut l'an de l'hégire

259 (A. D. 901).

Les musulmans discot Kabil et Habil, pour Cain et Abel.

Fermoch n'est pas dans l'exemplaire du Dahistan d'après lequel la traduction anglaise a été faite, et mailde un mot du Besafer, ou se trouve forward, forward, who sage, l'intelligent, a Nusand est interprété aloi, a dans le Dabietan: Fernad, del le baron Hammer-Purgetal (voyes Heidelle, Jahro.

Sir Goro Ouseley aurait donc découvert dans ce passage le nom du véritable auteur du Dabistan. Il ne faut pas omettre de dire que l'hongrable président n'a pas voulu décider s'il faut lire موجد ou موجد , « victorieux , » dans son manuscrit de 524 pages, qui est écrit dans un mauvais chikestah à peine lisible.

Dans les deux mots Mollah Mobed, le premier, Mollah, étant positivement le titre hontraire, le second, Mobed, doit être pour le nom distinctif de la personne. De même, dans le nom de Mobed Schah, cité plus hant, le mot Schah signifie « éminent, » titre d'honneur asses fréquent. On pourra bien accepter Molla Mobed et Mobed Schah comme désignant la même personne.

Il me reste à citer une autre induction que Mobed Schah fut réellement le nom de l'auteur du Dabistan, je la trouve dans les Voyages en Perse de sir William Onseley (vol. III, p. 56à). On y lit: «Le professeur Haughton, du collège de la compagnie des Indes orientales à Hayleybury (maintenant sir Graves Chamney Haughton), possède un précieux exemplaire manuscrit du Dabistan, qu'il m'a montré obligeaument (en 1821), et par lequel il paraîtrait que l'auteur de ce livre fut Mobed Schah, et que Mohsan Fani fut seulement un poéte cité dans le commencement de l'ouvrage.

A. TAOYER.

A REAL PROPERTY AND ADDRESS OF THE PARTY AND A

^{1813,} p. 5gs), est le mot allemand serminft, composé de la racine fer, shembre, les, est aud, sprincipe, finishment; emiséquement, fermid, sprincipe de lamiero.

Voyer le Babinon, traduction anglaire, sul. 14, prelime disc. pages s., o. et h.

LETTRE DE M. CH. BROSSELARD

Monsieur le baron,

Je viens de terminer la deuxième partie du Dictionnaire français-berbère, et je compte faire parvenir, par le courrier du 30 de ce mois, mon manuscrit à M. Jaubert, afin qu'il en fasse officiellement la remise au ministre. Ce travail, résultat des recherches que j'ai faites en Algèrie depuis quinze mois, contient plus de 4,000 mots nouveaux de la langue berbère, appartenant aux divers dialectes des Chaouias de la province de Constantine, des Beni-Mzab et des Ronaras du Sahara, et enfin des tribus kabyles de l'ouest de l'Algérie. Il formera un volume d'environ abo pages, complèment nécessaire de celui qui a déjà paru,

Je ne me suis épargué, pour rendre mon travail aussi complet que possible, et digne du hant intérêt que veut bien y preorire le gouvernement, ni aucuns peines, ni aucuns sacrifices. Je puis dire qu'il a été élaboré au milieu même des tribus dont le laugage faisait l'objet de mes investigations. J'ai parcouru la province de Constantine en tont sens, du nord au sud, de l'est à l'ouest; j'ai visité presque seul des pays qui n'avaient pas encore été sillonnés par les colonnes françaises, et où les milices turques même ne passaient pas outrefois sans appréhension. J'ai pénétré dans les montagnes de l'Auras, avant qu'une expédition eût été dirigée sur cette contrée, et je n'y ai dû, dans plusieurs circonstances périlleuses, ma conservation et celle de mes compagnons qu'à la connaissance seule de la langue de ces

⁷ Gette lettre est adremée a M. le haron Baude, conseiller d'État, par M. Bromelard, membre de la Société ariatique, es attaubé à l'administration civilà de l'Algérie. M. Bromelard a pris part à la composition de la portion de distronnaire herbère qui à été récomment publis par la ministère de la guerre. Dans tous ses travaux il a eu, pour compagnon Sidi Almard, imam de Bougie, et d'origine berbère.

barbares. Je me suis avance, à la fin de l'hiver dernier, dans le Sahara, jusqu'à plus de 20 lienes au sud de Biskra, après avoir visité Sidi Ok'ha et vingt-cinq villages ou ksours du Zab; mon intention était même de pousser jusqu'à Touggourt, dont j'étais à moins de trois journées. Ce pays, outre l'avantage que j'y aurais trouvé, pour ma mission spéciale, de pouvoir réunir sur les lieux mêmes les éléments du vocabulaire berbère de l'Ouad-Rir', m'offrait encore un intérêt d'un antre ordre et bien puissant dans l'étude, si nouvelle et si importante pour nous, de ses ressources jusqu'ici à peu près inconnues, et des relations de toute nature qu'il est possible de nouer avec sex habitants, et, par ceux-ci, avec les contrées plus reculées dans l'intérieur le l'Afrique. Un ordre du général commandant supérieur de Constantine, de ne pas aller plus loin, est venu m'arrêter dans cette econsion que j'avais tout espoir de mener à bonne fin. Plus tant. un voyage de Constantine à Bône, et de ce dernier point à Philippeville par terre, route magnifique et à peine explorée jusqu'ici, m'a permis d'étudier avec soin les populations kabiles de la côte, paisibles pasteurs dont la physionomie contraste tant avec celle de leurs frères établis un pen plus à l'ouest, Enfin, j'ai parcoura, en dernier lieu, les points les plus interessants de la province d'Oran, et j'ai pu, dans ces diverses excursions, recueillir, non souvent sans d'extrêmes difficultés, tous les documents qui so rattachaient à ma mission officielle.

Je n'ai rien remis encore au ministère sur la grammaire berbère; mais tous les matériaux en sont rassemblés, et je pourrais m'occuper de la rédaction de cet ouvrage dans les moments de loisir que me laisserait ma position administrative.



BIBLIOGRAPHIE.

Grammaire persane de sir William Joans, seconde édition française, reutie, corrigée et augmentée par M. Gardin de Tasse, membre de l'Institut royal de France. Un vol. in-12 de 10 et 129 pages. Paris, 1845, Imprimerie royale. (Se trouve cher Benj. Duprat, rue du Cloitre-Saint-Benoît, n° 7-)

Detoutes les grammaires persanes écrites en langues européennes, la plus claire, la plus commode et la plus agréable à lire, est celle dont le titre précède. Malgré les nombreuses omissions et les vices de rédaction qui la déparent, la grammaire persane-française de W. Jones méritait d'être réimprimée. La première édition de cet ouvrage, publiée à Londres en 1772, était devenue extrêmement rare. On doit donc remencier M. Duprat d'avoir songé à en donner une mouvelle; et l'on ne peut qu'applisadir au choix qu'il à fait de M. Garcin de Tassy, pour présider à cette réimpression. Il est seulement à regretter que ce professeur distingué ait borné son travail à un très-petit nombre d'observations et d'additions, et n'ait pas cherché à combler les lacunes, à rectifier les urreurs que présente Fourrage de W. Jones.

Il ne m'appartient pas de me charger d'une tache devant luquelle un savant aussi compétent a recule. Je me propose soulement de signaler quelques-unes des plus graves omissions commises par W. Jones.

Dans quelques mots arabes employés en persan, la lettre l'élif se change assez souvent, chez les poêtes, en ¿ ya. Ce changement, dont j'ai eu occasion de donner plusieurs exemples dans un des précédents volumes du Journal asia-

tique ', s'appella Ill imalch. W. Jones et son nouvel édi-

teur, ont oublié d'en parler.

W. Jones sait observer (p. 18) que si des noms sinissant en s h se trouvent en rapport d'annexion avec d'autres noms ou adjectifs, le hè prend le signe hamzèh . Cette remarque est juste, mais seulement pour les noms dans lesquels le hè est formatif, comme 3 x 2 bendèh, esclare: 2 3 deritchèh, senètre. Car si le hè est radical, comme dans el rah ou 5 rèh, chemin, 3 chah ou x 2 chèh, roi, il doit prendre seulement le herrèh. La même observation s'applique au passage saivant (page 22): Quand un nom sinit en 3, l'unité est exprimée par le signe hamzèh.... commo x 2 chahma . une seule sontaine. Quand le hè sinal est radical, il faut substituer au hamzèh, pour indiquer l'unité, le 2 3 3 4 yaï vihdet, ou ya d'unité; comme 21 ou 3, un chemin.

W. Jones aurait dà faire observer que le ye d'unité se place quelquefois après le qualificatif, et non après le substantif auquel il se rapporte, comma dans cet hémistiche du sultau

Thoghril-ben-Arslan, cité par le savant anglais :

دی روز چنان وصال جان فروزی

Hier une si agréable entrevue avec ma bleo-aimée......

Ontre le ya d'unité, les Persans emploient le ya d'indéter mination, on على خنگهر, qui sert comme notre mot un une, à rendre indéterminé le nom appellatif. Ce ya s'adjoint ou pluriel, ainsi qu'au singulier, et répond alors à notre mot des Ex. وركاري, un espace de temps; كسان , des personnes;

Le ya emphatique ou de respect ماى تعظم sur lequel S. de Sacy a donné des détails circonstanciés , a été également omis par W. Jones. En voici un exemple tire de Mir-

^{&#}x27; w'série, tom. II. pag. 129-

^{*} Page 105.

Firehtale, ap. Wilken, Mirchandi Hanris Gammidarum, p. 167, n.

[·] Le Livre des Conseils, pag. 14, 15;

khond: بغرمان بادشاهی که خرگر عرد و معبرد, Par l'ordre de ce roi paissant, qui n'est jamais mort et qui ne mourra jamais اه

Je pourrais en dire autant du ya de convenance, col

Le même allence est gardé par Jones, touchant le mode de formation des noms diminutifs.

Dans le Chah-nameh, le pronom affixe singulier de la 5 personne est employé quelquefois comme sujet du verbe à la place de . Ex.:

بشجان شدش رآنكم اوكنته بود

I e repentit de co qu'il avait dit .

W. Jones remarque (p. 48) que le &, ajouté à la 1" et à la 3" personne du prétérit, forme le conditionnel, qu'il nomme potentiel, comme du le potentiel, comme du le m'affligerais. Il aurait puajouter

Histoire der Saltans Chaurides , pag . 41.

^{1.} Voyen le Liure des Conseils , pag. 47, 48 ; Semelet , li Partere des Flores ; pag. 67.

Soleub, a Pount, etc. pag. 203.

^{&#}x27; Amuri Sabeili, bilit. de Calcutta, 1816, pag. 231.

Mickhond, Vie de Djenguiz-Khan, pun. 18.

que cette lettre sert quelquesois aussi à exprimer le conditionnel passé, comme dans ces mots de Sadi: عَرَبِهُ اللهِ عَلَوْ خَتَى , «Il p'aurait par caressé le chat d'Abou Horeira, en lui donnant une bouchée. « Un chif intercalé avant le » final de la troisième personne du singulier de l'indicatif, en fait un optatif. Ce temps n'est unite qu'à la troisième personne du singulier, comme على , qu'il donne. بركت مدهاد خداى بركت مدهاد خداى بر

Cependant S. de Sacy a cité * un exemple de la seconde personne du même nombre: mais je doute fort qu'on put en rencontrer un de la première, quoique W. Jones ait rapporté le mot plus, « que je meure, » Il est hon d'observer que l'on ne peut pas employer cette forme déprécative dans les verbes on la troisième personne du prétérit se termine en » s1, comme (1888), « tomber, » (1886), « placer. »

Un grand nombre de verbes persaus forment leurs impératifs, et par conséquent leurs acristes, d'une manière trésirrégulière. Cette formation irrégulière de l'impératif peut être ramenée, sauf un petit nombre d'exceptions, à quelques règles faciles à retenir. W. Jonés a essayé de présenter toutes ces irrégularités sous une forme systématique. Il est à regretter que le nouvel éditeur français n'ait pas conservé cet utile travail, en le perfectionnant, au lieu de ranger simplement les verbes irréguliers par ordre alphabétique. Il aurait pu massi compléter la liste de W. Jonés. Voici dix-neuf verbes à joindre à ceux capportés dans la grammaire persane.

Mirkhond, Histoire des Samanides, pag. 13 de man édition.

^{*} Journal des Sacasts, 1825 . pag. 200.

Soulement Jones a ou le tort de ranger parun les verbre irréguliere des verbre qui forment leur impératif tréserégulièrement, comme المائية المنافقة, impératif المائية المنافقة والمنافقة والمنافق

The state of the s	IMPROXITATION.
برسی , préparer.	35
remplir. آگندن	آڪين
	Tec pour Te
, croitre, augmenter. بالودن ou باليد ن	بالا بال
, pardonner.	بخشا
rouler. تنودن	ట్రా
pouvoir. توانستي	توان
mordre. خانیدن on خایستی	خای
دوختی, traire.	دوش
المرشتي الماه. رشتي	ريس
رفتی, balayer.	روب
, peaer.	سنج
ريتواه, convenie	شای ب
disperser.	ڪشون
المحتون ou کاشتی lourner.	گار گرد
tomber en pourriture . گندن	کند ی
برششی, rouler, ployer,	ر فور ۱۰ ۱۰۰ مرا

La table des verbes irréguliers rapportée par W. Jones, peut donner lieu à qualques observations. Ainsi, peut donner lieu à qualques observations. Ainsi, peut pas dire signific attendes, et non accepter; ne veut pas dire flatter, mais frotter, broyer. Enfin, S. laisser, ne fait pas à l'impératif de Ce dernier mot est l'impératif de comment de comment de comment.

Un des chapitres les plus défectueux du livre de W. Jones est celui qui a pour objet la composition et la dérivation des mots. Le savant anglais commence par traiter des adjectifs composés d'un substantif et d'un participe présent, ou , pour parler plus exactement, de la deuxième personne du singu-

lier de l'impératif. Il donne plus de cent exemples de cette forme d'adjectifs. Le choix est certainement assez nombreux; mais il aurait pu être plus judicieusement fait. Ainsi, il était peut-être oiseux de nous donner quatre exemples d'adjectifs, dans la composition desquels entre le participe انشان (répandant), et cinq d'adjectifs, où figure le participe (ille) { jetant.},

Entre les diverses manières de former des noms composés, omises par W. Jones, on peut citer celle qui consiste à faire suivre un adjectif, pris adverbialement, d'un participe passe, comme فو رسيده et متسته, adolescent. D'autres mots composés se forment d'un substantif ou d'un participe précédé du pronom personnel Sis lui-même. Ex. : Sis ولى , entêté , opiniatre . خود بى . égoiste .

W. Jones fait observer que l'on forme des noms d'action composés de deux troisièmes personnes du prétérit, ou de cette personne et de la seconde de l'impératif. Il aurait du ajonter que de pareils noms sont produits par la jonction de deux secondes personnes de l'impératif. Ex. : course prompte (littéralement, cours et cours).

W. Jones a également ouis de parler des noms de nombre

distributifs et multiplicatifs.

Mais la portion la plus imparfaite de la Grammaire persano, c'est, sans contredit, celle qui traite de la syntaxe. Ici fes omissions sont en tel nombre, que nous devons renoncer à les signaler au lecteur. Nous préférens clora cet article par l'indication de quelques erreurs que nous avons cru remarquer dans les exemples rapportées par W. Jones.

A la page 23, le mot Jil pelleng est traduit deux lois par tigre. Cette méprise était excusable du temps de W. Jones; mais personne n'ignore maintenant, grâce aux savantes et judiciouses observations de M. Quatremère , que le mot d'il-

désigne la panthère.

Au lieu de la conjonction 3, en emplois quelquefois dans ces sorres de

Dans co vers (page 92) :

Le soleil du vin s'est ieré à l'orient de la coupe, si un veux obtenir la provision du plaisir, quitte ton sommeil.

L'expression برك عيش est rendue par : « Si tu désires offeuiller le plaisir ;» le traducteur ayant donné à ابرك le sens de feuille, qu'il a en effet. Mais ici l'emploi de , vin, dans le premier hémistiche, me paraît fixer le sens que doit avoir الله عنه dans le second, et je n'hésite pas à traduire ce mot par « provision ».

Ce vers du Chah-nameh

est ainsi rendu (page 104): « Mais je levai ma hache d'armes, et d'un seul comp j'ouvris un passage à mes troupes, « Le vrai sens est celui-ci: « Je frappai un coup de cette massue, et je laissai mon armée dans l'endroit où elle était. »

Dam la fable de l'Annari-Soheili, rapportée à la fin de la Grammaire persane, on lit, en parlant d'un fardin: معادة المحادة المعارة ا

Ge vers de la même fable :

^{&#}x27; Gette fruit a été indiquée par Silvestre de Sany, Joannal de Kannete, 5824, p. 208.

کنید گردنده زروی تسیساس هست بدنیکی ویدی حق شناس

est ainsi traduit: « Celui qui a formé le firmament avec de justes proportions, connaît l'exacte rétribution du bien et du mal. » Il fallsit dire: « Le ciel qui tourne continuellement. » etc. En effet, « کردیدی est le participe présent de کردیدی faire.

La première édition de la Grammaire persane de W. Jones se terminait par un court traité de la prosodie persane. M. Garcin de l'assy a retranché ce morceau, et l'on ne peut qu'approuver cette suppression. En effet, comme l'a dit M. Reinaud: W. Jones..., qui avait composé un traité spécial de la poésie asiatique, n'était pas en état de acander un seul vers. Il a accompagné certains fragments de poésie qu'il cite, d'un tableau indiquant leur valeur métrique; mais ce tableau, il l'a tiré des commentateurs nationaux sans en avoir l'intelligence.

C'est surtout sous le rapport de la correction des exemples en vers cités par Jones, que le travail de M. Garcin de Tassy présente une utilité réelle. Ce savant, qui a fait une étude particulière de la métrique des nations musulmanes, a pu corriger le texte de plusieurs des vers rapportés dans la grammaire persane. Il a cependant encore laissé subsister quelques fantes de prosodie. C'est ainsi que dans le vers cité, page 29, il faut lire , au liende . En effet, ce vers étant sur le mêtre . doit commencer par une syllabe brêve.

Le vers (page 116)

هر که نکوی کفته آلش رسد و فر که بدی کرد زیالش رسد

^{&#}x27; Notice historique et littéraire sur M. le baron S. de Sary, deuxième édition . 'pag. 40 , 47.

présente trois fautes contre la prosodie, ainsi que S. de Sacy l'a déjà fait observer , en rendant compte de la huitième édition anglaise de la Grammaire de W. Jones. En effet, la mesure étant: مستعلى مستعلى مستعلى dans le premier hémistiche, et وربحاق dans le second.

DEFRÉMERY.

Relation des coyages faits par les denbes et les Persons dans l'Inde et à la Chine, dans le su'sstele de l'ère chrétienne, texte arabe imprimé en 1811, par les soins de seu Laxeuis, membre de l'Institut; publié avec des corrections et additions, et accompagné d'une traduction française et d'échaireissements, par M. Remaun; 2 vol. in-18 de plus de 650 pages; chez Frank, libraire, Paris, rue Richelieu, et Leipzig, Konigatrasse; prix 18 fr.

Voyage au Darfour, par le cheikh Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsy, réviseur en chef à l'école de médecine au Cairu; traduit de l'arabe par le D' Panaon, directeur de l'école de médecine du Kaire; ouvrage accompagné de carses et de planches et du pertrait du sultan Alsou-Madian; publié par les soins de M. Jomard; précédé d'une préface contenant des remarques aur la région du Nil blane supérieur, par la même; dédié à S. A. Mohammed-Aly, In-5'. Paris, 1845. Chez Duprat.

M. Perron pria, au commencement de son séjour en Égypte, son maître d'arabe de lui donner pour thème à traduire le récit de ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique, et c'est ainsi que fut composé par le cheikh Mohammed et traduit par M. Perron, l'ouvrage ci-dessus. On en doit la publication à la généreuse sollicitude de M. Jomard, dont le

Journal des Samuels, foe. himi.

temps et le savoir sont toujours à la disposition de tout homme qui en a besoin pour que ses déconvertes géographiques puissent être livrées au public. La sécurité avec laquelle les musulmans peuvent traverser l'intérieur de l'Afrique rend leur secours extremement précieux pour l'exploration du Soudan, et quoiqu'ils soient loin de possèder les connaissances que l'on exige aujourd'hui d'un voyageur européen; ils nous fournissent néanmoins des idées exactes sur les mœurs des pays qu'ils visitent, et servent de précurseurs à des voyageurs européens futurs. M. Perron annonce un sécond volume des voyages du scheikh Mohammed, qui contiendra ses voyages dans le Borgou, pays entièrement incomm aux Européens, et tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique et à la civilisation de cette partie du monde, lui doivent la plus vive reconnaissance pour la constance qu'il a mise à obtenir du cheikh ees renseignements procioux et à les rendre accessibles au public européen.

Histoire de l'Afrique, de Mohammeed-ben-Abi-el-Baini-el-Kaironani, traduite de l'araba par MM. Pélissier et Rémusat. Paris. 1845. Grand in-8', 516 pages.

Cet ouvrage forme le volume VII de l'Exploration scientitique de l'Algérie, publice par ordre du Gouvernement. L'auteur traite de l'histoire générale du Maghreb jusqu'au xm' siècle, et à partir de ce temps de l'histoire de Tunis jusqu'en 1681.

La langue hébraique est-elle un dinlecte da sunscrit? Genève, 1845. In-8', 27 pages.

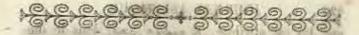
Le titre de cette brochure indique asser que l'auteur, M. Louis Delatre, répond affirmativement à la question qu'il pose, C'est un des nombreux essais que l'on voit faire aujourd'hui pour prouver l'identité radicale des langues, par la scula comparsison des sons, abstraction faite de la grammaire. Comme cette méthode porte en elle le danger de livrer la linguistique à l'arbitraire et aux inventions les plus fantastiques, ou a le droit de demander à ses partisans de fixer rigourensement les règles de leur procèdé, pour qu'un puisse le disenter avec l'espoir d'arriver à un résultat utile à la science.

AVIS

AUX ABONNÉS DU JOURNAL ASIATIQUE.

Le bureau de la Société asiatique ayant choisi provisoirement M. Benjamin Duprat (7, rue du Cloître Saint-Benoît, à Paris), pour libraire de la Société, les abonnés sont priés de s'adresser à lui pour renouveler leur abonnement pour l'année 1846. Il est hien entendu que les membres de la Société asiatique continueront, comme auparavant, à s'adresser au bureau de la Société, pour le payement de leur cotisation.





JOURNAL ASIATIQUE.

DÉCEMBRE 1845.

LA RHÉTORIQUE

DES NATIONS MUSULMANES.

D'APRÈS LE TRAITÉ PERSAN ENTITULÉ : MADÁPIE PLEALÁGAT,

Par M. Gamers pg Tassy.

tid and a street,) and the street,

CHAPITRE III.

enter the second of the second of the second

DU TROPE, a) -----

Comme le trope est une espèce de métaphore, nous devons expliquer d'abord ce qu'on entend par réalité, et par métaphore, عار, et par métaphore,

Dans la terminologie arabe, on donne le nom de réalité au mot qu'on emploie dans le sens propre

Ce accond extrait complete la première partie où l'exposition.

L. Il me resta energe à faire commune trois partier du Hudovik albaldgat les figures, עניב, qui formeront daux extraits; sufin les enigmes בי et les plagiats, والمانية والم

Proprement expense.

qui lui est attribué, معنى موضوع لد , dans le dictionnaire, ou comme une expression technique de purisprudence ou d'art, et on donne le nom de métaphore au mot qui n'est pas employé dans le sens mi lui est originairement attribué, معنى غير موضوء A. Or ce sens figuré ne peut être connu s'il n'y a dans le contexte quelque chose qui y corresponde; (un accompagnement), tandis que le sens propre nomme , position, est évident de luimême sans avoir besoin d'expression qui lui serve d'accompagnement, قرينه. La métaphore doit donc necessairement avoir un hen, axxe, reel ou metaphorique avec l'objet qu'on veut désigner; dans le cas contraire, la métaphore est fautive. Si on dit, par exemple: خد هذا الغرس prends ce cheval, « et qu'on montre un livre, l'emploi de cette expression n'est pas exact, parce qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux objets.

Lia réalité, حنيت, et la métaphore عار, sont ou verbales, c'est à dire fixées par la lexicographie, ou relatives aux lois, عرى ما ou spécialement notoires, عرى خاص, c'est à dire relatives à quelque science ou à quelque art particulier, ou généralement notoires, عرى عام, et on les classe selon cette no menclature.

Ainsi, par exemple, l'emploi du mot lion, السخ, pour un animal particulier, est une réalité verbale ou fexicographique, عنيت لغوى, et en parlant d'un braw, جام, c'est une métaphore de la même espèce, عار لغوى. De même le mot

pris pour este, dévotion, est une réalité de jurisprudence, et employé pour invocation, . عار شرع est une métaphore de jurispradence, عار حا Ainsi encore, dans la terminologie des grammairiens, نظ مخصوص , est un mot spécial , نعل , signifiant verbe, c'est ce qu'on nomme une réalité notoire spéciale, حقيقت عرق خاص ; mais pris dans le sens de créer, od. c'est une métaphore notoire speciale, حابه Enlin le mot جازعری جام, pris pour signifier un quadrapède, - est une réalité généralement notoire, حنيتت عرف عام , et appliqué à l'homme, السان, c'est une métaphore généralement notoire, الله Les mois عار عرى عام. et علية , qui ont été cités , sont à la fois des exemples de réalité et de metaphore, et les mots سبع et عبادت ، محاع عبادت والخاع et في et انسان qui ont aussi été men, انسان et tionnés, indiquent le seus réel et métaphorique des quatre premières expressions.

doit avoir nécessairement un lien. Les, quelconque avec l'objet qu'on veut désigner. Si ce lien est autre qu'un rapport de comparaison, c'est-à-dire, par exemple, s'il est relatif à la cause, s'il est nécessaire, les, etc. on nomme la métaphere substituée, les, s'il est au contraire un rapport de comparaison.

A la lettre, removée, c'est-à-dire médiate. C'est ainsi que f'ai rendu le not de dans mon premier article; mais je préfère la traduction que f'ai adoptée cette fois.

استعاره التعاره التعاره. Dans ce dernier cas, quand on omet l'objet comparé. مشبه et qu'on mentionne celui auquel on compare. مشبه به on nomme cette figure trope écident, ومشبه به exemple dans ce vers d'Açadi! :

So lune' est parfumeuse', son père est marchand de vin', ses deux narcisses' sont des tireurs d'arcs, ses deux roses sont cuirosses'.

Si au contraire on laisse l'objet auquel on compare et qu'on mentionne l'objet comparé, on nomme cette métaphore trope par métonymie, sullius. On en trouvera plus loin des exemples.

L'essence du trope est de mettre l'objet auquel on compare. A ALLA, au lieu et place de l'objet comparé, ALLA, tellement, qu'il est peu important que ce dernier objet soit ou ne soit pas exprimé. Dans ces deux cas, on nomme l'objet auquel on compare l'objet qui est emprunté, ALLA LE L'Objet comparé. L'objet pour lequel on emprante, ALLA L'ESLA.

Il sagit d'Açadi, surnomme Tuci, c'est-a-dire de la ville de Tous, en Khoroçan. Voy. sect. I", ch. i", dans mon pramier extrait-

C'est à dire son visage.

A la lettre, frottense de muse.

Cest-à-dire ses lèvres douces comme le sucre, ressemblent au vin par leur incarnat.

Gest-d-dire ses deus yenz.

[·] C'est-à-ilire ses deux joues sont convertes...

Les rhétoriciens différent d'opinion sur la question de savoir si le trope est du nombre des métaphores verbules, (figures de mots), ou des métaphores intellectuelles, (figures de pensées). Ceux qui pensent que le trope est une figure de mots donnent pour raison que dans cette phrase, par exemple, (le le le le le le mot lion signifie un homme brave, ce mot, qui est employé dans l'originé pour désigner un animal particulier, est ici l'objet auquel on compare, et n'est pas l'objet comparé, et n'est pas l'objet dans un sens qui ne lui appartient pas, et c'est ce qui constitue la figure de mots.

Les rhétoriciens de l'avis contraire disent en faveur de leur opinion que lorsqu'on emploie le mot lion pour indiquer l'objet comparé, qui est le bravé, on met en son lieu et place l'objet auquel on le compare, c'est-à-dire un animal particulier. Or, dans ce cas, le mot lion est pris pour le brave lui-même, et non pour autre chose. Et comme cette manière d'employer le mot lion a rapport à l'esprit. Le, ét non à l'expression, and le trope est, disent-ils, une métaphore intellectuelle, c'est-à-dire une figure de pensées et non de mots.

Si dans le trope on n'emploie pas pour l'objet comparé, , même, celui auquel on le compare, , il n'est pas exact d'accompagner l'emploi du trope d'une expression d'étomement.

comme, par exemple, dans ces deux vers arabes :

Elle est debout ma garantissant du soleil, cette ane qui m'est plus chère que ma propre ame.

Elle est debout me garantissant, et j'ai lieu de m'étonner

qu'un soleil me garantisse du soleil.

Si le poète ne prend pas la personne dont il parle pour le soleil lui-même, l'expression d'étonnement n'est pas juste; mais des auteurs pensent que, dans l'espèce, on ne pout pas prétendre que la soleil soit pris dans le sens qui lui est ordinairement attribué. A page car on sait bien que l'homme n'est pas identique avec le soleil; auquel cas, le poète a pu avec raison exprimer l'étonnement du fait dont il s'agit.

La différence entre le trope, المتعارف, et le mensonge, بأوجل , c'est que le fondement du trope repose sur une sorte d'explication. أوجل , car ou attribue à l'objet comparé , ain. la qualité , والما المنابع , et on y joint un accompagnement, أوجلة , pour indiquer que l'expression ne doit pas être prise dans le sens qui lui est ordinairement attribué, d' والمنابع المنابع المنابع

Quelquefois ce que je nomme accompagnement, عرينه, consiste en une scale chose, comme dans ce vers d'Açadi:

L'ame est troublée par ce buis qui marche; la raison se retire à cause de ce corall qui parle.

Les mots ، پوينده, « marchant, » et مربنده, « parlant, » sont l'accompagnement, مربند, des mots المربان , « buis, » pris pour la taille de la mailresse, et de مرجان, « corail, » pris pour les lèvres.

Quelquefois cet accompagnement, qui équivant à ce qu'on nomme le contexte, consiste en plusieurs choses, comme dans ce vers de Klacania etnali

Lorsque, au suryeri du croissant de la lune, tu mudras frapper Mercuse, ce sera Mars que tu atteindras.

lei les mots عن به المنابع ال

On divise le trope, olival, de la même manière que la comparaison, ASAD, en égard aux considérations suivantes:

on in Relativement à l'objet qui est empruté; والمناور et à celui pour lequel on emprune; ما والمناورة المناورة المناورة

a* Relativement au sujet de la comparaison;

ce qu'on nomme dans le trope sujet comprenant, sola sa, c'est à dire, l'idée commune aux deux objets que réunit le trope.

3º Relativement à la réunion de ces trois choses.

A Emin, par rapport à des considérations autres que les trois précédentes,

Ces quatre considérations seront développées dans quatre sections différentes.

Classement du trope relativement à l'objet qui est emprunté et à celui pour lequel on emprunte. ारी अंक्ष्मक, देवाची जिसमें मिता है।

Sous ce point de vue, le trope se divisé en deux espèces. La première nommée Millall, pa concordante, a est celle dans faquelle on pout reunir en la même personne ou chose les deux objets du trope, comme, par exemple, dans le verset suivant du Coran; où le trope consiste à employer vidy who repour direction; who he say is all the an avons nous pas vivilie celui qui était mort, a co qui signifie a n'ayons-nous pas dingé celui qui était agaré. Dans cette comparaison, la vie est l'objet emprunté det la direction l'objet pour lequel on emprunte. Or la réunion de ces deux choses dans la même personne est possible...

La seconde espèce, nommée opposante, estes est celle dans laquelle les deux objets du trope ne peuvent pas être réunis dans la même personne ou e Viana monaga de leju en menerej de le

chose. C'est, par exemple, lorsque l'on compare à un vivant, un mort dont les belles actions sont restées sur la page du siècle; ou bien à un mort, un vivant qui est on insensé, ou sans énergie, ou endormi. Il est évident que dans ces deux cas la réunion de l'idée de vie et de mort dans le même individu est impossible.

Classement du trope par rapport à l'idée commune qui en en réunit

Sons ce point de vue le trope se divise en quatre classes.

La première se compose des tropes dont le sujet. جنے ou l'idée commune est à la fois comprise et dans l'objet emprunté et dans celui pour lequel un emprante, comme, par exemple, le mot قطع dans ce verset du Coran : وتطعناهم في الم

A la fin de la section II du chapitre in du premier extrait-

deux abjets du trope); ce qui equivant à ce qu'en nomme dans la comparanen des deux objets.

I VII. 169. almost it at the ship and the way to

tions sur la terre. « En effet, le mot est employé pour signifier couper (séparer) l'un de l'antre des corps qui sont réunis. Or, dans le verset que nous venons de citer, la division des nations, est l'objet pour lequel on emprunte, et la séparation des corps, idad l'entre des corps, idad l'entre des commune, c'est la dissolution de la jonction et de l'union, et elle se trouve comprise dans les deux objets du trope; mais elle a plus d'énergie dans l'objet emprunté que dans l'antre de l'union de la printé que dans l'antre de l'union de la printe de l'uni

En voici un autre exemple emprunté à Abd ut-Waci Jabali :

Tu es comme un discours et une preuve à l'égard de to conduite délicate; et quant à ton unble lignage, tu es une action et un témoignage.

Ce vers signifie : « tes discours et tes actes attestent la conduite délicate et ton noble lignage. » Or cette attestation est exprimée dans le trope par les mots » ce temoignage , « et , « preuve. »

La seconde espèce est celle dans laquelle le sujet qui reunit les deux objets du trope.

L'auteur du Mutas wal dit à ce sujet que tel est le trope qui couziste à assimiler à la reprise, ..., d'une déchirure dans un vétement, la réparation, ..., des mailles d'une cuirasse. L'idée commune est jei de rattocher. ..., et elle est comparise dans les deux objets de trope; mais elle a plus d'énergie dans le premier

n'est compris ni dans l'un ni dans l'autre, comme, par exemple, lorsqu'on se sert du mot lion pour indiquer un homme brave; car ici l'idée commune, c'est la bravoure, chose qui n'est réellement comprise ni dans l'homme ni dans le lion.

Le vers suivant, de Hakim Ansari , offre un exemple de ce genre de trope :

Ton corbeau est devenu blane dans la main du tempa. Nal autre qu'un magicien n'a pu changer ainsi sa couleur.

lei l'auteur entend par le corbeau la jeunesse, et le sujet du trope, c'est la noireeur;

La troisième espèce, c'est lorsque le sujet qui réunit les deux objets ou l'idée commune est manifeste à la première vue, comme dans ce vers de Nizami:

Mes nègres adorent encore le feu; mes yeux sont encore langoureux (ivres) comme ceux des Turcs.

Le trope consiste ici à désigner, par les nègres, les cheveux on les monstaches, et par le feu, la joue. Or l'idée commune est, dans le prender cas, la noirceur, et, dans le second, l'éclat, ce qui est évident au premier coup d'œil.

Sur en polite; voy, de Hammer, Gesch, des Bulch. Pese, pag. 461

La quatrième espèce, c'est lorsque le sujet réunissant, وجد جامع, est caché, et que les gens seulement d'un esprit cultivé peuvent le deviner.

Le vers arabe suivant; où l'auteur parle de son cheval, qui était bien dressé, offre un exemple de ce trope, nommé extraordinaire, غريبه

Il (le cheval) mache son mors (paisiblement), jusqu'au retour du visiteur), lorsque ce dernier a lie sa bride à l'arçon de sa selle.

Dans le trope de lier l'arçon de la selle avec la bride, la chose empruntée, and, c'est le mot luis le qui signifie proprement lier le pied au genou de manière à former an anneau, ce qui est dit ici de la bride qu'on attache à la selle. Or le sujet de la réunion des deux objets est caché.

Quelquesois le trope ordinaire, عاميه, et commun, عراب , acquiert de la singularité, عرابت , par l'application qu'on en fait ، comme dans ce vers de Khacani, qu'il adresse au soleil :

De ton abondance, les deux petits nègres, dans leurs deux berceaux, se nourrissent de lait.

C'est-à-dire du cavalier qui l'a daissé pour aller faire une visite.

La même chose a tieu pour la comparaison. Voyer à la fin du
5 x. section IV du chapitre 1", dans le premier axtruit.

Ici le poête, par les deux petits nègres, entend la prunelle de l'œil, et par le lait, l'éclat du soleil. Il veut dire : la prunelle de l'œil tire du soleil sa faculté de voir, de même que l'enfant tire sa force du lait qui le nourrit. Or, quoique les choses qui sont mentionnées dans ce trope soient isolément communes, toutefois, à cause de leur réunion, elles acquièrent de la singularité; car ici le sajet réunissant, c'est le profit que retire une chose noire et petite d'une chose blanche et brillante, et non pas simplement le noir et le blanc.

SECTION III.

and the countries of the balloon

Classement du trope, taut par rapport à la chose pour laquelle on emprante que pour la chose amprantée, et relativement à l'idée qui les réunit.

Chapitre I", section II du premier extrait.

Le premier, c'est lorsque les trois choses dont le trope est formé sont sensibles, comme dans ce vers de Khacâni:

Le millet doré sort des pores du flacon de terre qui a absorbe l'eau de la fraiche tulipe.

Ici le poête compare le vin à la tulipe, et l'humidité qui transpire du vase de terre, au millet doré. Ce qui réunit ces deux objets, c'est la couleur, la forme et la quantité, et ces trois choses sont sensibles.

Le second, c'est lorsque les deux objets du trope sont sensibles, et que le sujet réunissant, وجامع , est intellectuel, comme dans ce passage du Coran: جامع , et un signe pour eux , c'est la nuit, de laquelle nous arrachons le jour s lei, l'objet de l'emprunt, et la chose empruntée, مستعار منه, c'est un individu auquel on murait arraché la peau; enfin, le lien des idées, وحد حامع , c'est l'apparition des ténèbres de la nuit et de la disparition des ténèbres de la nuit et de la disparition du jour, qui est pareil, en quelque façon, à l'écorché après l'écorchement. Or, la combinaison de ces choses est une affaire de l'esprit et non des sens.

Cest-à-dire une marque de notre paissance, propre à faire nue impression sur eux (c'est Dieu qui parle). Ces mots sont tirés de la surate xxvr, v. 37

La treisième, c'est lorsque l'objet de l'emprunt, est sensible, et que l'objet emprunté, sont et le sujet réunissant, وجد جامع, et le sujet réunissant وجد جامع, sont intellectuels, comme dans ce vers de Maçud-i Sad!

Lance dans les rangs (de l'ennemi) la montagne monvante (ton cheval); tire du fourreau la mort éclatante (ton épée).

Ici le poète représente l'épée par la mort, et l'idée commune, c'est que l'une et l'autre font périr.

La quatrième, c'est lorsque l'objet emprunté, est sensible, et que celui pour lequel on fait l'emprunt, مستعار لم, ainsi que ce qui les lie, حامع, sont intellectuels, comme dans ce vers de Khacani:

Son opée est grosse de la victoire; la voilà, regarde la ; les taches de sa face témoignent de sa grossesse.

Ici le pocte a employé le trope de la grossesse en parlant de l'épée qui va remporter la victoire.

C'est-à-dire Maçud, fils de Sed; car entre deux nous propres l'erafat remplace le mot par fils. Sur cet idiotisme, voyes mon édition de la Grammaire persane de Jones, pag. 17. Maçud, fils de Sad, est un aucien poète persan, dont M. de Hammer parle dans om intéressante Histoire de la présie persane, pag. 47.

pour signifier qu'elle se prépare, et qu'elle est sur le point d'avoir lieu, et l'idée commune, et ..., c'est la disposition et la préparation.

La cinquième, c'est lorsque les trois choses sont intellectuelles.

La sixième, c'est lorsque le sujet réunissant, etant composé, il y a quelque chose, etant composé, il y a de sensible et quelque chose d'intellectuel, et que l'objet pour lequel on emprunte, al , et celui qui est emprunté, مستعار منه, sont tous les deux sensibles, comme lorsqu'on dit : ايت صيا, j'ai en un soleil, c'est-à-dire un homme pareil au soleil par sa position brillante et son importance. Un tel trope est du nombre de ceux qui se distinguent par leur singularité, اندرت D'ailleurs, à la rigueur, il y a ici deux tropes, et c'est pour cela que Sukāki 1, dans son Miftāh ul-ulūm, ne compte que cinq espèces de tropes ou emprants, استعارة, savoir : l'emprunt de la chose sensible pour la sensible, par un lien commun sensible, وبوجه عقلي , ou intellectuel , بوجه حسى ; l'emprunt de la chose intellectuelle pour l'intellectuelle; استعارة معقول لعقول, cefui de la chose sensible pour l'intellectuelle, امتعاره بحصوس لعقول, et enfin l'emprunt de la chose intellectuelle pour la sensible, استعاره معقول لحسوس.

Surnom du célèbre rhétoricien Sirai uddin Abû-Yecûb Yûçûf; qui a écrit en arabe le constant de les selences, s' ouvrage didactique, dont on donne lei un passage.

SECTION IV.

Classement du trope, d'après des considérations différentes des trois précédentes,

En premier lieu, eu égard à l'expression empruntée, المنطاع , le trope est de deux espèces, le réel ouoriginal, المنطاع , et le dépendant ou secondaire, للبعبة . Le premier est celui dont l'expression empruntée est un nom générique, المناء , comme quand on emploie le mot lion pour signifier « un homme brave, » et le mot rose pour signifier « la joie. » Il en est de même d'un nom propre qui s'emploie comme nom générique dans un sens connu, comme lorsqu'on appelle tropologiquement Hatim un homme généreux, et Rustam, un brave,

Sukāki dit ā ce sujet, dans l'ouvrage cité plus haut : « On nomme cette espèce de trope réel, ou original, اصلحال, parce que le trope est fondé sur la comparaison de la chose pour laquelle on emprunte, أَعْلَى أَمُ الْمُعْمِّلِينَ الْمُعْمِلِينَ الْمُعْمِّلِينَ الْمُعْمِّلِينِ الْمُعْمِينِ الْمُعْمِينِ الْمُعْمِّلِينِ الْمُعْمِينِ الْمُعْمِين

ginal ou réel se donne aux tropes qui expriment les vérités dont il s'agit. »

Le trope dépendant ou secondaire, معدد, est celui dans lequel l'expression empruntée, الفظ , est, ou un verbe, ou un mot qui y ressemble, est, ou une particule, المند ندل , ou une particule, ni la particule n'ont la propriété de pouvoir être qualifiés (à la manière des substantifs), et cependant l'essence du trope git dans la qualification بناى استعاره بر موصوفيد, comme Sukâki l'explique dans le passage qui précède. Or, dans le trope dépendant ou secondaire, l'objet qualifié, موسوق, c'est le sens du nom d'action du verbe et les dépendances du sens des particules. Ainsi, l'emploi de l'expression trope, المنتعارة برعوبية, et n'est ni original, ni réel.

le nom de patient ou participe présent de la l. et le nom de patient ou participe passé de l. M. de Sacy, dans sa Grammaire arabe, tom II, pag. 527, 2 édition, donne ce nom à un simple adjectif lorsqu'il peut être considéré comme représentant le serbe.

point du départ; & a, pour exprimer la fin ou le terme; & dans, pour exprimer la circonstance de lieu; & afin que, pour exprimer le bat, etc. » Or, le commencement, la fin, la circonstance de lieu, le but, tout cela n'est pas le sens de ces prépositions; mais ce sont des dépendances de leur sens. Aussi les grammairiens ont-ils défini les prépositions, « ce qui indique le sens qui est dans une autre chose, »

On peut donner, pour exemple du trope formé d'un verbe ou de ce qui est assimilé au verbe, le vers suivant de Sanâyî :

La bouche de ton esclave ne sourira pas agréablement, tant que le tranchant de ton épée ne pleurera pas abondamment.

Ici le poète a employé l'expression de pleurer, pour indiquer le sang qui dégoutte de l'épée, et le mot emprunté est un verbe à l'avriste, accompagné de la négation.

Dans l'expression arabe, الحلقة بكان الطقة بكان العربة الموادي العربة ا

¹ Sur ce poéte, voyez mon premier extrait, section III du chapitre t".

et l'indication, دلالت, et non entre parlant, نطق, et indiguant, آاء.

On trouve un exemple du trope exprimé par une particule dans ce verset du Coran ! : التقطم آل Les gens de Pharaon فرعون ليكون لهم عدوًا وحرمًا le prirent (Moise), afin qu'il fût pour eux un ennemi et un chagrin. » Or, ici dans, ليكون, la conjonction J. que les Arabes nomment le lâm de motif ou causal , لام تعليل , est employé tropiquement , ou plutôt : le sens qui en dépend. En esset, le but que Pharaon se proposa en prenant Moise, ne fut pas la haine et le chagrin, mais bien l'amitié et l'intention de l'adopter pour son fils. Toutefois, comme en définitive cela se changea en haine et en chagrin, on a remplacé par ces deux choses, dans le texte du Coran, l'amitié et l'adoption, et le mot emprunté à cet effet, لغظ مستعار, c'est la conjonction J; mais le trope se trouve en réalité dans le sens qu'on a en vue et qui dépend de J, sens que cette conjonction amène par voie de conséquence, بعيت, et non par voie d'originalité ou de réalité, اصالت.

Dans le trope dépendant ou secondaire, l'équivalent ou l'analogae, قرينة, de l'emprunt, التعارف, c'est donc ou le participe présent, فاعل, ou le passé, بخرور, ou un mot dépendant d'une particule, منعول, Par ex. dans l'expression المناد, ala circonstance a ainsi parlé», la relation, السناد, de بنطق parler, à السناد, etat, circonstance, est l'équivalent ou

XVIII. 7.

استعاری, du trope ou emprunt, خرینه, parce qu'en effet, نطق, parler, ne se rapporte réellement pas à احال , état. Et ceci offre un exemple du trope dépendant d'un nom d'agent, ناعل Voici un vers'arabe où il l'est d'un nom de patient,

La justice s'est concentrée, à notre égard, en un imam qui a tué l'avarice et vivilié la générosité.

Le rapport, نسبت, qui est ici entre قتل, tner et بنارة. l'avarice, entre احيا, vivifier et جاد اله. la générosité, est un rapport d'analogie, فرينه, et les mots tuer et vivifier sont des tropes ou des emprunts, استعاره.

Les paroles du Coran : منفره بعذاب الم « Annonce leur un châtiment douloureux » « offrent un exemple de l'emploi, dans ce cas, du mot dépendant d'une particule. En effet, le mot بادد , panition ومنا est un génitif, est l'analogue ou l'équivalent, مونا و المناح , d'un autre mot ; car بالدراء , l'annonce, dans ce verset, est un trope ou emprunt, pour الذراع , menace-les.

En second lieu, les objets du trope peuvent être ou ne pas être indiqués d'une manière détournée. C'est ce qu'on nomme, خريد, dépouillement et, indication détournée (proprement distilla-

tion). Sous ce point de vue, le trope se divise en trois espèces.

راستعاره مطاقع (divorcé). مطاقع مطاقع المتعارة مطاقع المناوة مطاقع المناوة مطاقع المناوة المن

La fleur sur le remeau est pareille à la joue des belles. La violette, sur les lèvres d'Éve, est comme le scorpion qui eulève le cœur.

Dans co vers, le poête a employé le trope du scorpion pour les moustaches naissantes, et il n'a mentionné, en aucune façon, les attributions, ملاعات , des deux objets du trope,

a" Le trope dépouillé, مستعاره بجرده, où l'on mentionne seulement les qualités et les attributions de l'objet de l'emprunt, مستعارك , comme par exemple dans ce vers de Khacanî:

A cause du bruit de mes sonpirs, tes amandes n'ont pas dormi pendant toute la moit dermière.

Ici le poête a employé le trope de l'umande pour

l'ail, et le verbe dormir est mentionné comme une des attributions. المحات, de l'ail.

المتعارة مرهب المتعارة والمتعارة مرهب المتعارة والمتعارة المتعارة المت

Le vers suivant d'Anwari offre un exemple du trope indiqué d'une manière détournée,

Si le jardin n'avait pas socrétement le dessein de faire une attaque, les étangs seraient-ils tous pleins d'épèce et de cuirasses?

lei le poète a comploye comme tropa l'épée et la cuirasse, pour les flots de l'étang. Or, l'attaque est une des attributions de l'épée; et ce dernier mot, ainsi que la cuirasse, exprime l'objet emprunté.

Sukaki² dit : le propre du ترشيع, c'est de paraître

¹ Jurisconsulte qui vivait dans la première moitié du son aibele. Voyes Ibn Khallican, traduction de M. le baron M. G. de Stane, tom, II, pag. 195.

^{*} Voyez la note de la page 440.

oublier, تشبيع, la comparaison, تشبيع, et de détourner l'attention de ce qui la rappelle, comme dans ce vers d'Abû Tamâm ¹:

Et il monte jusqu'à ce que les insensés s'imaginent qu'il a affaire dans le ciel.

Ici l'action de monter ou l'ascension exprime la dignité élevée de la personne dont il s'agit, et le second hémistiche est l'attribution de cette expression tropique, مستعار منه.

Quelquesois le dépouillement, جريه, et l'indication détournée, حرشيع, se trouvent réunis l'un et l'autre dans un même trope, comme dans ce vers de Khacani:

La balle d'or déchire la robe du ciel et la coupe; elle arrête manifestement l'aurore.

lci le poète a employé, au lieu de soleil, l'expression balle d'ar; or les mots ciel et aurore sont convenables, à l'objet pour lequel on emprunte. مار منه, à l'objet pour lequel on emprunte. مار منه, qui est le soleil, et les expressions robe et déchirer, s'adaptent à l'objet emprunté, مستعار منه, qui est la balle.

Gélèbre poète arabe. Voyez de Sacy, Chrest. urabe, tens. III., pag. 35.

L'indication détournée, ترشيع, dans le trope, استعاره est plus éloquente que le dépouillement, عربد, et que le retranchement absolu, تحريد, et que le retranchement absolu, تحريد, et que le retranchement absolu, c'est à dire qu'on substitue tout à fait l'objet auquel on compare, مبالغه در تشبيه, à l'objet qui est comparé, مشبه به. Or, la mention des qualités qui conviennent, ملايم, au premier, augmente naturellement l'éloquence de ce genre de comparaison.

Sukākî dit à ce sujet dans le Miftâh : « Pour le trope récl, الاستعارة القيقة, il faut que la comparaison entre les deux objets, dont l'un remplace l'autre, soit évidente par elle-même, ou qu'on puisse facilement la concevoir; sans cela, le trope n'est plus trope, il rentre dans la classe de l'énigme,

et des mots couverts, الغاز , a

Une autre espèce de trope est celle qui a lieu par mode de similitude; بر سبدل عثيل, c'est lorsque les objets du trope, متعارك وستعارك ومنعار مناور et l'idée commune qui les unit, وجه جامع, sont chacun tirés, de plusieurs choses, comme par exemple lorsqu'on dit à une personne qui hésite sur un point: مناور اخراد وتوقر اخراد القاراك تعكم رجلا وتوقر اخراد عرما القاراك تعكم رجلا وتوقر اخراد القاراك تعكم وجلا وتوقر اخراد القارات المعامدة dans ce vers d'Anwari:

خرد زان تیره کشت للن مراکنتا که با من هم بگرمهتاب بیمائ بیگل خورشید اندای Ma raison a'est obscurcie '; mais Dieu m'a dit: Veux-tu done, comme moi, mesurer la lune avec un gaz ', et couvrir le soleil de boue?

Enduire le soleil de houe et mesurer la lune; c'est un trope pour exprimer un acte insensé.

L'auteur du Talkhis appelle cette espèce de trope, métaphore composée. Sukaki dit à ce sujet, dans le Mistah : « Ce qu'on nomme la comparaison de similitude, Land, est une sorte de trope; car toutes les comparaisons sont des similitudes à la manière du trope; il n'y a pas au fond de différence.

Le trope, par métonymie, عنايد , est celui où on exprime l'objet comparé, مثيد , et où celui auquel on le comparé, مثيد به n'est exprine que par un analogue, تربية . Or, dans ce cas, cet analogue est un trope d'imagination,

Je ne traduis pas (6), qui est pour (6) ; la cause de cela, sou cà cause de lai ou d'elles, parce que ces mets se rapportent à ce qui précède dans la pièce de persie d'où ce vers est tiré.

Nom d'une mesure persane et de l'instrument qui serva le déterminer.

^{*} Sukaki dit, dans le Miftah, que le trope par métonymie doit avoir le parfirm, * 5, de la comparaison.

Le mode de ce trope consiste donc à mentionner l'objet comparé, et à indiquer quelques unes des circonstances inhérentes à l'objet auquel on le compare, et qui est supprimé. Ainsi, la mention de l'objet comparé, et la suppression de celui auquel on compare, et la suppression de celui auquel on compare, et énoncer, en rapport avec l'objet comparé qui est exprimé les circonstances inhérentes, leté, à l'objet auquel on compare, qui est supprimé, telle est la définition du trope d'imagination, et le est la définition du trope d'imagination,

Cette espèce de trope se subdivise en trois varietés, à cause que les circonstances inhérentes. والزم sont particulières à l'objet auquel on compare, مراجه , et qu'on exprime en vue de l'objet comparé, مراجه , sont au nombre de trois : 1° ou bien elles constituent l'objet auquel on compare en dépend tout à fait; 3° ou bien enfin aucun de ces deux cas n'a lieu.

Exemple du premier cas:

فلسان حالى بالشكايلة النطلق

La langue de mon état 'exprime ma plainte meux (que je ne pourrais le faire réellement).

Dans cet hémistiche arabe, on compare l'eut à une personne qui parle, ce qui est un trope par

¹ Sur cette expression, voyes la prélace de mon ouvrage intitulé Les Oiseanz et les Fleurs, pag. 8.

métonymie, استعاره بالكنايع, et la mention de la lanque, sans laquelle on ne saurait parler, c'est le trope d'imagination, استعاره خييليه.

Exemple du deuxième cas : مع تعبين اللية نصبت

« les griffes de la mort sont tombées sur lui.»

Dans cette expression métaphorique, le poète a comparé la mort à un lion; mais il n'a pas mentionné l'objet de la comparaison, a ann, qui est cet animal, et c'est ce qui constitue le trope par métonymie. En second lieu, il a parlé des griffes qui rendent complet le corps du lion et en font partie, pour signifier la mort qui est l'objet comparé and, ce qui est le trope d'imagination.

bride de la sagesse est dans ses mains, s

lei la sagesse est comparée à une chamelle par un trope de métonymie, استعارة بالكنايع , et la bride, qui est une dépendance non constitutive , غير مقومة de l'objet auquel on compare, معبد به, est mentionnée pour l'objet comparé, accèst un trope d'imagination, خبيلية

Au reste, les rhétoriciens éminents ne sont pas d'accord sur cette distinction du trope par métonymie et du trope d'imagination. On trouve leurs opinions exposées, avec les preuves à l'appui, dans le Mutumwal du savant Taftazani.

CHAPITRE III.

DE LA MÉTAPHORE SUBSTITUÉE, خاز مرسل.

Do entend par là une expression qui est employée dans un sens différent de celui qui lui est ordinairement attribué. موضوع له, mais dans laquelle le rapport, معالف , entre le sens réel et le métaphorique n'est pas une comparaison. C'est comme lorsqu'on dit, par exemple: علان درين كار دستى دارد une main) pour cette affaire », c'est dire: ll a pour cette affaire une aptitude عند واله particulière. Ici le rapport entre les deux sens est celui de la chose, الحد , avec le lieu où elle se passe, الحد , car la main est le lieu, الحد , de la manifestation dont il s'agit. Le rapport doit être général, والمناسفة والمن

La première, c'est lorsqu'on donne au tout le nom de la partie, comme dans ce vers de Sanâyi:

Il fut un océan pour l'amour et une oreille pour le cœur, un œil pour la loi et une âme pour la religion.

lei le but de l'assimilation. Jest, c'est d'employer le mot æil dans le sens de gardien.

La seconde espèce, c'est lorsqu'on désigne la partie par un mot qui désigne le tout, comme dans ce verset du Coran : جعلون اصابعهم في اذانهم: « Ils mettent leurs doigts dans leurs oreilles », c'est-à-dire l'extrémité de leurs doigts.

La troisième espèce, c'est lorsqu'on exprime l'effet, par le nom de la cause, ..., comme dans ces vers de Sanâyî:

O toi qui es rassasié, vois ce que c'est que la faim; ò toi qui es courbé à cause du repentir, vois ce que c'est que la prosternation.

Étre rassasié est pris ici dans le sens d'être dégoûté, et le rassasiement est la cause du dégoût de la nourriture.

Par régétaux on entend ici la pluie, qui est la cause de leur développement:

La cinquième espèce, c'est lorsqu'on donne à une chose un nom qui ne lui convenait que dans un temps écoulé, comme dans ce vers d'Attar²:

^{1 11, 18,}

Farid-uddin, surnommé Attar, est un célèbre poète mystique; dont l'ouvrage intitulé: Pand-udmah, ouvrage qui ressemble à l'Ecclésiaste de Salomon, et encore plus à l'ecclésiastique, a été publié et traduit en français par l'illustre S, de Sacy.

حد بیعد مسر خسدای پسال را آنڪه اعان داد مشت حال را

Louange infinie au Dieu de toute pureté qui a donné la for à une poignée de terre!

Par cette dernière expression, le poête entend Adam, qui fut d'abord en effet une poignée de terre.

La sixième, c'est lorsqu'on donne à une chose un nom qu'elle aura postérieurement, comme dans ce passage du Coran ! : أو أواق أعصر خرا « Je me vois pressant le vin. » Par le vin, on entend ici le raisin dont le suc devient ensuite du vin.

La septième, c'est lorsqu'on indique le lieu. عدا. à la place de ce qui s'y trouve, J (c'est-à-dire le contenant pour le contenu) comme dans ce verset du Goran 2 : الله عنادية المعنان « qu'il convoque son assemblée», c'est-à-dire les gens de son assemblée.

La huitième, c'est lorsqu'on nomme la chose, , pour le lieu où elle se passe, حال , comme واما الذين ابيضت dans cet autre passage du Coran Quant à ceux dont les visages » وجوههم نغى رجة الله blanchiront (au jour de la résurrection), ils seront dans la miséricorde de Dieu. » Par le mot de miséricorde on entend ici le Paradis, qui est le lieu de la miséricorde de Dieu.

La neuvième, c'est lorsqu'au lieu de la chose ou

Chapitre air, intitulé Surate de Joseph, verset 36.

XGV1, 17.

³ III. 105.

nomme son instrument, comme dans ce vers de Sanàyi:

Elle tient le milieu entre le corps et l'esprit. De ce côté-ci il y a la langue, et de celui-là l'oreille.

Ge vers est la description complète de la parole, ناسن. Le poête veut dire que la parole retire ses avantages de l'esprit, عتل, et les procure au corps; or la langue est l'instrument de l'enseignement, et l'oreille, de l'instruction qu'on reçoit.

En résumé, dans le rapport, علاقه, de la métaphore substituée, جاز مرسل, il faut qu'on puisse trouver une relation nécessaire entre les objets. et qu'on puisse s'autoriser de l'exemple des écrivains éloquents.

CHAPITRE IV.

BE LA MÉTONYMIE, ALLIS.

Ce mot, عناه. est le nom d'action d'un verbe arabe signifiant laisser la clarté. قرل . s'exprimer d'une manière obscure. Mais comme expression technique, il signifie donner au sujet, الزم le sens qui convient à l'attribut, مازوم, ce qui est le contraire de la métaphore. عار , où on ne s'occupe que de l'attribut, مازوم, comme nous l'avons expliqué plus haut.

La métonymie est de trois espèces: la première, c'est lorsque, par cette figure, on veut seulement faire connaître l'essence même du sujet, (l'objet qualifié). La deuxième, c'est lorsqu'on vent indiquer une qualité, viv., d'entre les qualités du sujet. Et ici, par l'expression de qualité, vii faut entendre une chose, viv., qui est mise à la place d'une autre, et non pas ce qu'on entend, en terme de syntaxe, par le mot qualité, viv., qui signifie proprement un adjectif. La troisième, c'est lorsque le but de la métonymie est l'affirmation, color, ou la négation, vi., d'une qualité du sujet.

Quant à la première espèce de métonymie, celle dans laquelle on a pour but l'essence même du sujet. خات موسوئ, elle se subdivise en prochaine, c'est lorsqu'on mentionne une qualité qui est particulière au sujet spécial qu'on a en vue, et qu'on a seulement l'intention d'indiquer par là l'essence même de l'objet, comme dans ce vers de Khacanî, où il s'adresse au soleil:

Au dessus de toi est le brave au corps d'argawan', en bas la mariée musicienne.

Cest-à-dire rouge. Solon le Burhin-i cati. l'argawan est un arben dont les fleurs sont très-rouges et odorantes, et qui possède des qualités médicinales décrites dans ce célèbre dictionnaire person. Des Orientaux mont assuré qu'il faut entendre par là l'arbre de Judés (Green tiliquantrum).

Par la première expression le poête entend la planète Mars, qui est au-dessus du soleit, et par la seconde, Venus, qui est au-dessous.

La métonymie éloignée, c'est lorsqu'on mentionne quelques qualités propres en tant que réunies à un sujet spécial. Le but qu'on se propose par là, c'est de pouvoir particulariser le sujet dont il s'agit, comme, par exemple, dans le vers suivant de Maçud-i-Sad¹:

Demande cette chose qui fortifie le tempérament; demande cette satisfaction du gosier; demande cette tulipe pour les yeux : demande ce sédiment pour le cerveau.

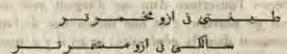
Par la réunion de ces qualités, le poête veut désigner le vin. Il est clair qu'une seule ne serait pas suffisante pour l'indiquer.

La seconde espèce de métonymie, حناية, celle par laquelle on veut seulement exprimer la qualité elle-même, نفس صغت, et non l'essence du sujet, se divise aussi en prochaine et éloignée. La première est celle qui exprime sans intermédiaire, ي وسايط, c'est-à-dire médiatement, le transport, مازوم, du sujet, الازم, à l'attribut, مازوم, et cette première espèce se subdivise encore en deux

¹ Sur ce poête, royez ma note précédente, pag. 439-

Cest-à-dire: je pense « cette chose qui rend les youx aussi rouges que la tulipo. »

variètés: 1° celle dans laquelle la métonymie est évidente, واضع; 2° celle dans laquelle elle est cachée, خق. On trouve un exemple du premier cas dans l'expression citée précédemment!, طويل النجاد, (long de baudrier) pour signifier de haute taille. Le vers suivant, de Sanâyî, en fournit un autre exemple:



Il n'y avait pas de caractère plus actif que le sien, il n'y avait pas de voyageur qui retroussêt davantage sa robe.

Retrousser sa robe ou la relever dans sa ceinture, c'est une métonymie pour signifier, se préparer à voyager...

Le proverbe arabe, will عربض, « large d'occiput, » nous offre un exemple de la seconde variété; c'est une métonymie pour indiquer un sot ...

La métonymie éloignée, ميك , de la subdivision dont il s'agit, est celle dans laquelle le transport du sujet, مازوم , à l'attribut, مازوم , a lieu par des intermédiaires , وسايط , comme dans l'exemple cité dans mon premier extrait , مشاوط , «abondant en cendres» pour indiquer un hôte généreux.

En voici un autre exemple, dans le vers suivant de Nizamt:

^{*} Premier extrait, introduction de l'exposition.

Les Provençans disent aussi en proverbe : Grosso testo paou de sen.

Dans l'introduction de l'exposition

بزرگی بایدت دل در سنجا بند سرکیسه به برگ کندیا بند

S'il te faut la grandeur, mets ton cœur dans la belance (de l'équité); et forme le sac de ton argent avec une queue de porreau.

Serrer l'ouverture d'un sac d'argent avec une queue de porreau, c'est une métonymie de l'empressement dans la générosité; or ici il y a transport. Juil, du sens d'attacher avec une queue de porreau à celui de n'être pas serré en parlant de l'ouverture d'un sac d'argent; parce que, de cette manière, le sac est promptement ouvert, et qu'ainsi on en distribue le contenu sans retard.

La troisième espèce de métonymie, خابد , avonsnous dit, c'est lorsqu'on a pour but d'affirmer, الابات ou de nier, نغى , une qualité , معنى , dans le sujet. On trouve un exemple de l'affirmation des qualités dans ce vers arabe:

ان السماحـة والمـــروة والـــــــــدىٰ ق قبة ضريـت على ايــــن المـــــــــرج

La bonté, la générosité, la libéralité, tout se trouve dans une tente qu'on a dressée pour le fils de Haschraj.

L'intention du poéte est ici d'affirmer que les qualités qu'il a énoncées se trouvent dans la personne qu'il loue; mais il ne s'exprime pas d'une manière claire.

Voici actuellement un exemple de la négation de qualités dans ce vers de Hakîm Açadi:

نکو گفت دانا که دختر میاد جو باشد بجر خاکش افسر میاد

Oh! qu'a bien dit ce sage : Périssent les filles, qu'elles n'aient que la terre en partage, et pas de couconne!!

On distingue encore dans la métonymie, والماء quatre espèces d'indications, savoir: r'l'indication détournée, تعريض, n'est pas mentionné, تعريض, lorsque le sujet, موسون, n'est pas mentionné, تعريض; ainsi, lorsqu'on dit, en parlant d'un individu qui persécute la religion musulmane, المسلم من سمل المسلون من يحده ولسانه. Le fidèle est celui par la main et par la langue de qui les musulmans sont délivrés. Par cette façon de s'exprimer, on a l'intention de nier qu'un tel individu qui persécute la religion musulmane soit un fidèle.

L'auteur du Kaschschäf dit que la métonymie, sousiste à mentionner la chose sans employer l'expression qui lui est propre, et que l'indication détournée consiste à mentionner une chose qui en indique une autre qu'on ne mentionne pas. C'est comme lorsque quelqu'un vient demander l'aumône à un autre, et qu'il lui dit:

2º La désignation lointaine, دلوچ, c'est lorsque

^{&#}x27; C'est à dire « qu'elles scient sous terre, qu'elles meurent. »

[.] تعریص تلوی رمز اشارت ا

Le mot signifie proprement « faire briller de foin. »

dans la métonymie, le transport du sujet, الازم, à l'attribut, ماروم, a lieu par le moyen de plusieurs intermédiaires, وسايط, comme dans l'exemple déjà cité, عثير الرماد, abondant en cendres, pour signifier an hôte généreux.

3º L'allusion, , c'est lorsque la métonymie a peu d'intermédiaires, ou que dans la réunion du sujet et de l'attribut, ou des deux objets assimilés, il n'y a pas d'obscurité, comme dans l'exemple cité

plus haut, عريض الغنا, large d'occiput.

4° L'indication, اشارت , ou l'allégorie, اشارت , lorsqu'il n'y a ni obscurité, خنا , ni plusieurs intermédiaires, وسايط , comme dans ce vers arabe :

اؤما رایت الجد الغنی رخب ال

N'as-tu pas vu la gloire décharger ses hagages dans la famille de Talha, et ne pas se retirer.

L'expression décharger ses bagages, en parlant de la gloire, est une métonymie, allé, pour exprimer la gloire de la famille dont il s'agit, et l'expression ne pas se retirer, est une autre métonymie pour signifier la durée et la continuité de cette gloire.

Les rhétoriciens conviennent tous que la métaphore, جاز, et la métonymie, عايد, sont plus éloquentes, بليغ سر, que la réalité, حقيقت, et l'évidence, استعاره, et que le trope, استعاره, est plus

Plus hant, et dans le premier extrait, introduction de l'expovision.

eloquent encore. تخبيه. que la comparaison, المخبية. Ils disent que la cause pour laquelle la métaphore, et la métonymie, عالى sont plus éloquentes que la simple énonciation des choses, c'est que dans ces ligures, on transporte l'attribut, au sujet, الأرم Ainsi, lorsqu'on dit i j'ai vu un soleil, et qu'on a l'intention de désigner une belle femme, c'est une expression plus éloquente que de dire simplement, est pareil à une instance en justice sans témoins pour l'appuyer. En elfet, l'existence de tout attribut, et qu'on ne saurait séparer le sujet de l'attribut.

Et le motif pour lequel le trope, التعاره, est plus éloquent, قرى تر, que la comparaison, وهنا، وفي تر, que la comparaison, وفي تر , que la comparaison, وفي رفيه parce qu'il suffit que le sujet de la comparaison, dans l'objet anquel on compare, مشبه, que dans l'objet comparé, مشبه, tandis que dans le trope, التعاره, on emploie l'objet comparé, مشبه, précisément à la place de celui auquel on le compare, مشبه, sans qu'il y ait la moindre comparaison, مشبه, sans qu'il y ait la moindre comparaison, مربة, et en outre il faut qu'il y ait un accompagnement, قرينه, pour remplacer l'objet auquel on compare, مربة و qui est pareil à une action juridique, appuyée par des témoins.

I A la lettre, une mailreur, mos femme digne d'ères une mai-

Noyce pag AzB.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

NOTICE

Sur les III et IV volumes de l'Histoire des sultans Mamlouks de l'Égypte, écrite en arabe par Taki eddin Aluned Makrisi: traduite en français, et accompagnée de notes philologiques, historiques et géographiques, par M. Quatrankaz, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de la Société royale d'Upsal.

Des circonstances, tout à fait indépendantes de ma volonté, et qui se rattachaient à des intérêts bien chers, m'ont empêché de rendre compte, comme je l'aurais désiré, de la troisième partie de l'ouvrage de Makrizi, imprimée en 18/12; et lorsqu'il m'a été permis de m'occuper de ce travail, déjà la quatrième était près de paraître.

Après m'être ainsi laissé prévenir par l'activité si laboricuse du savant traducteur de l'Histoire des Mamlouks, il ne me restait plus qu'à chercher les moyens de réparer un trop long retard. En réunissant dans un seul article les deux livraisons dont se compose le tome second, je pourrai mettre enfin le lecteur au courant de cette intéressante publication.

Les deux volumes que je me propose d'analyser ne le cèdent en rien aux premiers sous le rapport de l'érudition; c'est la même abondance de documents offerts au philologue, au géographe, à l'historien, et si, comme le dit M. Charles de Rémusat, « la première qualité du critique est de savoir admirer», notre tâche sera facile.

M. Quatremère nous fait successivement connaître les règnes de Melik-Mansour-Kelaoun, de
1279 à 1290 de l'ère chrétienne; de Melik-AschrafKhalil, 1290-1294; de Melik-Naser-Mohammed-benKelaoun, 1294-1295; de Melik-Adel-Ketboga-Mansouri, 1295-1297; et de Melik-Mansour-LâdjinMansouri, 1297-1299; puis il nous montre MelikNaser-Mohammed-ben-Kelaoun rétabli sur le trône,
et nous prépare, par un récit rapide des faits, jusqu'en 1309, aux graves événements de ce long règne
qui doit changer presque entièrement la face de
l'Égypte.

C'est pendant cette période de trente années, que l'on voit peu à peu disparaltre les dernières traces de la domination chrétienne en Syrie, et que se dénoue tristement, mais non pas sans gloire, ce grand drame des croisades, si plein d'émotions et

de souvenirs.

Depuis la mort de saint Louis, l'Europe restait indifférente aux progrès des sultans d'Égypte. Édouard, devenu roi d'Angleterre, n'avait pas oublié son inutile expédition de 1270; il concentrait toute son attention sur la guerre d'Écosse et la conquête du pays de Galles.

En France, Philippe le Hardi et Philippe le Bel

étendaient leurs domaines par des traités ou des héritages, et ne songezient qu'à fortifier l'autorité royale; les deux peuples étaient d'ailleurs à la veille de cette lutte désastreuse qui devait les isoler, pendant cent ans, du reste du monde.

L'Espagne était le théâtre d'une croisade perpétuelle contre les Maures, et la situation se trouvait compliquée de la récente invasion des Mérinides, des guerres particulières qui divisaient les États chrétiens, et des projets d'agrandissement de la maison d'Aragon, appelée à jouer un rôle important dans le royaume des Deux-Siciles.

Les Allemands sortaient à peine du grand interrègne qui avait suivi la mort de Frédérie II, et travaillaient lentement à leur réorganisation féodale. Le Nord était en proie à des dissensions sans cesse renaissantes, tandis que les Paléologues s'efforçaient de se maintenir à Constantinople, et que l'Italie s'agitait convulsivement sous le joug de fer de Charles d'Anjou.

Au milieu de ce mouvement general des esprits vers des questions de politique intérieure, il était difficile que les chrétiens d'Orient pussent obtenir, des puissances de l'Europe occidentale, des secours efficaces; aussi, chaque jour était-il marqué pour eux par quelque nouveau revers: Césarée, Arsouf, Safad, Jaffa avaient succombé sous les armes de Bibars; la principanté d'Antioche n'existait plus; c'est à peine si quelques places tenaient encore, Tortose, Markab, Saint-Jean-d'Acre, etc. Le comte

de Tripoli, Boliemond VII, qui pouvait seul defendre, avec les Hospitaliers et les Templiers, les derniers remparts du christianisme en Syrie, était hors d'état de résister à un ennemi, que n'avaient pu lumilier les Mongols, maîtres de Bagdad et alliés des Arméniens.

D'un autre côté, il faut le reconnaître, les sultans Mamlouks n'étaient pas moins redoutables par leur adresse diplomatique, que par la supériorité de leurs armes. Il est curieux de voir, dans Makrizi; avec quel soin Melik-Mansour-Kelaoun se mettait au courant des affaires de l'Europe; son ambassade auprès d'Alphonse X, ses traités avec les rois d'Aragon et des Deux-Siciles 1, ses relations avec les Génois2, devenus les maîtres du commerce de la mer Noire depuis la chute de l'empire latin de Constantinople, prouvent combien ce prince se préoccupait de la politique de l'Occident et de la marche des événements qui pouvaient plus tard réagir sur l'Egypte.

En Syrie, le sultan endort les chrétiens par des négociations habilement conduites; il traite tautôt avec les Templiers, tantôt avec la princesse de Tyr, Marguerite; tantôt avec le roi de la petite Arménie3, ami des Mongols, et il ne néglige aucune occasion d'acquerir de nouvelles provinces; en 1285. il prend Markab; Laodicée, en 1287; en 1289,

M. Quatremère, Hist, des sultans mambanas, tom. III., pag. 8. 23, 47, 50, 5t, etc. * Id. id. pag. 81, etc. - 3 Id. id. pag. 177, 172, 100.

Tripoli, après avoir fait raser le château de Marakia! Son successeur n'a plus qu'un pas à franchir: Saint-Jean d'Acre est emportée d'assaut, en 1291, par Melik-Aschraf; Tyr et Tortose ouvrent leurs portes et sont détruites²; les débris des Templiers et des Hospitaliers se dispersent; c'en est fait de la domination chrétienne en Orient.

Dès lors nous n'avons plus à mentionner que quelques vaines entreprises des rois de Chypre sur les côtes de Syrie a, et la seule question qui pourrait offrir de l'intérêt serait de rechercher si la condition des chrétiens, sujets des sultans mamlouks, fut douce et supportable. Il paraîtrait, d'après Makrizi, qu'ils furent traités, jusqu'au règne de Mohammed-ben-Kelaoun, par les musulmans, sur un veritable pied d'égalité, ce qui explique suffisamment leur attitude calme et paisible au milieu d'une population ennemie.

a Le luxe des chrétiens, même au Caire et à Fostat, dit notre historien , était au plus haut point; ils montaient à l'envi des chevaux fringants et des mules couvertes d'ornements somptueux. Ils se revêtaient des habits les plus magnifiques, portaient des turbans de couleur blanche, et occupaient les emplois les plus importants. Mais en 1301, un

¹ M. Quatremère, Histoire des sultans mumbants, L. III. p. 56. 61, 62, 69, 81, 101, 102, 106, 109.

¹ Id. id. pag. 124, 126, 131, 141, 148 et suiv.

^{*} Id. id. pag. 63 et sniv. tom. IV, pag. 138, 190, 195, etc.

^{*} Id. id. pag. 177:

vizir du souverain du Magreb, étant arrivé en Égypte, fit des remontrances au sultan et aux émirs sur un état de choses aussi contraire à la loi musulmane, et il provoqua contre les tributaires الدُمّة (c'est le nom qu'on donnaît aux chrétiens et aux juifs) un premier édit de persécution. Il fut décidé que les chrétiens se distingueraient des musulmans en prenant des turbans bleus, les juifs des turbans jaunes, et les samaritains des turbans rouges; qu'aucun d'entre eux ne pourrait occuper un emploi dans le diwan, ou bureau du sultan, et que l'usage des mules et des chevaux leur serait à l'avenir interdit. » On menaça de la peine de mort ceux qui contreviendraient à cette ordonnance, et la populace, encouragée par l'intolérance de l'administration, dévasta les églises.

Dans toute l'étendue de l'Égypte et de la Syrie, les chrétiens réclamaient contre ces injustes rigueurs, mais leurs plaintes n'étaient point écoutées, et ils furent obligés de se soumettre; un grand nombre qui tenaient à conserver leur rang, et qui rougissaient de porter des turbans bleus et de monter sur des ânes, embrassèrent l'islamisme. Les autres s'engagèrent à observer le règlement prescrit. Il n'y eut d'exception que pour la ville de Karak, dont la population, presque entièrement chrétienne, conserva le turban blanc.

Les églises restèrent fermées en Égypte l'espace d'une année; mais elles furent rouvertes sur la demande des ambassadeurs de Lascaris et d'autres souverains, et la persécution cessa.

On trouve cà et là, dans Makrizi, des détails eurieux sur les rapports des Francs et des musulmans. mais il faut les chercher avec une grande attention, et les extraire d'un arsenal de faits toujours rangés par ordre chronologique. Souvent une simple indication sert à signaler des événements qui nous semblent de la plus haute importance, et sur lesquels nous nimerions à lire de longs développements. tandis que les Orientaux les apprécient tout autrement et en font à peine le sujet de quelques remarques; puis, un peu plus loin, on est tout étonné de rencontrer des renseignements nombreux et exacts, sur des troubles intérieurs, sur des inouvements politiques, dont on n'avait jamais songé à decouvrir l'origine, à démêler les diverses transformations. Déjà les historiens arabes les plus renommés ont été mis à contribution pour éclaireir la période des croisades; mais on ne se ferait pas une idée parfaitement juste de leur manière d'écrire, si on les jugeait d'après les extraits qui en ont été publiés. Lorsqu'on passe en revue les emprunts faits à ces écrivains, par Renaudot, de Guignes, d'Herbelot, Silvestre de Sacy, et plus spécialement pur Dom Berthereau et par M. Reinaud, on est frappé de la variété des détails que ces savants ont su recueillir. et l'on pourrait croire que les fragments dont ils ont enrichi leurs ouvrages sont détachés d'un récit régulier et suivi; d'une composition parfaitement liée dans

toutes ses parties; mais il n'en est point ainsi: les écrits des historiens mahométans ne sont, en général, que des chroniques, où les faits les plus divers sont racontés dans une sorte de pêlesnêle, et souvent des matériaux précieux échappent aux investigations de l'érudit.

Le livre de Makrini, en particulier, n'est pas autre chose qu'un tableau chronologique très-circonstancié, et M. Quatremère rend à la science un véritable service, en donnant la traduction complète d'une œuvre dont on pourra désormais considérer l'ensemble. Non-sculement l'illustre orientaliste nous met à même de juger d'un point de vue général le caractère d'un des plus curieux monuments de l'école historique arabe, mais encore il nous ouvre une mine féconde, où nous pourrons ressaisir le fil de bien des traditions perdues ou ignorées.

Il serait facile de reconstruire, avec Makrizi, l'histoire des incursions des Mongols, qui, maîtres de Bagdad, disputaient sans cesse la Syrie aux sultans mamlouks l; de faire ressortir la politique incertaine du roi de Sis ou de la petite Arménie, et du prince des Géorgiens³; de montrer avec quel soin les souverains de l'Egypte cherchaient à étendre leurs relations, en envoyant des ambassadeurs dans

1d. tom. III., p. 58, 63, 164; tom. IV, pag. fm, 45, 116, 227, 128, 270, 279, 263.

M. Quatromère, Hist. des sulmas mamlenke, tom. III, pag. 25,
 33, 34, 35, 38, 42, 48, 50, 61, 64, 69, 91, 140, 150, et. pour la lettre d'Ahmed, pag. 158, etc. at tom. IV, pag. 26, 29, 120, 125, 128, 132, 146, 150, 156, 160, 164, 176, 198, 201 et suiv.
 Id. tom. III, p. 56, 63, 161; tom. IV, pag. 69, 65, 116, 227.

l'Yémen, à Ceylan, dans l'Inde ; attaquant en Nubie le roi Simamoun, qui cédait à des forces supérieures sans être jamais abattu, et dont la défense rappelle celle des anciens Numides2; ou profitant des revolutions qui éclataient à Tunis pour affermir leur suprématie du côté de l'Occident3; nous pourrions retracer les révoltes des Aschirs . l'adroite conduite des sultans qui reconnaissaient l'autorité spirituelle d'un khalife sans pouvoir, et se servaient de ce fantôme de roi pour réprimer les mouvements de l'Arabies; mais ce qui doit appeler surtout notre attention, c'est la situation même de l'Egypte et de la Syrie, sous un gouvernement d'une effrayante mobilité; c'est la nature même de ce gouvernement, qui dépendait entièrement des émirs. qui subordonnait toutes choses au despotisme du sabre.

Pendant la période dont nous avons à rendre compte, c'est-à-dire dans l'espace de trente années, cinq sultans passent sur le trône; le premier, Kelaoun règne paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée en 1290; originaire du Kapdjak, incorporé par Melik

⁴ M. Quatremère. Hist. des sultans mambanis, tous. III., pag. 45. 73, 81, 146, 159, 173; 59 at 176; 81, 98, 104; t. IV., pag. 14. 16, 183, etc. Voyes sussi, dans l'appendice (tous. III., pag. 176), tout ce qui a rapport à l'ambiausade du roi de Ceylan.

¹ ld. tom. III, pag. 90, 98, 105, 107; L IV, p. 183, 245; etc.

^{*} Id. tom. III., pag. 57; tom. IV. pag. 25.

^{*} Id. tom. III., pag. 33, 43; tom. IV, pag. +49.

^{*} Id. tom. III., pag. 138, 140; tom. IV, pag. 45, 49, 156, 186,

Saleh parmi les Mamlouks bahris, il avait, appès diverses aventures, été nomme atabek des armées d'Egypte sous le règne de Melik-Adel-Selamesch. Parvenu au souverain pouvoir, il ne songe qu'à se faire pardonner sa nouvelle position par ses anciens compagnons d'armes; au lieu de prendre, dans sa correspondance, la qualité de sultan, il se contente du titre modeste de mamlouk (l'esclaye) 1. Deux fois l'émir Sonkor-Aschkar, naib on gouverneur de la Syrie, jaloux de la haute fortune de Kelaoun, lève l'étendard de la guerre civile et se fait proclamer sultan; deux fois Kelsoun lui accorde sa grâce, et la clémence du maître s'étend sur tous ceux qui ont pris part à la révolte. Un caratère élevé, une bravoure à toute épreuve et cette générosité, qui est souvent la meilleure des politiques, assurent au prince bahri le respect et la sonmission des émirs. Makrizi nous apprend que Kelaoun avait à son service sept mille Mandouks ; trois mille sept cents d'entre eux, arméniens ou circassiens, avaient été placés dans les tours (borodi) de la citadelle, d'où ils prirent le nom de bordjis 2; et l'on sait que c'est du sein des Mamlouks bordis que sortit la seconde dynastie des sultans d'Égypte, vers la fin du xiv' siècle.

Melik-Aschraf, fils et successeur de Kolaoun, bien loin d'adopter la même ligne de conduite que son père, se montre hautain et vindicatif. Il veut

M. Quatremère, Hist. des sultans mandoaks, tom. III., pag. 5.

¹ Id. id. pag. 3.

que les émirs tremblent devant lui, et ses actes de violence lui aliènent les esprits. A peine sur le trône, il se trouve blesssé de l'arrogance du vice-roi d'Egypte, Torontai, et le fait mettre à mort. Dans une autre circonstance, le naib de la citadelle de Damas recoit, pour une parole un peu vive, une rude bastonnade en présence du sultan; il est condamné à partager les travaux des prisonniers, appliqué à la torture, traité de la manière la plus outrageante, puis réintégré peu de temps après dans ses fonctions. Il en est de même du kadi-al-kodat, Ebn-Bint-al-Aazz, qui reçoit son pardon après une punition ignominieuse; Melik - Aschraf seinble oublier qu'il se crée ainsi des ennemis puissants et irréconciliables; de plus, il accorde toute sa confiance au visir Schems-Eddin-Ben-Assalous 1, qui, enivré d'orgueil et plein de mépris pour les autres, veut accroître sans fin les prérogatives attachées à son rang et frappe indistinctement sur tous ceux dont il redoute l'ambition. En 1293, au mois de moharrem. six émirs sont étranglés par suite des menées d'Ebn-Assalous, en présence du sultan. Parmi eux se trouve Ladjin, vice-roi de Syrie; la corde d'un arc, qui servait à l'exécution et qui fui serrait le col, se rompt, et, sur l'intercession des assistants, Melik-Aschraf pardonne au coupable, persuadé qu'il ne survivra pas à son supplice; mais Lâdjin, auquel la fortune réservait le trône, est rappelé à la vie, et,

M. Quatremère, Histoire des sultans mundonks, tom. III-

n'écoutant que le désir de la vengeance, il s'unit à l'émir Baïdara, ememi d'Ebn-Assalous, et trame un complot coûtre la vie du chef de l'État.

Il faut lire dans Makrizi le récit animé de ces événements, la résistance de Melik-Aschraf surpris par ses meurtriers au milieu d'une partie de chasse, et les horribles détails de son assassinat. Melik-Aschraf était âgé d'environ trente ans; il en avait régné un peu plus de trois. Cétait un prince intrépide, d'une . activité extraordinaire et qui fut victorieux dans toutes ses guerres. Il avait conquis les villes de Saint-Jean-d'Acre, de Tyr, de Beirout ', etc. « Ce inonarque, dit notre historien, malgré l'impetuosité de son caractère; se distinguait par le charme de sa conversation et laissait apercevoir dans ses entretiens avec les gens de lettres un esprit supérieur et un talent plein d'une extrême finesse; » il aurait fallu ajouter qu'il ne sut pas se plier aux exigences de sa situation, ni même la comprendre. Le gouvernement était tout entier entre les mains des émirs et Melik-Aschraf n'avait pris d'avance aucune des mesures nécessaires pour lutter avec avantage contre une aristocratie militaire aussi solidement organisée.

La mort de Melik-Aschraf ne fut, à proprement parler, que le résultat d'une révolution de palais; Baidara, le chef du complot, crut l'occasion favorable pour saisir le pouvoir et se fit proclamer

M. Quatremère, Histoire des mitans minulaite, t. III. p. 131, 136, 131, 141, 148, etc.

sultan par quelques affidés; mais la majorité des émirs ne tarda pas à se prononcer contre lui, et, après un combat qui coûta la vie à l'usurpateur, le second fils de Kelaoun, Melik-Naser-Mohammed fut éleyé sur le trône.

Ce jeune prince entraît à peine dans sa dixième année, et la direction des affaires fut confiée à l'émir Kethogà, nommé naïb-assaltànah (vice-roi) en remplacement de Baïdara, et à l'émir Schoudjaï successeur du vizir Ebn-Assalous. Le nouveau règne fut inauguré par des supplices; les assassins de Melik-Aschraf, recherchés avec soin, curent la tête tranchée; Lâdjin échappa presque seul; il trouva une retraite assurée dans le minaret de la mosquée de Thouloun¹, qu'il devait faire réparer quelques années plus tard.

Le vizir Ehn-Assalous, privé de ses charges, se croyait, par la défaite de Baïdara, à l'abri de tout danger, mais Schoudjai redoutait sa présence, et les indignes traitements que l'on fit subir à l'ancien favori de Mclik-Aschraf hâtèrent sa fin. Jeté en prison et livré à de barbares exécuteurs, soumis à tous les genres de tortures, «il reçut, en une seule fois, onze cents coups de fouet, » et, quelques jours plus

tard, il expirait.

La mort d'Ebn-Assalous fut bientôt vengée; Schoudjai et Ketbogà se partageaient l'autorité; et

Yoyer, à propos de la mosquée d'Eho-Thoulouu, les détails que nous avent donnés dans notre Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, pag. 67.

la bonne intelligence ne pouvait être de longue durée entre ces deux ministres. Le premier, sontenu par la considération universelle dont il se voyait environné et fier de ses premiers succès, résolut de rester seul à la tête du gouvernement; il commença donc à tramer des intrigues contre l'émir Ketbogà, cherchant à gagner par ses largesses les émirs bordjis et les Mamlouks du sultan. Mais Ketbogà, prévenu de ces menées, sut les déjouer habilement, et le meurtre de son ennemi le rendit plus influent que jamais.

C'est à cette époque que Ladjin reçut sa grace. Ketbogà avait besoin d'un allié fidèle pour l'exécution de ses desseins ambitieux; il s'attacha Lâdjin par ses bienfaits. Il était facile, en effet, de prévoir que le ministre de Mohammed-ben-Kelaoun chercherait à se frayer une route au trône : maître absolu des affaires, il s'entourait déjà des attributs de la toute puissance, et n'attendait qu'une occasion favorable pour se saisir de la couronne. Une sédition excitée parmi les Mamlouks la lui offrit; Mohammed-ben-Kelaoun n'était pas d'un âge à se faire respecter; les émirs le déposèrent (1295), et mirent à sa place Ketbogà; Lâdjin fut nommé aussitôt naïb, ou vice-roi d'Égypte.

Le règne de Ketbogà (Melik-Adel-Zein-eddin-Ketbogà-Mansouri) dura deux ans et dix-sept jours; ce fut une époque de deuil, marquée par la disette, par des maladies épidémiques, par une effrayante

M. Quatremère, Hist. des saltans mamloules, tom. IV, pag. 8.

mortalité. Dans l'espace d'un seul mois, le nombre des decès dont on put avoir connaissance s'éleva à douze mille sept cents. Les habitants du Caire furent reduits à manger de la chair humaine, et Makrizi rapporte qu'on trouva sur une pauvre lemme un sac qui renfermait encore un pied et une main d'enfant. Ketbogà s'efforça vainement de mettre un terme à tant de maux, et bientôt il subit les funestes effets de la douleur publique et du mécontentement général. Quelques mesures impolitiques indisposèrent contre lui les émirs et précipitèrent sa chute; la fuite seule put le soustraire à une mort imminente (1297).

Le moment était venu où Ladjin, qui avait dehappé deux fois, presque miraculeusement, à ses emiemis, allait se voir porté au souverain pouvoir. Tous les émirs, en corps, se présentèrent devaut lui, et s'accordèrent à le reconnaître pour sultan; mais ils lui imposèrent pour condition, « d'être, à leur égard, comme l'un d'entre eux; de ne jamais rien décider sans avoir pris leur avis, de ne point donner trop d'autorité à ses Mamlouks, et de ne teur laisser prendre aucune prééminence, » Ladjin s'engagea par serment, et à deux reprises, à ne point s'écarter de la ligne qui lui était tracée; il reçut de tous les officiers de l'état le serment de fidélité, et adopta le titre de Melik-Mansour-Hosameddin-Lédjin-Mansouri?

M. Quatremère, Hist, iles sultans mamlonks, tom. IV. pag. 22 et suir. — 3 td. id; pag. 38, 41, 46 et suir.

La situation du nouveau sultan était fort délicate: d'un côté Mohammed-ben-Kelaoun grandissait, et son nom pouvait servir de drapeau, si quelque mouvement insurrectionnel venait à éclater; de l'autre, les émirs entendaient ne rien cèder de leurs droits et de leurs prérogatives; aussi Ladjin montret-il une adresse infinie dans toute sa conduite. Il envoie le fils de Kelaoun à Karak, et lui dit au moment du départ : « Si je savais que tout le monde voulût vous reconnaître pour sultan, je vous abandonnerais l'empire, mais on ne vous y laisserait pas asseoir; je suis votre mamlouk et celui de votre père, je m'engage à vous garder le trône; restez done à Karak jusqu'à ce que vous avez pris plus d'age, que vous ayez achevé votre éducation, et acquis l'expérience des affaires; alors vous reprendrez possession de votre couronne, » Le jeune prince se met en route, mais ce n'est qu'après avoir exigé de Ladjin le serment qu'on éparguera sa vie, car il redoute une trahison.

A l'égard des émirs, Lâdjin sent toute sa faiblesse; il les ménage parce qu'il les craint, mais en même temps il se prépare à les combattre, et il cherche à s'appuyer sur des amis dévoués et fidèles. Son mamlouk, Mankoutimour, homme actif et de résolution, est élevé aux premières charges de l'état, sans respect pour les engagements pris, et l'on peut déjà prévoir le résultat d'une lutte que le sultan n'ose encore engager d'une manière ouverte. Après lui avoir reproché l'oubli de ses promesses, les

émirs prononçent son arrêt; à leur tête se trouvent Kurdji et Tagdji; le sultan est frappé mortellement au milieu d'une partie d'échees, et Mankoutimour lui-même est massacré quelques heures après.

Ladjin était brave; généreux, et mettait une extrême bonne foi dans ses rapports avec les personnes qui l'entouraient; il joignait à ces qualités un caractère plein de douceur. Il avait fallu un concours de circonstances extraordinaires pour le déterminer à frapper le sultan Melik-Aschraf, et ce crime était toujours présent à sa pensée; « celui qui a tué sera tué », répétait-il souvent, et le jour même où il exprimait cette appréhension au kadi-el-kodat Hosam eddin, il périt assassiné. Sa mort ne devait point mettre fin aux troubles sans cesse renaissants qui menaçaient l'Egypte d'une véritable anarchie; le mal avait jeté de trop profondes racines, et l'on pouvait s'attendre au retour des événements qui avaient marqué la fin des règnes précédents. Tagdji et Kurdji se disputent d'abord la puissance souveraine, et hientôt, par une convention particulière, le trono est assure à Tagdji; mais cet accord n'est point ratifié par les émirs, qui égorgent les deux compétiteurs, et proclament une seconde fois Mohammed ben Kelagun 1.

Gette révolution avait en pour auteurs principaux Bibars le djaschenkir, nommé bientôt ostadar, et Selar, élevé au rang de naib-assaltanah pour l'Égypte; ces deux hommes se partagent l'autorité

M. Quatrombre, Hist. des sultans mand: 1. IV, p. 114, 186, etc.

de 1299 à 1309 1 et forment deux partis dont la rivalité présage au pays de nouveaux malheurs. Mohammed-ben-Kelaoun, sultan pour la seconde fois, reste complétement effacé, et il est obligé de laisser la direction des affaires à ces redoutables maires du palais; cependant, dans quelques circonstances graves, il sait payer de sa personne. La perfidie de quelques émirs et la victoire de Hems avaient livré la Syrie aux Mongols en 1299; une bataille sanglante s'engage en 1363 dans les plaines de Damas, le sultan s'y distingue aux yeux de ses peuples par sa bravoure et son intrépidité. Un triomphe d'une pompe inaccoutumée suit ce succès et rend plus pénible encore à Mohammed-hen-Kelaoun l'état de dépendance dans lequel il se trouve. Il ne songe plus qu'à sortir de tutelle; mais les émirs Bibars et Selar ont si bien pris leurs mesures pour conserver les rênes du gouvernement, que leur position semble inattaquable. Plusieurs années s'éconlent, et le jeune sultan ne voit aucun adoucissement à son sort; dévoré d'inquiétude, en proie à une profonde tristesse, il concoit tout à comp une résolution hardie, et, annoncant l'intention de faire le pelerinage de la Mecque, il se rend à Karak. s'installe dans la citadelle et signifie aux émirs qu'il se décide à quitter le rang de sultan, a afin de vivre désormais tranquille. » Il savait que la force même des événements le tirerait bientôt de sa retraite.

La fuite du sultan laissait en présence les par-

M. Quatremère, Histoire des inlines mumlanks . t. IV. p. 144-288.

tis de Selar et de Bibars; ce dernier était porté par les Mamlouks bardjis, et son rival, redoutant les suites funestes d'une collision, devait lui abandonner sans résistance une autorité bien précaire,

C'est là que se termine la quatrième partie de l'Histoire des sultans mamlouks, publiée par M. Quatremère. Dans la livraison suivante, on verra Mohammed-ben-Kelaoun appelé une troisième fois au trône, s'assurer définitivement du pouvoir par la mort de Bibars et par celle de tous les émirs qui lui étaient suspects, et déployer les talents et les grandes qualités qui l'ont mis au premier rang des monarques de l'Égypte.

Nous avons raconté rapidement les révolutions dont l'empire des Mamlouks avait été le théâtre de 1279 à 1309 de notre ère; mais, pour tracer le tableau complet de cette période, il aurait fallu insister davantage sur les guerres des Mongols 1, sur les expéditions des émirs contre les Druses et dans le pays de Sis 2; montrer quelles étaient les relations des sultans avec les princes aragonais, avec les Mérinides du Magreb, les souverains de Tunis, les rois de Chypre, auxquels ils enlèvent l'île d'Arwad près de Tripoli 3; il aurait fallu parler de l'Arabie et des uffaires du Yémen, de l'Abyssinie, de la Nubie; puis, reproduire le récit des ravages exercés par les Arabes

Voyez plus haut, p. 471, et M. Quatremère, Hist. des sultans mandouks, tom. IV, p. 151, 168, 179, etc.

¹ Id. id. pag. 170 ot miv.

¹ ld. id. pag. 24, 26, 128, 133, 163, 190, 195, 246; etc.

du Said en 1302 et de la terrible vengeance qu'on tire de leurs excès '; tous ceux qui en prononçant le mot dakik ¿¿¿» faisaient sentir le kaf arabe, étaient aussitôt massacrés, et l'on sait que, vingt ans auparavant, les Français, victimes des Vépres siciliannes, périssaient de la même manière, avec le mot ciceri. Ce fait rappelle également l'épreuve à laquelle les juifs du pays de Galaad avaient soumis ceux de la tribu d'Éphraim, en leur faisant articuler le mot schibboleth (épi), qu'ils prononçaient sibboleth.

On trouve dans Makrizi une foule d'indications bonnes à recueillir et qui se rattachent à mille sujets différents; les phénomènes naturels, par exemple, qui sont venus frapper les esprits, sont enregistrés avec beaucoup de soin : tantôt c'est une comète dont la queue semble toucher la terre (1299)²; tantôt une inondation qui fait surgir une nouvelle île du milieu du Nil.³, un tremblement de terre qui menace la Syrie et l'Égypte d'une ruine complète; tantôt une nuée de santerelles qui couvre l'horizon et dérobe aux yeux la vue du ciel (1300, 1302)³; ailleurs, c'est une grêle dont les grains présentent la figure d'hommes et de singes si un épouvantable fléau causé par les rats i; le déplacement d'une montagne qui traverse, à la suite

M. Quatremère, Hist. des sultans mambalts, tom. IV, pag. 186, 195 et passim. — * Id. id. pag. 106. — * Id. tom. III. pag. 51. —
 Id. tom. IV, p. 217. — * id. tom. III. p. 91, et tom. IV, p. 145.
 — * Id. id. pag. 191. — * Id. t. IV, pag. 135.

d'un orage, la vallée de Bârin, بارين (1307), sans perdre une seule roche, et sur un espace de plus de cent coudées 1; ou bien encore un animal monstrueux vomi par le Nil 2, etc. etc.

On ne saurait croire combien la Chronique de Makrizi contient de faits de ce genre, semés au milieu de récits de guerres et de combats, ou de détails relatifs à l'administration. Nous aurions désiré pouvoir nous étendre un peu plus sur le fond même de l'ouvrage; mais nous avons hâte d'en venir à une partie du travail de M. Quatremère, d'une importance au moins égale, pour ne pas dire supérieure à celle de la traduction de l'auteur arabe; nous voulons parler du commentaire et de l'appendice qui accompagnent cette traduction.

Toutes les fois que M. Quatremère, dans l'anaiyse qu'il fait d'un texte, rencontre sur sa route quelques mots d'une acception douteuse ou dont l'explication n'a pas été donnée d'une manière assez explicite par les lexicographes, il en recherche le sens exact et ne hasarde jamais une opinion sans l'appuyer de nombreux passages d'auteurs orientaux. De là un arsenal complet de notes on ne peut plus instructives, dont il n'est point nécessaire de faire ressortir ici toute la valeur; nous avons, à cet égard, porté sur les deux premières livraisons de l'Histoire

* Id. id. pag. 197.

M. Quatremère, Histoire des nultures mamiloules, tom. IV.

des Mamlouks un jugement qui se trouve pleinement confirmé par les volumes que nous avons actuellement sous les yeux.

Parmi les observations dont M. Quatremère a su enrichir son travail, il en est quelques-unes qui ont pris une très-grande extension et qui sont de véritables mémoires; nous commencerons par les indiquer le plus succinctement qu'il nous sera possible, pour ne point dépasser les limites qui nous sont tracées.

Au premier rang paraît le mot berid . qui tire son origine du terme latin veredus et qui désigne la poste, a des chevaux établis à de certaines distances pour le transport des courriers et des dépêches, et quelquefois le courrier lui-même. » Il signifiait aussi «un espace de quatre parasanges ou douze milles: » Ce fut le khalife Moayiah qui institua le berid; à l'époque où les princes Bouides exercèrent l'autorité souveraine à Bagdad, sous le titre d'émir-al-omra, ils supprimèrent la poste et établirent les coureurs sum. Lors de l'avénement des princes de la famille de Zenghi, on fit monter les courriers sur des dromadaires, et les choses restérent ainsi réglées jusqu'au règne de Bibars-Bondokdari, qui réunit sous ses lois la Syrie, l'Egypte, Alep et les bords de l'Euphrate, et qui rétablit le berid.

Dans chacun des relais de poste, مراكر البريد, étaient disposés des hommes, des chevaux parfaitement

M. Quatremère. Histoire des sullans mamloule, tom. IV., pag. 87.

équipés; à ces établissements étaient attachés des émirs-akhor, des schádd (inspecteurs) qui avaient la charge de se procurer les fonds police, les chevaux, les gratifications, les instruments nécessaires.

A chaque poste, on trouvait des tablettes de cuivre et quelquesois d'argent qui avaient la grandeur de la paume de la main, portant d'un côté le nom du prophète, de l'autre les titres du prince régnant. Lorsqu'un homme était promu au rang de chef du berid, on lui délivrait une de ces plaques. Le courrier de la posté la plaçait à son cou, jointe à une écharpe alla de soie jaune qu'il laissait flotter entre ses épaules.

Les dépêches étaient ordinairement transmises par les beridis, mais pour l'envoi des nouvelles importantes, on se servait très fréquemment de pigeons!. L'idée des télégraphes n'était pas encore venue.

Les pigeons destinés à ce genre de service. Le lieu des étaient disposés, pour le transport des dépêches, à la manière des chevanx de la poste dans toute l'Égypte, dans la Syrie et la contrée qui environne Alep. En 1290, le nombre de ces oiseaux s'élevait à dix-neuf cents. On se rappelle de quelle manière le vixir lakont-ben-Keles, voulant satisfaire le désir que témoignait le khalife Aziz de manger des cerises de Balhec, fit attacher aux pattes de sir cents pigeons deux petits sachets de soie qui renfermaient une cerise; en sorte que, dans l'espace de trois jours, il put offrir an prince un basain rempli de ces fruits. M. Quatremère (tom. IV, pag. 115 et suiv.) nous apprend que le mot toir, le, ou toir pag. 115 et suiv.) nous apprend que le mot toir, le, ou toir les pigeons se nommait Moutar, les pigeons se nommait Moutar, et celui qui assit la charge de lacher les pigeons, moutaiir, pag., et celui qui assit la charge de lacher les pigeons, moutaiir, pag.

La poste était organisée dans quatre directions différentes; 1° du Caire à Aswan par Barnascht, Miniet Alkaid, Wana, Siatem, Debrout, Iklaousana, Miniet-Ebn-Khasib, Oschmounein, Deirout-Alschérif, Menhi, Manfalout, Osiout, Tama, Maragah, Balansoun, Djirdjeh, Balianah, Hou, Koum-Ahmar, Khan-alderenba, Kous, Hadjrah et Idoua¹.

2º Du Caire à Alexandrie par Kalioub, Menouf, Mahallet-al-Marhoum, Nahrâriiah et Turkomaniiah, ou bien par Djeziret-al-Kitt, Wardan, Turraneh, Zawiat-Moubarek; Damanhour et Loukin².

3º Du Gaire à Damiette par Saadiah, Baitounah, Oschmoun-Arromman et Fareskour³.

4º Du Caire à Gazah par Mansourali, Gorâbi, Katia, Maan, Moutaileb, Sawadah, Warrâdali, Biralkadi, Alarisch, Kharroubah, Zakah, Rafah et Salkah a. La route qui de Gazah se dirigeait vers Karak traversait Balakis, Hebroun, Djenbâ, Zou-

: M. Quatremère, Hist. des mitans mambauts, tom, TV, pag. 91 -- اقلوسنا - دعروط - سياتم - ونا - منية القايد - برنست - البلينة - بلنسون - المراغة - المنعى - ديروط الشريف ايدوا - العجرة - خان الدرنيا - الكوم الاحر

جزيرة القط - التركمانيّة - الفراريّة - محلّة المزحوم ١٨٠٠/١٠ -لوقي - زاوية مبارك -

التون الرمّان - بيتونة - السعديّة .ld. id.

- السوّادة - المطيلب - معنى - قطيما - المعدولي الله الله في الروّادة الرقيقة - الورّادة الرقيقة - الورّادة المرتفقة - الورّادة السلمة المرتفقة - المرتفقة - المرتفقة السلمة السل

wair, Safiah et Khafar¹, et celle de Damas, Djebnin, Beit-Diras, Ludd, Aoudja, Tirah, Kakonn, Fahmeh, Djinin, Hittin, Zerin, Ain-Djalout, Beisan, Irbed, Tafas, Ras-Al-ma, Sanamein, Ghabaghib et Kisweh².

A partir de Damas, les relais se divisaient; la route de Birah passait à Kousair, Katifah, Iftirak, Kastel, Kârâ, Ghasoulah, Semsin, Hems, Rousten, Hamah, Latmin, Djarabolos, Maarrâ, Abad, Amâr, Kinnaserin, Alep, Albab et Beit-Barah . La route de Safad traversait Bouraidj, Kalous, Orainabah, Noran et Djoubh-Iousouf , et la route de Karak, Katibah, Berdiah, Bourdjabiad, Hosban, Kanbas, Diban, le gué de Moudjab et Safar .

Il y avait de plus quelques embranchements secondaires qui se trouvent mentionnés par M. Quatremère d'après Khalil-Dahéri.

M. Quatromère, Histoire des sultans mandanhs, tom. IV.

⁻ حطين - تحمة - الطيرة - العوجا - بيت دراس Milid. الصفين - راس الماء - طفس - اربد - عين جالوت - زرعين الكمرة - غباغب -

⁻ النسولة - القسطل - الافتراق - القطيفة - القصير Idid. " امار - ابتده - المعرّا - جرابلس - لطبين - الرستان - مسين بيت برة - الباب -

جب يوسف - نعران- الارينية - القلوس - البريج Id.id. فنسى - حسان - البرج الابيعي - يرديد - القتيبد Id.id. فنسى - حسان - البرج الابيعي - قاطع الموجب- ديبان -

Cette organisation subsista jusqu'au règne de Melik-Mouwaiad-Abou'l-Nasr-scheikh.

A côté de ces intéressants détails, on peut placer l'explication du mot naubah, نوم qui signifie un relai, « ce qui se fait à des intervalles réglés et successifs, et par suite, un corps de troupes, qui, à tour de rôle, fait son service auprès du prince on dans une place de guerre; « de la vient que Peyssonnel traduit noubé par quenison. Les Tures, ainsi que nous l'a fait observer M. le chevalier Am. Janbert, ont adopté ce terme pour exprimer, en style militaire, ce que nous appelons une faction. Il existait un dignitaire appelé ras-naubah-annouch, امر المان الما qui servait d'intermédiaire entre les Mamlouks النوب du sultan et leur souverain. Le ras-naubat-af-omra, dont la charge était tantôt supprimée, رأس نوبة الامراء tantôt en exercice, avait une sorte d'inspection sur les autres émirs et décidait dans leurs contestations.

Un peu plus loin; nous trouvons une dissertation complète sur le mot rif, برك ² qui fait au pluriel uriaf, وبك ou roionf, وبك et qui désigne, non pas une province proprement dite, mais en général une campagne, un lieu cultivé. Dans l'Égypte et surtout chez les chrétiens, quelques écrivains ont appliqué cette dénomination à l'Égypte inférieure, attendu que cette partie du pays présente les plaines les plus vastes et les plus fertiles; mais pour la plupart des historiens et des géographes, ce nom a toujours

1 Id. id. pag. 205.

M. Quatramère, Hist, des sulmes mambailes, tont, IV. pag. 1 3.

indiqué les campagnes, et surtout les campagnes qui s'étendent sur les deux rives du Nil et qui constituent la seule partie fertile de l'Égypte. Il est difficile de réunir un plus grand nombre de passages que ne l'a fait M. Quatremère pour justifier son opinion et nous ne pensons pas qu'elle puisse être contestée; on sait, du reste, que le mot rif a conservé la même acception en Algérie.

A l'occasion d'un tremblement de terre survenu en 1303 de l'ère chrétienne, et qui causa les plus grands désastres en Égypte et en Syrie, le savant académicien se demande i si, comme on le croit généralement, le colosse de Memnon fut renversé par l'effet d'une catastrophe semblable. Dans sa pensée, c'est plutôt « une main ennemie, celle de Cambyse ou de quelque autre conquérant non moins barbare, qui aura, vers une époque ancienne et après de longs efforts, mutilé ce vaste monolythe. Les parties supérieures, tombées sur le sol, auront été brisées péniblement et transportées au loin, pour être employées en guise de matériaux. « Cette hypothèse est appuyée de considérations très spécieuses ?.

Si nous passons maintenant aux remarques philologiques de M. Quatremère, les mots se présentent en foule; ici nous avons à citer 1° حدال . signifiant « une caisse, une valise³; » 2° مرتبة.

M. Quatramère, Histoire des sultans manifonts, t. IV, p. 227-

Voyez à ce sujet le mémoire de M. Letronne zur la statue vocals de Messaon.

¹ M. Quatremère, Hist. des sult mand. tom. III. pag. 41.

" étoffe 1; " 3" salvi, " converture de drap 2; " 4° كى, « armoiries, bannière, marque distinctive 3; " 5° مخلي, " balais, espèce de rubis "; " 6° معتى, « une pièce d'étoffe, une pièce de métal : « 7° مولق, « poche de cuir que l'on portait à la ceinture du côté droit : " 8º , les, " espèce d'étoffe, tabis , " وينظر une pièce d'étoffe de laine que l'on roule autour du turban ou dont on enveloppe ses épaules ; a 100 - 3, a vêtements. paquets d'habits, et en même temps, un plat, un chaudron, un échiquier, une feuille de papier, un désert, la place d'honneur, le trône, la puissance; une chance favorable, succès, pompe, appareil 9 ; « ينج " un bonnet to; مداس مداس , « un soulier, une sandale !! ; » اكرنية ", « une sorte de bonnet 18; » 14° رصل « une bande, une languette de papier ou de bois 12.

Là, nous voyons le sens de certaines expressions douteuses éclairei ou confirmé par de nombreux exemples tirés des auteurs orientaux : 1° اطلاق ras, uni, désignant aussi, un visage dépourvu de barbe, et une étoffe telle que le satin 14 : 0 2° (1414).

M. Quatremère, Histoire des sultans mandoules, t. IV, pag. 31, et tom. I, p. 135. — * Id. tom. IV, p. 82. — * Id. tom. III, p. 13 et 15. — * Id. id. p. 71; M. A. Janbert pense que ce mot de cabisbalan ou balay derive de la ville de Balkh ou de Balakhchan, ville ou pays d'où provient cette pierre précieure, — * Id. tom. IV, p. 231. — * Id. tom. III, pag. 152. — * Id. id. pag. 70. et tom. I. p. 241. — * Id. tom. IV, pag. 223; ce root macque daes in table generale, pag. 323. — * Id. id. p. 256. — * Id. id. p. 252. — * Id. id. p. 13. — * Id. id. pag. 269. — * Id. id. p. 310. — * Id. tom. III, p. 69.

" les sabots 1; " 3º shist, " un lieu où l'on dépose le harnachement des chevaux 2; » 4* ماشتخاله, « lieu qui renferme les étoffes, les vêtements 3; » 5° () 17. " une voute en ogive 5; " 6° 5, 12, " un cabaret5; " مانته , « chambre ou petit édifice, caserne des Mamlouks 6; « 8° منظرة , « appartement au rezde-chaussée où le maître de la maison se tient pendant le jour et reçoit ses visites?; " 9" by, a un palais, un pavé, une plaque de pierre ou de marbre, une daile, une nef couverte, comprise dans une mosquée "; i 10° pais, a incrusté de carreaux, plus ou moins grands, de marbre ou autre substance, couvert de mosaignes et statut ψήφος, « un fragment doré ; » 11° 5, « qui est préposé à une chose, qui lui est inhérent 10; » 12" 1 13° Kiss, " tombeau 11; " 13° Kiss, " un vestige, une ruine qui rappelle l'existence d'une habitation ancienne 17; * + 44 رجل * un pilastre 13; * رلط 15° un caillou ! ، ، ، هام , « un marteau 15; « رمية ", « une tige, une souche 15; »

M. Quatremère, Histoire des sultans manifants, t. IV, p. 196; Mist n'est pas indiqué dans la table générale. — * Id. tom. III., pag. 115. — * Id. id. — * Id! pag. 267. — * Id. tom. IV, pag. 164; cette étymologie est préférable à celle du assent illustre qui faisait cenir, par métathèse, cabaret du mot kharabet à llustre qui faisait cenir, par métathèse, cabaret du mot kharabet à llustre qui faisait cenir, par métathèse, cabaret du mot kharabet à llustre qui faisait cenir, pag. 14. — * Id. id. pag. 15. — * Id. tom. III., pag. 270, 277; voyez sussi le Journal aniatique d'avrit 1814 2, 3* série, t. XIII., pag. 344 et 345, où le sens de nef est donné par M. Beinand su mot b. V. — * Id. id. — * Id. tom. IV, pag. 98. — * Id. tom. III., pag. 168. — * Id. id. pag. 215. — * Id. id. pag. 179. — * Id. tom. IV, pag. 197. — * Id. id. pag. 51. — * Id. id. pag. 4.

Dans un autre ordre d'idées, nous mentionnerons 1° مند. « jeu de flèches, exercices guerriers 13; » 2° قلم , « jeu du khittah, tirage au sort 1°, » 3° مند. « une fête, une réjouissance, une noce 1°, » أول , « illumination 16; » 5° الله , « instruments de musique 17; » ou bien encore. 1° أول , « un métier 18; » وراف الله إلى بالله بالله إلى بالله إلى بالله إلى بالله إلى بالله بالله إلى بالله إلى بالله إلى بالله بالله إلى بالله بالله إلى بالله ب

¹ M. Quatremère, Hist, des saluas saunt, t. III, p. 85, et tich, p. 132, — 1 Id. t. IV, p. 133, — 1 Id. id. p. 6. — 1 Id. t. III, p. 277, — 1 Id. t. IV, p. 210, — 1 Id. t. III, p. 24, et t. 1, pag. 153, — 1 Id. tom. III, pag. 156. — 1 Id. tom. IV, pag. 284; — 1 Id. tom. IV, p. 47. — 1 Id. tom. III, p. 283, et tom. I, p. 164. — 1 Id. tom. III, p. 280, — 1 Id. id. p. 137. — 1 Id. tom. IV, p. 97. — 1 Id. tom. III, p. 74. — 1 Id. id. p. 54. — 1 Id. tom. IV, p. 131, — 1 Id. id. p. 102. — 1 Id. id. p. 54. — 1 Id. tom. IV, p. 131, — 1 Id. id. p. 103, — 1 Id. tom. III, p. 26. — 1 Id. id. p. 54. — 1 Id. tom. IV, p. 131, — 1 Id. id. p. 103, — 1 Id. tom. III, p. 26. — 1 Id. tom. III, p. 27. — 1 Id. tom. III, p. 27. — 1 Id. tom. III, p. 28. — 1 Id. tom. IV, p. 29. — 1 Id. tom. III, p. 29. — 1 Id. tom. IV, p. 20. — 1 Id. tom. IV. p. 20. — 1 Id. tom. Id. Id. tom. IV. p. 20. — 1 Id. tom. IV. p. 20. — 1 Id. tom. IV. p. 20. — 1 Id. Id. Id. Id. I

le sens « d'un petit espace de temps, d'une minute 1; » 2" a, b, « le commencement d'une lettre, le chiffre d'un prince2; « 3 أطلاق, « confirmation judiciaire de ce qui a été concédé par un des monarques précédents, ou un nouveau bienfait ; " 4" (, ,) «un exécuteur testamentaire, celui qui a été chargé de réaliser les intentions d'un mourant ; » 5° Jas, « un arbitre négociateur . un notaire *; » 6 مستور. « un homme qui, par esprit d'humilité, se dérobe à la vue des hommes en se réfugiant dans une retraite, en se livrant à toute l'austérité des pratiques de la vie religieuse, a et, en Egypte, a celui qui a une un rendez-vous, une ميعاد "ر" y un rendez-vous, une leçon religieuse, une lecture de dévotion 7; " 8° غيبة. « extase, absence d'esprit »; » و" مخم, « cérémonie dans laquelle on faisait une lecture complète de l'Alcoran, et qui avait lieu près du tombeau d'un personnage marquant9. »

Malgré les nombreuses citations que nous venons de faire, nous sommes encore bien loin d'avoir épuisé le savant commentaire qui nous est donné par M. Quatremère. lei nous devons indiquer le mot (), désignant « un homme ou un animal qui appartient à deux races, mélange et réunion de deux choses différentes (cheval Adisch) 10; « 3, le

[&]quot;M. Quatremère: Histoire des sultans mamientes, t. IV, p. 216.

1 Id. id pag. 308. — * Id. id. pag. 65: — * Id. id. pag. 109.

1 Id. id. pag. 111. — * Id. id. pag. 31. — * Id. id. pag. 47.

1 Id. id. pag. 100. — * Id. tem. III, p. 139. — * Id. id. p. 46; voyer aussi, pag. 30, sue le mot djalik, cheval extrêmement vil.

khoi, a espèce d'oiseau qui offre une grande ressemblance avec le pélican la La, c'est le mot , pris dans le sens « d'étranger 2; « بنو الاصغر « les Romains 5; « السالة ، « les Coptes 4; » السالة ، « un Persan 5; » درب « préposé à la garde des routes ، قراغول «chemin étroit, qui se trouve tracé, soit au travers des montagnes, soit au travers du désert 7; n 2: 6. « gouverneur chargé de maintenir la police dans les villes, un chef, un préposé ": » رسول, « sergent chargé d'exécuter les arrêts ; » عون , « satellite qui accompagne un officier de justice ou de police 10; » عندار ، « l'officier chargé du soin des litières du sultan 11; » امير بجلس, «l'émir medjtis 12;» أمير بجلس, «la capitation 13; " sy ... « succession dévolue au fise 14; " impôt levé sur ceux qui employaient , ركاة الحولينة des machines circulaires, مودع ، اله دولاب , « caisse où l'on déposait les fonds assignés à telle ou telle destination 16, a etc. etc.

Et quand on songe qu'il n'est pas une seule des expressions que nous avons rapportées qui ne soit accompagnée d'un grand nombre de passages arabes, servant à justifier chacune des assertions de l'auteur,

[&]quot;M. Quatremère, Histoire des sultans mandonies, tonn. III. p. 24.

1 Id. tom. IV. p. 245. — Id. tom. III. p. 127. — Id. tom. IV. pag. 66. — Id. id. pag. 155. — Id. tom. III. p. 190 et 195; le mot jejo, ou plutôt jejo, signific esenunelle, ou plus littéralement selon M. Jaubert, cun melave noir ou un esclave faisant son aersico de muit. — Id. tom. III. p. 236. — Id. id. p. 190 et 195. — Id. id. p. 136. — Id. id. — Id. id. p. 151.

1 Id. id. pag. 97. — Id. id. pag. 132. — Id. id. pag. 133. — Id. id. pag. 133. — Id. id. pag. 133. — Id. id. pag. 27.

on reste émerveillé de cette érudition si variée, qui semble se jouer des difficultés.

Il nous reste à parler, pour compléter cette partie de notre travail, du soin avec lequel M. Quatremère s'est attaché à donner le sens exact de certaines formes de verbes peu usités. On sait combien ces formes si diverses modifient profondément la valeur du radical. Tous les dictionnaires sont à cet égard insuffisants; et M. Quatremère ne manque jamais, dans ses utiles publications, d'afouter des notions nouvelles à toutes celles que nous possédons. Les deux volumes de l'Histoire des sultans mamlouks, dont nous rendons compte, nous affrent une série d'interprétations que nous nous hornerons à énumérer, et qui ne fourniront pas une des pages les moins intéressantes des additamenta de nos lexicographes modernes. اعتقد با signifie: « croire au mérite, à la sainteté d'un homme; avoir pour lui de la considération, de la vénération ! به عا avec في المحالة avec في المحالة عند المحالة عند المحالة المحا et quelquefois avec se, a être voue, être passionnément adonné à une chose quelconque2; » 3° 5/4. a alterer, falsifier, a ot, à la deuxième forme, a se parer avec excès : » h* ٥٠٠, à la cinquième forme, a avoir l'inspection, l'autorité la juridiction sur une chose : » 5° 100 ; à la première, quatrième et septième forme, « fuir, s'échapper à la hâte, » et à la deixième, « forcer de fuir, d'émigrer 3; » 6° , à

M. Quatremère, Hist. des sultans mamlauks, tom. IV, pag. 225.
 Jd. id. pag. 101.
 Id. id. pag. 145.
 Id. id. pag. 145.

la cinquième forme, «croitre, augmenter, renchérir1; " 7" ba., suivi de de, " calomnier quelqu'un, en dire du mal, le diffamer ; » 8° مخه, « servir, offrir son hommage, donner un témoignage de respect, d'une politesse pleine de soumission 3; » 9" راك , « déterminer, régler par une opération cadastrale la valeur des terres ou autre objet in io" Lo, à la deuxième forme, « répandre du sable sur l'écriture "; " 11" (1), "frapper, lancer (le naphte) au moven d'un tube e: » اعت «imprégner, incruster : " 13° At., à la première et à la sixième forme, suivi de de, « s'emporter contre quelqu'un *; » 1 4º Ju, à la cinquième forme, « s'écarter, se détaclier, se débander"; « الحرج " avec على , « imposer , مطرح " une denrée à un homme, le forcer de l'acquérir à à la deuxième forme, « gréffer un arbre, incruster 11; » مال مال مرا مرك , à la deuxième forme (عول م prendre la résolution de..., se disposer à... 12; 0 18" , apresser, serrer, comprimer fortement les jambes ou la tête d'un homme entre des pièces de bois qui forment comme un étaula; » 19° , à la troisième forme, " boire avec quelqu'un "; " عن avec المرض , avec

M. Quatremère, Histoire des inlians mamlouhs, t. IV, p. 135;

n'est pas indiqué dans la table générale. — ° Id. id.
pag. 247. — ° Id. tom. III, p. 119. — ° Id. tom. IV, p. 65. —
° Id. id. pag. 165. — ° Id. id. pag. 147. — ° Id. id. pag. 307. —
° Id. id. pag. 260. — ° Id. id. pag. 11. — II Id. id. pag. 32. —

11 Id. tom. III, pag. 114. — I² Id. tom. IV, pag. 275. — I² Id. tom. III. pag. 94. — II Id. tom. IV, pag. 102.

Cette nomenclature, quelque sèche qu'elle puisse paraître, suffit pour donner une idée de l'érudition inépuisable de M. Quatremère; mais ce que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, ce sont les développements dans lesquels il entre à chaque pas pour justifier ses explications, les leçons qu'il substitue à des textes fautifs, et ces nombreux passages d'auteurs originaux qui s'encadrent si bien avec les remarques les plus judicieuses. Chaque page nous révèle le nom de quelque écrivain nouveau que M. Quatremère a pris soin de compulser, Abou'l-Mahasen, Nowairi, Soiouti, Abou'lféda, Ebn-Khallikan ne sont pas seuls invoqués; Imadeddin-Isfahani, Ebu-Athir, Taki-eddin-Fasi, Ebu-Aias, Ebn-Abi-Ssorour, Ebn-Abi-Osaibah, Bedreddin-Aintabi, Ebn-Batoutah, Khalil-Daheri, Ebn-

M. Quateembre, Histoire des salutes muniouks, t. IV, p. 186.
 Id. id. pag. 3. — * Id. id. pag. 51. — * id. tom. III., p. 114.
 Id. tom. IV, pag. 97. — * Id. tom. III, pag. 111. — * Id. tom. IV, pag. 279.

Assal, Djeberti, Djemål-eddin-Ebn-Wåsel, Ahmed-Askalåni, Ebn-Khaldoun, Makarri, Ebn-Awåm, Ebn-Kadi-Schohbah, Abd-Elhakam, Fakhr-eddin-Razi, Tabari, Dzéhébi, Sakhawi et bien d'autres qu'il serait trop long de mentionner, fournissent à leur savant interprète d'importantes observations et des notices biographiques souvent fort curieuses 1.

Nous arrivons maintenant à une partie de l'Histoire des sultans Mamlouks, qui n'offre pas un moins grand intérêt; nous voulons parler de l'appendice qui se trouve joint aux III° et IV° volumes. Indépendamment des traités de Kelaoun avec les Templiers d'Antartous, la princesse de Tyr, le roi de la petite Arménie, les Francs de la ville d'Akka², etc. traités que nous avons rappelés plus haut, et dont le texte est reproduit avec une scrupuleuse exactitude, M. Quatremère nous donne, sur les rapports des sultans d'Égypte avec les khans des Mongols, des documents d'une valeur réelle; c'est, i' la lettre de Ahmed aga sultan, fils de Houlagou, écrite en 1282, et dans laquelle il annonce sa conversion à la foi musulmane, avec la réponse de Kelaoun 3; 2º le récit de l'arrivée des ambassadeurs du sultan Mahmoud-Gazan, souverain des Tatars, en 1302, la lettre dont ils étaient porteurs et la réponse qui leur fut faite 1; 3º une dissertation particulière sur les

M. Quatremère, Histoires des sultans mambuks, tom. III. Voyes particulièrement pag. 481 49, 50, 77, 78, 70, etc. tom. IV, pag. 17, 18, 137, 173, 195, 116, 154, 281, etc. — 1 Id. tom. III, pag. 156, 172 et suit. — 1 Id. id. pag. 158, 185, etc. — 1 Id. tom. IV, pag. 189 et suit.

usages qui s'observaient dans la chancellerie égyptienne 1, pour les correspondances ouvertes avec les sultans mongols.

Dans les lettres que l'on adressait aux grands khans du pays d'Iran, l'usage voulait que l'on écrivit sur une feuille de papier de Bagdad. Après la formule Au nom de Dieu, et une ligne de la khotbah (l'introduction) علامة, on commençait par le togra, qui était tracé en or incrusté, الذهب المرابطة, et qui contenait, comme tous les togra, les titres du sultan; puis viennent de longs détails sur le torrah, قرامة, le tamgah, طبقاء, le tamgah, علامة, la turdjemah, قرامة, etc.

Lorsqu'on écrivit à Usbeck, monarque du Kabdjak, on se servit d'une feuille entière de papier de Bagdad; mais, s'il s'agissait du souverain de Tebriz et de Bagdad, on ne prenaît qu'une demi-feuille de papier. On devait, plus tard, en agir de même avec Tamerlan et son fils Schah-Rokh. Si la correspondance avait lieu avec les grands officiers de l'empire mongol, on écrivait sur un tiers de feuille ou sur du papier ordinaire.

On ne peut voir sans étonnement ces formes de l'étiquette orientale, si rigoureusement observées par des princes qui s'honoraient du titre de mamlouks; les souverains de l'Occident n'ont jamais été aussi loin.

* Voy, plus haut, pag. 497, not. 7. - *- 14. pag. 494, not. 2.

A l'occasion des traités conclus par les sultans d'Égypte avec les Francs, M. Quatremère nous donne des notions géographiques fort nombreuses sur les différentes villes dont il est fait mention; il retrouve dans Anton1, qu'on prenait pour le monastère de Saint-Antoine, un quartier situé près de la ville d'Alexandrie, appelé en grec 10 Éveztor; dans Nesteraveh , انستروة , la Sturio ou Strion de Marino Sanudo. Il nous montre Karak, کرك, nom qui signifie forteresse en syriaque, la Xapaxuasa de Ptotémée, relevée en 1137, sous le règne de Foulques d'Anjou, par un gentilhomme nommé Payen, et acquérant, grâce à son admirable position, une très-haute importance. Cette ville, qu'il ne faut pas confondre avec Montréal ou Schaubak, était la clef de la route du désert; les caravanes qui se rendaient de Damas à la Mecque ou qui en revenaient, toutes les troupes de marchands, toutes les armées qui faisaient le voyage de la capitale de la Syrie à celle de l'Égypte, devaient forcement passer sous les murs de cette place ou dans ses environs. La juridiction de Karak s'étendait depuis Ola, العلى jusqu'à Zizah, إيزة , l'espace de vingt journées de chameau, dans un pays abrupte, rempli de défilés. «Si un seul homme, dit Schahin - Daheri, se place au milieu d'un des passages, il peut fermer le chemin à cent cavaliers. » On comprend dès lors combien les musulmans de-

M. Quatremère, Hist. des sultans mamlouks, tom. III. pag. 235 21 236. — Id. id. pag. 236. — Id. id.

vaient attacher de prix à la possession de Karak; Saladin s'en rendit maître après la mort de Renaud de Châtilion, et les sultans Mamlouks, la considérant comme un des remparts de l'Égypte, y déposaient leurs trésors. Nous avons vu que Mohammedhen-Kelaoun, après avoir résigné l'empire, avait choisi la ville de Karak pour retraite, assuré qu'il n'y serait point inquiété.

M. Quatremère passe ensuite en revue plusieurs places citées dans les traités ou peu connues. 1° Salt1 (Σάλτων), située vis-à-vis d'Ariha (Jéricho), saccagée par les Mongols et reconstruite par Bibars; 2º la forteresse de Schoumaimis, par 2, relevée par Schircouh, prince de Hems; 3º Bostra, ou Bosra, dont Burckhardt a décrit les raines; 4º Tadmor 1. l'ancienne Palmyre; 5° Alatroun 5, ville située dans les environs de Ramiah en Palestine : 6º Iskenderouneh 6, entre Tyr et Ptolémaide, que l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem appelle Alexandroschene, la même que Scandalium et Escandelion; 7º Kaimoun, the bourg de Kanuserd, dont parle . قرون خاة , la Coroun Hamah ، القرن , Eusche ; 8° Karn d'Abou'lféda; o° la forteresse Berdj-miar o, située au milieu des montagnes qui font partie du canton occupé par les Auzeyris (Nozaïris); 10° la ville de Safithat, list of don't le nom est écrit seus par

M. Quatremère, Histoire des sultans mamlauks, t. III, p. 246.
 Id. id. p. 248.
 Id. id. p. 255.
 Id. id. p. 255.
 Id. id. p. 260.
 Id. id. p. 260.
 Id. id. p. 262.
 Id. id. p. 252.

Burckhardt; 11º le lieu nommé Maroan 1, indiqué sur la carte de MM. Robinson et Smith, etc.

Nous voyons, ailleurs, que la province de Bika2, ou Béka, l'ancienne Cœlé-Syrie, conserve encore aujourd'hui la même dénomination ; qu'on avait coutume de désigner par le mot الفتوحات, les conquêtes 3. les villes que les sultans d'Egypte avaient enlevées aux rois de la petite Arménie, et qui étaient situées près de la rivière de Djahân, ou plutôt Djeihan, Plus loin, M. Quatremère nous apprend que, dans les contrées situées à l'orient du Jourdain, les montagnes, en beaucoup d'endroits, sont percées de grottes profondes, et que ces retraites naturelles, qu'il était si aisé de convertir en forteresses à peu près imprenables, furent choisies souvent comme postes militaires. On peut lire encore d'intéressants détails sur la ville de Maden, en Arménie 5; sur celle de Karkar 6, près de la rive occidentale de l'Euphrate; sur Iskendriah 7, dans la petite Arménie, etc.

Damas, capitale de la Syrie, est aussi l'objet de remarques précieuses : tantôt il est question de la porte Alfaradis ، باب الغراديس; tantôt de la banlieue, البر , ou des noms qui ont été donnés à la ville ellemême, tels que celui de جلق المناف ; mais ce que nous devons particulièrement signaler, c'est une notice

^{*} M. Quatremère, Histoire des sultant sumlands, t. III, p. 262,

- * Id. id. pag. 257, - * Id. id. pag. 260, - * Id. id. p. 259.

^{- 1}d. id. pag. 33. - 1d. id. pag. 61. - 1d. id. pag. 63. - 1d. id. p. 72. - 1d. id. p. 50. - 1 fd. iom. IV. p. 161.

sur la grande mosquée des Ommiades, considérée comme l'une des merveilles du mondé, construite par le khalife Walid, et que les barbares soldats de Tamerlan devaient renverser de fond en comble au commencement du xvª siècle. Cette notice est rédigée d'après le récit de Mohammed-ben-Schaker; historien estimable, auteur de l'ouvrage intitulé gles Sources des histoires), et d'après deux écrits d'Abou'l-baka, sur l'histoire de Damas et de la Syrie. Les nombreux développements dans lesquels M. Quatremère est entré à ce sujet expliquent très-bien l'admiration enthousiaste des Orientaux pour ce magnifique monument.

Nous avons terminé l'analyse des deux nouvelles livraisons de l'Histoire des Mamlouks, et si cette analyse, bien imparfaite, d'une œuvre aussi considérable, inspire le désir de lire et de consulter le livre de notre illustre maître, le but que nous nous propo-

sions aura été rempli.

L'erratum, que M. Quatremère a donné à la suite de son appendice nous dispense de toute remarque critique; les résultats d'un si grand travail sont d'ailleurs beaucoup irop importants pour que nous puissions songer à rechercher ces légères imperfections typographiques, inséparables de toute publication de longue haleine. Cependant, nous devons exprimer le regret que MM. Didot, ordinairement si exacts pour toutes les éditions qui sortent de leurs

M. Quatermère, Hist des sultans momiones, tom. III., p. 265 et suiv.

presses, aient laissé échapper des erreurs qui sautent aux yeux : la pièce pour la porte 1, par exemple, et, dans le titre courant de la re partie, Mansour-Eddin Mansouri et Mansour-Ladjin 2.

Nous ne terminerons pas non plus cette notice, sans émettre le vœu que le savant traducteur de Makrizi fasse suivre son ouvrage d'une table raisonnée des matières, qui indiquerait avec quelques détails les mots nouvellement expliqués par lui, et qui serait un complément nécessaire des dictionnaires arabes les plus estimés.

Nous pourrions craindre de paraître trop exigeant, si nous ne savions avec quel zèle M. Quatremère poursuit sa laborieuse mission. Chaque jour il agrandit le cercle de nos connaissances sur la philologie orientale et sur l'histoire générale des peuples de l'Asie et de l'Afrique, et, en voyant se multiplier les productions de sa plume, on se rappelle ces vers de Hariri, qui lui sont si heureusement applicables:

> وشغلي الدرس والتبضر في العم طلاق وحبّذا الطلب ا

En même temps qu'il mettait la dernière main au

M. Quatremère, Hist. des sultans mamlouks, tom. IV, pag. 213. الباب انفقر بشقيه

[&]quot; IL ld pag. 40-95 et 97-115.

Hariri, séance es : « L'étude est uns seule occupation ; je cherche à pénétrer les profondeurs de la science : est-il un plus noble hut? »

tome II de l'Histoire des sultans Mamlouks, de Makrizi, il publiait le premier volume des Prolégomènes d'Ebn-Khaldoun, rédigeait une notice du manuscrit d'Abou-Rihan-Albirouni, que possède la Bibliothèque de l'Arsenal, sur la chronologie des Arabes; continuait l'impression du texte turk oriental d'Ali-Schir et de sa Chrestomathie persane, et trouvait encore le temps de donner au Journal des Savants des articles de critique et d'histoire. Mentionner de tels travaux, n'est-ce point faire le meilleur éloge de l'illustre professeur que l'Europe compte, avec raison, parmi les plus fermes soutiens de la littérature orientale?

SEDILLOT.



no promining the state of the second commencer was

on sure the Harris and following or becommont

or refunded to the trade grounds of a polyter

EXTRAIT

Du voyage en Orient de Mohammed ebn-Djobair (man. de la Bibliothèque publique de Leyde, n° 520, pag. 194 et auiv.), texte arabe, suivi d'une traduction française et de notes, par M. Assau.

ذكر مدينة مسينة من جريرة صعلية اعادها الله تعالى

هذه المدينة موسم تجار الكفار، ومقصد جوازي البحر من جيع الاقطار، كثيرة الارباق برخاء الاسعار، مظلمة الاناق بالكفر لا يغز فيها لمسلم قرار، منحونة بغبكة الصلبان تغس بقاطنيها د وتكاد تضبق درعا (١) يساكنيها ١٠ محلوة تنكا ورجسا معودشة لا تُوجِدُ لغرب البساء اسواقها نافِلًا حليلة، وارزاقها واسعة بارغاد العبس كفيلة ١٠ لا قرال بها ليلك ونهارك في امان ، وان كُفت فويب الوجه والبد واللسان ١٠ مستندة الى جمال قد انتشاه من والبد المسادة المحدد المحدد المحدد المحدد المحدد المحدد المحددة المحدد المحددة لا المدردة المحددة المحددة

وينصب منها الى البر خشبة ينصرن عليها والخمّال يصعد بجلد اليها ولا يحتاج الى زواريق في وسقها ولا في تغريفها الا ما كان مرسيا على البعد منها يسيرًا فتراها مصطفة مع البر كاصطفان لجياد في مرابطها واصطبلاتها ودلك لإقراط عق النصر فيها وهو زناق معترض بيئها وبين الارض أللبيرة يمقدار تلاتة اميال ويقابلها مند بلدة تعرى بريدة وهي الله كبيرة وهذه المدينة مسينه راس جريرة صعلية وهى كثيرة المدن والعمائر والضياع وتسميتها تطول وطول هذه الجريزة صقلية سبعة ايام وعرضها مسيرة لحسة ايام وبها جيل البركان المذكور وهو يأترر بالحب الإفراط سموة ويعام بالثلم شتآء وصيفا داعا وخصب هذه الجزيرة أكثر من أن يُوصَف وكفي بانها ابنة الاندلس في سعة العسارة وكثرة للتصب والرفاعة محتونة بالارزاق على اختبالافها مملوة بأنواع الغواكد واصنافها النها معمورة يعبدة الصلبان يمشون في مناكبها ويرتعون في أكنافها والمسطون معهم على املاكهم وضياعهم قد حسنوا السيرة في استعمالهم واصطفاعهم وصربوا عليهم إتاوةً في فتعكِّين من العـام يودونها وحالوا بيفهم وبين سعة في الارض كانوا يجدونها والله عزوجل يصلح احوالهم وبجعل العقبى للميلة مالهم يمتع وجمالها كلها بساتين مشرة بالتغاج والشاه

بلوط والبندق والاجاص وغيرها من الغواكم وليس في مسيئه عده من للسطين الانفريسير من دوى للهس ولذلك لا يستوحش بها المسلم الغريب واحسن مدنها تاعدة مكلها والمسلمون يعرفونها بالمدينة والنصاري يعرفونها ببلارمد وفيها سكني الضريين من للسطين ولهم فيها المساجد والاسواق المعتصة بهم والارباس كثير (١) وسأمر المسلمين بصباعها وجبيع قراها وسائر مدنها كسرق وسه وغيرها كلن المدينة أللبيرة التى في مسكن مكلهم غلبام أكبرها واحفلها وبعدها مسيند وبالمدينة ان شاء الله يكون مقامنا ومنها نومل سفرنا الى حيث يقضى الله عز وجل من بلاد المغرب أن شاء الله وشان مكلهم هذا عجبب في حسن السيرة واستعمال المسطين وأتحاد الغتيان التجابيب وكلهم او أكثرهم كائم ايمانه متمسك بشريعة الاسلام وهو كثير الثقة بالمسلمين وساكن اليهم ف احواله والمهم من اشغاله حتى أن الناظر في مطبحته رجل من المسلمين وادجالة من العبيد السود المسلمين وعليهم تأند منهم ووزراؤه وحبابه الغتيان ولد منهم جهلة كبيرة هم اهل دولته والمرتسمون جخاصته وعليمهم يُلُوحُ روسق مكلته لانهم متسعون ف الملابس الغاخرة والمراكب الغارهة دالكثيرة ا

وما منهم الامن لد للماشية واللول والاتماع ولهذا لللك القصور المشيدة والبساتين الانبقة ولاسها بحصوة مكله المدينة الذكورة وله بمسينه تصر ابيص كالحمامة مطأل على ساحل النصر وهو كثير الاتحاد للغتيال والسواري وليس في ملوك النصاري اترن في الملك ولا أنهم ولا أرهة مند وهو يُتَشَبِّهُ في الانغماس في نعم لللك وترابيب قوانيفه ووضع اساليبد وتقسم سراتب رجالد وتكفيم ابهة الملك واظهار زينته علوك المسطين ومُلَّكُه عظم جدًّا وله الاطبا والمتعمون وهو كثير الاعتنآء بهم شهيد للرص عليهم حتى اند متى دُكِر لد أن طبيبًا أو منجمًا اجتبار ببلده امر بامساكه وادراله ارزاق معيشته حتى يسليه عن وطنه والله يعيد المسطين من الغنفة بد عبيد وسنَّم حو الثلاثين سند كن الله المسطين عاديتها وبسطته وس عجيب شابع المتصدت بد اند يقزأ ويكتب بالعربية وعلامته على ما أعْلَمْنا بد أحدُ خدمته الخنصين بد الحمد الله حق حده وكانت علامة ابيه للمحد لله شكوا لانعمد واما جوارية وحظاياه في قصره فسطات كليهن وس اعجب ما حَدَّثُنَا بِهِ خَدِيمُهُ لِلذِّكُورِ وهو يحيى من فتيان الطرار وهو ينظرو بالذهب في طراز الملك أن الأفرنجية من النصرانيات تُقُع في قصره فتعود مسلمة يُعيدها المواري

للذكوراتُ مسلمةُ وعُن على تكتّم من مكلهن في دلك كلم ولهن في تعل الدر امور عجيبة واعلمنا انم كان في هذه الدريرة رادرل مبرجلة دعر لها هذا المشرك نكان يتطلع ف تصرد فلا يسمع الا ذاكرًا لله ولرسواد من نساند ومتمانه ورثما لحقتهم دهشة عند رويتد فكان يقول لهم ليذكر كل احد منكم معبودة ومن يُدِينُ بد تسكيمًا لهم واما فتيانه الذين هم عيون دولته واهل عالته في ملك فيهم مستقون ما منهم الامن يعلوم الاشهر تُعلُوعًا وتأجَّرًا ويَتُصَدِّقُ تُقَرِّبًا إلى الله وتركَّعًا ويفتك الاسرى ويرى الاصاغر منهم ويزوجهم ويحسن اليهم ويغعل لليرما استطاع وهذا لآء صَنْعُ من الله عز وجاً. لمسلمي هذه الجريرة وسرًّ من اسرار اعتمال الله عز وجل بهم لَقِينًا منهم بمسينه فتى المدعبد المسيم من وجوفهم وكبراثهم بعد تقدمة رغبة مند الينا في ذلك فاحتفل في كرامتنا وبرَّنا واخسرج البغاعن سرّة المكنون بعد مواقبة مند ف تجلسه ازال لها كل من كان حواد مِثَّن بُنَّهِمُ من حدامه مُحافِظةً على نفسه فَالَّنَا عن مِكَدَ قدسها الله وعن مشاهدها للَّعَظَّمَة وعن مشاهد المدينة المقدسة ومشاهد الشام فاخبرناه وهو يذوب شوتًا وتَحَرَّنًا واستهدى مِنَّا بعض ما استُعتَعْنَاه

واغتنا ا

من الطرن للباركة من مكة والمدينة قدسهما الله ورغب ق أن لا نتضل عليه بما أمكن من ذلك وقال لنا أنتم مدلون بأظهار الاسلام فانزون بما قصدتمر لد وابحبون أن شاء الله لى متعركم ونحن كاتمون ايماننا خانفون على انفسنا متمسكون بعبادة الله وادآه فرائضه سرا معتقلون في ملكة كاهو بالله قد وضع في اعناقنا ربَّقُهُ (1) المربِّي فعايَتُنا التَّبُرُّك بلقاء امثالكم من الجّاج واستهداء ادعيتهم والاغتباط بما يتلقاه منهم من تحف تلك للشاهد القدسة لنتخذها عدَّةَ الايمان ودخيرة الاكفان فَتَقَطَّرُتْ قلوبنا لد الشفاقًا ودعُونا لد بحسن لخاتمة واتحفناه ببعض ماكان عندنا مِنَّا رغب فيد وابلغ في بجازاتنا ومكافاتنا واستكتمنًا سائر اخواند من الغتيان ولهم في فعل الجميل اخبارُ مَأْتُورَةُ وق افتكاك الاسرى صنائع عند الله مشكورة وجميع خدمتنهم على مثل احوالهم ومن عجيب شان هولاء الغتيان انهسم يحضرون عند مولاهم فيجين وقت الصلاة فيخرجون افدادًا من تجلسد فيقضون صلاتهم وربما يكونون بموضع تلعقد عين مكلهم فيسترعم اللدعر وجل فلا يزالون باقالهم ونياتهم وينصائحهم الباطنة للسلمين في جهاد ذأم والله ينفعهم ويجل خلاصهم يمند ولهذا لللك عدينة مسيند ريْقَةُ الرِقِي اللهِ اللهِ

المذكورة دار صنعة (١) بحتوى على الاساطيل على ما لا تحصى عدد مراكبه وله بالمدينة مثل ذلك فكان نرولنا ى احد الغناديق وأقيّنا بها تسعة ايام فطاكان ليلة الثلثا الثان عشرالشهرالمبارك المذكور والتامي عشر لدجيران ركبنا ى زورق متوجهين الى المدينة المتقدم ذكرها وصرنا قريفًا من الساحل بحيث ينصره رأى العين وارسال الله علينا ربحًا شرقيَّةَ رُخَّا طيبةُ رُجَّتُ الرورقُ أَهْنَأُ تُرْجِيَةٍ وسواا نسرح الخط ف عابر وقرى مُتَّصِلَة وحصون ومعاقل في قنن الجيال مشرفة وايصرنا عن يميننا في البعر تسع جرائم قد قامت خيالا مرتفعة على مقرية من بر الجزيرة اثغان مفها تخرج منها الغار داما وابصرنا الدخان صاعدا منهما ويظهر بالليل نازًا اجرَ ذاك ألسن تصعد في الجـوّ وهو البركان المشهور خبرة وأعطِناً ان خروجها من منافس ى العبلين المذكورين يصعد منها نعس نارى بقوّة شديدة يكون عند النار وربما قذن نيها الحبر اللبير فتلقى بد (3) الى الهواء لقوّة ذلك النفس وتمنعه من الاستقرار والانتهاء الى القعر وشذا من اعجب للسموعات الحصيصة واما للحيل

المر Lacuno dans le manuscrit. Il faut suppléer sans donte le mot

الجنير ا

¹ Lacune dans le manuscrit.

الشائع الذي بالمويمة المعرون بجبل الفار فشائد اينضا عبيب وذلك أن بارًا تخرج منه في بعض السنين كالسيدا العرم فلا تمر بشيء الا احرقته حتى تغتهى الى البحر فتركب ترجه على صفحه حتى تغوس فيه فسنحان المبدع في عجاب عفلوتانه لا اله سواه الى أن حللنا عشى يومر الاربعا بعد يوم الثلثا المورخ مرسى مدينة سفا ودين مسينه عجرى ونصف بجرى

ذكر مدينة شقلودي (sic) من جزيرة صقلية اعادها الله

عى مدينة ساحلية كثيرة للعب واسعة المرافق منقطمة المجار الاعناب وغيرها مرتبة الاسواق تسكنها طائفة من المسلمين وعليها تنة جبل واسعة مستديرة فيها فلعنة لم ير امنع منها اتحذوها عدة الاسطول يلجاوهم أن من جهة المسلمين بعدرهم الله وكان إقلافنا منها نصف الليل عبنا مدينة ترمة (الا محوة يوم العبس بسير رويد ويين المدينتين خسة وعشرون ميلا بانتقلها منها من ذلك الرورق الى زورق تان اكتريناه كلون البعريين محبوبا فيد من اهلها

شفلودی

ا ياموشمر ا

^{* 4000}

ذكر مدينة ترمة من للزيرة المذكورة فتحها الله

في احسن وضعًا من التي تقديم ذكرها وفي حصينة تركب الجو وتشرق عليه والسهين فيها ربض كبير لهم فيم المساجد ولها تلعة سامية منبعة وق اسغل البلدة رجمة قِد أُغُنُّتُ اهلها عن أتخاذ جام وهذه البلدة من البصب وسعة الرزق على غاية والجريرة باسرها من اعجب بالاد الله في الخصب وسعة الارزاق فاقِمًا بها يوم الحميس الوابع عشر للشهر للذكور ونحن قد ارسينا ى واد باسغلها ويطلع فيد المدّ من الحر ثم يتحسر عند وبتنا بها ليلة للمعدّ ثم انقلب الهوى غربياً مم تجد الابلاء سبيلا وبينما وبسين المديئة المقصودة المعرونة عند النصارى ببلارمه خسة وعشرون ميلا نخشيفا طول المقام وجدنا الله تعالى على ما انعم بدمن التسهيل في قطع المسافة في يوميس وقسد تلبت الزواريق في قطعها على ما أُعَرِّننا به العشريس يـومــا والثلاثين يوما ونيفا على ذلك فاصحنا يوم الجمعة منتصف التشهر المبارك على نية من المسير في البرّ على اقدامنا منعدما لطبعنا (١) وتحلنا بعص اسبابنا وخلفنا بعض الاحداب على الاسباب الباتية في الرورق وسرنا في طريق كانها السوق عارةً و فيعدنا لطبينا ا

وكثرة صادر ووارد وطوائك النصارى يتلقوننا فيمادرون بالسلام عليفا ويونسوننا فراينا من سياستهم ولبن مقصدهم مع المسلمية ما يوقع الد (١) أن نغوس أهل الهل عصم الله جيع امة محد صلى الله عليه وسلم من الفتفة بهم بعرته ومنَّه فانتهينا الى تصر سعد وهو على فريخ من المدينة وقد اخذ بنا الاعيا فلَّنا اليه وبثَّنا فيه وهذا القصر على ساحل البصر مشيد البنا عتيمه (٥) قديم الوضع من عهد مللة المسلمين للجزيرة لمريزل ولا يزال بغضل الله مسكنا للعباد منهم وحوله تبور كثيرة للسلمين اصل الرهادة والورع وهوموصوى بالفصل والبركة مقصود من كل مكان وبازات عين تعرن بعين الجنونة ولد باب وثيق من الدديد وداخله مساكن وعلال مشرفة وبيوت منتظمة وهوكامل مرافق السكني وفي أعلاد مجد من أحسن مساجد الدنيا بها (٥) مستطيل ذو حنايا مستطيلة مغروشة محصر تطيعه لم يُرّ احسن منها صنعة وقد علق فيد الحو الاربعين قنديلا من انواع الصغر والزجاج وامامه شارع واسع مستنديس بأعلى القصروق اسفل القصر بشر عذبة فيتنا ق هذا المجد

Lacone dans le manuscrit. Avil ?

^{*} عتيق

Faut-il lier ster ou supprimer tout à fait ce mot?

احسن مبيت واطيبه وسمعنا الاذان وكنا قد طال عهدما بسماعه وأكرمنا القوم الساكنون فيد ولد امام يصلى بهم الغريضة والتراويج في هذا الشهر المبارك ويمقربة من هذا القصر محو الميل الى جهة المدينة قصم اخرعلى صغته يعرن بقصر جعلم وداخله سقاية تغور بماء عذب وابصرنا للنصاري و هذه الطريق كنائس معدّة لمرضى النصاري ولهم و مدنهم مثل ذلك على صغة مارستانات المسطين وابصرنا لهم بعُكَّة ويصور مثل ذلك فعيننا من اعتنائهم بهندا القدر فظا صليفا الصبح توجهنا الى المدينة لجعفا لندخل فبعنا وجلنا الى الباب المتصل بقصور الملك الافرنجي اراح الله المسطين من ملكته وادينا ال المستحلف من تبدد ليسالنا عن مقصدنا وكذلك نعلهم بكل غريب فسلك رحاب وابواب وساحات ملوكية وابتصرنا من القصور المشرفة والميادين المنتظمة والبساتين وللم اتب المتخذة لاهل الدمدماراع ابصارااء واذهل افكارناء وتذكرنا قول الله عرّوجل (١) ولولا أن يكون الناس امة واحدة لجعلنا لمن يكفر بالرجن لبيوتهم سقفا من فضة ومعارج عليها يظهرون وابصرنا فها ابصرناه تجلسا ق ساحة فسيحنة قد احدق بها بستان وانتظمت جوانجها بالاطنات

Keran, sur. xxut, vers. 32.

والحبلس قد اخذ استطالة تلك الساحة لأنها فتعبنا من طوله واشران مناظره فأعلمنا انها موضع غِمَا للكِك مع امحابه وتلك البلاطات والمراتب حيث تقعد حكامة واهل لخدمة والعمالة امامه لخترج اليغا ذلك المستحلف يتهادى بين خديمين بحقان بد ويرفعان اذيالد فابصرنا شيف طويل السيلة ابيضها ذا ابهة فسالنا عن مقصديا وعس بلدنا بكلام عرق لين فاعطفاه فاظهو الاشغاق عليقا وامر بأنصرافنا بعد أن أخلى في السلام والحاعا فتعبدنا مسى شاند وكأن اول سواله لناعن خبر القسطنطينيد العظمي وما عندنا منه فلم يكن عندنا ما نعلم بد وقد تُعَيَّدُ خيرها بعد عدا وكان من اغواب ما شاهدناه من الاموز الغنائة أن أحدا (١) س كان تاعدًا عند بأب القصر من النصاري قال لنا عند انصرافنا عن القصر المذكور تحفظوا بما عندكم وانجّاج من العُمّال للسُّكِّسين العُمّال يقعنوا عليكم وظن أن عندنا تجارة تقتضى المكيس فاستجاب له احد التصاري فقال ما الجب النوك بدخلون (1) خرم الملك ومخافون من على ما كفت اودلهم الاالافا من الزماعيات الهصوا بسلام لا خون عليكم فقصنا عجبا ما شاهدتاه وضعناه وخرجنا الى احد الغنادق فنزلنا ميد وذلك 1 251

يوم السبت السادس عشر المشهر المبارك والثان والعشرين الدجنبر وفي خروجنا من التصر المذكور سللنا بالاطا متعملا مشينا فيد مسافة طويلة وهو مسقف حتى انتهينا الى كنيسة عظيمة البنا فأعْلِنا ان ذلك البلاط عَشى الملك الى هذه الكنيسة

ذكر للدينة التي في حضرة صقلية اعادها الله

عي بهذه للزائر ام للصارة، وللمعد بين للسنين عصارة ونضارة، قا شنت بها من جال مخبر ومنظر، ومزاد عيش يانع (١) اختصر، عتبقة البقة ، مشرقة مونقة ، تتطلع بمراى فتان، وتضايل بين ساحات وبسابط للم بستان، فسيعة المكك والشوارعء تروق الابصار بحسن منظرها المارع عجيبة الشانء قرطبية البنيانء مبانيها للها يمتحوه الجر المعرون باللدان، يشقها نهر معين ويطرد ي جنباتها اربع عيون قد زخرفت منها لملكها دنياه فأخذها حضرة ملكه الافرنجي ابادة الله تنتظم بالبتها تصوره انتظام العقود في نحور أللواعبء ويتغلب من بساتينها وميادينها بين نزعة وملاعب، فكم لد فيمها لا عرت بد من مقاصير ومصانع، ومناظم ومطالع، وكم لد بجهانها من دياراتها من ديارات ا واخضر ا

قد زخرن بثباتهاء ورقد (١) بالاقطاعات الواسعة رهبانها، وكنابس قد صيغ من الدهب والغصة صلبانها، وعسى الله عن قريب أن يصلح لهذه الدريرة الرمان ، فيعيدها دار ايمان، وينقلها من الحون الامان، بعرَّت اند على ما يشا قدير والسلين بهذه المدينة رسم باق من الايمان يعمرون اكثر مساجدهم ويقيمون الصلاة بأذان مسموع ولهم ارباني قد انفردوا فيها بسكفاهم عن النصارى والاسواق معمورة بهم وهم التجار فيها ولا جمعة لهم بسبب لقطبة الحظورة عليهم ويصلون الاعماد بخطبة ودعاهم فيها للعباسي ولهم بها قاض يرتبغ عبون البعد في احكامهم وجامع بجتمعون الصلاة فبه ويحتفلون في وقيده ى هذا الشهر المبارك واما للساجد فكثيرة لا تحصى واكثرها تحاصر لمعلى القران وبالجملة فهم عرباعن الحوائهم المسلمين تحت دمة اللغار ولا (د) لهم ي اموالهم ولا في حريمهم ولا ابنائهم تلاواهم الله بصنع جيبل يمقد ومن جملة شبه عدة المدينة بقرطبة والشي قد يشبه بالشي من الفدى (١) جهاند ان لها مدينة قديمة تعرف

وَرَقْهُ ا

¹ Lacina dans le manuscrit.

ا احدى ا

بالقصر القديم في في وسط المدينة للحيثة وعلى عدا المثال موضوع قرطبة حرسها الله وبهذا القضر القديم دينار كانها القصور المشيدة لهامناظم فاليومظلة تحار الابصار في حسفها ومن اعجب ما شاهدناه بها من امور الكفران كنيسة تعرن بكنيسة الانطاكي ابصرباها يوم المبلاد وهو بوم عيد لهم عظم وقد احتفلوا لها رجالاً ونساء فابصرنا من بنيانها مراى يثمر الوصف عند ويقع الفطع باند اعجب مصانع الدنيا للرخرفة جدرها الداخلة ذهب كأبها وفيها من الواح الرخام الملون ما لم يُرَمث له قط قد رصعت كلها يغتموس الذهب وكللت بأعجار الغصوس للنضر ونُظِمُ اعلاها بالشمسيات المدهبات من الزجاج فتخطف الايصار يساطع شعاعها وتحدث في النغوس فتنة نعوذ بالله مثم واعطنا أن بأنيها التي إن تنسب البد أنفق فيها قفاطيم من الذَّفِ وَكَانَ وَزِيرًا لَهِذَ عَذَا لَلْكَ الْمُسْرِكُ وَلَهُدُهُ اللنيسة صومعة قد قامت على اعدة سوار من الرخام وعلت (١) قبة على اخرى سوار كلمها فتعرق بصومعة السواري وي من اعجب ما ييصر من البنيان، شرفها الله عن قريب بالادان، بلطفه وكريم صنعه وزي النصرانيات في هذه

الذي ا وعلمها ا

المدينة رق نساء المسلمين فصيحات الألسن ملت السن ملت المستنبات حرجي في هذا العيد المذكور وقد لبين تباب الحريم المذهب والتعلق النقب المرابعة وانتعلى بالنقب الملونة وانتعلى الاخفان المذهبة وبرزن للنائسين او كُنُسِهِنَ حاملات جميع رينة نساء المسلمين من التعلق والتعظر فتذكرنا على جهة الدُعابة الادبعة تول الشاغر

ونعود بالله من وصف يدخل مدخل اللغو، وبودى ال المطلبل اللهو، وتعود به من تقييد، بودى الى تقنيد، انه سحانه اهل التقوى واهل المعلوة وكان مقامنا بهذه المدينة سبعة ايام ونزلنا بهان احد فضاديقها الله تسكنها (۱) المسلمون وخرجنا منها صحة يوم المعق الثان والعشوين لهذا الشير المبارك والثامن والعشوين لشهر دجنبر الى مدينة اطرابنش بسبب مركبين بها احدث يتوجه الى الاندلس والثاني الى سبته وكنا العنا الى الاسكندرونه وقبها حجّاج وتجار من المسلمين فسلكنا عل قرى متصلة وضباع متجاورة وابصرنا تحارث

ایسکنها ۱

ومزارع لمرضر مثل تربتها (١) طيبا وكرما وانساعا فشبهناها بقنعانيد قرطيد او هذه اطيب وامتى وبتغان الطريق لبلة واحدة في بلدة تعرن بعلقه وفي كبيرة متسعة ديها السوق والمساجد وسكانها وسكان هذه الصياع الذي هذه الطريق كلها مسلمون وتُنَّا منها حريوم السبت الثالث والعشرين لهذا الشهس المعارك والتاسع والعشرين لدجنبر فاجتزنا عقربة مضهاعل خصى تعرف بحصى الد (ء) وهو بلد كبير فيد جامات كبيرة وتد مجرها الله ينابع في الارتى واسالها عناصم لا بكاد (3) اليدن حمَّلها (1) لأفراط حرها (5) فاجزنا منها وأحدةً على الطريق فنزلنا اليها عن الدواب وأرحنا الابدان بالاستحمام فمها ووصلنا ال اطرابنش عصر دلك اليوم فنزلنا فيها ق دار اكتربناها

ذكر مدينة اطرابنش من جزيرة صقلية اعادها الله عي مدينة صغيرة الساحت ، غير كبيرة المساحة ، مسورة بينما كالجامة مرساها من احسن المراسي واونقها المراكب ولذلك ما يقصد الروم كثير البها ولا سبها يتقلها " - لا يكاد " - الحثة " - تربتها المحرفا ،

المقلعون الى برّ العدوة فأن بينها وبين توسن مسيرة ينوم وليلة فالسغر منها اليها لا يتعطل شتناء ولا صيف الا ريها ال تهب الربح الموافقة فكبراها في دلك مجرى المباز الغربب وبهذه المدينة السوق والعمام وجيع ما يحتاج اليد من مرافق المدن للنها في لهوات الحر لاحاطت بها من ثلاث جهات واتصال البرّبها من جهة واحدة صعة والجصر فاغر فاد لها من سائر الجهات فاهلها يرون أند لا بُد لد من الاستيلاء عليها وإن دُوايُ مُدى ايامها ولا يعم الغيب الا الله تعالى وهي مرفقة موافقة لرخاء السعر بها لانهاع محرت عظم وكانها المسلون والنصاري ولكلا الغريقين فيها المساجد والكنائس ومركمها (١) من جهة الشرق مائلا الشمال على مقربة منها جبل عظم مغرط السُمو متسع في اعلاه تنة تنقطع عند وديهنا معدل للروم وبينه بين للبيل تنطرة ويتصل به في الجيل المروم بلد كبير ويقال أن حريمه من أحسى حريم هذه للويرة جعلها الله سبيا للسلمين وبهذا لجبل الكروم والمنزارع واعطنا ان به تحو اربعمائة عين متفيرة وهو يعرن بحبل حاحد (3) والصعود البد هين من احدى جهاته وهم

ريقا ا

حامد ا - برگینها ا

يرون أن منه يكون فتم هذه الجريـرة أن شناء الله ولا سبيل أن يتركوا مسلما يصعد اليه ولذلك ما اعدّوا فيد ذلك المعقل الحصن فلو احسوا محادثة حصلوا حرعهم فبد وتطعوا الغنظرة واعترض بينهم وبين الذي ق اعلاء متصل بد خندق كبير وشان هذا البلد عجيب غن التجب أن يكون قعه من العيون المتأجرة ما تقدم دكره واطرابنش في هذا البسيط ولا ماء لها الا من بعُر على البعد منها ول ديارها ابأز تعبيرة الارشية ماوها كلها شريب لا يساء (١) والغينا المركبين الذين يرومان الاقلام الى المغرب بهيا ونحن أن شاء الله نومل ركوب احدها وهذ القاصد إلى بر الاندلس والله عمهود صفعه المسبدل كبيل عند وفي غرق هذه البلدة اطرابنش المذكورة للائ جوابرى التحرعلى تحو فرحجين مفها وفي صغار متعاورة احداها (1) تعرف (1) والانكرى بياسة والثالثة تعرن بالراجب ١١١ نُسَبُّ ١١١ راهب يسكنها في بنآء أعلاها كاند للحس وهو مكن العدو والحريرتان لا عارة نبها ولا يعمر الثالثة سوى الراهب المذكور

SHEET THE BOLL

يُساع ا

احداما ا

Lacune dans le manuscrit; auppléer anbele

بالراعب

شهر شوال عرفنا الله عنه وبركته

استهلُّ علالد ليلة السبت الامس من ينير بشهادة تبتت عند حاكم اطرابتش للذكورة بأند ابصر فلال تبهر رمصان ليلة الحيس ويوم الحيس كان صبام اعل مدينة معلية المتقدم ذكرها نعيد الناس على الكال حساب يوم الجيس المذكور وكان مضادنا و هذا العبد المعارك الحد مساجد اطرابتش المذاكورة مع توم من اعلمها انتلعوا من الفروج لل المصلى العدر اكان لهم فصلينا صلاة الغرباء جبر الله كال غريب الى وطند وحرب اهال البلد ألى مصلاهم مع طالحب اخكامهم والصرفوا بالطبول والبونات فعيننا بن ذلك ومن إغضاء النصاري لهم عليه واحن بد اتفق كواولًا في المركب المتوجع ال ها الله الى بر الانجلس ونظرنا في الواة والله المتكفيل والتهسيم والتسهيل ووضل امرمن ملك صعليه بعلقه المراكب بجيم السلوان أجريارته بسبب الاسطواء الخي ١١١٠ وتعذه ١١١ فليس لمركب سبيل السغراني ان يتافر الاسطول المادكور خبب تصد (١) سعيد ولا تمنير قصدة فباد الروم النويون

THE THE CALL PROPERTY.

Lacune dans le manuerit.

^{1,0000 7}

Probablement -

اسماب المركبين المذكورين لا الصعود فيها وتحصنا من الوالى ثمر امتد سبب الرشوة بينهم وبمغه فاقاسوا عركبيها ينتظرون هوآ يُعلِعون بع وق هذا التاريخ المذكور وصَلَّتُمَا اخبار موحشة من الغرب منها تُغَلَّب صاحب ميورقه عل جاية والله لا يحقق ذلك ويصل العاقبة والهدنة للسطين بمتذ وكرمه والشاس بهذه المدينة يرجنون الظنون في مقصد هذا الاستطول البذي تحاول هذا الطاغية تعميره وعده اجنانه فها يُعَالَ ثَلَمَّانُهُ هُنَّ طرائد ومراكب ويغال اكثر من ذلك ويستحب معد نحو مأية سليلة تجال الطعام والله يقطع بده ويجعل الدائرة عليه فنهم من يرغم أن معصدة الاسكندرية حرسها الله وعصمها ومنهمر من يقول أن مقصده ميورقه خرسها الله ومنهم من يترغم ان مقصده افريقية جاها الله مأكتا لعهدو السم بسبب الانباء للوحشة الطارية من جهة المغرب وهذا ابعد الطنون من الإمكان لان مظهر للوفاء بالعهد والله يعين عليه ولا بعينه ومشهم من يرى أن احتفاله أتما هو لغصد القسطنطينية العظمي بسبب ما ورد من تبلها من النباء العظم الشان، المهدى المنغوس بشائر تتصمن عجاسب من اللحمان ، ويشهد للحدثيث الماثور عن المصطفى صلى الله عليه وسط بصدق

البرهان ، وذلك بأنه ذكر أن صاحبها توق وتوك المالك بعدة لزوجه ولها ابن صغير نقام ابن عم لد : لللك وتتل الزوج المذكورة وثقف الابن المذكور ثم أن أبغا للشامر المذكور غطفته الرحمرعلى الابن المعتقل فاطلق سبيله وكان ابوه تد امره بقتله فرمت به الاقدار ال هذه الجزيرة بعد خطوب جرت عليد فوردها على حالة ابتذال ومهنة استعمال وخادمنا لاحد الزهمان مسدلا على شارته الملوكيد ستراس الامتهان ، فعشى الامرء وذاع السرء ولديعن عنه ذلك السترء فاستحصم عن امر الملك الصعلى غلبام المذكور تبل واستعطى واستنهم فزعم اندعبد لذلك الراعب وخديمه ثم ان طائعة من الروم المنويين المسافرين الا القسطنطينية البيتوا صفته وحققوا انه هو مع مخامل ودلائل ملوكية الاحت مند منها فيها دُكِر لنا أن الملك علمام خمرج في يومر زيلة لد وقد اصطف الناس للسلام عليد واحتصروا الغتي الذكورى جلة الناسة تصنع الجبع خدمة اللك وتعظيما لطلوعه عليهم الا ذلك الغتى فانع المربود على الاعاران ف السلام فعيد لن المهد لللوكية متعتد من المدخل مدخل السوند فاعتنى بد الملك غليام واكبرم مثواه واذك عيون what is a mile of

الاحتراس عليه خونا من اعتبال يلعقد بتدسيس من ابن عد الثائر عليه وكانت له اخت موصوفة بالجال علق يها ابن العم الثائر على لللك المذكور فلم يمكنه تزويجها بسبب أن الروم لا تفكم في الاتارب لحمام الدي المصمىء والهوى المصمر المعمىء والسعادة الذ تقضى يطاحبها الى العاقبة الحسنى وترى عل اخذها والشوجه بها الى الامير مسعود صاحب الدروب وتونعة وبلاد البجم المجاورة القسطنطينية وقد تقدم ذكره عنايق الاسلام في ما مضى من هذا التقييد وحسبك أن صاحب القسطنطينية لمريزل بودى الجربة البد ويصالحه على ما بحاوره من البلاد فاسلم مع البغة عد على بده وسين لد صلب ذهب قد اجي عليم : الفار فوصعد تحت قدمه وفي عندهم اعظم علامات الترك لدين النصرانية والوبا بدمة دين الاسلام وتزوج ابنة العم للذكورة وبلغ هواه واخذ جيوى المحين ال القسطنطينية فدخلها بهم وقتل من اهلها تحو الممسين النعامن الروم واعانه الاغرب، في إنه على فعلد وهم اهل الكتاب من فرق وكلامهم بالعربية ويبنهم وبين البابر الغرق من جنسهم عداوة كامنة وهم لا يرون اكل لحم للتغزير فشفوا نفوسهم من اعاديهم وفرع الله نبع أللعر بعصه ببعض واستولى المسطون

على القسطنطينية ونقلت اموالها للها وفي ما لا ياخذها الاحصال الأمير مسعود وجعل من المسلمين فيها ما ينبف على الاربعين الف فارس واتصلت بلادهم بها وهذا الفتم اذا مع من أكبر شروط الساعة والله أعم بغيبه الغيف هذا للديت بهذا للريرة مستنيطاع ألسنة السلم والنصاري تعقَّقين لد لا شِكَّ عندهم فيد أَنْبَأَتْ بد مرآكب الروم الله وصلت من القسطنطينية وكان أول شوال (١) مستصلف الملك بالمدينة لنا يوم احشرنا لحيم عند دخولنا المدينة عنَّا عندنا من خبر القطنطينية فلمر يكن عندنا عل ولا تعرفنا معنى السوال عنها الا بعد ذلك وتحققوه ايضًا من جهة ملكها عدًا الصبي وما كان من اتباء الثائر عليد آياه عيونا يزوم اغتماله فهو اليوم بسبب ذلك عند صاحب معلية محترس تحافظ عليد لا يكاد يصل لحظ العيون اليم واخبرنا انه رطيب غضن الصنب محتدم جوة الشباب صغيل رونق لللك عليه تظر (١) ا عم اللسان العرل وغيره بارع ى الاهب الملوى دو همامي فتوة سنَّه وكرية شبيبته باللك الشغلي على ما يُـدُكر يروم توجيد الاسطول المذكور ألى القسطنطينية انغة لهذا

أسوال

المراه من الله من المر بعدد صور واسوار المحلول

الصبى المذكور وما جرى عليه وكيف ما توجه الامر فيد من هذه المعاصد بالله عزّ وجلّ يُتْكُفُه خاسرًا على عقيد ، ويعرفه شوم مذهب ، ويجعل تواصف النواح حاسفة بد ، انه على ما يشاء تذير وهذا للبر القسطنطيني خقّته الله من اعظم عجالب الدنيا وكوائنها المرتقبة والله العدرة البالغة في احكامه واتداره

شهر ذي العجوة عرفنا الله عنه وبركته

استهال هلاله لبلة الاثنين الرابع من شهر فيرير ويحن عدينة اطرابتش للتعجم ذكرها منتظرين انسلاخ فصل الستاء واقلاع المركب الجنوي الذي أملنا ركوبه الى الاندلس الاندلس الاندلس الاندلس الاندلس موامنا عند وكرمه وق مدة مقامنا مهذه البلدة تعرفنا ما يولم النغوس تعرفة من سوم حال اهل هذه البروة ماع عباد الصليب بها دمرهم الله وما هم عليه معهم من الذل عباد الصليب بها دمرهم الله وما هم عليه معهم من الذل والمسكنة والمقام تحب عهدة الدمد وغلطة الملك الى عبد دواى طوارئ الغبنة في الدين على من كتب الله عليه الشقا من ابتأتهم وتسائهم ورها يسبب الى يعدن الشقام المياتهم وتسائهم ورها يسبب الى يعدن الشاهم المياب نكالية تذعوه الى فراق دينتهم فيها

تضة اتُغقت في هذه السنين القريبة لبعس فقهاء مدينتهم التي في حضرة ملكهم الطاغية ويعرف بابي زرعة ضغطته بالمطالبة حتى اظهر فراق دين الاسلام والأنغماس في دين النصرانية ومهرئ حفظ الانجيل ومطالعة سير الروم وحفظ توائين شريعتهم معادني جملة القسيسين الذيبن يستغتون في الاحكام النصرانية ورغاطراً حكم اسادى فيستغتى أيضا فيه لما سبق من معرفته بالاحكام الشرعية ويقع الوتون عند فتياه في كلا للكين وكان له سحيد بازآء داره اعاده كنيسة نعود بالله من عواتب الشقاوة وخواتم الصلالة ومع ذلك فاعطنا انديكتم اعاند فلعلد داخل تحت الاستثنا في قولد الدسى اكره وتلبد مطمنين بالايمان ورصل عده الايام الى صدة البلدة زعم اهل صدة الجزيرة من المسلمين وسيدهم القائد ابو القسم بن جود للعرون مابي المجر وهذا الرجل من اهل بيت بهذه الجزيرة توارثوا السيادة كابرا عن كابر وترر لدينا مع دلك الله من اهل العمل الصالم مريد للخير عب في اصله كشير الصنائع الاخراوية من افتكاك الاساري وبث الصدقات في الغربا والمنقطعين من الجيّاج الى عاشر عِقَّة وسناقب كريمة فارتجت عدد للدينة لوصوله وكان ف عدد المدة تحت الجران من هذا الطاغية ألرَّمُهُ دارة عطالبة توجهت

عليد من اعدابه افتروا (١) عليه فيها احاديث مرورة مسبوه فيها ال مخاطبة الموحدين ايدهم الله فكادت تقضى عليد لولا حارس المده وتوالت عليه مصادرات اغرمته نيغا على الثلاثين الغي دينار موسنسة ولم سول يتخلى عن جيع دياره واملاكه الموروثة عن سلف حتى بقى دون مال فاتَّفق ق هذه الايام رضى الطاغية عنه وأمره بالنفود لِهن من اشغاله السلطانية فنفذ لها تغيود للملوك المغلوب على نفسد ومالد وصدرت عند عند وصولد الى هذه البلدة رغية في الاجتماع بنا ناجتمعنا به ناظهر لنا من باطن حاله وبواطن احوال صده الدريرة مع اعدائهم ما يبكن العيون دما ، ويذيب العلوب ألماء فن دلك اند قال كَنْتُ اود لو أباع انا واهل بيتى فلعل البيع كان بتخلصنا ها نحن ديد ويودى بنا ال الحصول في بلاد المسلمين فتأمَّلُ حالا يودي بهذا الرجل مع جلالة قدره وعظم منصد الى أن يتمنى مثل عدا التمنى مع كون د مثغلا عبالا وبنبن وبنات فسألفا ندمن الله عزوجال حسن التعلص عا هو نده ولسائر السلمين س اها هذه الجريرة وواجب على كل مسلم الدعاء لهم ى كل موتف يقفه بين يدى الله عزّ وجلّ ونارقفاه ماكما مبكمازه واستمال نغوسف

المُنْكِينًا ﴿ _ . التروا ﴿

تشزن منزعه وخصوصية شهائله ورزانة حصا اا واصول مبرته وتكرمته وحسن خلقه وخليفته وكتيا فد ابصرنا لد ولا حوته ولاصل ببته بالمدينة ديارًا كانها الغصور المشيدة الانبقة وشانهم بالجلة كبير لاسما هذا الرجل مفهم وكالبت لد اللم مقامد هذا العال جبلة مع منقراء الجاج وصعاليكهم أصلحت احوالهم ويسرت لهم الكوا والزاد والله ينفعه بها، ويجازيه النزا الاوق عليها ، عدَّه ومن اعظم ما منى بد اعل هذه الدريرة أن الرجل ربما غصب على أبند اوعلى زوجد او تغضب المزاة على ابنتها متلمق المعضوب عليه انعَد توديد الى التظارح في الكنيسة ببتنصر ويتعمد فلا بحد الاب الاين سبيلا ولا الام للبنت سييلا فتخيّلٌ حال من منى عثل عدا في اهده وولده ويقطع عرد متونفا لوقوع هذه الفتئة فيهم فهم الدهر كلد ق مداراة الاهل والولد خوق هذه الحال واهل النظرة العواقب منهم يخافون أن يتَّفق على جيعهم ما اتَّفق على اهل جزيرة اقريطش من المسلمين في المدّة السالفة فأنه لم تزل بهم الملكة الطاغية من النصاري والاستدراج الشي بعد الشي حالًا بعد حاله حتى اصطروا الى التنصر عنى اخرهم وفرَّ منهم من قصى الله بنجاته وحُقَّتْ كلمة . خصاله ١

العدَّاب على الكافرين والله غالب على امره لا اله سواه ومِن عظم عدا الرجل الجيودي المذكور ف نغوس النصاري ابادهم الله انهم يرعمون انه لو تنصّر كمّا بني ي الجريرة مسلم الا وفعل فعلم إتباعا لد واقتداد بم تكفيل الله بعصمته جميعهم ونجاهم فأعم فدد بغضاء وكرمه وس اعجب ما شاهدناه من احوالهم التي تقطع النفوس اشغامًا وتُذيب العلوب رَأْنَةُ وحمَّانًا أن أحد أعيان هذه البلدة وُجُّهُ ابنَّهُ الى احد اسحابنا الحجَّاجِ راغبًا في ان يقبل منه بنتا بكرا صغيرة السن قد راهقت الادراك فان رصيها تزوجها وان لم يرضها زوجها (ن) من رضى لها من السل بلده ويخرجها مع نغسد راضية بغراق ابيها واخوتمها طمعًا في التفاص من عده الغننة ورغبة في الصول في بلاد المسلمين فطاب الاب والاحدوة نفسا لذلك لعلهم بجدون السبيل للتخلص الى بلاد المسلمين بانفسهم اذا زالت عدَّه العلقة المقيدة عنهم فتأجَّرُ صدًّا النرجل المرغوب اليد بقبول ذلك واغناه على استغنام هذه الغرصة المودية الى خير الدنيا والاخرة وطال عجمنا من حال يودى بانسان الى السماح عمَّد هذه الوديعة المعلقة من القلب وإسلامها الى يد من يعربها واحتمال الصبرعتها ومكابدة

Fant il ajonter jal'1

الشوق البها والوحشة دونها كما انّا استغربنا حال الصبية صانسها الله ورصاها بغراق من لها رغبة في الاسلام واستمساكًا بغروّته الوثّق والله عزّ وجلّ يعصمها ويكفلها ويُونِسها بِنظم شَعلها وتجل الصنع لها عنّه واستشارها الاب قياهم به من ذلك فقالت له إن امسكّتنى عانت مُستُول عنى وكانت هذه الصبية دون ام ولها اخوان واخت صغيرة اشقاء لها

TRADUCTION

De l'extrait du voyage de Mohammed Ehn-Djohair pendant l'année de l'hégire 581 (1184-1185 de J. C.) (1) '.

QUE DIEU LA RENDE (SUX MUSULMASS)!

C'est dans cette ville, rendez-vous des navires de tous les pays, que se tient la foire des marchands infidèles : le séjour en est fort agréable pour le bon marché des denrées, mais sombre à cause des infidèles. Aucun musulman ne se trouve établi dans cette ville, qui regorge d'adorateurs des croix, et qui est si remplie d'habitants qu'elle contient à peine sa population. Messine est couverte d'immon-

¹ Voir les notes à la fin de la traduction.

dices, infecte, et si peu hospitalière que tu ne saurais y trouver un seul ami des étrangers. Elle offre cependant des marchés abondants et animés, et les moyens de satisfaire amplement à toutes les commodités de la vie. Tu demeureras en pleine sûreté en cette ville, de nuit comme de jour, quand même ta mine, ta bourse (2) et ton langage te dénonceraient comme étranger.

Les montagnes serrent Messine de si près que leurs flancs suivent exactement le pourtour des fossés de la ville. Elle est baignée par la mer du côté du midi; et quant à son port, aucun pays maritime n'en possède de plus merveilleux; car ici les navires s'approchent du rivage presque au point d'y toucher. On débarque au moyen d'une planche que l'on passe sur le quai , par faquelle le portefaix monte avec tout son fardeau, en sorte qu'il ne faut pas de canots pour charger et décharger les bâtiments, si ce n'est pour ceux qui restent à l'ancre à peu de distance. Tu vois donc les navires rangés le long du quai, comme des chevaux attachés à leurs poteaux ou dans leurs écuries: tout cela à cause de l'immense profondeur de la mer en cet endroit-ci. C'est un détroit de trois milles de largeur, qui sépare Messine du continent. Sur le rivage opposé à Messine est située une ville dite Rayah (Reggio), chef-lieu d'une grande province (3).

Messine est à l'extrémité de la Sicile; ile d'ancienne renommée, couverte de villes, de bourgs et de hameaux (4). Sa longueur est de sept jours de chemin, et sa largeur, de cinq jours. G'est en Sicile qu'existe le volcan dont nous avons fait mention, qu'on voit enveloppé de mages, à cause de sa hauteur immensa: en hiver comme en été, il est couvert de neiges éternelles.

L'abondance qui règne dans cette île dépasse toute description. Il suffit de dire qu'elle est fille de l'Espagne, sous les rapports de la population, de la fertilité et de l'abondance des biens. Donée largement de toute sorte de productions et enrichie de fruits de tous les genres et de toutes les espèces, la Sicile est habitée cependant par les adorateurs des croix, qui se promènent sur ses montagnes et font bonne chère dans ses champs (5). Les musulmans, avec leurs propriétés et leurs industries (6), demeurent en Sicile en compagnie des chrétiens, qui d'abord les traitèrent bien, mirent à profit leur intelligence et leur travail, et leur imposèrent une redevance qu'ils payent deux fois par an. Ainsi, les chrétiens sont venus se placer entre les musulmans et la richesse, sur le sol dont ces dermers timient auparavent une subsistance aisée. Puisse Dieu (qu'il soit exalté!) améliorer leur sort! Puisse-t-il, dans sa bonté, accorder un heureux succès à leurs entreprises! Ici, toutes les montagnes sont des vergers chargés de poires, de marrons, de noisettes, de prunes et d'autres fruits. A Messine, il n'y a de musul-. mans qu'une poignée de gens de service. Il tient à eux seuls que le voyageur musulman n'y soit pas traité tout à fait comme une hête fauve.

La plus belle ville de la Sicile, résidence du roi, est appelée par les musulmans la capitale et, par les chrétiens. Palerme. L'établissement principal des bourgeois musulmans (6) existe à Palerme: ils y possèdent des mosquées, des marchés exclusivement à enx, et plusieurs faubourgs. Le reste des musulmans habite les fermes, tous les villages et d'autres villes, comme, par exemple. Syracuse. Mais la première entre toutes, en étendue et en population, est toujours la grande ville, résidence de leurroi Guillaume; et Messine ne vient qu'après elle. C'est à Palerme que nous nous arrêterons si Dieu le permet : et de la nous espérons partir, avec la permission de Dieu (qu'il soit exalté!) pour celui d'entre les pays de l'Oecident que Dieu déterminera.

Le roi Guillaume est remarquable par sa bonne conduite, et parce qu'il se sert des musulmans et admet dans son intimité les pages ennuques qui tous ou la plupart, cachent, il est vrai, leur religion, mais resteut fidèles à l'islam. Le roi a une grande confiance dans les musulmans, et se repose sur eux pour ses affaires, même les plus délicates, au point que l'inspecteur de sa cuisine est un musulman et qu'il entretient une compagnie de nègres musulmans sous un commandant musulman. Il tire ses visirs et ses hadjobs(8) de ses nombreux pages(9), qui sont aussi les employés du gouvernement et les hommes de la cour. Le roi fait resplendir en eux tout l'éclat de son trône. En effet, ils déploient un grand luxe d'habillements somptueux et d'agiles che-

vaux, et ils ont tous, sans exception, leur train, leur

cortége et leur suite.

Ce roi possède des palais magnifiques et des jardins délicieux, surtout dans la capitale de son royaume. Il a aussi à Messine un palais blanc comme une colombe, élevé sur le rivage de la mer, dans lequel sont employés un grand nombre de pages et de jeunes filles. Nul des rois chrétiens n'est plus doux (10) que celui-ci dans son gouvernement, et ne jouit de plus de délices et de biens. Guillaume se plonge dans les plaisirs de la cour comme les rois musulmans, qu'il imite encore dans le système de ses lois, dans la marche de son gouvernement, dans la classification de ses sujets, dans la magnificence qui relève la royanté et dans le luxe des ornements. Son royaume est très-vaste. Le roi témoigne beaucoup d'égards à ses médecins et à ses astrologues, et il tient tellement à en avoir que, s'il apprend qu'un médecin ou un astrologue voyage dans ses états, il ordonne de le retenir, et l'engage par une large pension, de manière à lui faire oublier son propre pays. Que Dieu, dans sa bonté, préserve tout musulman d'une pareille tentation! Le roi Guillaume a à peu près trente ans. Que Dieu accorde aux musulmans la prolongation de cette vie en parfaite santé!

Un des faits les plus singuliers que l'on raconte de ce roi, est qu'il lit et écrit l'arabe, et, qu'ainsi que nous l'a appris un de ses serviteurs intimes, il a adopté l'alamah (11) : « Louange à Dieu! juste est sa louange. » L'alamah de son père était : « Louange à Dieu en reconnaissance de ses bienfaits! » Quant aux filles et aux concubines qu'il tient dans son palais, elles sont toutes musulmanes. Le valet de cour dont nous avons fait mention, qui s'appelle Yahya (Jean), employé dans la manufacture de draps, où il brode en or les habits du roi (12), nous a appris à ce sujet un autre fait étonnant, c'est-à-dire que les chrétiennes franques (13) demeurant dans le palais royal étaient converties à la foi musulmane par les-dites jeunes filles. Il ajoutait que tout cela se passait à l'insu du roi, et que ces filles étaient très-actives dans les œuvres de charité.

Le même Yahya nous a raconté que, lors des violents tremblements de terre qui affligérent la Sicile (16), il arrivait quelquefois que ce polythéiste (15), allant de côté et d'autre dans son palais, tout effrayé et chancelant, n'entendait que les voix de ses femmes et de ses pages priant Dieu et le prophète. A son arrivée, tout le monde était saisi de frayeur, mais le roi les rassurait en disant : « Que chacun de vous prie le Dieu qu'il adore; quiconque aura foi dans son Dieu sentira la paix dans son cœur. »

Pour ce qui regarde les pages du roi, auxquels on confie les places principales du gouvernement et les emplois de l'administration, ils sont tous musulmans; et, sans en excepter un seul, ils accomplissent le jeune, soit personnellement, soit par compensation (16); ils font l'aumône pour se frayer un chemin vers Dieu, rachètent les prisonniers, font élever les enfants musulmans, les marient, leur prêtent des secours et font du bien autant qu'ils le peuvent. Cela est un des mystères de Dieu (qu'il soit exalté!) et une de ses œuvres en faveur des musulmans de cette île. Que Dieu les aide toujours!

Nous rencontrâmes à Messine un page musulman, du nom d'Abd-el-Massih, personnage trèsdistingué et important, lequel nous avait fait demander une entrevue. Il s'empressa de nous recevoir d'une manière honnête et bienveillante, et après avoir bien regardé dans son salon et en avoir éloigné tous ses domestiques, par lesquels il craignait d'être compromis, il s'ouvrit enfin à nous sans réserve. Il nous fit des questions sur la Mecque (que Dieu la bénisse!), sur ses sanctuaires, sur ceux de Médine la sainte et de la Syrie; et, comme nous lui en donnions des nouvelles, il se pamait de désir et de ferveur. Il demanda aussi si nous avions rapporté quelque souvenir des saints pays de Mecque et de Médine, et il nons pria de ne pas être avares envers lui des reliques dont nous pourrions disposer. Ensuite il nous dit : « Vous jouissez d'une entière liberté de professer l'islamisme, vous êtes les maîtres de faire tout ce que hon vous semble; et vous réalisez des bénéfices dans votre commerce. quand il plait à Dieu, tandis que nous, nous sommes forcés de cacher notre religion pour sauver notre vie; nous sommes obligés d'observer en secret le culte et les préceptes de Dicu; nous nous

trouvons enchaînés dans le royaume de l'infidèle qui nous tient au cou la corde de l'esclavage. Ainsi, tout ce que nous pouvons faire de mieux pour nous sanctifier c'est d'approcher les pélerins comme vous, de chercher à obtenir leurs prières en notre faveur, et de jouir de tous les souvenirs de ces sanctuaires bénis dont ils veulent bien nous faire cadeau, afin qu'ils nous servent de préparation à l'iman (17), et de trésors dans notre lit de mort. » A ces paroles, nos cœurs se fondaient d'attendrissement. Nous fimes des vœux pour qu'il fût accordé à ce brave homme une bonne fin, et nous lui donnames quelques-uns des objets qu'ils désirait. De son côté, il ne savait comment nous remercier et nous récompenser, et il nous pria de garder le secret de la profession de foi des autres pages du palais ses confrères. Ceux-ci jouissent d'une grande renommée de hienfaisance. et la rançon des prisonniers est l'œuvre qui leur donnera le plus de mérite auprès de Dieu. On peut dire les mêmes choses sur le compte de tous leurs domestiques.

Un autre fait curieux relatif à ces pages, c'est que, se trouvant en présence de leur maître à l'heure de la prière, ils sortent de la chambre du roi l'un après l'autre, pour aller réciter leurs prières, ce qu'ils font souvent en quelque endroit, à portée de la vue du roi, mais Dieu (qu'il soit exalté!) jette un voile sur eux. Du reste, ils ne se lassent jamais de traveiller à leur but, ni d'encourager secrétement les musulmans à la constante propagation de la foi.

Dieu les en récompensera, et dans sa bonté il leur accordera le salut!

Ce roi possède à Messine un arsenal renfermant un tel nombre de navires des flottes royales qu'il serait împossible de les compter. Il a un autre arsenal semblable, à Palerme.

Nous logeames dans une auberge (18), et après y avoir demeuré neuf jours, la nuit du mardi, 12 dudit mois saint (de ramadhan) et 18 décembre (19). nous fimes voile pour Palerme sur un bateau. On cinglait si près de la côte que nous pouvions la distinguer fort nettement; et comme Dieu envoya une brise légère du levant, qui poussait la barque d'une manière délicieuse, tout en voyageant nous parcourions de nos regards une rangée continue de fermes et de villages, aussi bien que les châteaux et les forteresses nichées sur les sommets des montagnes. On remarquait à notre droite neuf flots (20) sortant de la mer comme des épouvantails, plantés tout près de la terre de Sicile. Un feu non interrompu sortait de deux de ces ilots; car nous aperçumes d'abord la fumée qui s'en échappait, et, à muit close, nous vimes une flamme rouge s'élançant dans l'air, en forme de langues. C'est l'effet du volcan que tout le monde connaît. On nous apprit que la flamme s'echappe de certains soupiraux de ces deux montagnes, par lesquels s'élève avec une force extrême un souffle igné, qui produit la flamme. Au milieu d'elle s'élance souvent une grosse pierre emportée dans l'air par la puissance du souffle igné qui l'empêche à

la fois de rester à sa place et de tomber au fond. Voilà un des récits merveilleux qui ne sont pas des fables. Quant à la haute montagne de la Sicile, que l'on appelle la montagne du feu, elle présente une autre singularité, c'est-à-dire que dans certaines années il en sort un feu, comme le torrent El-Arem (21), et que ce feu, après avoir brûlé tout ce qu'il trouve sur son passage, arrivé à la mer, soutient son comble pendant quelque temps au-dessus de la surface de l'eau et enfin se submerge tout à fait. Louange au Créateur pour les merveilles de ses créatures | il n'y a pas d'autre Dieu que lui. Vers le soir du mercredi, c'est-à-dire du jour qui suivit la muit de notre départ de Messine, nous abordames dans le port de Cefalù. Entre cette ville et Messine on compte un jour et demi de navigation.

(La mite à un prochain numéro.)



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Scance du 14 novembre 1845.

Sont présentés et nommés membres de la Société: MM. Fallet, docteur en philosophie, à Courtelary, canton de Berne.

L. Mallard, élève de l'école des LL. OO. à Paris. James, à Paris.

A. Mousien, attaché au cabinet de M. le ministre de l'instruction publique

Il est donné lecture d'une lettre de M. Rochrig, dans laquelle il annonce l'envoi d'une traduction d'une dissertation sur la langue des Tchouvaches, par M. Schott, à Berlin, et d'une autre d'un Essai sur les langues tatares, aussi par M. Schott. Ces dissertations sont renvoyées à la commission du Journal asiatique.

M. Dubeux lit une réponse à un article de M. Quatremère sur la Chronique de Tabari.

M. Dozon lit une Notice sur les rapporte du roman malai de Sri Rama avec le Rămayâna sanscrit. Cette notice comprend une analyse du roman, et des fragments de traduction. Renvoi à la Commission du Journal.

DOYRAGES OFFERTS & LA SOCIETE ASIATIQUE

Séance du 14 novembre 1845.

Par l'auteur. Essas sur le nom et la langue des anciens Celtes, par E. Gailla. Saint-Étienne, 1843, in-8°. Par l'auteur. Mémoires sur les principes généraux du chinois vulgaire, par M. Bazin. Paris, 1845, in-8. (Extrait du Journal' asiatique.)

Par l'auteur : Lettres à M. Reinand sur la numifinatique orientale, par M. De Sauley. Paris, 1845, in-8. (Extrait du

Journal asiatique.)

Par l'auteur. Spécimen des idiotimes de la langue turque, recueillis par M. Rounna. Breslau, 1843, in-8°.

Éclaireissements sur qualques particularités des langues tatures et finnoises, par M. Roennia. Paris, 1845, in-8'.

Philippus Benna aus Aleppo Lobgedicht auf Friederich Wilhelm IV. Unberseut von Rokukio. Breslau. 1844, in-fol.

Philippus Benna Lobgedicht auf Sultan Abd-ul-Medschid, überseit von Bornnig, Breslau, 1844, in-8".

LETTRE DE M. A. SPRENGER,

PRINCIPAL DE CALLÉGE DE PRINCE.

À M. GARCIN DE YASSY, MEMBER DE L'INSTITUT.

Debli , ee 30 novembre 1845.

Mon cher Monsieur.

Vous savez probablement que je suis actuellement principal du collège de Dehli, établissement qui vaut beaucoup mieux que celui de Calcutta. Quelques uns de nos maulawis écrivent élégamment le persan, et deux sont très-habiles en arabe; mais le mode d'enseignement est fort mauvais et excessivement ennuyeux. Les élèves lisent trois ouvrages sur la grammaire, le المحالة العام المحالة الحمالة العام et le volumineux et absurde المراجة المحالة ال

Harîrî, et le Diwân de Mutanabbî, qui a été imprimé différentes fois à Calcutta, et dernièrement à Houghy. On vient de publier de cet ouvrage un commentaire persan par Maulawi Ibrâhîm, et un autre commentaire en arabe est sous presse à Calcutta. Les élèves lisent ces auteurs d'un bout à l'autre, mais tout le reste de la littérature arabe est pour eux terra incognita. Quant à la jurisprudence, ils sont insatiables. Ils lisent deux volumes du Hidayah, le Scharlei Wicdyah, etc. et encore croientils n'avoir pas assez fait. J'ai l'intention de changer tout le plan des études. Dans ce but, je prépare une grammaire arabe en hindoustani, d'après de Sacy, et je publie une chrestomathie arabe (dont 180 p. sont imprimées), laquelle consiste en extraits de différents historiens. J'ai l'intention de faire trois ou quatre volumes. Le premier contiendra l'histoire de Mahomet et des quatre premiers khalifes; le second, celle des Ommiades; le troisième, celle des Abbassides, etc. En outre je publie le Tarikh-i Yamini.

L'anteur de la lettre désigne par la une imitation undé du Hodeych al-baldgas, currage dunt je possède un exemplaire manuscrit, grèce à l'obligeance de M. Boutros, et que j'ai en l'occasion de citer dans mes articles sur la Eleitorique des nations musulmanes. — G. T.

mentionner la traduction (en urdu) de votre Histoire de la littérature hindoustanie, dont l'alif est entièrement traduit. Naturellement la traduction ne sera pas littérale et contiendra des renseignements puisés à d'autres sources; mais j'aurai soin que de toutes les façons votre opinion sur les auteurs

soit traduite le plus littéralement possible.

Nons avons établi une imprimerie dont les maulawis du collège sont les propriétaires, et j'espère que vous verrez bientôt quelques bons auteurs arabes, persans et urdus publiés à Dehli. Je voudrais savoir si la Société asiatique de Paris pourrait se charger de vendre nos ouvrages et de les annoncer dans son journal. Il serait en effet à désirer que nos maulawis cussent une prompte vente de leurs publications, afin qu'ils fussent encourages à faire davantage. Je vous serais reconnaissant d'insérer dans le Journal asiatique une note à ce sujet. Outre les livres ci-dessus mentionnés, vous pouvez indiquer comme étant sur le point de voir le jour, le Khuldçat ul-taudrikh, en persan, l'original de l'Ayeen akbery, un abrège en arabe de Tabari (d'Ababekr), les traditions de Bokhary et le Tafrir i Buidhawi, Toutefois je dois faire observer qu'on ne fera ces publications qu'antant que le débit des premiers ouvrages sera satisfaisant.

J'ai fait, il y a quelques jours, la commissance de votre compatriote, M. Robert, qui arrive de la Tartarie, et qui

doit partir bientôt pour le Boutan.

Le temps est actuellement frais, et dans mon jardin (qui est dans la ville et très-grand), les pois et autres végétaux européens sont fort avancés et me rappellent l'Europe.

Notre situation est incertaine. Nous aurons probablement

une guerro avec le Panjab.

J'espère que vous m'écrirez bientôt, et que vous me donnerez toutes les nouvelles littéraires que vous saurez. Ici je ne vois pas même le Journal asiatique.

AVIS

AUX ABONNÉS DU JOURNAL ASIATIQUE.

M. Benjamin Duprat (rue du Gloître Saint-Benoit, nº 7, à Paris) ayant été nommé définitivement libraire de la Société asiatique, les abonnés sont invités à s'adresser dorénavant à lui pour le renouvellement de leur abonnement.

FIN DU TOME VI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VI.

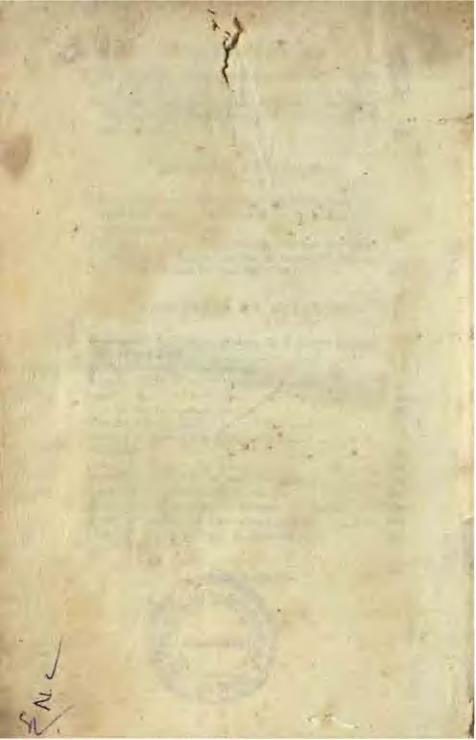
MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

the state of the s	Euges.
Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire.	
(Barns.) - Smite et fin	89
Lettres M. Reinand sur quelques points de la numiama-	
tique orientale x1º lettre. (De Santer.)	129
Etudes sur la langue et sur les testes sends. (E. Bonsour.)	
Suite	148
Pièces relatives aux inscriptions himyarites découvertes par	
M. J. Th. Annano à San'à, à Khariba, à Mareb, etc. et	
publices par M. Mohl. — Suita	169
30° seance de Hariri, traduite en français, commentée et	
annotée par M. A. Cherhosseau	238
Lettre à M. Remand, membre de l'institut. [De Ennuaux.]	268
Extrait du Vikrumo-Charitrum, et quelques remarques sur	- wall
cette collection de contes. (Budolph Born.)	278
Note sur un diuse de Barkiaroc. [Adrien de Longrénien.]	306
Lettre à M. Caussin de Perceval, sur les diplômes arabes	
conservés dans les archives de la Sicile, ¡Noël pas Van-	100
GENA,	313
Mémoire sur un personnage appelé Ahmed, fils d'Abd-	-272
Allah. [C. Defrénery.]	345
Études sur les anciens temps de l'histoire chinoise. [Éd.	200
Biat.)	302
Notice sur le voyage de M. de Wrède dans la vallée de	
Donn et autres lieux de l'Arabie méridionale. [Fulgeoce	400
FRENEL.)	386
La rhéthorique des nations musulmanes, d'après la traité	

	100	
552	TABLE TES MATIÈRES.	
		Pages
persan int	niulo: Haddyik ul-Baldgat. (Gancin de Tassi.)	
	Mil	425
Extrait dun	royage en Orient de Mohammed eba-Djobair,	
	e, accompagné d'une traduction française et de	-
notes. (A)	MARL),	507
	The state of the s	
	CRITIQUE LITTÉRAIRE.	
	Chillen bill billing.	
and the second	and their prints beautiful to the first parameter the true	
Notice sur la	seconde édition française de la Grammaire per-	
anne de V	V. Jones, publice par M. Garcin de Tassy. (C.	414
DEFREMER	es III° et IV' volumes de l'Histoire des sultans	28.6 %
	de l'Egypte, traduite de l'arabe, de Makrizi,	
	natremère. (L. Am. Sannaor.)	464
per at. Qu	attemere. Lt. Am. Osbittorija	1800
	At I I was built and built at	
N	OUVELLES ET MELANGES.	
4	THE RESIDENCE OF THE PERSON OF	
Proces verba	l de la séance générale de la Société asiatique	
	n 1845	1
Tableau du 6	Conseil d'administration	1
Rapport de l	M. Mohl our les travaux du Conseit	11
and the second second	embres souscripteurs,	61
Liste des Me	onbres associés étrangers	83
Liste des ou	venges publiés par la Société asiatique	83
Liste des om	rrages mis en dépôt par la Société asiatique de	
Calcutta	**************************	8/
Lettre à M.	Beinaud. (De SLANE.)	163
Extrait d'une	lettre à M. de Sanley. (Bounosver.)	164
	Ch. Dietrich. (Mosstusch.)	401
	réritable auteur du Dahistan. (A. Taorna.)	400
	Baude. (Ch. Brosseland.)	415
P. and Company of the last	Commission of Passer 14 Commission 7	F1075.4







"A book that is shut is but a block"

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

S. B. TAP, N. DELHI.